



**HAL**  
open science

# Le péril jaune à la fin du XIXe siècle, fantôme ou inquiétude légitime ?

François Pavé

► **To cite this version:**

François Pavé. Le péril jaune à la fin du XIXe siècle, fantôme ou inquiétude légitime ?. Histoire. Le Mans Université, 2011. Français. NNT : 2011LEMA3004 . tel-00654273

**HAL Id: tel-00654273**

**<https://theses.hal.science/tel-00654273>**

Submitted on 21 Dec 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François PAVÉ

# Le péril jaune à la fin du XIXe siècle, fantasme ou inquiétude légitime ?

Thèse de doctorat d'histoire contemporaine  
sous la direction de madame Nadine VIVIER

Université du Maine

Année 2011

# Le péril jaune à la fin du XIXe siècle, fantasme ou inquiétude légitime ?

Remerciements : Madame Nadine Vivier, Madame Claudine Pavé, Monsieur Jean-Etienne Pavé, Madame Frédérique Pavé, Monsieur Jean-Philippe Melchior, Madame Cécile Wan-Gillet, Monsieur Gilles Besson et Monsieur Léonard Guévelou.

« L'axe du monde moderne se déplace en même temps que la scène de l'histoire s'élargit en tous sens. C'est une des choses qui distingueront le XXe siècle des siècles qui l'ont précédé. Le mouvement d'unification de la planète, préparé par les découvertes du XVe siècle, a définitivement fait entrer le globe tout entier dans la sphère politique et économique des peuples civilisés. »

Anatole Leroy-Beaulieu  
« L'Asie et l'Europe », *La revue d'Asie*  
15 novembre 1901

# Introduction

Le miracle économique chinois caractérise ce début de siècle. La Chine joue aujourd'hui un rôle essentiel dans l'économie mondiale. Chaque année, elle progresse dans le classement mondial des pays pour le PIB. Elle y occupe depuis 2010 le deuxième rang. Cette évolution laisse à penser qu'elle sera, dans quelques années, la première puissance économique mondiale devant les Etats-Unis. Aujourd'hui déjà, les capitaux investis aux Etats-Unis par les Chinois sont indispensables au bon fonctionnement de l'économie américaine, partant de l'économie mondiale.

La Chine demeure néanmoins mal connue en Occident. Les clichés anciens caractérisent l'image que les Occidentaux conservent encore d'elle : la bicyclette, le col Mao, le communisme... Cette perception déformée, aujourd'hui totalement dépassée, s'explique en partie par l'écart qui existe entre l'information proposée aux Occidentaux et la réalité de la situation économique chinoise. Pourtant l'Empire du Milieu a bien changé. La vieille Europe et les Etats-Unis vont peu à peu devoir tenir compte de cette réalité.

L'échec du soulèvement des étudiants chinois de juin 1989, réprimé violemment par la police et l'armée populaire de libération obéissant aux ordres de Deng Xiaoping<sup>1</sup>, pourtant initiateur depuis 1978 de la modernisation de la Chine, a laissé croire aux Occidentaux que la Chine restait engluée, encore pour longtemps, dans son adaptation d'un communisme bureaucratique hautement liberticide, mâtiné de nationalisme. Finalement les images des journaux télévisés montrant l'écrasement du soulèvement étudiant avaient, pour beaucoup d'Occidentaux, un caractère rassurant. Il était confortable et apaisant de voir la Chine immuable, incapable de s'éveiller pour faire enfin trembler le monde. La Chine communiste, sous-développée, presque moyenâgeuse, avait tant d'avantages pour l'Occident.

---

<sup>1</sup> Deng Xiaoping (1904-1997) est l'artisan de la modernisation de la Chine. Il a adopté une politique pragmatique. En 1962, lors d'un discours, il déclare : « Peu importe que le chat soit noir ou gris pourvu qu'il attrape les souris ». Ainsi les Chinois doivent renoncer aux attitudes dogmatiques et œuvrer concrètement à l'enrichissement de leur pays. Il lance aussi à ses concitoyens son fameux « Enrichissez-vous ! ».

Aujourd'hui, ce sont les délocalisations d'entreprises vers l'Empire du Milieu qui font prendre conscience aux Occidentaux et en particulier aux Français, que la Chine sort de son profond et séculaire engourdissement. Les Jeux Olympiques de Pékin en 2008 et l'Exposition Universelle de Shanghai en 2010 ont été les symboles de l'entrée de la Chine dans la cour des grandes nations.

Désormais, l'Empire du Milieu inquiète plus qu'il ne surprend. Sa puissance économique constitue, pour de nombreux observateurs occidentaux, une menace. Elle apparaît comme une source de déstabilisation de l'équilibre économique et social sur lequel repose l'Occident. Réapparaît alors l'expression péril jaune. En France, celle-ci est connue de tous. Quand on l'évoque, revient à l'esprit de nombreuses personnes le titre de l'essai d'Alain Peyrefitte *Quand la Chine s'éveillera...le monde tremblera* publié en 1973<sup>2</sup>. Plus personne ne sait exactement ce qu'y dit l'ancien ministre, mais le titre, très évocateur, a marqué les esprits.

Ce titre est, comme l'indique Alain Peyrefitte au début de son ouvrage, la reprise d'une prophétie prêtée à Napoléon Ier. L'Empereur aurait prononcé ces mots en 1816, après avoir lu l'ouvrage du premier ambassadeur du roi d'Angleterre dans l'Empire du Milieu, Lord Macartney, *Voyage en Chine et en Tartarie*. Ou peut-être était-ce après la visite de Lord Amherst qui avait succédé à Lord Macartney et qui, au retour de Pékin, avait fait escale à Sainte-Hélène ? Personne ne sait aujourd'hui vraiment pour quelles raisons exactes Napoléon Ier aurait prononcé ces mots. Néanmoins, l'expression n'a pas été oubliée. Elle a comme marqué l'inconscient collectif et laisse à celui qui la reprend de nombreuses interprétations possibles.

J'ai écrit plus haut que le spectre du péril jaune est réapparu au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans le mot « réapparu », le préfixe « ré » implique qu'il y a eu apparition initiale. Mais quand, où et pourquoi cette expression s'est-elle développée pour la première fois ? C'est ce que je propose d'étudier dans le développement qui suit. Je souhaite savoir si la Chine, ou de façon plus large l'Extrême-Orient, a pu constituer, dans le passé, une menace justifiant la naissance de l'expression péril jaune.

En m'engageant dans ce travail de recherche, je savais que le fonds Paul d'Estournelles de Constant<sup>3</sup>, conservé aux Archives Départementales de la Sarthe, pouvait m'apporter de nombreuses réponses. J'avais eu l'occasion d'en parcourir une

---

<sup>2</sup> Alain PEYREFITTE, *Quand la Chine s'éveillera...le monde tremblera*, Editions Fayard, Paris, 1973, 475 pages.

<sup>3</sup> Il s'agit de la série 12 J. En annexe 1 se trouve l'inventaire des documents relatifs au péril jaune.

petite partie lors de recherches relatives à la guerre des Boxers menées auparavant et je savais que Paul d'Estournelles de Constant, élu de la Sarthe à la Chambre des députés puis au Sénat entre 1895 et 1924, prix Nobel de la Paix en 1909 pour son action en faveur de l'arbitrage international, s'était intéressé à l'Extrême-Orient. C'est la raison pour laquelle ce fonds a été la première collection d'archives vers laquelle j'ai orienté mon travail. Le fait d'en connaître l'existence explique certainement aussi la raison pour laquelle les propos des hommes politiques, des diplomates et des journalistes de ce début du XX<sup>e</sup> avaient pour moi une résonance particulière. Je savais qu'ils pouvaient être replacés dans une perspective historique car l'inquiétude face à l'éveil de l'Extrême-Orient avait eu un précédent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi cette inquiétude s'était-elle développée alors ? Le fonds 12 J, le plus important fonds privé des A.D.S., devait me permettre de trouver un début de réponse à cette question.

Il est sans doute nécessaire de préciser qui était Paul d'Estournelles de Constant. Député puis sénateur sarthois entre 1895 et 1924, ancien diplomate spécialiste des questions relatives aux relations internationales, il s'est passionné pour le problème du péril jaune et accumule entre 1895 et 1905 une documentation précise et très importante sur ce sujet. Douze cartons d'archives portent ainsi le titre *péril jaune*. On y trouve des rapports de diplomates, des extraits de journaux officiels, des articles de périodiques, des notes personnelles, des courriers échangés sur le sujet, des textes publiés par l'élus sarthois et surtout de très nombreuses coupures de presse. Paul d'Estournelles de Constant faisait en effet appel au service de l'argus de la presse qui effectuait, pour lui, une veille éditoriale sur ce sujet dans l'ensemble de la presse française. A ces douze cartons spécifiques sur le péril jaune viennent s'en ajouter d'autres où l'on peut trouver des informations supplémentaires sur le sujet qui nous intéresse. L'inventaire très détaillé de ce fonds permet d'y naviguer assez facilement<sup>4</sup>.

J'ai donc pu dépouiller une somme considérable de sources, dont les limites chronologiques étaient les années 1895 à 1905. Celle-ci m'a amené à comprendre comment s'est construite la pensée originale de l'élus de la Sarthe quant à cette question. Au-delà d'éclairer la pensée de Paul d'Estournelles de Constant, la mine de documents qu'il a accumulée permet d'appréhender de manière plus large la façon dont était perçu l'Extrême-Orient en Occident à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce fonds autorise la reconstitution du contexte dans lequel s'est développée la question du péril jaune.

---

<sup>4</sup> Une partie de l'inventaire du fonds Paul d'Estournelles de Constant figure en annexe 1.

Dans ce corpus de centaines de documents, il a fallu nécessairement faire des choix en fonction de critères de pertinence. Ainsi, certaines coupures de presses me sont apparues impossibles à exploiter. Ni l'auteur, ni la date, ni l'origine ne sont parfois identifiables. Il est néanmoins arrivé que j'utilise l'une d'entre elles dont un paramètre seulement manquait. Parfois je détenais l'ensemble des informations, mais il m'est apparu qu'exploiter les propos d'un auteur, qui s'exprimait une seule fois sur la question et dont j'avais du mal à retracer le parcours et les intentions, n'avait que peu d'intérêt. De même, la lecture de cette riche documentation m'a fait constater que beaucoup d'articles se répétaient en reprenant exactement les mêmes arguments. Il m'a semblé que rapporter avec un souci d'exhaustivité le contenu de chacun d'entre eux aurait bien peu d'intérêt. J'ai néanmoins décidé de faire figurer certains de ces documents non-utilisés dans la liste des sources car, même si je ne les évoque pas dans le corps de mon développement, ils m'ont parfois permis de mieux comprendre la polémique sur le péril jaune.

Le dépouillement de l'ensemble de cette première documentation m'a amené à constater que les théories sur le péril jaune se développaient selon trois axes à la fois différents mais liés par de nombreux phénomènes d'interaction : le péril militaire, le péril démographique et le péril économique. Ces trois domaines sont discutés par certains auteurs, d'autres n'en évoquent que deux, certains n'en analysent qu'un seul. Parfois, un des auteurs peut s'inquiéter d'une forme du péril jaune, en réfuter une autre tout en passant sous silence la troisième. Toutes les combinaisons sont apparues possibles. C'est le cas de Paul d'Estournelles de Constant qui est convaincu de la menace du péril jaune économique, qui doute de la réalité de la dimension militaire du péril, et qui en revanche n'évoque pas le péril démographique. Il m'a alors semblé logique de ne négliger aucun des trois grands thèmes selon lesquels se développent les théories relatives au péril jaune. Tous méritent d'être l'objet d'une étude approfondie. Il semble aussi important de voir comment ceux-ci s'articulent entre eux.

Bien que très important par le volume, il m'a semblé indispensable de compléter le fonds d'Estournelles de Constant. Celui-ci ne contient que des documents relativement courts. De plus, rien ne m'indiquait que l'élu de la Sarthe n'avait pas fait des choix dans sa documentation. Il me fallait alors m'intéresser à d'autres sources pour être certain d'embrasser de façon plus large le sujet.

L'ouvrage de Ninette Boothroyd et Muriel Détrie *Le voyage en Chine* et celui de Patrick Beillevaire *Le voyage au Japon*, constituent des recueils d'informations importants. Il s'agit de deux anthologies très riches et très bien conçues. La lecture de ces



deux volumes m'a permis de connaître mieux la façon dont les « voyageurs » français en Chine et au Japon à la fin du XIXe siècle avaient perçu ces deux pays. Le terme « voyageurs » renvoie ici à des réalités multiples, certains d'entre eux sont restés quelques semaines en Extrême-Orient, d'autres des années. Ces témoignages m'ont permis de mieux saisir le contexte. Je n'ai utilisé ces sources qu'avec mesure, désireux de privilégier des documents n'ayant pas fait l'objet de publications récentes. Ceux qui me semblaient incontournables à ma démonstration ont néanmoins trouvé place dans ce travail.

Par ailleurs, il m'a semblé nécessaire de m'intéresser à des travaux plus substantiels réalisés par les acteurs de la controverse relative au péril jaune à la charnière du XIXe et du XXe siècle. Il était alors essentiel d'accorder une place importante à l'ouvrage *Le péril jaune*, rédigé en 1901 par le directeur de *L'Economiste européen*, Edmond Théry. Cette publication, préfacée par Paul d'Estournelles de Constant, a eu, au moment de sa parution, un fort retentissement dans la presse. Il a été largement encensé ou critiqué négativement, mais il n'a jamais laissé le lecteur indifférent. S'appuyant sur une riche documentation, il trouve sa place légitime dans le développement qui suit, en particulier pour les questions économiques.

Il m'est apparu aussi rapidement indispensable d'évoquer les travaux de Georges Weulersse. Ce jeune universitaire français publie en 1902 et 1904, deux ouvrages, l'un sur la Chine, l'autre sur le Japon, à la suite d'un voyage d'un an effectué en Extrême-Orient grâce à une bourse de la fondation Albert Khan<sup>5</sup>. Il expose aussi à plusieurs reprises son point de vue dans la presse quotidienne nationale. Socialiste de conviction, il propose une pensée bien différente de celle d'Edmond Théry qui est, pour sa part, plutôt libéral. On peut rapprocher des deux ouvrages de Georges Weulersse celui publié en 1904 par Austin de Croze, *Le péril jaune et le Japon*.<sup>6</sup> Austin de Croze, directeur de la revue *La Vie Cosmopolite*, ancien chargé de mission en Extrême-Orient par le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux Arts, favorable au socialisme, développe une pensée profondément japonophile. Sa manière de penser va à contre-courant de beaucoup d'auteurs d'alors. C'est aussi le cas de l'orientaliste hongrois Armin Vambéry dont

---

<sup>5</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, Editions Armand Colin, Paris, 1902, 366 pages et *Le Japon d'aujourd'hui, études sociales*, Editions Armand Colin, Paris 1904, 364 pages.

<sup>6</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, Comptoir général d'édition, Paris, 1904.

l'ouvrage *Le péril jaune, étude sociale*<sup>7</sup>, publié en 1904, prend le contre-pied de la pensée russophile qui caractérise l'opinion française d'alors. Ces trois auteurs refusent de considérer l'éveil économique et militaire du Japon comme une quelconque menace. Ils y voient l'évolution normale d'une société qui sait tirer profit de ses relations nouvelles avec l'Occident.

Les écrits de Pierre Leroy-Beaulieu viennent aussi enrichir l'ensemble de la documentation<sup>8</sup>. Il publie en 1900 *La Rénovation de l'Asie* à la suite d'un séjour effectué en Extrême-Orient. Son point de vue apparaît très nuancé et moins partisan que les propos des auteurs évoqués plus haut. Il appuie ses réflexions sur des observations faites sur le terrain : en Sibérie, en Chine et au Japon.

L'ouvrage de René Pinon et de Jean de Marcillac, *La Chine qui s'ouvre*, publié aussi en 1900, occupe dans ce travail une place moins importante que les ouvrages cités ci-avant dans la mesure où il fut moins diffusé<sup>9</sup>. La presse en parle assez peu. C'est finalement Edmond Théry qui en rapporte l'essentiel des thèses dans son ouvrage l'année suivante. Il en cite d'ailleurs de nombreux passages. Le travail des deux auteurs est différent de ceux cités plus haut dans la mesure où il accorde une place importante au rôle joué par la France sur le plan religieux en Chine.

Il faut ici accorder quelques lignes à cette question. René Pinon et Jean de Marcillac y voient là un sujet important. Ils rappellent que par les traités de Whampoa de 1844, par celui de Tien-tsin de 1858 et par la convention de Pékin de 1860, la France se vit attribuer par la Chine la responsabilité de l'ensemble des missionnaires catholiques dans l'Empire du Milieu. Le ministre de France à Pékin, c'est la façon dont on nomme alors les ambassadeurs, est le représentant officiel du Saint-Siège dans l'Empire du Milieu. On ne trouve donc pas de nonce apostolique dans la capitale chinoise. Les deux auteurs de *La Chine qui s'ouvre*, constatent à regret qu'à la fin du XIXe siècle, la France s'engage dans ses propres frontières dans une guerre contre le cléricalisme alors qu'elle est confrontée, en Chine, aux prétentions croissantes des Anglais qui œuvrent auprès du Pape pour la création d'une nonciature afin d'affaiblir l'influence des Français et aux désirs de l'empereur d'Allemagne d'assurer à son tour la protection des catholiques. Les deux auteurs considèrent que les intrigues diplomatiques des Anglais et des Allemands,

---

<sup>7</sup> Armin VAMBERY, *Le péril jaune, étude sociale*, Edition Gustave Ranschburg, Budapest, 1904, 44 pages.

<sup>8</sup> Pierre LEROY-BEAULIEU, *La Rénovation de l'Asie, Sibérie, Chine, Japon*, Editions Armand Colin, Paris, 1900, 482 pages.

<sup>9</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, Perrin et Cie, Libraires-Editeurs, Paris, 1900.

relatives à cette question, soulignent l'importance de la responsabilité accordée par l'Eglise à la France. René Pinon et Jean de Marcillac voient dans cette question un réel danger pour l'influence française en Chine, une forme de péril. Ils insistent aussi sur le rôle original de la France qui avant les préoccupations militaires et commerciales place le souci des âmes. Ce point de vue particulier, de façon étonnante, ne sera jamais repris dans les propos relatifs au péril jaune. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de ne pas accorder de place à cette forme de péril dans mon travail car, bien qu'intéressante, elle n'est pas représentative des sujets qui alimentent la crainte du péril jaune.

Il est d'ailleurs étonnant de constater que les hommes d'église n'interviennent pas sur la question du péril jaune. Bien sûr, à la suite de la guerre des Boxers, certains religieux, témoins des événements, rapportent ce qu'ils ont vécu et vu. Monseigneur Favier, évêque de Pékin en 1901, s'exprime sur le sujet et on peut supposer que les massacres de chrétiens occidentaux et chinois ne jouent pas alors en faveur de l'image des Chinois. Néanmoins, les représentants de l'Eglise ne prennent pas part au débat. C'est assez curieux dans la mesure où les missionnaires connaissent bien les pays où ils officient. Ils en maîtrisent souvent la langue. Jules Gervais-Courtellemont, aventurier photographe, est un des seuls à souligner leur grande connaissance de la Chine et du Japon<sup>10</sup>. Il prend leur défense car s'ils ne s'expriment pas, ils sont bien souvent critiqués par les hommes de gauche qui leur reprochent d'attiser, par leur prosélytisme en Extrême-Orient, la haine des « Jaunes » pour les « Blancs ». Il reste néanmoins curieux de constater que les auteurs cités plus haut ne s'appuient jamais sur les connaissances précises des missionnaires.

Pourtant l'Eglise, à travers ses publications, évoque la Chine et le Japon. Pierre Foucault dans une étude qui repose sur l'analyse quantitative et qualitative des articles relatifs à l'Extrême-Orient dans *La semaine du fidèle* montre que le Japon et la Chine y sont évoqués de façon régulière<sup>11</sup>. Ceux-ci décrivent le plus souvent le quotidien des missionnaires et louent leurs efforts pour diffuser dans ces pays lointains la foi chrétienne. S'ils ne participent pas à la polémique sur le péril jaune, ces écrits favorisent à leur manière la connaissance de ces contrées.

On ne trouve donc pas la voix de l'Eglise sur le péril jaune dans mon développement car elle est, selon mes sources, inexistante. Dans aucun écrit, à

---

<sup>10</sup> Jules GERVAIS-COURTELLEMONT, « La rénovation de l'Asie à l'occasion d'un livre récent », *Revue non identifiée*, p. 1272 à 1276.

<sup>11</sup> Pierre FOUCAULT, « La presse sarthoise et l'Asie (1844-1914) », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, Tome 112, année 2005, numéro 3, p. 143 à 173.

l'exception de celui de René Pinon et Jean de Marcillac, je n'ai trouvé une crainte relative au péril jaune religieux.

A l'absence des hommes d'Eglise dans ce travail, il faut ajouter celle des sinologues. La sinologie se développe pourtant en France dès le début du XIXe siècle sous l'impulsion de Napoléon. En 1802, il fait venir à Paris le sinologue allemand Hager. En 1808, un décret impérial confie à Joseph de Guignes, qui a séjourné en Chine pendant un peu plus de trois ans, l'élaboration d'un *Grand dictionnaire chinois-français-latin* et en 1814 est créée au Collège de France une chaire de langues et littératures « chinoises, tartares et mandchoues »<sup>12</sup>. Pendant le reste du siècle, deux institutions prestigieuses vont œuvrer à la connaissance de la Chine et de l'Extrême-Orient : le Collège de France et l'Ecole Nationale des Langues Orientales. L'ensemble des enseignements et des recherches reste pour l'essentiel livresque et tourné vers l'étude du passé glorieux de la Chine. Aussi, la Chine du XIXe siècle intéresse très peu les sinologues. Peut-être s'y intéressent-ils en privé, mais s'exprimer sur sa situation d'alors et élaborer des projections sur son devenir ne semblent pas entrer dans leur champ d'action. Aussi, dans les écrits relatifs au péril jaune, on ne trouve pas trace de leurs propos. Voilà la raison pour laquelle ils n'apparaissent pas dans ce travail.

La Chine contemporaine à la fin du XIXe siècle intéresse pour l'essentiel les économistes et les géographes, mais aussi les journalistes, les voyageurs et les hommes politiques passionnés par les questions relatives à l'évolution de l'Extrême-Orient. Il apparaît alors que seules les questions militaires, démographiques et économiques entrent dans le cadre de la controverse. Le dépouillement des sources m'a donc permis de déterminer ces trois grands axes de recherches. L'étude de cette documentation m'a aussi amené à délimiter une aire géographique : la Chine, mais aussi le Japon dans la mesure où de nombreux auteurs associent l'évolution des deux pays. A l'époque, le Japon préfigure souvent, selon les observateurs, ce qu'est appelée à devenir la Chine. Les limites chronologiques sont dictées par les dates de publication des sources. La première borne est 1895, date de la fin de la guerre sino-japonaise et de la signature du traité de Shimonoseki. La seconde borne est l'année 1905 qui se caractérise par la victoire des sujets du Mikado sur ceux du Tsar lors de la guerre russo-japonaise. Dans les deux cas, les événements militaires, comme lors de la guerre des Boxers, mettent l'Extrême-Orient sur le devant de la scène. Cela se traduit par des pics de publications. De façon

---

<sup>12</sup> Muriel DÉTRIE, *France – Chine, Quand deux mondes se rencontrent*, Gallimard Découvertes, Paris, 2004, pp. 51-52.

inévitables, certains documents utilisés se situent hors de ces limites. Celles-ci sont des indications mais ne sont pas restrictives.

A cet ensemble de sources, j'ai ajouté des lectures relatives aux travaux de recherche effectués au XXe siècle et en ce début de siècle sur le sujet. Il s'avère alors que la question du péril jaune a été très peu étudiée.

L'ouvrage de Jacques Decornoy *Péril jaune, peur blanche*, publié en 1970 est le premier travail substantiel sur la question<sup>13</sup>. Il est très richement documenté et m'a permis de découvrir des sources dont j'ignorais l'existence avant sa lecture. C'est le cas en particulier du *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*<sup>14</sup>, réalisé par une commission royale canadienne en 1885. Néanmoins, à mes yeux, l'ouvrage de Jacques Decornoy montre rapidement ses limites. La démonstration est trop politique. Les sources paraissent utilisées pour défendre une thèse préétablie, à savoir que la lutte des classes ouvrières et celle des peuples opprimés est la même. Les capitalistes n'ont eu qu'un objectif dans l'histoire : développer le nationalisme pour dresser les peuples les uns contre les autres et de ce fait mieux les asservir. Ainsi, quand il évoque le rapport canadien cité plus haut, Jacques Decornoy ne rapporte que les témoignages caractérisés par le racisme. Or, la lecture du rapport permet de constater que les avis des Blancs californiens sur les Asiatiques étaient beaucoup plus nuancés. Ainsi, certains d'entre eux étaient convaincus du rôle essentiel joué dans tout l'ouest américain par les Chinois et louaient leur caractère pacifique et respectueux des lois. C'est cette approche trop partielle des sources qui m'a amené à appréhender avec prudence ce travail.

Trois années plus tard paraît l'essai d'Alain Peyrefitte<sup>15</sup>. L'ouvrage passionnant ne traite pas du péril jaune à la fin du XIXe siècle. L'ancien diplomate explique dans ce livre comment la Chine, après la seconde guerre mondiale, n'a pu faire autrement que de choisir la voie du communisme. Il explique aussi, théorie intéressante, de quelle façon Mao et ses compagnons de route ont sinisé le communisme pour lui donner une forme originale. C'est là une idée importante qui apparaît comme une constante de l'histoire de l'Empire du Milieu : les peuples, les idées, les théories au contact de la civilisation chinoise se transforment.

---

<sup>13</sup> Jacques DECORNOY Jacques, *Péril jaune, Peur blanche*, Editions Bernard Grasset, Paris, 1970, 268 pages.

<sup>14</sup> Commission Royale, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*, Ottawa, 1885, 777 pages.

<sup>15</sup> Alain PEYREFITTE, *Quand la Chine s'éveillera ...le monde tremblera*, Regards sur la voie chinoise, Fayard, Paris, 1973, 475 pages.

En 2006, Régis Poulet, maître de conférence à l'université Jean Moulin de Lyon, publie un premier article passionnant intitulé *Le péril jaune* sur le site internet *La revue des Ressources.org*. Celui-ci a été modifié et augmenté en juillet 2010. S'appuyant sur des sources nombreuses, il aborde le sujet dans sa globalité. Régis Poulet y fait un parallèle entre l'idée de péril jaune aujourd'hui et à la fin du XIXe siècle. Son travail relatif à l'image des Asiatiques dans les écrits de fiction est très intéressant.

Le nombre de travaux traitant directement du péril jaune apparaît donc très réduit. On peut ajouter à ceux-ci d'autres publications qui ne traitent pas directement du péril jaune, mais dont la lecture profite à cette étude car elle aborde des sujets proches.

*L'Europe chinoise, De la sinophilie à la sinophobie*<sup>16</sup> publié en 1988 par René Etiemble est un ouvrage passionnant. Le célèbre universitaire français y explique comment l'image de la Chine en Europe est passée de positive à négative au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. Il étudie en particulier l'opposition farouche du Saint-Siège à une forme de sinisation, c'est-à-dire la nécessité d'une adaptation au contexte chinois, du dogme catholique pourtant indispensable à une christianisation de la population de l'Empire du Milieu. Les travaux de Shenwen Li, professeur à l'Université Laval au Québec, confirment d'ailleurs cette thèse quand il évoque la particularité des stratégies de conversion des missionnaires dans le Céleste Empire<sup>17</sup>. Ceux-ci militaient pour une transformation du dogme pour le rendre intelligible et acceptable à la culture chinoise. Les thèses de ces deux auteurs se rejoignent pour mettre en relief le caractère original de l'identité chinoise. Les Chinois, inévitablement, sinisent, assimilent en modifiant, s'approprient en adaptant les idées venues des mondes barbares. Il en va du christianisme comme du communisme. René Etiemble explique aussi comment la sinophobie qui se développe en Europe à partir de la fin du XVIIIe siècle fut le prélude indispensable à la « colonisation » de l'Empire du Milieu. L'Occident devait d'abord procéder au dénigrement d'une civilisation à laquelle finalement elle devait tant, avant de lui déclarer la guerre.

L'ouvrage réalisé en 1998 sous la direction de Michel Cartier *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*<sup>18</sup>, apporte des indications essentielles sur la perception de la Chine en Occident de l'époque moderne au

---

<sup>16</sup> René ETIEMBLE, *L'Europe chinoise, De la sinophilie à la sinophobie*, Editions Gallimard, Paris, 402 pages.

<sup>17</sup> Shenwen LI, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle France et en Chine au XVIIIe siècle*, L'Harmattan, 2001, 379 pages.

<sup>18</sup> Michel CARTIER, *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Desclée de Brouwer, Institut Ricci, Paris, 1998, 449 pages.

XIXe siècle. Ce livre dépasse largement le cadre du XIXe siècle et permet d'entrevoir les relations entre la Chine et l'Occident sur une durée plus longue. C'est aussi le cas de l'ouvrage du britannique Jonathan D. Spence, grand sinologue, professeur à l'université de Yale, qui a rassemblé dans *La Chine imaginaire, Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, ses interventions réalisées dans cette université prestigieuse<sup>19</sup>. Son étude porte sur sept siècles et s'appuie sur des sources très variées. La place accordée à la dimension culturelle de la rencontre entre Occident et Chine y occupe une part importante.

*Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*,<sup>20</sup> volume réuni et présenté par Dany Savelli est aussi d'une lecture très enrichissante. Les articles qui composent ce volume ont d'abord été présentés sous la forme de communications lors d'une journée d'études relative à la guerre russo-japonaise à l'université Paul Valéry de Montpellier, journée coordonnée par Gérard Siary. Le contenu des interventions, réalisées par des chercheurs français, russes et japonais, dépasse l'étude de la guerre qui opposa les deux empires. Les questions relatives à l'image du Japon et de l'Extrême-Orient, la place de ces sujets dans la littérature française, l'importance du retentissement du conflit dans le monde occidental et bien d'autres sujets sont évoqués dans cet ouvrage. L'étude du conflit russo-japonais dans le développement qui suit a été enrichie par la lecture des articles de Rotem Kowner, directeur des recherches relatives au Japon à l'Université de Haïfa en Israël. Ce chercheur apporte des indications sur le conflit que je n'ai pas trouvées dans les recherches en français. Son article, relatif à la façon dont les Japonais ont su maîtriser l'image qu'ils entendaient donner d'eux-mêmes à l'Occident durant le conflit, est passionnant<sup>21</sup>.

D'autres travaux de chercheurs étrangers trouvent place dans les lignes qui suivent. Il s'agit en particulier de travaux qui traitent de la présence asiatique dans le grand Ouest américain. L'article de Nayan Shah, professeur à l'université de San Diego aux Etats-Unis, relatif aux problèmes entre les ouvriers blancs et les ouvriers asiatiques dans l'industrie du cigare en Californie apportent de nombreuses indications sur le regard porté sur les Chinois dans cet état américain. Il montre l'attitude nationaliste et raciste

---

<sup>19</sup> Jonathan D. SPENCE, *La Chine imaginaire, Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Les presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2000, 259 pages.

<sup>20</sup> Dany SAVELLI, *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, Editions Kailash, Paris, 2005, 590 pages.

<sup>21</sup> Rotem KOWNER, « Becoming an honorary civilized nation : remaking japan's military image during the russo-japanese war, 1904-1905, *The Historian*, volume 64, septembre 2001.

des syndicats blancs<sup>22</sup>. Les recherches de Woan-Jen Wang, doctorante à l'université de Vancouver en Colombie Britannique, qui traite des soulèvements antichinois et antijaponais de 1907 qui se sont déroulés dans cette ville, me sont aussi apparues très intéressantes<sup>23</sup>. Son travail repose en grande partie sur l'étude du rapport de William Lyon Mackenzie King consultable en ligne sur l'Internet<sup>24</sup>. Ce rapport est une source passionnante pour étudier la façon dont les Blancs percevaient les Asiatiques en Colombie Britannique au début du XXe siècle.

Il faut ici souligner la grande qualité des sites internet canadiens et états-uniens pour la consultation d'archives en ligne. Le site *Bibliothèque et archives du Canada* propose de nombreux documents numérisés consultables en ligne, tout comme le site *Notre mémoire en ligne*. Des renseignements intéressants sur la présence chinoise aux Etats-Unis sont offerts à la consultation sur le site du Service des Parcs nationaux du ministère de l'Intérieur, sur le site de la bibliothèque du Congrès et de nombreuses données iconographiques peuvent être consultées sur le site du Musée historique du Central Pacific. En France, depuis 2005, année où débuta ce travail de recherche, le nombre de documents mis en ligne a aussi considérablement augmenté, rendant ainsi les recherches plus aisées. Sur le site de la Bibliothèque Nationale, la plupart des sources évoquées plus haut sont maintenant accessibles en ligne.

L'ensemble de ces nombreux dépouillements, de ces lectures multiples m'a amené à me poser un certain nombre d'interrogations. Pour quelles raisons l'inquiétude du péril jaune se développe-t-elle à la fin du XIXe siècle ? Pourquoi la dimension militaire du péril jaune a-t-elle pu apparaître en Europe alors que c'était l'Occident qui semblait concrètement menacer la Chine à la fin du XIXe siècle ? De quelle façon la défaite de la Russie face au Japon a-t-elle été perçue dans ce contexte ? Quelle place a tenue la question du péril jaune dans la littérature ?

---

<sup>22</sup> Nayan SHAH, « White Label et « Péril jaune » : race, genre et travail en Californie, fin XIXe-début XXe siècle », *Clio*, numéro 3, 1996.

<sup>23</sup> Wang WOAN-JEN, *Perspectives on the 1907 Riots in Selected Asian Languages and International Newspapers*, en ligne sur le site Pacific Migrations Research and Asian Canadian Studies at UBC. On trouve aussi une interview de Woan-Jen Wang et du professeur Henry Yu sur le site de Radio Canada International à la date du 12 septembre 2007.

<sup>24</sup> *Rapport de W. L. Mackenzie King, Sous ministre du travail, Commissaire nommé pour s'enquérir des pertes subies par la population japonaise de Vancouver (Colombie Britannique) lors des émeutes qui ont eu lieu dans cette ville au mois de septembre 1907*, Ottawa, 21 pages et *Rapport de W. L. Mackenzie King, Sous ministre du travail, Commissaire nommé pour s'enquérir des pertes subies par la population chinoise de Vancouver (Colombie Britannique) lors des émeutes qui ont eu lieu dans cette ville au mois de septembre 1907*, Ottawa, 1908, 18 pages.



Sur le plan démographique, les flux migratoires de Chinois dans l'aire pacifique étaient-ils importants ? La nature souvent conflictuelle des relations entre les Asiatiques et les Blancs d'origine européenne dans le pourtour de l'Océan Pacifique a-t-elle eu une influence sur les éventuelles craintes quant à la présence future de Chinois et de Japonais en Europe ? Ce sentiment de rejet était-il partagé par le plus grand nombre ? La présence chinoise sur la façade ouest du continent américain n'eut-elle que des conséquences négatives ? Les Chinois ont-ils trouvé des soutiens parmi les intellectuels occidentaux ? Qui a su prendre leur défense ?

Par ailleurs, la crainte du péril jaune économique qui s'est développée parallèlement était-elle fondée ? Reposait-elle sur des faits ou relevait-elle plutôt du fantasme ? La Chine connaissait-elle réellement un essor substantiel de sa production ? Envahissait-elle déjà les marchés européens de ses productions à petits prix ? Les bas coûts de revient de sa main d'œuvre constituaient-ils un avantage décisif ? Les fervents chantres du péril jaune économique, à travers leurs inquiétudes, ne témoignaient-ils pas d'une difficulté à appréhender une mondialisation naissante et d'un manque de confiance dans le capitalisme occidental à affronter un contexte nouveau ? De quelle manière l'avènement de ces nouveaux acteurs, sur la scène industrielle et commerciale mondiale, invitait-il à questionner le système économique, basé sur l'exacerbation de la concurrence, aux dépens de préoccupations sociales et morales ? Quels arguments les tenants du péril jaune se virent-ils opposer ? Quelles actions concrètes, contre ce danger dénoncé, furent mises en place ?

Mon travail de recherche doit permettre de répondre à l'ensemble de ces questions. Il s'organise selon trois axes correspondant aux trois formes de péril jaune identifiées.

L'ensemble du développement doit permettre de constater que les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient, de pacifiques, basées sur des échanges commerciaux limités et sur des préoccupations religieuses, sont devenues, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, des relations militaires et commerciales conflictuelles. De l'admiration pour l'Extrême-Orient, les Occidentaux ont basculé dans le dénigrement, dans la sinophobie. La première Guerre de l'Opium a constitué un tournant dans les relations entre ces deux parties du monde. L'expansionnisme européen, justifié par des raisons économiques, légitimé par des considérations racistes, rendu possible par la supériorité militaire, a rencontré en Chine et au Japon ses limites. Malgré les victoires militaires, les Européens semblent avoir entre-aperçu en Extrême-Orient, et en particulier en Chine, le fait que leur capacité

à s'imposer sur tous les continents par la force n'était pas réalisable. Dans l'Empire du Milieu, la distance trop importante entre l'Europe et le théâtre des opérations, la taille considérable du territoire et le caractère innombrable de la population, caractérisée par une identité très forte, rendaient toute conquête militaire impossible et exposaient les Occidentaux expatriés à des mouvements xénophobes. Néanmoins, les puissances occidentales par leurs agressions armées répétées contre la Chine, lui firent endurer une sorte de péril blanc.

Par un effet de miroir, en Europe, certains penseurs ont ressenti ce que pourrait être en retour le péril jaune militaire, justifié par leurs agissements. La victoire des Japonais sur les Russes en 1905 est apparue pour certains comme un premier avertissement. La littérature populaire française s'est emparée de la question, vulgarisant la crainte d'un péril jaune militaire caractérisé par l'invasion de l'Europe par les troupes sino-japonaises.

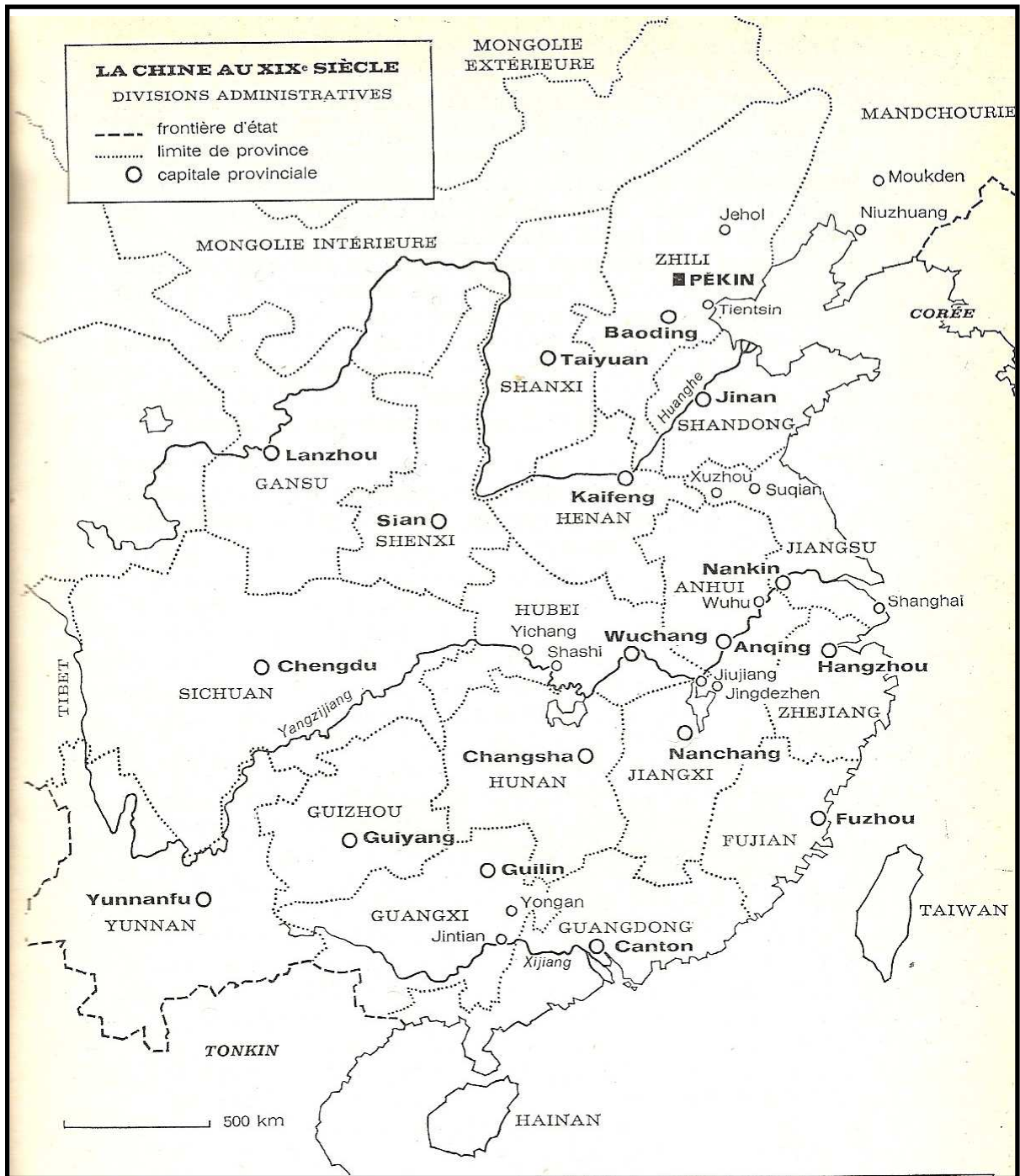
Les conflits entre l'Occident et l'Extrême-Orient, en forçant la Chine et le Japon à s'ouvrir ont accéléré le développement de flux de population sur toute la surface du globe. Ces flux ont été favorisés par l'amélioration des transports maritimes. Si des Occidentaux se sont installés en Chine et au Japon, un grand nombre de Chinois, pour des raisons politiques, économiques et démographiques sont partis s'établir à leur tour dans le reste du monde. Le pourtour de l'Océan Pacifique a été la première zone géographique où se sont installés des membres de la diaspora chinoise. Dans l'Ouest américain, Asiatiques et populations d'origine européenne se sont alors trouvés de façon durable en contact. Il apparaît que ce sont des raisons économiques, liées à la fin des grands chantiers de constructions ferroviaires ou d'assèchement de marais et à la spécificité de l'immigration asiatique, caractérisée par une surreprésentation des hommes, qui ont été à l'origine des tensions entre les communautés. Ces tensions, connues en Europe, auraient fait craindre la possibilité d'un péril jaune démographique du fait de la masse considérable du peuple chinois.

Dans le but d'alerter leurs contemporains sur ce danger, certains auteurs paraissent s'être appliqués à déprécier l'image des Asiatiques. De nombreux stéréotypes sont alors véhiculés sur les Chinois. Dans le même temps, d'autres auteurs, au contraire, se sont passionnés pour les cultures extrême-orientales et se sont employés par leurs agissements ou leurs propos à défendre en Occident l'image des Chinois et des Japonais. Ils ont de cette façon pris le contre-pied de l'idée de péril jaune démographique et culturel.

L'ouverture forcée de l'Extrême-Orient a aussi été caractérisée par un important développement des échanges commerciaux avec l'Occident. Pour les tenants du péril jaune économique, le Japon aurait alors constitué un exemple pour la Chine en s'adaptant très vite au contexte de l'économie moderne et en apparaissant de ce fait comme un rival d'abord dans le Pacifique, puis dans le reste du monde, pour les nations occidentales. Parallèlement, les puissances d'Occident ne seraient pas parvenues à tirer profit de l'ouverture du marché de ce nouveau partenaire économique. La France en particulier, n'aurait pas su y imposer ses productions. Elle aurait aussi rencontré des difficultés à prendre des parts de marché en Chine dont l'ouverture économique se confirme après 1895. Il est vrai qu'à l'image de la Grande-Bretagne, elle devait mettre dans le même temps en valeur un vaste empire colonial. Ces raisons pourraient expliquer pourquoi la crainte du péril jaune économique semble avoir eu en France plus de théoriciens. Parallèlement, la crainte de voir déferler des productions venues d'Extrême-Orient s'est développée en Europe. L'avantage comparatif de la main d'œuvre à bas coût du Japon et de la Chine a été la source d'inquiétudes multiples. Ces pays apparaissaient alors, aux yeux de certains économistes, susceptibles de livrer une rude concurrence aux pays occidentaux. Ce prétendu avantage décisif nécessite une étude encore davantage approfondie afin de savoir s'il repose sur des faits réels ou s'il relève du fantasme. Néanmoins, les travaux d'Angus Maddison, révèlent que la Chine était entrée depuis le milieu du XIXe siècle dans une longue phase de récession économique. Elle a alors davantage subi la pénétration économique étrangère que constitué une concurrente redoutable pour la Vieille Europe. En France, Paul d'Estournelles de Constant, par sa dénonciation du danger asiatique et par son action concrète engagée contre celui-ci, a été l'un de ceux qui ont le plus œuvré à la diffusion de l'idée de péril jaune économique.

Ce travail doit permettre de démontrer qu'à la fin du XIXe siècle, l'unification du monde, la mondialisation naissante des échanges, constituent un contexte nouveau, difficile à appréhender. C'est dans ce cadre que l'avènement de la Chine sur la scène internationale apparaît, pour certains intellectuels européens, comme une source d'inquiétudes multiples connues sous le nom générique de péril jaune. Celles-ci sont pourtant, pour la plupart, infondées, dans la mesure où l'essor de l'Empire du Milieu, sur les plans militaires et économiques, n'est pas avéré. Néanmoins, l'exemple du développement rapide du Japon fait craindre le pire. Les Occidentaux rencontrent dans l'Empire du Milieu des résistances inattendues à l'établissement de leur domination. Celles-ci mettent en relief les limites du modèle d'expansion impérialiste occidental.

# Carte de la Chine au XIXe siècle



# Première partie

## La crainte du péril jaune militaire est-elle l'expression de l'impossibilité pour l'Occident de dominer la Chine ?

### A) Les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient, de l'intérêt bienveillant au désir d'asservissement

#### 1) Des premiers contacts caractérisés par une curiosité bienveillante

En ce début de développement, il m'a semblé indispensable de rappeler de façon concise l'histoire des relations entre l'Extrême-Orient et l'Occident des origines au tournant qu'a constitué la première Guerre de l'Opium. Ces précisions mettront en relief le fait que les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient n'ont pas toujours été caractérisées par des intentions belliqueuses mais que durant une longue période de l'histoire, l'Occident et l'Extrême-Orient ont développé des relations limitées, mais respectueuses. A la fin du XVIIIe siècle s'est effectué un basculement. Ces indications constituent un préalable pour envisager les rapports entre ces deux parties du monde à la fin du XIXe siècle.

Ce rappel repose sur les travaux d'historiens contemporains qui se sont intéressés à cette question et non sur une étude critique des sources qui ont permis à ceux-ci d'établir les connaissances rapportées ici. Le travail d'érudition rigoureuse de René Etiemble<sup>25</sup> tient une place importante dans cette partie, de même que les ouvrages de Michel Cartier<sup>26</sup> et de Jonathan D. Spence<sup>27</sup>.

Il apparaît que les Romains connaissaient déjà l'existence de la lointaine Chine, qu'on appelait alors la Sérique peuplée par les Sères. La Chine était alors célèbre à Rome pour sa production de soie. Ce textile, que seuls produisaient les Chinois, exerça sur les

---

<sup>25</sup> René ETIEMBLE, *L'Europe chinoise, Tome II, De la sinophilie à la sinophobie*, Paris, Editions Gallimard, 1988, 402 pages.

<sup>26</sup> Michel CARTIER, *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Desclée de Brouwer, Institut Ricci, Paris, 1998, 449 pages.

<sup>27</sup> Jonathan D. SPENCE, *La Chine imaginaire, Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Les presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2000, 259 pages.

Romains une réelle fascination<sup>28</sup>. Il semble que c'est la Chine qui fut à l'origine de la route qui s'ouvrit entre elle et l'ouest lointain au IIe siècle avant notre ère. C'est à cette date que l'on trouve pour la première fois mention de l'existence de l'Empire romain dans les écrits chinois. D'après ces sources, l'Empire romain est décrit comme un pays situé si loin qu'après lui le soleil se couche<sup>29</sup>. C'est à la fin du IIe siècle après Jésus-Christ que les échanges s'intensifièrent réellement entre les deux empires. Il existait alors une certaine stabilité politique en Europe et en Asie. Du fait de la paix relative qui régna dans les grands empires pendant presque trois siècles, les caravaniers purent établir des relations entre les deux extrémités du continent asiatique. Il n'existait pas vraiment de commerce conçu et organisé à grande échelle. Les marchandises transitaient alors lentement de relais en relais. Chaque commerçant réalisait ainsi une partie de la route qui faisait le lien entre les deux empires. Si les produits parcouraient la route de la soie, on doute encore aujourd'hui du fait que les Chinois et les Romains se soient physiquement rencontrés. C'est donc par le biais des échanges commerciaux que l'Extrême-Orient et l'Occident sont entrés en contact.

Des ambassades de contrées lointaines furent accueillies à Rome, mais il n'est pas certain que l'on en reçut de Sérique. Ainsi, alors que la soie était bien connue des Romains, il est curieux de constater à quel point les Sères demeuraient durant toute l'époque romaine les habitants d'un pays mal localisé, ou plus précisément imaginé comme étant aux confins du monde. Les mœurs des Sères restaient inconnues. Même les quelques descriptions de leur apparence physique, dans les rares sources romaines relatives aux Chinois, apparaissent aujourd'hui hautement fantaisistes.

Selon les annales chinoises, il semble que des marchands romains, qui se firent passer pour des ambassadeurs afin d'être bien reçus, arrivèrent pour la première fois à la cour de l'empereur de Chine en 166 de notre ère. Ils avaient emprunté, avec courage, la route maritime déjà suivie régulièrement par les commerçants indiens et arabes. Ce ne sont pas des sources romaines qui nous l'apprennent, mais des sources chinoises de la dynastie Han. L'empereur se déclara déçu par la qualité des présents apportés par les marchands romains qui avaient dû sous-estimer les richesses et les avancées techniques de l'Empire du Milieu.

Beaucoup plus tard, Marco Polo apparaît comme le symbole de la rencontre de la civilisation européenne et de la Chine. Marco Polo naît à Venise en 1254 et meurt à 69 ans

---

<sup>28</sup> Jean-Noël ROBERT, « Les relations entre le monde romain et la Chine, la tentation du Far East », *Clio*, Juillet 2002. En ligne sur <http://www.clio.fr/>

<sup>29</sup> Lucette BOULNOIS, « La « route de la soie », Histoire du commerce et du transfert de techniques avant le XIe siècle », *Clio*, Janvier 2004, En ligne sur <http://www.clio.fr/>

en 1324. Il arrive en Chine en 1275 en compagnie de son père et de son oncle tous deux commerçants, membres du patriciat vénitien, qui ont déjà effectué le voyage et rencontré l'empereur mongol Kubilaï Khan. Marco Polo reste 17 ans en Chine. Il se voit confier par Kubilaï Khan des missions importantes<sup>30</sup>. De retour dans sa ville natale, en 1295, il participe à un conflit contre les Génois. Il est fait prisonnier. C'est en cellule qu'il dicte, à Rusticello de Pise, son ouvrage intitulé : *Livre de Marco Polo*<sup>31</sup>. D'autres titres sont donnés par la suite à l'ouvrage par des moines copistes : *Le devisement du monde* ou *Livre des merveilles du Monde*.

Marco Polo évoque pour l'essentiel le royaume de son maître, Kubilaï Khan, qu'il considère comme le plus grand empereur de l'Histoire du monde. L'ouvrage constitue une base d'informations nombreuses. Le fait que le texte ait été dicté au romancier Rusticello de Pise oblige le lecteur à s'interroger doublement sur le texte. Auteur de récits épiques, Rusticello de Pise a certainement procédé à des modifications et à des enjolivements des aventures de Marco Polo. De plus, en l'absence d'imprimerie, le texte a certainement dû être modifié peu à peu lors des différentes copies. Le manuscrit original est aujourd'hui perdu.

A la lecture des aventures de Marco Polo, on constate quelques oublis qui peuvent laisser perplexe. Ainsi, il n'évoque pas la spécificité de l'écriture chinoise, l'utilisation des baguettes pour les repas, l'importance du porc dans l'alimentation<sup>32</sup>. C'est la raison pour laquelle certains historiens s'autorisent à supposer que Marco Polo ne serait jamais allé en Chine.

L'ouvrage est un réel succès du vivant de son auteur. On en réalise de très nombreuses copies. Et c'est bien là l'aspect fondamental de l'aventure de Marco Polo. Ce qu'il faut retenir, c'est que par ses propos il a marqué de nombreuses générations. Il demeure surprenant de penser que l'image de la Chine en Occident fut pendant très longtemps le fruit des propos d'un seul homme.

L'aventure et le texte de Marco Polo symbolisent l'audace européenne, incarnée au départ par les marchands italiens. Son parcours montre l'homme blanc partant à la découverte du monde, découverte qui précède sa conquête au XIXe siècle. C'est bien un européen qui part vers la Chine et non l'inverse. L'image a son importance. La curiosité et le courage de Marco Polo contrastent avec l'attitude repliée des Chinois qui ne souhaitent pas s'ouvrir au monde, qui ne semblent pas en éprouver le désir.

---

<sup>30</sup> Jacques HEERS, *Marco Polo*, Editions Fayard, Paris, 1990, 371 pages.

<sup>31</sup> Le texte du récit de Marco Polo peut être consulté en ligne sur le site de la Bibliothèque Nationale de France : <http://gallica.bnf.fr/>.

<sup>32</sup> Frances WOOD, *Did Marco Polo go to China?*, Secker & Warburg, Londres, 1995.

Il est important de préciser que [Marco Polo](#) donne deux noms à la Chine : la Chine du Nord est appelée *Cathay* alors que la Chine du Sud est désignée sous le nom de Manzi ou [Manji](#). La Chine n'est pas alors une réalité géographique et politique comme nous l'entendons aujourd'hui.

C'est au XVI<sup>e</sup> siècle qu'apparaît le mot Chine dans des textes français. On connaît assez mal l'origine de ce mot. Certains spécialistes pensent qu'il a pour origine la dynastie *Qin* qui régna sur l'Empire du Milieu entre -221 et – 206 avant Jésus-Christ. Le « Q » chinois se prononçant en effet « Tch », le mot Chine serait une déformation de *Qin*. Il est assez étonnant néanmoins de voir qu'en Europe, le mot Chine serait apparu 17 siècles après le règne de la dynastie qui serait à l'origine de son nom. On peut aussi constater que cette prétendue évolution du mot Qin, ne se retrouve ni en anglais, ni en allemand, ni dans les autres langues européennes.

Rappelons que pour les Chinois, leur pays s'appelle l'Empire du Milieu, 中国 Zhōngguó (prononcé /tʃuŋkwo/). Zhōng (中) a pour sens le centre, le milieu. L'idéogramme représente une ligne traversant un carré en son milieu. Guó (国) signifie le pays, la nation.

Le nom que donnent les Chinois à leur pays invite au questionnement pour les autres peuples. Il constitue, par son caractère ethnocentrique, en quelque sorte une agression. Il exclut. Il repousse. Ne pas être Chinois, c'est être à la périphérie d'une civilisation, d'une civilisation quatre fois millénaire qui se veut le centre du monde. Il est alors nécessaire de se repenser.

## **2) Les missionnaires jésuites dans l'Empire du Milieu, premiers sinologues**

En 1582, les [Jésuites](#), dont la compagnie a été créée en 1534, foulent pour la première fois le sol chinois. Ils sont envoyés par le Pape pour répandre l'Évangile. Ils établissent, au cours de leurs deux siècles de présence dans l'Empire du Milieu, les bases d'une chrétienté qui reste par la suite longtemps fragile.

Dès leur arrivée en Chine, les Jésuites comprennent qu'il est essentiel de s'adapter aux coutumes et usages locaux et d'ajuster le dogme catholique pour le rendre compatible avec la culture chinoise. Ils ne peuvent « passer en force en Chine ». On en veut pour preuve le fait qu'ils procèdent différemment en Amérique du nord où ils considèrent les



autochtones comme des « sauvages »<sup>33</sup> et cherchent à imposer plus directement la religion catholique. En Chine, les Jésuites doivent travailler des âmes riches d'une civilisation plusieurs fois millénaire. Ces pratiques, inscrites dès l'origine dans les *Constitutions* et les *Exercices Spirituels* d'Ignace de Loyola, apparaissent indispensables aux Jésuites pour gagner davantage d'âmes. L'adaptation du dogme nécessite une bonne connaissance de la culture et de la langue chinoises. Pour un grand nombre de Jésuites, cette indispensable connaissance de la Chine va s'accompagner d'un grand respect, voire d'une admiration pour sa culture.

Les Jésuites sont convaincus de la nécessité de convertir avant tout les élites : la cour et les lettrés de Pékin. Leur théorie repose sur l'idée que les dirigeants christianisés œuvreront à la conversion des masses. La grande culture des Jésuites et leurs connaissances scientifiques précises constituent un sésame pour approcher la cour impériale. Ils bénéficient longtemps de la clémence impériale d'autant plus qu'en Chine cohabitent déjà plusieurs religions.

On pourra noter que la clémence dont bénéficient les Jésuites en Chine ne favorise pas un questionnement, une remise en cause des politiques religieuses pratiquées en Europe. L'édit de tolérance promulgué par l'Empereur Kangxi en 1692, sept années après la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, par lequel il autorise les Chrétiens à pratiquer publiquement leur religion en Chine, n'incite pas les Jésuites à dénoncer, en retour, l'intolérance religieuse pratiquée en Europe et en France en particulier. Le fait de résider dans le Céleste Empire devait pourtant engendrer, chez eux, une manière autre d'envisager leurs pays d'origine. Le regard sur les lois de leurs terres natales était inévitablement, en retour, transformé. Dans tous les cas, s'ils étaient parvenus à formuler une critique des politiques religieuses occidentales, il semble impossible d'une part, qu'ils puissent la communiquer officiellement, d'autre part, qu'ils soient compris par les Occidentaux n'ayant pas acquis cette ouverture d'esprit. La tendance n'était pas alors au relativisme culturel. S'ils n'ont pu pratiquer ce regard en décalage, leur apport a néanmoins été essentiel en ce qui concerne la connaissance en Occident de l'Empire du Milieu.

Le jésuite italien Mattéo Ricci<sup>34</sup> ([Macerata 1552](#)- [Pékin 1610](#)), a joué un rôle essentiel dans la connaissance de la Chine en Europe. Il arrive en Chine en 1583 et s'installe près de Canton. Il apprend le chinois et établit des relations avec des mandarins. En [1601](#), il

---

<sup>33</sup> Shenwen LI, *Stratégies missionnaires des Jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVIIIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001, 379 pages.

<sup>34</sup> Paul DREYFUS, *Mattéo Ricci : le jésuite qui voulait convertir la Chine*. [Paris](#) : Éd. du Jubilé-Asie, [2004](#). 274 pages.

est reçu à la cour impériale de [Pékin](#), en tant qu'ambassadeur des [Portugais](#). Les Portugais jouissent, en effet, en Chine d'une sorte d'exclusivité. Persuadé, à juste titre, de l'importance d'une bonne connaissance de la langue chinoise pour convertir les âmes, il l'apprend. En 1601, 17 ans après son arrivée, il est reçu à la cour de l'empereur de Chine, Wanli, auquel il offre une mappemonde et deux horloges à sonnerie. Il a par la suite l'honneur d'enseigner les sciences occidentales à des proches de l'empereur.

Pour établir des relations directes avec l'empereur de Chine, Kangxi de la dynastie Qing, Louis XIV a recours aux compétences spécifiques des pères jésuites. En 1685, il fait envoyer cinq religieux vers l'Empire du Milieu. Ces hommes que l'histoire retient sous le nom de Mathématiciens du Roi mettent trois ans pour arriver à la cour de Pékin. Les Mathématiciens embarquent à Brest avec un appareillage scientifique qui constitue la vitrine des meilleures connaissances techniques occidentales de l'époque. Ils emmènent aussi avec eux des cadeaux personnels que Louis XIV souhaite offrir à l'empereur de Chine. Les Jésuites sont effectivement reçus à la cour de Kangxi. L'un des pères donne des leçons de mathématiques à l'empereur. Un autre guérit l'empereur d'une crise de paludisme. C'est pour le remercier que Kangxi fait don aux Français du terrain de Beitang, à Pékin, sur lequel ils font, par la suite, édifier une église de 1699 à 1703. Les Mathématiciens du Roi constituent la première ambassade officielle de l'histoire envoyée par un souverain occidental en direction de l'empereur de Chine.

Parmi eux, le père Le Comte joue un rôle essentiel en France et en Europe pour faire découvrir la Chine. Arrivé en juillet 1687, il quitte l'Empire du Milieu à la fin de l'année 1691. En 1696, ses *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* sont publiés. L'ouvrage est immédiatement un réel succès. Il est traduit en anglais, en allemand, en hollandais et en italien.

Ce livre, bien que censuré en 1700 par la Sorbonne du fait de la querelle des rites chinois, joue un rôle essentiel dans les représentations que les Français et les Européens auront par la suite de la Chine<sup>35</sup>. Les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* imposent la question chinoise dans les controverses philosophiques et théologiques futures.

L'œuvre du jésuite Jean-Baptiste du Halde constitue aussi une référence<sup>36</sup>. En 1708, Jean-Baptiste du Halde est nommé par la Compagnie de Jésus pour recueillir, mettre en ordre et publier les lettres des missionnaires jésuites en Chine. Il élabore son ouvrage,

---

<sup>35</sup> René ETIEMBLE René, *L'Europe Chinoise*, Paris, Editions Gallimard, 1988, t. 1, p. 226.

<sup>36</sup> Jean-Baptiste Du HALDE, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, Le Mercier, 1735. En ligne sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/>

*Description de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, en s'appuyant sur des documents envoyés par un groupe de 27 collaborateurs jésuites. Pour sa part, il n'effectue jamais le voyage en Chine, pourtant il en propagera pour deux siècles une image fort précise. L'ouvrage est d'une grande abondance de précisions. Bien conçu et d'une consultation très aisée, il se diffuse rapidement. Il est lu, copié, voire plagié par les penseurs de l'époque. L'œuvre de du Halde a une grande influence à l'époque des Lumières. Il constitue la source première des intellectuels qui s'expriment sur la Chine au XVIIIe et au XIXe siècle.

Dans le même temps se développe à Versailles un engouement pour la Chine. On apprécie en particulier la porcelaine chinoise. Celle-ci est importée par cargaisons entières par les Portugais et les Hollandais. On raffole aussi du thé, des laques et des soieries. Peu à peu, tous ces produits se diffusent dans le pays. À Paris, une douzaine de marchands est spécialisée dans la vente des « La chine ».

Il apparaît important de souligner que l'Occident et l'Orient se rencontrèrent aussi sur le plan artistique. Le parcours du peintre jésuite Giuseppe Castiglione<sup>37</sup> (Milan 1688-Pékin 1766), qui rejoint la Mission de Chine en 1715, et initie les peintres du Palais de l'Empereur de Chine à la peinture occidentale est à ce titre d'un très grand d'intérêt. Castiglione crée un style inédit, associant la peinture occidentale à l'huile et la peinture chinoise à l'encre. Il s'adapte très bien à la culture chinoise et devient l'un des artistes préférés de l'Empereur Qianlong (1736-1797). Il obtient même le droit de porter des vêtements de fonctionnaire chinois. Après cinquante et une années passées au service de trois empereurs de Chine, Castiglione meurt en 1766.

Finalement, à la fin du XVIIIe siècle, les Jésuites connaissent le discrédit. S'il est difficile de savoir qu'elle fut l'influence des Jésuites sur la Chine, en revanche la question chinoise apparaît déterminante pour le devenir de la Compagnie de Jésus. Les adaptations du dogme catholique que pratiquent les Jésuites leur sont reprochées par le Saint-Siège. Des controverses, qui prennent le nom de « querelle des rites », se développent avec la papauté.

Ces tensions entre les Jésuites de Chine et la papauté sont mal perçues par l'empereur Kangxi qui a pourtant promulgué un édit de tolérance religieuse en 1692. Kangxi oblige les Jésuites à signer un document par lequel ils reconnaissent son droit de regard sur les rites. Tout refus de signature est synonyme d'expulsion du territoire chinois pour les missionnaires. L'Église menace d'excommunication les missionnaires reconnaissant

---

<sup>37</sup> Michel CARTIER, Benoît VERMANDER, Yolande ESCANDE et Tu CHENG-SHENG, *Giuseppe Castiglione, jésuite italien et peintre chinois*, Paris, Favre, 2004, 128 pages.

une compatibilité entre le dogme catholique et certains rites chinois, en particulier le culte des ancêtres. Persuadés du bien-fondé de leur action, la plupart des Jésuites signent le billet de l'empereur pour rester en Chine. Finalement le pape Clément XIV décide la fin des missions jésuites en 1773. Les Jésuites et les autres missionnaires abandonnent peu à peu la Chine aux militaires, aux ambassadeurs et aux marchands, qui s'intéressent à autre chose qu'au salut de l'âme des Chinois : c'est le tout début de l'expansion coloniale européenne dans le monde. Les liens entre la Chine et l'Occident vont alors s'intensifier.

Ce qu'il faut retenir de cette période, c'est que les Jésuites ont initié l'[Europe](#) à la connaissance de la Chine. On peut les considérer comme les créateurs de la [sinologie](#). Ils ont permis la circulation d'idées et la découverte d'un autre monde. Leurs écrits sur l'Empire du Milieu sont restés, pendant tout le XVIIIe siècle, la référence pour les intellectuels occidentaux.

### **3) L'image de la Chine au siècle des Lumières, retournement de tendance**

Au siècle des Lumières, la Chine passionne. Pour de nombreux philosophes elle constitue un objet d'études qui permet, en retour, une réflexion sur l'organisation politique et religieuse de la France et de la vieille Europe. La source de l'ensemble de leurs propos, les écrits des pères jésuites, est homogène. Les opinions sont tantôt négatives, tantôt positives. La Chine devient alors un argument qui permet l'étude de nombreuses théories sur l'organisation et le fonctionnement des sociétés. Les philosophes y projettent leurs certitudes. La Chine des Lumières apparaît alors multiple. C'est durant ce siècle que semble s'être opéré un changement quant au regard porté en Europe sur la Chine. Cette évolution qui se poursuit au XIXe siècle atteint par la suite son paroxysme, à la fin de ce même siècle, quand se développe la question du péril jaune.

Selon René Etiemble, le basculement s'est opéré à partir de la publication du *Voyage autour du monde*<sup>38</sup> de George Anson en 1748. Cet ouvrage est traduit en français l'année suivante et devient rapidement très populaire en Europe. Il constitue une source nouvelle pour les Européens et son regard négatif sur le Céleste Empire paraît avoir eu une influence notable.

---

<sup>38</sup> George ANSON, [Voyage autour du monde \(1740-1744\)](#), Version intégrale présentée par Hubert Michéa, Paris, Editions Utz, 1992, 350 pages.

Il semble utile ici d'évoquer davantage l'expédition du navigateur anglais. La portée de ses écrits ne peut être négligée. En 1740, il est envoyé par le roi d'Angleterre George II dans l'Empire du Milieu. Son ouvrage, *A Voyage Around the World in the Years 1740-1744*, est immédiatement très populaire.

George Anson apparaît à travers son ouvrage comme le symbole d'une Angleterre convaincue de sa supériorité. Le début de sa campagne, à bord du *Centurion*, bâtiment de guerre armé de soixante canons est difficile. Parti avec une flotte de six navires, il en perd trois en passant le cap de Bonne-Espérance. Fort de 961 hommes lors du départ, il ne lui en reste que 335 au moment de chercher un abri dans le port de Canton. Le *Centurion* est dans un piètre état. Aussi, le 14 juillet, alors qu'il s'approche du port de Canton, le contre-amiral Anson espère que ses problèmes se termineront enfin<sup>39</sup>. Il imagine recevoir ravitaillement et assistance technique de la part des Chinois. En tant que commandant, représentant de la grande Angleterre, il estime légitime d'être reçu par le vice-roi de Canton. Malheureusement pour ce dernier, il n'en est rien. Il se montre alors arrogant avec les fonctionnaires impériaux. A la fin du mois de septembre, près de trois mois après son arrivée, il n'a toujours reçu ni ravitaillement ni réponse à sa demande d'entretien avec le vice-roi. L'un de ses officiers qui s'est aventuré à terre a été volé et roué de coups. Un mât que son équipage avait laissé sur le pont d'un des navires a été dérobé. Aussi, le contre-amiral commence-t-il à perdre patience. Le récit de George Anson est ainsi plein des difficultés que cette situation lui impose. Il trouve les Chinois malhonnêtes et donc méprisables. Il fait des commentaires dédaigneux sur les défenses militaires de Canton. Il rapporte de façon sarcastique le fait que l'armement des Chinois est rudimentaire et que même leur armure n'est pas faite de métal mais d'une sorte de papier brillant. George Anson écrit que la lâcheté des Chinois, mais aussi leur manque d'organisation militaire les condamnent à subir, non seulement les attaques de n'importe quelle grande puissance mais aussi les ravages des petits conquérants. George Anson se dit surpris par la Chine et les Chinois. Il indique que ce qu'il constate sur le terrain n'est pas en adéquation avec les propos tenus jusqu'alors par les Européens sur les Célestes. Ainsi, à la lecture des propos de George Anson, la Chine n'apparaît plus comme un grand empire respectable mais comme une puissance vulnérable dont la population témoigne de mœurs incompréhensibles. L'intérêt du récit du navigateur réside dans le fait qu'il est rapidement très populaire et très diffusé en Europe.

---

<sup>39</sup> Jonathan SPENCE, *La Chine imaginaire, Les Chinois par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Les presses de l'université de Montréal, 2000, p. 67.

Ce récit semble avoir eu une influence sur Montesquieu<sup>40</sup> qui ne partage pas le sentiment de sinophilie qui caractérise souvent son époque. Pour lui, les Jésuites, qui ont participé à la diffusion d'une image positive de la Chine en Occident, ont été abusés, trompés, victimes d'aveuglement. La Chine est, à ses yeux, gouvernée de façon despotique. Montesquieu affirme que l'organisation politique chinoise repose sur un mélange entre religion, lois, mœurs et manières.

Il s'intéresse avec sérieux à la question chinoise. Il a alors la chance de faire la rencontre d'un chinois, un certain Hoange, bibliothécaire à la Cour du roi de France. Cet homme, qui travaille à la réalisation d'un dictionnaire franco-chinois, lui fournit de nombreuses indications sur l'Empire du Milieu. Hoange lui donne un point de vue spécifique sur la Chine. Il ne s'agit pas des propos d'un simple Céleste sur son pays, mais de ceux d'un Chinois catholique ayant épousé une française. Montesquieu est aussi influencé par un certain Foucquet, ancien jésuite, exclu de la compagnie qu'il rencontre en 1729. Cet homme se fait fort critique à l'égard des quatre volumes de l'ouvrage de Du Halde et affirme que les Jésuites ont idéalisé l'Empire du Milieu.

Montesquieu évoque aussi la spécificité de l'écriture chinoise. Il émet l'hypothèse qu'elle trouve son origine dans une société de gens de lettres, érudits qui, par l'adoption d'un système de caractères très complexes, furent habités par l'intention de mettre le peuple à l'écart. Il se fait expliquer par Hoange le système des examens mandarinaux. Le sujet, étroitement lié à l'organisation de l'Etat chinois, le passionne.

Sa pensée quant à la Chine évolue au fil des années. D'abord influencé par les propos favorables qui transparaissent à la lecture des écrits des Jésuites, Montesquieu se fait peu à peu plus critique. Pour lui, la Chine est un état despotique. Il constate que la morale chinoise, inspirée des livres de Confucius, se réduit à une accumulation de rites de civilité. Il écrit que cette organisation extrêmement réglementée des rapports entre les sujets de l'empereur de Chine, permet au système politique chinois de durer mais ne justifie pas l'admiration dont témoignent certains de ses contemporains à l'égard de l'Empire du Milieu.

Il relève l'importante fécondité des femmes chinoises qui explique la masse considérable de la population de l'Empire du Milieu. Cette situation lui apparaît comme source d'instabilité politique. Sur l'ensemble du vaste territoire que constitue la Chine, il est

---

<sup>40</sup> MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, Troisième partie, Livre XIV. - Des lois dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat, Chapitre VIII, Bonne coutume de la Chine et Livre XIX. - Des lois dans le rapport qu'elles ont avec les principes qui forment l'esprit général, les mœurs et les manières d'une nation, Chapitre XVII. Propriété particulière au gouvernement de la Chine, 1748.

du devoir de l'empereur de s'assurer que ses sujets disposent de l'essentiel. Cela explique en partie, pour Montesquieu, le caractère autoritaire du pouvoir impérial chinois.

Voltaire ne partage pas l'analyse de Montesquieu. Il est résolument sinophile. N'oublions pas qu'il a été élevé chez les Jésuites et que par conséquent, il connaît bien les descriptions empreintes d'admiration de la Chine qu'ils ont faites. Voltaire y voit alors la démonstration que les institutions chrétiennes ne sont pas indispensables à l'établissement d'une civilisation harmonieuse. D'autres modèles sont possibles.

En 1755, il adapte une pièce chinoise fraîchement traduite à laquelle il donne le titre de *L'orphelin de la Chine*. Il y met en scène des Chinois aux prises avec l'envahisseur mongol Gengis Khan. Cette œuvre est pour lui l'occasion de souligner la supériorité des valeurs morales chinoises face à la barbarie extrême du conquérant

Voltaire évoque aussi la Chine dans son ouvrage *Le siècle de Louis XIV*. Il y évoque la querelle relative aux pratiques religieuses jésuites en Chine. René Etiemble souligne combien est partial le traitement par Voltaire de la querelle des rites. Cette querelle fut caractérisée par les pratiques violentes des Jésuites à l'égard des autres ordres présents en Chine et à l'égard des différents religieux envoyés par le Pape pour leur rappeler le dogme officiel. Certains envoyés du pape furent frappés, séquestrés, voire assassinés sans que les Jésuites n'intercèdent auprès des autorités chinoises. Voltaire qui avait connaissance de certains de ces comportements condamnables ne les évoque pas dans son ouvrage et discrédite en partie, par cet oubli, son travail d'historien.

L'Empire du Milieu trouve aussi sa place dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Voltaire y évoque les limites du développement de la civilisation chinoise. Il observe que si les Chinois sont à l'origine de nombreuses inventions, ils ne les ont jamais menées à leur terme. Le respect excessif pour le passé explique selon Voltaire pourquoi la Chine connaît une forme de stagnation alors que l'Occident s'engage dans l'innovation et la modernité.

Le médecin et économiste français François Quesnay (1694-1774) s'intéresse aussi à la Chine. Fondateur de la pensée physiocrate, il considère que la richesse d'une nation repose avant tout sur l'agriculture. Quesnay avait une connaissance précise de la Chine. C'est en 1767 qu'il publie son *Despotisme de la Chine*.<sup>41</sup> Il voit dans l'Empire du Milieu une espèce de modèle pour l'Europe. A ses yeux, l'ancienneté de la civilisation chinoise s'explique par le fait que la Chine est une sorte d'empire idéal dont l'organisation repose sur

---

<sup>41</sup> François QUESNAY, *Œuvres économiques complètes*, INED, Paris, 2005, 1618 pages.

des lois sages et approche la perfection. Les institutions chinoises, qui remontent selon lui à la nuit des temps, correspondent aux « principes naturels ». Quesnay réalise une description hautement positive des institutions de l'Empire du Milieu.

Il s'oppose totalement au point de vue de Montesquieu et s'applique à démontrer les exagérations de celui-ci, voire son manque d'honnêteté intellectuelle. Pour Quesnay, la Chine constitue un réel exemple. Il se passionne pour ce pays dont la richesse nationale repose pour l'essentiel sur la production agricole et dans lequel le rôle du commerce reste secondaire. Il admire le courage du paysan chinois qui passe la journée, les pieds dans l'eau, affairé à la culture du riz.

En Angleterre, le récit de George Anson est lu par Lord Macartney qui embarque pour la Chine en 1792 au nom de la Compagnie des Indes Orientales et du roi George III<sup>42</sup>. C'est un homme cultivé : il a fait ses études à Dublin et il compte Voltaire parmi ses relations amicales. Il a effectué des missions diplomatiques dans la Russie de Catherine la Grande, et a été gouverneur de la Grenade et gouverneur de Madras. A travers ses lectures, Lord Macartney a rencontré des avis aussi bien favorables que défavorables sur l'Empire du Milieu. C'est habité par des sentiments plutôt positifs qu'il arrive dans la Chine de l'empereur Qianlong de la dynastie Qing en août 1793. Sa mission est un échec. Il n'obtient aucune concession territoriale ou commerciale de l'empereur Qianlong alors que c'était bien là l'objectif de sa mission. Son séjour de plusieurs mois est néanmoins l'occasion d'observer la Chine et son peuple.

Lord Macartney constate que :

Les soldats chinois armés d'arcs et de flèches sont peu enclins à la guerre. Face à une attaque bien conduite, ils n'offriraient qu'une faible résistance. Le plus embarrassant, pour un envahisseur, serait leur nombre. Non à cause du mal qu'il pourrait lui causer, mais parce qu'il ne verrait point la fin du mal qu'il pourrait lui infliger. Le massacre de millions d'hommes passerait presque inaperçu. Sauf à obtenir une soumission immédiate, le vainqueur récolterait seulement la vanité de détruire, non le profit de dominer.<sup>43</sup>

Ces propos de lord Macartney apparaissent hautement clairvoyants : la Chine affaiblie, battue militairement, reste invincible. Sa force réside dans sa masse. Macartney mesure aussi la défiance des Chinois à l'égard des Occidentaux. Les Chinois ne comprennent pas pour quelle raison les hommes blancs viennent tenter l'aventure dans un pays dont ils n'apprécient pas les usages. Les Chinois ne les invitent pourtant pas à venir.

---

<sup>42</sup> George STAUNTON, *Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie - Fait dans les années 1792, 1793 et 1794 par Lord Macartney*, Paris, Olizane, 2005, 829 pages.

<sup>43</sup> J.L. CRAMMER-BYNG., *An Embassy to China*, Longmans, London, 1962, pp .376-377.



Les mandarins reprochent souvent aux Occidentaux leur curiosité exagérée et leur désir constant de réformer un pays qui n'est pas le leur<sup>44</sup>.

Macartney constate que la Chine souffrirait « si les Chinois interdisaient aux Anglais de commercer, ou leur causaient un dommage substantiel, il suffirait [aux Anglais] de quelques frégates pour détruire toute leur flotte côtière et empêcher leur navigation depuis l'île de Hainan jusqu'au golfe de Beizhili »<sup>45</sup>. Il ajoute aussi « les Portugais sont morts dans cette partie du monde, il ne reste que le fantôme de leur présence à Macao. [...] Une petite force armée venue de Madras pourrait aisément enlever aux Portugais cette presque île si précieuse. [...] Nous pouvons aussi nous installer dans l'île de Lantao et Macao s'effondrerait d'elle-même en peu de temps ».

Lord Macartney tient ces propos en 1794. Il envisage avec une forme de prémonition incroyable la nature des relations entre le Chine et l'Occident au XIXe siècle. Pourtant, pour agresser la Chine, il faudra un prétexte. Les Anglais le trouveront rapidement. Ce sera l'opium.

Ainsi, à la fin du XVIIIe siècle l'image de la Chine en France et en Europe est multiple. Il apparaît certain que l'ouvrage de Georges Anson a eu une influence considérable sur les esprits. Les propos négatifs de l'aventurier anglais sont révélateurs de ce qu'allait être le rapport de l'Europe à la Chine au siècle suivant, siècle marqué par l'arrogance de l'homme blanc qui peu à peu se considère comme « le seigneur de l'espèce humaine »<sup>46</sup>.

#### **4) Déprécier l'autre pour légitimer son asservissement**

Au XIXe siècle, les pays d'Europe se lancent à la conquête du monde. L'Angleterre et la France, en particulier, s'engagent dans d'ambitieuses politiques coloniales. Les conquêtes réalisées donnent un prestige considérable aux pays qui les effectuent sur le plan militaire mais, surtout, permettent de maîtriser les ressources naturelles de la planète et de trouver de nouveaux débouchés aux productions nationales. La colonisation repose aussi sur des convictions idéologiques et se traduit par une forme d'eupéanisation du reste du

---

<sup>44</sup> John BARROW, *Travels in China*, London, Cadell & Davies, 1804, p. 184.

<sup>45</sup> J.L. CRAMMER-BYNG, *op. cit.*, p. 211.

<sup>46</sup> Propos de V. G. KIERNAN cité par Eric Hobsbawm dans l'introduction de Christopher Allan BAYLY, *La naissance du monde moderne*, Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Paris, 2007, p 11.

monde<sup>47</sup>. Les régions colonisées se voient imposer la langue des colonisateurs, l'écrit prend de plus en plus de place, le droit de type européen est imposé...

Le colonialisme repose sur l'idée que les races sont inégales. Des arguments pseudo-scientifiques sont avancés pour expliquer cette inégalité. La classification en races est alors entreprise par l'historien Augustin Thierry<sup>48</sup>. Celui-ci influence le travail de Joseph-Arthur de Gobineau. C'est alors la grande époque de la craniométrie. Des médecins occidentaux s'appliquent à démontrer le fait que le cerveau blanc est plus volumineux que celui des autres « races » et que la taille du cerveau a un lien étroit avec les capacités intellectuelles. Ces différents travaux sont l'occasion de nombreuses controverses scientifiques. Aux Etats-Unis, dans son ouvrage *Crania Americana*, Samuel George Morton prétend ainsi établir scientifiquement l'infériorité intellectuelle des Noirs américains et des Asiatiques. Ses travaux reposent pour l'essentiel sur l'étude du volume de la boîte crânienne des différentes catégories humaines référencées. Samuel George Morton écrit au sujet des Chinois :

Leurs sentiments et leurs actions sont si inconstants qu'on peut les comparer à la race des singes dont l'attention change perpétuellement d'un objet à l'autre.<sup>49</sup>

Stephen Jay Gould dans *La mal-mesure de l'homme*<sup>50</sup> s'est appliqué à démontrer dans quel contexte politique et social se sont développées toutes ces théories scientifiques. S'il ne remet pas en cause la sincérité intellectuelle des différents chercheurs qui développent de telles thèses au XIXe siècle, il démontre point par point les faiblesses de celles-ci. Il souligne en particulier le fait que ces chercheurs du XIXe siècle mènent leurs recherches avec l'objectif de démontrer, par tous les moyens possibles, leurs conclusions établies a priori. Aveuglés par leurs objectifs initiaux, ils ne peuvent alors voir qu'ils font fausse route. Stephen Jay Gould, en utilisant leurs relevés chiffrés relatifs aux crânes, démontre que s'ils avaient posé un regard neutre sur ceux-ci, ils auraient clairement observé l'absence complète de corrélation entre volume du cerveau, intelligence et appartenance ethnique. Stephen Jay Gould explique alors comment ces théories sont nées dans un contexte scientifique, politique et social particulier. Démontrer scientifiquement l'infériorité intellectuelle des peuples non-blancs, c'est à cette époque légitimer leur asservissement, justifier la conquête de leurs territoires et éventuellement alarmer sur la menace qu'ils

---

<sup>47</sup> Christopher Allan BAYLY, *La naissance du monde moderne*, Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Paris, 2007, 862 pages.

<sup>48</sup> Jean BOISSEL, *Victor Courtet, premier théoricien de la hiérarchie des races*, PUF, Publication de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Montpellier, 1972, 226 pages.

<sup>49</sup> Samuel George MORTON, *Crania Americana*, Philadelphia, 1839, p.50.

<sup>50</sup> Stephen Jay GOULD, *La mal-mesure de l'homme*, Editions Odile Jacob, Paris, 1996, 468 pages.

peuvent constituer pour les Blancs. C'est dans ce contexte intellectuel que se développe l'idée de péril jaune. N'oublions pas qu'à l'époque la plupart de ces idées sont partagées par l'immense majorité des Occidentaux. Le développement technique et militaire des Blancs leur laisse à croire que leur civilisation est fondamentalement supérieure aux autres.

C'est dans ce contexte que le comte Joseph-Arthur de Gobineau, auteur de poèmes, de récits de voyage et de nouvelles, publie entre 1853 et 1855 un *Essai sur l'inégalité des races*<sup>51</sup> en 4 volumes. Il rédige cet ouvrage après la révolution de 1848 qui l'a profondément impressionné. Il éprouve à la suite de celle-ci un dégoût profond pour la masse revendicatrice du peuple et pour la démocratie. Arthur de Gobineau, diplomate sous le règne de Napoléon III, propose une classification et une hiérarchisation des races. Dans son *Essai sur l'inégalité des races*, Gobineau distingue trois races : les Noirs, les Blancs et les Jaunes. Pour Gobineau, il a existé à l'origine des « races pures ». A ses yeux, les interactions entre les différentes races ont joué un rôle central. Il explique comment les rencontres entre celles-ci ont entraîné leur déclin ou leur position dominante sur les autres. Même s'il attribue à chacune un génie propre, il place la « race » germanique au-dessus des autres. Dans l'ouvrage de Gobineau, les Asiatiques sont présentés comme peu courageux, ayant tendance à l'obésité, manquant d'imagination et se contentant de l'assouvissement de désirs basement matériels et immédiats. Au goût prononcé des Blancs pour la liberté, il oppose le formalisme des Chinois<sup>52</sup>.

Gobineau rappelle qu'il mène un travail appuyé sur des sources solides, sur les observations scientifiques d'Antoine Gaubil, l'un des premiers sinologues français, du célèbre missionnaire français Evariste Huc, du diplomate sinologue anglais J.F. Davis et des écrits du père fondateur de la sinologie allemande : K.N. Neumann. Les chapitres IV et V de son troisième tome sont consacrés à la civilisation chinoise. Il y évoque les origines spécifiques de cette nation. Gregory Blue en réalise une synthèse concise dans un article paru dans les *Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*.

Selon lui [Gobineau], celle-ci [la nation chinoise] serait le fruit d'un métissage progressif entre des Blancs, des Noirs qu'il appelle les Malais et des Jaunes venus du continent américain par le détroit de Béring. Sa vision de la culture chinoise n'est pas systématiquement défavorable. Proche à l'origine des Aryens de l'Inde, avec qui ils partagent un certain nombre de valeurs

---

<sup>51</sup> Joseph-Arthur de GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races*, (1853-1855), Editions Pierre Belfond, Paris, 1967, 878 pages, p. 194. L'ouvrage est en ligne sur le site suivant : <http://classiques.uqac.ca/>

<sup>52</sup> *Idem.*, p. 271.

patriarcales et aristocratiques, les Chinois auraient ensuite été convertis au despotisme, à l'époque de la fondation de l'Empire.<sup>53</sup>

L'ancienneté de la civilisation chinoise est pour Gobineau d'un grand intérêt, elle démontre la permanence dans le temps des caractères raciaux. Gobineau n'a pas une image totalement négative de la Chine. Il loue en particulier la structure patriarcale et fortement hiérarchisée de sa société qu'il oppose aux mouvements démocratiques qui agitent certains pays d'Europe, mouvements pour lesquels il n'a aucune sympathie car ils perturbent l'équilibre social. Ces mouvements sont d'ailleurs d'une certaine façon le reflet de la décadence de la civilisation occidentale.

S'il développe une théorie raciste, Gobineau n'apparaît pas pour autant spécialement favorable à la colonisation. Les races sont différentes et il lui semble préférable qu'elles le restent. La supériorité avérée d'une race ne justifie pas le fait qu'elle doive conquérir le reste du monde. Les conquêtes territoriales sont sans avenir et il semble que Gobineau entrevoit déjà les futures guerres d'indépendance.

Le hasard des conquêtes ne saurait trancher la vie d'un peuple. Tout au plus, il en suspend pour un temps les manifestations, et, en quelque sorte, les honneurs extérieurs. Tant que le sang de ce peuple et ses institutions conservent encore, dans une mesure suffisante, l'empreinte de la race initiatrice, ce peuple existe ; et, soit qu'il ait affaire, comme les Chinois, à des conquérants qui ne sont que matériellement plus énergiques que lui ; soit, comme les Hindous, qu'il soutienne une lutte de patience, bien autrement ardue, contre une nation de tous points supérieure, telle qu'on voit les Anglais, son avenir certain doit le consoler ; il sera libre un jour.<sup>54</sup>

La classification de l'espèce humaine en races favorise pourtant bien la justification de la colonisation. Ernest Renan fut en France un des représentants les plus connus du courant raciste et colonialiste. Sa pensée était assez proche de celle de Gobineau. Dans ses écrits, il s'appliquait à décrire la spécificité de la race jaune.

La nature a fait une race d'ouvriers. C'est la race chinoise d'une dextérité de main merveilleuse, sans presque aucun sentiment d'honneur ; gouvernez-la avec justice en prélevant d'elle pour le bienfait d'un tel gouvernement un ample douaire au profit de la race conquérante, elle sera satisfaite ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre : soyez pour lui bon et humain, et tout sera dans l'ordre ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. Que chacun fasse ce pour quoi il est fait et tout ira bien.<sup>55</sup>

---

<sup>53</sup> Gregory BLUE, Race « Theory on China : the Yellow Peril and the Critique of Modernity » dans Michel CARTIER (sous la direction de), *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Desclé de Brouwer, p. 354.

<sup>54</sup> Joseph-Arthur de GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races*, op. cit., p. 63.

<sup>55</sup> Ernest RENAN, *La Réforme intellectuelle et morale*, Editions Complexe, Bruxelles, 1990, p. 94.

Le monde politique intègre bientôt ce discours : Jules Ferry lors d'un discours à la Chambre des députés, souligne l'intérêt des aventures coloniales. Le racisme et son corollaire le colonialisme passent alors peu à peu du monde des idées à celui des représentations.

On peut rattacher le système [d'expansion coloniale] à trois ordres d'idées : à des idées économiques, à des idées de civilisation... à des idées d'ordre politique et patriotique.

Ce qui manque à notre grande industrie... ce qui lui manque le plus, ce sont les débouchés... La concurrence, la loi de l'offre et de la demande, la liberté des échanges, l'influence des spéculations, tout cela rayonne dans un cercle qui s'étend jusqu'aux extrémités du monde... Or, ce programme est intimement lié à la politique coloniale... Il faut chercher des débouchés.

Il y a un second point que je dois aborder... : c'est le côté humanitaire et civilisateur de la question... Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je dis qu'il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures.

Il n'y a pas de compensation pour les désastres que nous avons subis... Mais est-ce que le recueillement qui s'impose aux nations éprouvées par de grands malheurs doit se résoudre en abdication ?... Je dis que la politique coloniale de la France s'est inspirée d'une vérité sur laquelle il faut rappeler votre attention : à savoir qu'une marine comme la nôtre ne peut se passer, sur la surface des mers, d'abris solides, de défenses, de centres de ravitaillement.

Rayonner sans agir, en regardant comme un piège, comme une aventure toute expansion vers l'Afrique ou vers l'Orient, vivre de cette sorte pour une grande nation, c'est abdiquer.

Il appartient alors aux races supérieures de coloniser le reste du monde dans un but en quelque sorte humanitaire. La mission des puissances coloniales est de "civiliser" les pays colonisés. C'est-à-dire de les évangéliser, de les éduquer, de leur apporter les sciences et la médecine moderne. C'est un devoir qui s'impose à l'homme blanc. Au milieu du XIXe siècle, ce désir d'expansion sans fin va mener les puissances occidentales aux portes de la Chine qui reste résolument repliée sur elle-même. La supériorité militaire de l'Europe va lui permettre de s'imposer en Chine.<sup>56</sup>

## **5) La première guerre de l'opium, expression de la supériorité militaire européenne**

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les Européens, les seuls à avoir une politique expansionniste dans la mesure où les Etats-Unis ne contrôlent pas encore leur espace

---

<sup>56</sup> Jules FERRY, Discours prononcé à la Chambre des députés le 28 juillet 1885.

intérieur, ne disposent pas des forces suffisantes pour coloniser autre chose que quelques petites enclaves à la lisière de pays lointains. C'est au XIXe siècle que s'affirme la supériorité militaire de l'Occident sur le reste du monde. Les Occidentaux partent alors à la conquête du globe et se constituent des empires coloniaux. C'est à la fin de la première partie du XIXe siècle que « les Européens devinrent rapidement les meilleurs dès lors qu'il s'agissait de tuer<sup>57</sup> ». Christopher Allan Bayly dans *La naissance du monde moderne* souligne l'importance fondamentale de cette supériorité militaire pour expliquer le développement rapide des empires coloniaux après 1850.

L'historien anglais nous apprend en particulier, qu'à l'époque, de nombreuses autres parties du globe amorcent un décollage économique. Jusqu'en 1820, la supériorité économique de l'Europe sur le reste du monde n'est pas avérée. S'appuyant sur les estimations proposées par Angus Maddison, Christopher Allan Bayly insiste sur le fait qu'alors le PIB de la Chine est supérieur à celui de l'Europe. Bien sûr, le capitalisme occidental dynamique qui se met en place au XVIIIe siècle constitue un avantage pour s'appropriier le monde. Mais pour Christopher Allan Bayly, ce n'est pas par sa supériorité économique et commerciale que l'Europe s'impose au monde, mais bien par sa réelle supériorité dans la capacité à tuer. Là, réside l'avantage décisif des Européens sur le reste du monde.

Cet avantage technique de l'armement européen trouve son origine dans les nombreuses guerres qui opposent les états européens au XVIIIe et au début du XIXe siècle. Ces conflits incitent les différents belligérants à innover afin de produire des armes toujours plus meurtrières ainsi que des systèmes de financement permettant l'entretien d'un nombre important de militaires professionnels aux pratiques rationnellement étudiées. Forts de ces atouts, les Européens vont se considérer, dès lors, comme les « seigneurs de l'espèce humaine ». La Chine va en faire la cruelle expérience.

Ces conflits entre Européens ainsi que les idées développées lors de la Révolution française entraînent le développement d'une conception plus unitaire et plus offensive de la nation. Une idéologie appelant à l'exclusion et à la répression de l'Autre, définie du point de vue ethnique et religieux, se développe. Ainsi, à la curiosité pour la Chine et l'Extrême-Orient succède un sentiment d'antipathie voire d'agressivité.

C'est en effet dans le cadre de la politique d'expansion coloniale de l'Europe qu'il faut envisager les relations entre la Chine et l'Europe au XIXe siècle même si la Chine n'a

---

<sup>57</sup> Christopher Allan BAYLY, *La naissance du monde moderne*, op. cit., p. 108.

jamais été, à proprement parler, colonisée. C'est donc par le biais de la guerre que Chine et Occident entrent définitivement en contact. La politique systématique d'expansion coloniale est adoptée par les puissances européennes, en particulier par le Royaume-Uni et la France. Toutes les régions du monde doivent être intégrées dans ce nouvel ordre international. Aussi, l'immense empire chinois, qui renferme un quart de la population du globe, du fait de sa volonté déterminée de rester dans l'isolement, adopte une position intolérable pour les grandes puissances impérialistes. Le problème du trafic de l'opium sera l'élément déclencheur de la confrontation avec l'Angleterre. La Chine doit alors affronter l'insatiable désir de conquête des *yáng guǐ zi*<sup>58</sup>, c'est-à-dire les diables d'étrangers.

Il est important d'expliquer l'origine de la première guerre de l'opium<sup>59</sup>. Au début du XIXe siècle, la Grande-Bretagne a, vis-à-vis de la Chine, une balance commerciale très largement déficitaire. Elle importe massivement du thé, mais, en échange, n'offre rien à la consommation des Chinois. Pour remédier à cette situation préjudiciable, les Britanniques décident d'inciter les sujets du Céleste Empire à consommer de l'opium produit dans leur colonie indienne. L'application de cette idée apparaît comme un réel succès et, bientôt, la consommation d'opium se développe fortement en Chine. Elle devient alors pour la Chine un vrai problème sur le plan sanitaire, social et économique. Les Anglais arrivent ainsi à équilibrer leur balance commerciale avec la Chine et bientôt, ils enregistrent même à leur avantage une situation positive.

Le nombre d'opiomanes en Chine augmente considérablement. L'Empereur décide de réagir. Il demande des rapports et des enquêtes à de hauts mandarins. L'un d'eux, Lin Zexu est nommé en 1838 dans la province du Guangdong, la province de Canton, pour lutter contre le trafic de drogue.

En mars 1839, Lin Zexu se rend à Canton et demande l'établissement de la liste de toutes les fumeries d'opium, des tenanciers des fumeries et des vendeurs. Lin Zexu fait envoyer à la reine d'Angleterre, la reine Victoria, un message pour lui dire que la consommation d'opium est prohibée dans le Céleste Empire et pour lui demander de faire cesser ce trafic préjudiciable à son pays. Un nouveau règlement est établi stipulant que les bateaux étrangers qui entrent dans les eaux territoriales chinoises doivent être fouillés.

La réaction britannique est rapide. Le premier ministre britannique, Lord Melbourne, convainc les deux chambres de diligenter un corps expéditionnaire à Canton, déclenchant du

---

<sup>58</sup>洋鬼子, ces trois caractères sont en Chine très connus. Le terme de « diables d'étrangers » est connu de tous en Chine. Certainement autant que l'expression péril jaune en France.

<sup>59</sup> Jean CHESNEAUX et Marianne BASTID, *Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Collection d'histoire contemporaine, Hatier Université, Paris, 1969, 224 pages.

même coup la première guerre de l'opium. Les bateaux arrivent au large de Canton en juin 1840.

La cour chinoise prend peur, Lin Zexu tombé en disgrâce est condamné à l'exil. Des combats se poursuivent en 1840 et 1841. Un armistice est signé en mai 1841 et un traité de paix en 1842. Le traité de Nankin. Ce traité est essentiel dans la mesure où il consacre l'ouverture forcée de la Chine.

Voici certaines clauses du traité :

1<sup>ère</sup> clause : la cession du port de Hong Kong aux Britanniques.

2<sup>ème</sup> clause : 5 ports sont ouverts : Shanghai, Canton, Fuzhou, Xiamen et Ningbo.

Les Britanniques obtiennent le droit de s'installer dans ces ports et d'y vivre avec leur famille.

3<sup>ème</sup> clause : droit de la juridiction consulaire. En cas de litige entre un Chinois et un Britannique c'est la justice britannique qui est compétente.

4<sup>ème</sup> clause : clause de la nation la plus favorisée : si la Chine signe un traité avec une autre puissance, le privilège accordé à la nation en question sera de fait accordé au Royaume-Uni.

Les Etats-Unis, l'Allemagne, la France demandent les mêmes droits que ceux accordés au Royaume-Uni. Ils les obtiennent dans les années qui suivent. La France, par le traité de Wampoha, se voit confier la responsabilité de l'ensemble des missionnaires catholiques et le privilège de représenter le Saint-Siège en Chine.

A partir de la signature du traité de Nankin, la Chine n'est plus seule maîtresse de son destin. Elle doit composer avec les prétentions des grandes puissances occidentales. Durant toute la seconde moitié du XIXe siècle, elle va être confrontée aux assauts répétés de celles-ci. En 1860 se déroule la seconde guerre de l'opium, en 1885 est organisée l'expédition franco-anglaise et en 1894-1895 a lieu la guerre sino-japonaise qui s'achève par la signature du traité de Shimonoseki. Celui-ci donne encore davantage de droits aux puissances étrangères en Chine qui connaît alors une situation hautement humiliante. Davantage de ports sont ouverts encore et les étrangers se voient accorder le droit de commercer à l'intérieur du Céleste Empire. Le traité se caractérise aussi par l'avènement sur la scène militaire et politique du Japon. Ses prétentions impérialistes dans le Pacifique s'affirment alors au grand jour.



## B) La Chine, une puissance affaiblie impossible à soumettre

### 1) 1895 : date de naissance officielle du péril jaune

Rapidement, les objectifs militaires, politiques et économiques des puissances européennes et du Japon en Chine vont devenir contradictoires. Ces nations vont bientôt être des rivales. La situation devient périlleuse, susceptible de profiter à la Chine dont les diplomates n'ignorent pas les tensions qui caractérisent les relations entre les puissances étrangères.

En Europe, un chef d'Etat va alors indiquer aux autres puissances l'existence du danger que courent les nations du vieux continent en Asie. Il s'agit de Guillaume II. En 1895, l'empereur d'Allemagne fait réaliser une peinture allégorique intitulée *Le Péril jaune*. Ce tableau, imaginé par l'empereur, est réalisé par un peintre renommé, Herman Knackfuss<sup>60</sup>. Le tableau montre des hordes asiatiques, sanglantes, conduites par Bouddha, se lançant à l'assaut des puissances chrétiennes. Le document est accompagné du texte suivant : « Puisqu'il en est ainsi, nations d'Europe, protégez vos possessions les plus sacrées ! ». Dans une lettre datée du 26 septembre 1895 adressée à Nicolas II, le Kaiser explique comment lui est venue l'idée de représenter, sous la forme d'un dessin, l'union des puissances européennes contre le péril jaune qui menace l'Europe :

Le développement de l'Extrême-Orient et surtout le danger qui s'y cache pour l'Europe et notre foi chrétienne, m'ont préoccupé depuis nos premières actions communes au printemps. Mes pensées ont pris enfin une forme définitive et je les ai jetées sur le papier. Avec un artiste – dessinateur de premier ordre – j'ai ébauché ce croquis, et l'ayant terminé, je l'ai fait graver afin de le rendre accessible à tous. Le dessin représente les Etats européens sous l'aspect de génies que l'archange Michel, envoyé par le ciel, invite à s'unir au nom de la défense de la Croix pour résister à l'envahissement du bouddhisme, du paganisme et de la barbarie. L'union de toutes les nations européennes dans la résistance, est spécialement désirable. Cette unité est nécessaire aussi contre les ennemis intérieurs qui nous menacent : anarchie, républicanisme, nihilisme. Je me décide à t'envoyer l'une de ces gravures et te prie de la recevoir comme le témoignage de mon amitié chaude et sincère pour toi et la Russie.<sup>61</sup>

---

<sup>60</sup> Bruno DE PERTHUIS, « Le péril jaune à travers la caricature selon René Pinon », *Sociétés et représentations*, Nouveau Monde éditions, Paris, 2009, n°27, p. 252.

<sup>61</sup> *Correspondance entre Guillaume II et Nicolas II, 1894-1914* [trad. Marc Semenov], Paris, Plon/Nourrit, 1924, pp. 14-15.



Le tableau revêt avant tout un caractère religieux. Guillaume II, se sentant investi d'une mission divine particulière, se pose ici en défenseur zélé de la chrétienté en terre de Chine. On a vu plus haut, en évoquant l'ouvrage de René Pinon et de Jean de Marcillac, que la France avait en Chine, depuis le traité de Wampoha signé en 1844, la responsabilité des missionnaires catholiques dans l'Empire du Milieu. Cette situation déplaisait fortement à l'empereur d'Allemagne qui aurait aimé partager cette responsabilité, voire l'assumer complètement. Il est intéressant de constater aussi que, dans le commentaire qui accompagne l'envoi de sa production à Nicolas II, le Kaiser associe le danger asiatique aux menaces intérieures susceptibles de gangrener l'Europe.

Bien qu'avant tout religieux, le tableau apparaît rapidement comme un tableau à caractère militaire. Les puissances européennes sont armées et semblent prêtes à combattre. La terre d'Europe, symbolisée dans le tableau par une ville surmontée de clochers, ne semble plus protégée que par une large rivière, élément naturel qui symbolise la frontière entre l'Ouest et l'Est, entre les Blancs et les Jaunes, entre la Chrétienté et le Bouddhisme, entre la civilisation et la barbarie. De façon paradoxale, l'Europe semble se préparer à une agression venue de l'Est alors que dans les faits, à la fin du XIXe siècle, c'est l'Europe qui se rue sur la Chine.

Bruno de Perthuis, dans son article, nous apprend que Guillaume II fit distribuer des copies de ce tableau à tous les chefs d'Etat européens, y compris au président Carnot. La gravure est reproduite en France quelques semaines plus tard dans *Le Monde Illustré* et fait forte impression. On trouve un exemplaire de l'article paru dans le journal français dans le fonds Paul d'Estournelles de Constant. Cette œuvre fait date. Par la suite, de nombreux auteurs y font référence. Ainsi, neuf années plus tard, Armin Vambery, orientaliste hongrois de langue française, dans son ouvrage *Le péril jaune, étude sociale*, souligne l'importance de l'avertissement à l'Europe de l'empereur d'Allemagne<sup>62</sup>. On peut considérer cette œuvre comme la date de naissance officielle de l'idée de péril jaune en Europe. En effet, dans aucun de mes dépouillements, dans aucune de mes lectures, je n'ai trouvé trace de l'expression péril jaune avant cette date. Il existe, avant cette œuvre, des articles qui évoquent « le problème chinois » ou le « danger chinois », mais l'expression qui nous intéresse n'apparaît jamais.

Le tableau et son commentaire injonctif restent politiquement sans effet. L'union des puissances européennes en Chine n'est pas réalisée dans les années qui suivent. De façon assez surprenante d'ailleurs, c'est l'Allemagne qui agresse seule, la première, la Chine en 1897. Les Allemands avaient pourtant su se rapprocher diplomatiquement des Russes et des Français, pour s'opposer avec succès aux prétentions territoriales en Chine des Japonais qui se firent, de fait, voler leur victoire de 1895. Pourtant, deux ans plus tard, Guillaume II fait cavalier seul. L'assassinat de deux prêtres allemands dans la province du Shandong, province située dans le nord de l'Empire du Milieu, constitue le prétexte attendu à une intervention militaire germanique en terre de Chine. Le 14 novembre, des troupes allemandes débarquent dans la province concernée pour venger le double crime. Les Allemands ont l'intention de s'implanter durablement en terre de Chine. Par le traité du 6 mars 1898, l'Empereur de Chine cède à bail à l'Allemagne, pour 99 ans, tout le pourtour du golfe de Kiao-Tchéou dans lequel se trouve le port de Tsing-tao<sup>63</sup>. L'intégrité territoriale du Céleste Empire est donc encore davantage mise à mal. René Pinon et Jean de Marcillac expliquent que cet événement fut le préalable à de nombreuses autres prétentions européennes de la part de l'ensemble des puissances impérialistes.

Chacun voulut sa part, chacun menaça le Tsong-li-Yamen [ministère chinois des Affaires Etrangères], s'il se montrait récalcitrant, d'une visite de cuirassés ou d'un débarquement de marins. De « compensations » en

---

<sup>62</sup> Armin VAMBERY, *Le péril jaune, étude sociale*, Edition Gustave Ranschburg, Budapest, 1904, 44 pages.

<sup>63</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, Perrin et Cie, Libraires-Editeurs, Paris, 1900, p. 106.

«compensations », les Allemands occupèrent pour 99 ans le territoire de Kiao-tchéou, ; les Russes obtinrent la cession à bail de Port-Arthur, de Talién-ouan et le droit de relier ces ports au Transsibérien. Puis les Anglais, pour calmer l'opinion publique très excitée, se firent accorder, dans les mêmes conditions, Wei-hai-wei ; la France enfin demanda la baie de Kouang-tchéou-wan et des concessions de chemin de fer. [...] Ainsi, chacun à l'envi s'efforçait d'arracher à la faiblesse de la Chine des concessions de toute sorte : et le jeu continua par une demande de l'Italie ! Par une étrange et habile antithèse, seul le vainqueur de 1895, le Japon, n'exigea aucun territoire ; il évacua Wei-hai-wei sans difficultés, pour le remettre aux mains des Anglais ; c'est de l'avenir qu'il attend les fruits de sa modération.<sup>64</sup>

Ainsi, l'avertissement de Guillaume II reste lettre morte. Après 1895, les puissances étrangères se livrent en Chine à une compétition frénétique pour obtenir toujours plus d'avantages des autorités chinoises. Dans les faits, la menace du péril jaune militaire apparaît comme une supercherie. La réalité est plutôt l'existence d'un péril blanc pour la Chine qui se voit toujours davantage humiliée.

## **2) La guerre des Boxers : quand la prophétie de Guillaume II devient réalité.**

En 1900, la guerre des Boxers qui ébranle la Chine apparaît pourtant, sur le plan militaire, comme la confirmation des craintes de Guillaume II. Les Européens sont allés trop loin et leurs agissements expliquent certainement l'origine du soulèvement xénophobe auquel ils sont confrontés. Le péril jaune militaire devient alors réalité.

La guerre des Boxers, appelée alors événements de Chine ou campagne de Chine, éclate en juin 1900. Elle constitue, au début du XXe siècle, pour les partisans de la prudence face à l'engagement dans l'Empire du Milieu, une occasion inespérée de souligner l'existence de la menace militaire que constitue l'aventure coloniale en Chine. Ces événements font, chaque jour, la une des journaux au début de l'été 1900. Légitimement inquiètes pour leurs ressortissants présents dans l'Empire du Milieu, la France, la Russie, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche-Hongrie et le Japon se coalisent pour mater le soulèvement. Les nations occidentales et le Japon mettent en place un corps expéditionnaire de 107 000 hommes sous le haut commandement du général allemand Von Waldersee. La France mobilise 17 000 soldats.

---

<sup>64</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *op. cit.*, p. 159.

Les Boxers, en chinois *Yihetuan*, littéralement poings de concorde et de justice, ne forment pas un mouvement clairement organisé. Il s'agit plutôt de regroupements d'hommes habités par des sentiments xénophobes. Ils n'ont pas réellement de chef, ce qui donne à leur soulèvement un caractère incontrôlable. Ce mouvement est hautement révélateur de l'instabilité politique qui caractérise la Chine à la fin de la dynastie Qing. Appartenant à l'ethnie Han qui compose plus de 90 % de la population chinoise, les Boxers sont à l'origine hostiles à la dynastie Qing, dynastie d'origine mandchoue qui règne sur l'Empire du Milieu depuis 1644. Rapidement, la bienveillance dont témoigne l'impératrice Ci-Xi à leur égard les rapproche du pouvoir en place.

Les *Yihetuan*, qui opèrent pour l'essentiel dans le nord de la Chine, vont de village en village et cherchent à recruter des volontaires. Ils font des démonstrations d'arts martiaux. C'est la raison pour laquelle les anglo-saxons leur donnent le nom de Boxers. Ils recrutent, pour l'essentiel, parmi les porteurs, les mariniers victimes de l'introduction par les « diables d'étrangers » des moyens modernes de transport, en particulier du train. Cela explique pourquoi ils s'acharnent à détruire les voies ferrées. Ces destructions, au-delà de leur intérêt stratégique évident, recouvrent aussi un caractère symbolique. Les Boxers ont aussi pour cibles les missionnaires chrétiens qui symbolisent, dans l'ensemble de l'empire, la pénétration de l'Occident. Ils s'attaquent de même aux Chinois christianisés qu'ils considèrent comme des traîtres à la nation chinoise. Agressés de toutes parts, les étrangers trouvent refuge dans les quartiers qui leur sont réservés dans les villes chinoises. A Pékin et Tien-tsin, ils se trouvent littéralement assiégés par les insurgés chinois épaulés parfois par des troupes de l'armée régulière. La situation des Occidentaux et des Japonais dans ces deux villes vont retenir pendant 55 jours l'attention de l'Occident.

En France, Paul d'Estournelles de Constant affirme alors ne pas être surpris par ce soulèvement xénophobe. Les agissements des Occidentaux en Chine l'expliquent très largement.

Nous récoltons ce que nous avons semé. Depuis des années, l'Europe poursuit ouvertement le partage de la Chine : elle a armé contre elle-même ces populations innombrables qui n'attendaient qu'un signe pour s'éveiller. Aujourd'hui, le premier acte, le prélude du drame se joue.<sup>65</sup>

La xénophobie des Chinois trouve en effet son origine dans le bouleversement violent de la Chine à la suite de la guerre de l'opium. Ce ne sont pas les étrangers en eux-mêmes qui insupportent les Chinois. Ces derniers ne témoignent pas d'une forme de racisme contre

---

<sup>65</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, Interview accordée par le député sarthois au correspondant du journal *Le Temps* au Mans et reproduite dans le journal *L'Europe Nouvelle* de Juillet-Août 1900 en page 3.

les Blancs. On en veut pour preuve les bonnes relations que les Chinois et les Russes ont su établir, depuis le XVIIIe siècle, dans le nord de l'Empire du Milieu. Le commerce entre les deux pays, pour l'essentiel du thé contre des fourrures, s'est développé de façon progressive et apparaît équilibré. Le caractère mesuré de la pénétration russe en Sibérie a permis aux Chinois de s'habituer peu à peu à ce voisinage. Cette présence est bien différente de l'arrogance militaire et économique que manifestent les Occidentaux sur les façades maritimes de la Chine depuis la première guerre de l'opium<sup>66</sup>.

A l'époque, dans la presse, on reproche beaucoup à l'Allemagne d'avoir armé et formé les militaires chinois. Dans un article intitulé *Le Boxer en chef*, le journaliste Charles Laurent reproche à Guillaume II d'avoir une attitude paradoxale. Cinq années plus tôt, il a dénoncé le danger militaire chinois, puis n'a pas hésité à aider la Chine à s'armer. Or, Charles Laurent constate que Guillaume II, en 1900, est animé par le désir d'écraser les Chinois et souhaite que l'Allemagne soit à la tête de la coalition des puissances. Pour Charles Laurent, le « Boxer en chef » est par conséquent Guillaume II lui-même. Cet article symbolise les tensions qui se développent entre les nations présentes en Chine.

Si bien que le soulèvement formidable des fanatiques chinois contre les étrangers est en ce moment servi – et trop efficacement hélas ! – par les leçons que l'empereur Guillaume II a prodigué à ses élèves.

Si bien que la vie des ministres, des commerçants, des missionnaires et des soldats européens est menacée par les recrues jaunes du général en chef de l'armée allemande.<sup>67</sup>

Evoquant les origines du soulèvement boxer, d'Estournelles souligne le rôle déterminant des pratiques agressives des Européens sur les plans militaire et économique à l'égard de la Chine. En revanche, il ne fait pas allusion au rôle négatif qu'auraient pu jouer les missionnaires chrétiens. Il ne retient pas les arguments de Jean Hess qui affirme que les missionnaires par leur « propagande » ont suscité contre les Européens « la haine légitime de tous les Chinois raisonnables »<sup>68</sup>.

Dans son argumentaire relatif à la menace du péril jaune, d'Estournelles n'utilise jamais d'arguments anticléricaux. Républicain, il sait qu'une grande partie de son électorat ne partage pas alors ces pensées à l'endroit des hommes d'église. On remarque d'ailleurs avec étonnement que dans le fonds d'Estournelles, on ne trouve ni traces de textes de missionnaires ni traces d'éventuelles correspondances échangées avec ceux-ci.

---

<sup>66</sup> Jean CHESNEAUX et Marianne BASTID, *Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise*, Hatier Université, Paris, 1969, p. 46.

<sup>67</sup> Charles LAURENT, « Le Boxer en chef », *Le Temps*, 10 juillet 1900.

<sup>68</sup> Jean HESS, « En Chine », *La Petite République*, n° 8986, 13 novembre 1900.

En mai et juin 1900, les troupes étrangères arrivent massivement dans le golfe de Pétchili situé au nord de la Chine et marchent sur les villes de Tien-tsin d'abord puis de Pékin ensuite. Le commandant chinois des forces armées du nord, conscient que les Chinois ne peuvent pas être victorieux face à cette coalition, refuse aux assiégeants des légations l'utilisation du matériel relativement moderne dont disposait en réalité l'armée chinoise. Cela explique pourquoi les Boxers, fort nombreux, ne réussissent pas à s'emparer des légations qui résistent pendant 55 jours. Elles sont délivrées le 15 août 1900. Les puissances coalisées sont victorieuses.

Pour d'Estournelles, cette situation ne doit pas tromper les Occidentaux. Il refuse de crier victoire. A ses yeux, ce conflit constitue un premier avertissement pour les puissances étrangères en Chine :

Les événements ont répondu, et ce n'est qu'un commencement, un douloureux prélude à d'autres tragédies plus affreuses quoique plus lointaines, qui ensanglanteront non seulement l'Extrême-Orient, mais la vieille Europe et le monde entier, si nous persistons dans notre aveuglement<sup>69</sup>.

Cette guerre souligne le fait que la Chine n'appelle pas l'Occident mais le subit et que loin de chez eux, les Occidentaux, sont éminemment vulnérables et ne peuvent s'imposer que par la violence, même si au début du conflit, il semble à d'Estournelles légitime de punir avec sévérité les agissements des Boxers.

L'Europe alors devra sévir, faire des exemples, exécuter impitoyablement les assassins. A la terreur jaune qui règne actuellement, la terreur blanche européenne succèdera, cela est inévitable ; mais cette seconde terreur ne devra pas être le retour aux fautes passées<sup>70</sup>.

Il faut dire que l'enjeu apparaît de taille dans les premières semaines. Au début des événements, on pense en effet, en Occident, qu'une défaite des forces européennes serait lourde de conséquences pour l'image que l'Europe offre au reste du monde. C'est ce qu'évoque Jean Jaurès dans *La Petite République* :

Mais il semble bien difficile que si la Chine faisait subir un échec aux Européens maladroits, avides et désunis, ce grand événement asiatique n'eût pas son contrecoup dans l'Inde. Ainsi, on peut très bien entrevoir un mouvement d'ensemble de l'Asie contre l'Europe. Japon, Chine, Inde pourraient fort bien être comme le trépied formidable portant la menace de l'Asie réveillée. Grand problème pour l'Europe et peut-être grave péril !<sup>71</sup>

---

<sup>69</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, Interview accordée par le député sarthois au correspondant du journal *Le Temps* au Mans, *op. cit.*, p. 3.

<sup>70</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « La Chine et la diplomatie européenne », *L'Europe Nouvelle*, Juillet-Août 1900, N° 76, Texte rédigé sous la forme d'une lettre adressée au directeur du journal *Le Temps*.

<sup>71</sup> Jean JAURÈS, « L'Europe », *La Petite République*, date inconnue, A.D.S., 12 J 290.

La victoire est rapide et franche. Mais une lettre anonyme, rédigée par un soldat, datée du 25 janvier 1901, adressée à d'Estournelles, souligne avec quelle violence les Occidentaux se sont comportés en Chine. Ils s'y sont livrés à de véritables massacres en agissant sans discernement.

Après avoir détruit, en effet, avec les « boxers » les vrais [...] quarante-trois villes ou bourgades peuplées de quatre millions d'habitants, après avoir tué de 40 à 50 000 individus quelconques, dont 3 ou 4000 « boxers », réguliers ou irréguliers, et envoyé périr dans les campagnes dévastées quelques milliers de femmes et d'enfants, le généralissime nouvellement investi a songé à parfaire la pacification du pays.

Les réguliers Chinois en retraite sur le Chan-Sy et le Chen-Sy avaient laissé, un peu partout, du matériel lourd, sous la surveillance d'un petit nombre d'entre eux. Ces gardes d'artillerie se sont repliés en temps utile, à l'approche des reconnaissances et des colonnes « civilisées », mais les villageois rivaillés au sol ont largement payé pour tous. On ne pouvait ignorer pourtant que les « boxers » pur sang sont exclusivement armés d'un fusil étonnant et de deux ou trois sabres rapidement confectionnés avec des cercles de tonneaux.<sup>72</sup>

Ainsi, selon ce courrier, l'attitude des Occidentaux concourt, pour l'essentiel, à attiser les haines. Cette lettre ne peut laisser le député sarthois insensible et confirme qu'une attitude mesurée est absolument nécessaire en Chine. Jean Hess, journaliste, insiste, dans *La Petite République*, sur le fait que la guerre des Boxers a mis en évidence la barbarie des Occidentaux. Les militaires se sont comportés avec une violence extrême et cette attitude aura, à long terme, des conséquences fâcheuses.

Tout ce qu'ils ont fait, c'est d'avoir excité une telle haine parmi les habitants du nord de la Chine que pendant un siècle peut-être, tout étranger, si paisible soit-il, sera haï et exécuté dans ces parages. [...]

Toutes les horreurs les plus inimaginables ont été perpétrées par les forces alliées sous le haut commandement du bourreau en chef de Waldersee, qui accomplissait à la lettre les prescriptions du mystique sanguinaire, de l'empereur Guillaume II, qui disait : « Tuez ! Tuez ! Pas de quartier... Il faut que pendant plusieurs siècles les Chinois gardent la terreur du soldat allemand. »<sup>73</sup>

Jean Hess fait ici référence au discours prononcé par l'empereur d'Allemagne. Ces propos retenus sous le nom de discours des Huns ont été prononcés à Bremerhaven, le 27 juin 1900. Guillaume II harangue alors ses troupes avant leur départ pour la Chine<sup>74</sup>. Jean

---

<sup>72</sup> Un soldat anonyme, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant et portant le titre « Le banditisme en Chine », le 25 janvier 1901, A.D.S., 12J289.

<sup>73</sup> Jean HESS, « En Chine », *op. cit.*.

<sup>74</sup> Extrait le plus connu du discours prononcé par l'Empereur Guillaume II : « Pas de pitié ! Pas de prisonniers ! Celui qui vous tombera sous la main est un homme mort : il y a mille ans, les Huns du roi Attila se sont fait



Jaurès évoque aussi ce discours extrême en s'interrogeant sur la fragilité des valeurs que porte, en théorie, l'Europe « civilisée ».

Les sauvages conseils d'extermination qu'il a donnés à ses troupes partant pour la Chine attestent que la conscience européenne peut subir de soudaines éclipses et participer à la barbarie qu'elle prétend châtier.<sup>75</sup>

La presse française relate largement les pillages, les viols et les meurtres commis lors de la campagne de Chine. Ces agissements des soldats de toutes les nations sont dénoncés<sup>76</sup>. Le député de La Flèche a la consolation, à la lecture d'un article de Georges Laurand, dans *L'Aurore*, de constater que ce journaliste relaie dans la presse les protestations qu'il a formulées à la chambre des députés.

D'Estournelles est conscient que la présence d'un important contingent en terre conquise favorise, de façon inévitable, des débordements. S'il trouve une explication à ces excès, il ne les excuse pas pour autant.

On ne maintient pas impunément dans l'oisiveté un corps d'occupation en pays conquis, dans un pays dont personne ne parle la langue ; le relâchement est inévitable et à plus forte raison s'il faut immobiliser dans cet état contre nature plusieurs corps d'armée étrangers.<sup>77</sup>

Finalement, plus que la menace du péril jaune, c'est l'existence d'un véritable péril blanc pour les Chinois qui apparaît. Le spectre du péril jaune ne semble alors n'avoir qu'un objectif : dissimuler la réalité du péril blanc. Anatole France, dans *Sur la pierre blanche*, évoque cette image déplorable que les nations dites civilisées offrent au monde.

Aujourd'hui encore, les Blancs ne communiquent avec les Noirs et les Jaunes que pour les asservir et les massacrer. Les peuples que nous appelons barbares ne nous connaissent que par nos crimes.<sup>78</sup>

Ainsi, en 1900, l'Europe découvre les dangers que peut recéler l'Empire du Milieu. Les soulèvements populaires peuvent facilement mettre en péril la vie de ses ressortissants. Par leurs agissements violents, les Occidentaux ont hypothéqué pour longtemps leur chance d'établir avec la Chine des relations basées sur la confiance. A l'issue de la guerre, le terme de « diables d'étrangers » attribués aux hommes venus de l'océan apparaît plus que jamais justifié pour les Chinois.

---

un nom qui retentit formidablement aujourd'hui encore dans les mémoires et les contes ; que le nom des Allemands acquière en Chine la même réputation, pour que jamais plus un Chinois n'ose même regarder un Allemand de travers ! »

<sup>75</sup> Jean JAURÈS, « L'Europe », *op. cit.*.

<sup>76</sup> Georges LAURAND, « En Chine », *L'Aurore*, 30 mars 1901, A.D.S., 12 J 287.

<sup>77</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « La Chine et la diplomatie européenne », *L'Europe Nouvelle*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>78</sup> Anatole FRANCE, *Sur la pierre blanche*, Calmann-Lévy Editeurs, Paris, 1905, 327 pages.

Aux risques de soulèvements xénophobes dirigés contre les étrangers, s'ajoute la menace que constituent les rivalités entre les nations présentes en Chine. Paul d'Estournelles ne voit qu'une solution pour répondre à celle-ci : une concertation entre les puissances européennes qui devront un jour se rapprocher, s'unir, si elles ne veulent pas décliner. La guerre des Boxers a souligné le fait qu'unis, les Européens n'étaient plus vulnérables. Ce tragique exemple doit inciter les dirigeants des grands pays d'Europe à se rapprocher les uns des autres. Le député sarthois souligne l'importance de cette perspective. Le salut de l'Europe, face à l'inévitable montée en puissance de l'Asie, passe par l'union des états qui la composent pour élaborer une politique commune cohérente.

Il faudrait que les Etats-Unis d'Europe se constituassent en germe. S'ils ne se constituent pas, tout au moins en vue d'une action spéciale en Chine, alors éclatera la question d'Extrême-Orient. [...] Les nations civilisées entreront en rivalité dans le monde du Pacifique. Ainsi, le partage de la Chine pourrait être le début d'une guerre universelle. [...] Et pourtant, il n'y a qu'un remède, déjà trop tardif, il faudra bien qu'on y arrive : les Etats d'Europe, bon gré mal gré, vont être obligés de mettre en commun des forces qu'ils ont jusqu'ici dirigées les uns contre les autres, [...] Le sang allemand, anglais, italien ou russe versé en Chine est à nos yeux, non du sang étranger, mais du sang européen ; c'est notre sang. Quel homme politique eût osé écrire cela, il y a seulement cinq années.<sup>79</sup>

La Chine joue ici un rôle dans la définition de l'identité européenne. C'est parce que les nations européennes partent à la conquête du monde qu'elles ressentent le fait qu'elles partagent des valeurs et une culture commune.

Pour Jean Jaurès, les hommes comme Paul d'Estournelles de Constant se bercent d'illusions car les différents gouvernements impérialistes et le grand capital ne sont pas encore prêts à un rapprochement. Il y a trop d'intérêts stratégiques en jeu et le grand capital profite de l'existence de tensions entre les nations pour dresser les uns contre les autres les prolétariats d'Europe.

Cette collaboration des troupes européennes à une même œuvre est un symptôme très curieux. Il serait puéril d'en exagérer la valeur. [...] Ce n'est là encore qu'une fugitive lueur, un éclair rapide de solidarité européenne.<sup>80</sup>

Les événements donnent rapidement raison à Jaurès. La question de l'indemnité de guerre divise les alliés. Source de divisions stupide observe d'Estournelles, car la dette chinoise sera payée, d'une certaine façon, par le commerce européen en Chine. Les rêves de d'Estournelles ne se réalisent donc pas. Dès le printemps 1901, la bonne entente entre les puissances en Chine laisse place à une coexistence pacifique, une forme de concurrence en

---

<sup>79</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, *Le Temps*, le 7 juillet 1900.

<sup>80</sup> Jean JAURÈS, « L'Europe », *op. cit.*.

fait. Chacun essaie alors d'affirmer davantage son pouvoir dans sa zone d'influence. Le danger qui menace la Chine est alors le démembrement.

Avant même la guerre des Boxers, ce risque est évoqué. Une célèbre caricature *La Chine démembrée par les puissances étrangères* souligne ce danger. Cette caricature, réalisée vers 1898, met en scène des soldats dansant autour d'un Chinois fait de roche qui éclate en de nombreux morceaux. Ces soldats représentent la Russie, le Japon, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Grande-Bretagne et la France. Ce dessin, allusion au supplice chinois du démembrement qui fascine alors l'Occident<sup>81</sup>, souligne une réalité : l'intrusion en Chine de pays dont la supériorité technique et militaire écrasante constitue une menace pour l'unité du territoire chinois. Le dessin laisse à penser qu'il existe une concertation joyeuse entre les puissances, comme le suggère le recours à l'image de la ronde qu'effectuent leurs représentants, autour du Chinois démembré. Une autre caricature de la même année montre la reine Victoria, Guillaume II, Nicolas II, le Mikado et une Marianne, se partageant, à la barbe d'un mandarin qui proteste, un gâteau qui représente la Chine.



Pour Paul d'Estournelles de Constant, cette situation est en réalité dangereuse. Les puissances, insatiables, avides de nouveaux marchés, souhaitent toujours agrandir davantage leurs zones d'influence. Elles deviennent de ce fait des rivales, des concurrentes.

---

<sup>81</sup> Les supplices chinois sont en 1900 souvent évoqués dans la presse française. Ils exercent sur les lecteurs une fascination morbide. Un supplice retient particulièrement l'attention : le démembrement. Des séries de cartes postales sont alors réalisées sur ce thème. Elles soulignent la supposée cruauté des Chinois. Voir : Jérôme Bourgon, « Qui a inventé les supplices chinois ? », *L'Histoire*, N° 300, juillet-août 2005, p. 54 à 57.

Matériellement et moralement, l'Europe ne sera plus libre d'organiser à l'état chronique de nouvelles expéditions de Chine. Un ou plusieurs de ses gouvernements perdront patience, revendiqueront et prendront le droit d'agir en maîtres, d'autres s'abandonnant à cette folie des grandeurs impérialistes ou nationalistes que provoquent déjà les premiers assauts de la concurrence générale, prendront parti dans la querelle. Ce sera la guerre allumée.

Et non pas la guerre classique que nous connaissons ; celle dont nous avons peine cependant à concevoir l'horreur, et qui mettrait aux prises deux ou trois grandes puissances européennes, armées de moyens mystérieux de destruction que la science moderne a combinés ; non, ce sera la guerre universelle.<sup>82</sup>

Les agissements inconsidérés des puissances dans l'Empire du Milieu, peuvent aboutir à un conflit mondial. Cet affrontement aura pour acteurs, les puissances traditionnelles, mais aussi de nouvelles nations qui ne pourront rester à l'écart des événements. C'est en cela que la guerre sera universelle.

La question chinoise ne pourra pas mettre une partie seulement des Puissances aux prises les unes contre les autres ; l'Amérique, l'Australie, le Japon ne s'en désintéresseront pas.<sup>83</sup>

Les puissances étrangères doivent s'unir aussi car la Chine connaît les tensions qui existent entre elles. Max Leclerc, dans *La Revue des Deux Mondes*, dès 1889, signale que la Chine connaît l'Europe et les rivalités qui animent les relations entre les états qui la composent. Ses diplomates, de mieux en mieux formés, sont en mesure de donner au *Tsong-Li-Yamen*, le ministère des Affaires Etrangères chinois, des informations précises quant à leurs relations mutuelles.<sup>84</sup>

Dès 1895, Paul Leroy-Beaulieu signale aux Européens la nécessité d'être attentifs aux changements qui s'amorcent en Extrême-Orient. Il leur conseille alors d'éviter les querelles et de « s'entendre en maintes circonstances pour une action européenne combinée »<sup>85</sup>.

Jean Jaurès adopte une position assez proche de celle de d'Estournelles. Il pense que le parti de la paix, qui permettra l'adoption d'une politique mesurée en Chine, doit dépasser les frontières.

L'Europe est exposée à tous les hasards s'il ne se forme pas dès maintenant un parti de la paix européenne, une Ligue européenne de la paix.

---

<sup>82</sup> Paul d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, « Le problème chinois », *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1900, A.D.S., 12 J 290, p. 233.

<sup>83</sup> *Idem.*, p. 233.

<sup>84</sup> Max LECLERC, « L'Emigration chinoise et les relations internationales », *Revue des Deux Mondes*, 59<sup>ème</sup> année, Tome 92, 1<sup>er</sup> avril 1889, p. 687, A.D.S., 12 J 287.

<sup>85</sup> Paul LEROY-BEAULIEU, « L'Extrême-Orient et la civilisation européenne », *L'économiste français*, n° 18, 4 mai 1895, p. 558, A.D.S., 12 J 283.

Le Parti socialiste peut et doit prendre l'initiative de cette grande ligue. Il est celui qui déteste le plus résolument la guerre, et quoique la classe ouvrière de tous les pays soit encore saturée de nationalisme et de chauvinisme, c'est le prolétariat socialiste qui est arrivé au plus haut degré de conscience internationale. C'est donc à lui qu'il appartient de grouper en une ligue européenne de la paix tous les prolétaires d'abord, tous les hommes de bonne volonté ensuite qui comprennent le péril que la crise asiatique, combinée avec les rivalités nationales et les convoitises capitalistes, fait courir à la paix du monde.<sup>86</sup>

On observe ici la proximité de vues entre Jaurès et d'Estournelles. L'inquiétude face au péril chinois transcende les clivages politiques. Il apparaît certain que le leader socialiste inclut d'Estournelles dans « les hommes de bonne volonté » qu'il évoque. Les deux hommes partagent l'idée qu'il faut mettre un frein à l'appétit insatiable du capitalisme et qu'il est nécessaire d'organiser la paix.

Elle [l'Europe] doit se préparer à restaurer ce qu'elle a détruit, l'autorité, instituer une sorte de protectorat qui protège non seulement la Chine, mais aussi surtout l'Europe, contre ses propres entraînements, un gouvernement qui soit un intermédiaire et un frein.<sup>87</sup>

Pour d'Estournelles, l'accord entre les nations qui ont des intérêts en Chine doit permettre de rendre à la Chine un gouvernement stable, mais avant tout administré par les Chinois. Le pire serait d'ôter tout crédit à ce nouveau pouvoir<sup>88</sup>.

Il va falloir rendre à la Chine un gouvernement chinois qui soit en même temps notre œuvre et notre gage, la garantie de tous, sans être l'instrument des uns ou des autres.<sup>89</sup>

Cette position de Paul d'Estournelles s'explique par son expérience de diplomate en Tunisie. Il a participé dans cette région du monde à l'établissement du protectorat et il juge alors qu'une sorte de protectorat international constitue la meilleure solution pour assurer la stabilité du Céleste Empire. Dans un monde où tout change, la diplomatie ne peut être épargnée par de nécessaires évolutions. Pour l'élu de la Sarthe, on ne peut plus appréhender le monde avec des conceptions qui datent d'un autre âge.

---

<sup>86</sup> Jean JAURÈS, « L'Europe », *op. cit.*

<sup>87</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « La Chine et la diplomatie européenne », *op. cit.*

<sup>88</sup> Dans les faits, la guerre des Boxers n'engendre pas de changement de régime. Après un exil volontaire dans l'ancienne capitale impériale de Xi'an, l'impératrice Ci-Xi revient à Pékin, accueillie d'ailleurs par les représentants des puissances présentes en Chine. Seulement quelques hauts dignitaires du régime impérial, ayant soutenu très activement le soulèvement boxer, sont décapités.

<sup>89</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « La Chine et la diplomatie européenne », *op. cit.*

### 3) La présence française en Chine sans avenir : les positions d'Auguste François, consul de France au Yunnan

Le témoignage d'Auguste François relatif aux problèmes engendrés par la présence française en Chine est très instructif. Auguste François est consul général de France dans le Yunnan, province située dans le sud-ouest de la Chine à la frontière avec l'Indochine. La présence occidentale s'y limite, au début du XXe siècle, à quelques missionnaires isolés et à celle du consul de France. Auguste François est confronté de façon régulière aux rivalités, aux intérêts contradictoires des administrations centrales françaises (Colonies, Affaires étrangères), aux pressions des groupes industriels, aux aspirations religieuses des Missions étrangères. C'est un personnage hors normes, un véritable aventurier. Son courage s'observe aussi bien au regard du contexte difficile dans lequel il vit qu'à l'aptitude à défendre des convictions contraires à celle de sa hiérarchie qu'il juge souvent aveuglée par des préoccupations carriéristes. Auguste François est un fonctionnaire intègre. Au Yunnan, il est l'homme de la situation, une sorte de « tête brûlée » qui apprécie la mission particulière qui lui a été confiée. Il l'indique dans sa correspondance alors qu'il est confronté en 1900 à un soulèvement populaire dans sa province, soulèvement étroitement lié à celui des Boxers qui se déroule pour l'essentiel dans le nord de la Chine.

Pour moi, l'idéal consiste à vivre à ma guise, dans la plus complète indépendance, et à ne pas m'enliser dans la banalité. Vivre l'action, et puis, le moment venu, souffler ma chandelle en souhaitant le bonsoir à la compagnie. Aussi, malgré le poids des responsabilités qui pèsent sur moi en ce moment, je ne donnerais pas ma place pour un empire. [...]

J'ai passé durant cette nuit du 10 juin 1900 des minutes inoubliables. Pendant que la populace déchaînée hurlait à dix mètres de nous, je ne me suis jamais senti plus de calme et de liberté dans mes jugements. J'avais pris la résolution de ne faire feu que lorsqu'il deviendrait stupide de se laisser massacrer sans se faire au moins une bonne litière de ces brigands.<sup>90</sup>

Curieux, travailleur et indépendant il rencontre la nécessité de raconter à ses amis parisiens son expérience chinoise. Il entretient en particulier une correspondance régulière avec Paul d'Estournelles de Constant<sup>91</sup>. [Photographe, il réalise aussi des milliers de clichés alors que la Chine](#) du sud est encore vierge des influences occidentales. Même si ses écrits laissent parfois paraître de l'agacement face aux mœurs des Chinois, il développe une réelle passion pour l'Empire du Milieu.

---

<sup>90</sup> Auguste FRANÇOIS, *Le mandarin blanc*, L'Harmattan, Paris, 2006, p. 263.

<sup>91</sup> Auguste FRANÇOIS, lettres datées des 19 mai 1902, 3 juin 1902, 11 octobre 1902, 21 mars 1903 et du 5 décembre 1903, A.D.S., 12 J 273 et 12 J 290.

Cinq fois je suis revenu, à des époques différentes ; onze années j'ai vécu dans cette Chine pouilleuse, usée, râpée, sans cesser d'en ressentir l'attrance, sans avoir épuisé l'étonnement, la curiosité et l'intérêt qui se dégagent de cette chose énorme, de ce monde étrange, de sa monstruosité. J'ai parcouru son sol, ses fleuves, sur des milliers de lieues ; mes semelles même ont couvert plus de huit mille kilomètres de ce qu'on nomme des routes ; je n'attends plus beaucoup d'inconnu et cependant, au moment de la quitter, cette Chine, je me sens entraîné par une sorte de vertige à m'enfoncer encore dans sa masse, à faire le tour de son énormité.<sup>92</sup>

Le sang-froid dont il fait preuve, et qui vaut la vie sauve à tous les Occidentaux qu'il a regroupés dans son consulat, une vulgaire bâtisse au cœur de Yunnan-Sen, l'actuelle ville de Kunming, lui vaut un moment de célébrité : ses déboires sont en effet évoqués dans la presse nationale. Le journal *L'Illustration* rapporte cette terrible épreuve dans son édition du 23 juin 1900.

Dans ses écrits, le consul de France au Yunnan indique qu'il s'inquiète des prétentions du gouverneur général de l'Indochine Paul Doumer qu'il qualifie en 1903 d'« ambitieux imbécile »<sup>93</sup>. Il craint que ce dernier ne soit animé du désir de coloniser la province du Yunnan. Il sait que les expéditions coloniales ne résultent pas de préoccupations raisonnables, mais bien souvent elles sont le fruit d'ambitions personnelles. Les craintes d'Auguste François semblent fondées, car en 1898, le gouvernement français lui enjoint officieusement de tenir Doumer « en bride » car « ses folies » inquiètent Paris<sup>94</sup>. Auguste François note d'ailleurs que le gouverneur général de l'Indochine est soutenu par une partie importante de la population de sa colonie qui verrait d'un bon œil une annexion d'une partie du sud de la Chine.

Car c'est une idée enracinée chez la plupart des résidents en Indochine, que tous les mandarins chinois sont achetable et qu'ils disposent du territoire qu'ils administrent comme d'un article commercial. Ces idées et cette politique absurdes étant aussi celles du gouverneur général Doumer, on imagine que les arrivistes d'Indochine s'en donnaient à cœur joie, disposant de fonds secrets toujours ouverts dans ce but.<sup>95</sup>

Pour Auguste François, faire cette conquête serait une erreur. La province du Yunnan se caractérise par une très forte instabilité. Le pouvoir central chinois ne parvient qu'avec peine à y asseoir son autorité, alors qu'en serait-il de la France, si lointaine ! Occuper le Yunnan serait pure folie et n'aurait comme seule conséquence que de dilapider l'argent des

---

<sup>92</sup> Auguste FRANÇOIS, *Le mandarin blanc*, op. cit., p.376.

<sup>93</sup> *Idem.*, p.350.

<sup>94</sup> *Idem.*, p.40.

<sup>95</sup> *Idem.*, p.159.

Français et de perdre des vies inutilement. Le soulèvement qui ébranle à nouveau la province en juin 1903 contre les mandarins représentants du pouvoir de Pékin, est pour le consul de France la confirmation que tout engagement militaire, que tout désir de conquête de la région dont il a la charge, serait sans issue. Il nous apprend à ce sujet que les mandarins ont été soutenus par la France, à l'aide de fonds accordés généreusement afin que les fonctionnaires chinois puissent acheter la paix. Auguste François considère ces pratiques comme étant à courte vue. Il ne croit pas en une quelconque reconnaissance de la part des mandarins dont les agissements et les objectifs lui apparaissent éminemment obscurs. Il considère donc que cette diplomatie coûteuse est sans intérêt.

Le consul de France constate dans ses écrits que l'insécurité qui caractérise la région ne s'observe pas qu'à l'occasion des soulèvements populaires. Cette situation s'observe aussi en temps de paix. Il indique qu'au Yunnan, il faut toujours rester sur ses gardes afin de conserver la tête sur les épaules, au sens figuré comme au sens propre. Les Européens ne peuvent se considérer dans cette province, théoriquement située dans la zone d'influence française, comme en pays ami.

Il rapporte ainsi l'histoire de l'ambitieux père Mazelle qui souhaite évangéliser un district situé dans le nord du Yunnan en 1898. Auguste François l'accueille dans sa modeste demeure de Yunnan-sen. Le pauvre homme ne mesure pas la dangerosité de sa mission. Le consul de France le laisse néanmoins partir avec un peu d'inquiétude. Quelques jours après avoir quitté le consulat, il est massacré par des brigands pendant son sommeil<sup>96</sup>.

Le désir d'évangélisation du Yunnan et de la Chine en général lui apparaît comme une mauvaise idée. Non seulement elle met en danger la vie des missionnaires qui s'y rendent, mais aussi elle dresse contre les Occidentaux les populations locales qui n'ont pas une bonne image des missionnaires. Ceux-ci sont en effet bien souvent accusés par les Chinois de se livrer à des rites étranges. Le fait qu'ils recueillent de nombreux orphelins fait dire à certains, désireux de nuire aux hommes d'église, que ces derniers se livrent avec leurs jeunes recrues à des actes condamnables<sup>97</sup>. Auguste François est bien conscient de tout cela et aimerait limiter l'action des missionnaires. Il s'agace du fait que son supérieur de la légation de Pékin, monsieur Gérard, et ceux du ministère à Paris, au mépris de la réalité du terrain, défendent un avis contraire au sien sur ce point.

Auguste François insiste sur le fait que les Chinois sont profondément hostiles à la présence occidentale et que cette présence risque de déstabiliser durablement l'Empire du

---

<sup>96</sup> Auguste FRANÇOIS, *Le mandarin blanc*, op. cit., p.135.

<sup>97</sup> Bin WONG, « Il n'y aura pas de révolution industrielle », *L'Histoire*, n°300, juillet-août 2005, p. 66.



Milieu. Émile Barbé l'avait déjà signalé dans un article de 1893 : « Aucun peuple découvert par les Européens n'a manifesté envers ces derniers une aversion semblable à celle que, de tous temps, les Chinois ont témoigné contre nous »<sup>98</sup>. Les Chinois n'appellent pas l'Occident mais le subissent.

Le diplomate français observe que la population chinoise, prompt à se soulever, n'est pas le seul problème à considérer. L'armée, mal organisée, mal payée, parfois affamée constitue un danger pour l'équilibre de la province.

Quand le gouvernement chinois faisait attendre trop longtemps la solde des troupes – ce qui n'était pas rare – le maréchal Sou se voyait obligé de licencier une partie de ses hommes et alors on voyait éclater une recrudescence du brigandage et des attaques contre nos frontières [celles de l'Indochine]. En sorte que finalement nous [les Français] en étions venus à fournir à Sou Kong-pao l'argent nécessaire pour maintenir ses effectifs au complet.<sup>99</sup>

Auguste François explique que les Chinois savent exploiter cette situation à merveille. La possible menace qu'ils font planer sur l'intégrité territoriale de l'Indochine et sur les étrangers qui résident dans le Yunnan leur permet d'obtenir des subsides de la France<sup>100</sup>. Car c'est bien là une des particularités de la France : elle est une puissance asiatique. La proximité de sa province d'Indochine avec la Chine, l'expose, elle, contrairement à la plupart des puissances européennes, à un réel risque de péril jaune militaire. La possibilité d'une attaque chinoise contre cette colonie est une éventualité qui n'est pas négligée par la diplomatie française. Selon Auguste François, les Français n'ont pas d'autres moyens que d'acheter la paix avec la Chine. Il explique comment l'argent circule par des banques situées à Hong-Kong afin d'acheter la paix aux mandarins. Le consul de France au Yunnan souligne combien cette politique est pour lui inepte. Il l'écrit à ses amis de France et indique que Paul Doumer se livre à ces pratiques à courte vue sans état d'âme.

La situation géographique particulière de la France, puissance frontalière de la Chine, pourrait en partie expliquer pourquoi la question du péril jaune s'y développe plus que dans les autres pays d'Europe. Pourtant, on remarque qu'à la lecture des journaux d'alors, il n'est que très rarement fait mention de cet état de choses. Ceux qui ne croient pas au péril jaune militaire ne se voient jamais opposer l'argument qu'au loin, de l'autre côté du globe, une partie de France est potentiellement menacée militairement par la Chine instable.

---

<sup>98</sup> Émile BARBÉ, « Le lutte ethnographique et économique des Blancs et des Jaunes », *Revue scientifique*, 52-17, 22 octobre 1893, p. 513, A.D.S., 12 J 282.

<sup>99</sup> Auguste FRANÇOIS, *Le mandarin blanc*, op. cit., p. 155.

<sup>100</sup> *Idem.*, p. 176.

Le péril jaune militaire n'est bien souvent imaginé que sous l'angle d'un envahissement de la métropole, situation qui semble à juste titre, bien impossible selon la plupart des acteurs du débat sur le péril jaune.

Il est pourtant surprenant que les mésaventures de l'armée française en 1885, dans le nord du Tonkin, ne soient jamais évoquées par les personnes qui s'intéressent à la menace du péril jaune militaire. La France est alors en guerre avec la Chine. Les troupes du général de Négrier, sur le point d'achever la conquête de l'ensemble du Tonkin, se trouvent prises au piège dans la ville de Lang Son. Les troupes françaises doivent alors évacuer la ville au prix de nombreuses pertes. Cet échec entraîne la remise en cause à la Chambre des députés de la politique coloniale de Jules Ferry. L'événement, connu par la suite sous le nom de « retraite de Lang Son », fait la une des journaux et engendre, le 30 mars 1885, la chute prématurée du gouvernement de Jules Ferry qui, par la suite, porte le surnom de « Ferry Tonkin ». La retraite désastreuse de Lang Son hypothèque l'avenir de l'homme politique français. De façon curieuse, l'événement qui souligne bien la précarité de la présence française en Extrême-Orient et ses conséquences sur le plan intérieur, n'est jamais utilisé comme exemple par ceux qui recommandent la plus grande prudence dans cette région du monde.

Seuls, René Pinon et Jean de Marcillac s'attardent dans leur ouvrage sur la dimension asiatique de la France. S'ils évoquent avant tout l'intérêt économique de la colonie d'Indochine, ils relèvent aussi son intérêt stratégique. Ils s'inquiètent alors des prétentions chinoises sur la colonie française. Ils insistent sur le fait que bien souvent les Chinois reviennent sur leurs engagements. Il apparaît alors aux deux auteurs que la France doit être ferme avec la Chine. Elle doit s'affirmer comme une grande puissance militaire.

Si l'on a pu croire à Pékin à une éclipse partielle de la puissance française, le remède est de prouver notre force ; c'est la tâche qui s'impose à notre politique. Nous avons fait en Extrême-Orient assez de sacrifices d'hommes et d'argent pour y prétendre à l'un des premiers rôles, car les droits et les intérêts des peuples ne se mesurent pas seulement aux tonnes de marchandises qu'ils importent ou exportent, mais à la somme de prestige et d'autorité qu'ils ont su acquérir. Toute notre histoire en Extrême-Orient, tout le passé de nos relations avec la Chine, tout ce qui forme dans ces lointains parages notre patrimoine moral est pour nous un titre aussi sérieux et peut-être plus durable à l'exercice d'une légitime influence que la statistique des douanes et le nombre de navires de commerce.<sup>101</sup>

---

<sup>101</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, *Idem.*, p. 172.

Montrer sa force n'est pas la solution pour Auguste François. Les autorités françaises doivent ouvrir les yeux et comprendre que tout engagement militaire en Chine serait périlleux et fort coûteux. Les agissements des Occidentaux en Chine ont attisé pour longtemps les haines contre eux. Après le soulèvement populaire de 1903 qui secoue le Yunnan, Auguste François fait le constat que l'Occident a bien peu d'avenir dans l'Empire du Milieu<sup>102</sup>.

Aussi, le diplomate français s'interroge-t-il fortement sur l'intérêt pour la France d'annexer la baie de Kang-Tchéou-Wan au sud de la Chine. Pour obtenir cette concession territoriale de la Chine, les Français ont dû affronter le mécontentement du vice-roi de Canton. Le journal *L'Illustration* du 14 novembre 1899 rapporte que cette annexion a engendré un soulèvement de la population locale encouragé par ceux-là même qui avaient signé l'accord avec les représentants de l'autorité française.

L'instabilité de la région sur le plan militaire est aussi soulignée par l'importance de la piraterie d'origine chinoise qui existe dans le golfe du Tonkin. Celle-ci constitue un réel problème pour les transports de marchandises et d'individus. Les enlèvements se multiplient dans cette région. Les Français de métropole sont informés de cette situation par la presse. Des faits divers, comme l'assassinat des officiers de marine Koun et Gourlaouen sont rapportés dans *L'Illustration* de 2 décembre 1899. L'article donne l'image d'une Chine où règne l'insécurité et où la présence occidentale est très mal supportée.

L'insécurité qui règne dans le Golfe du Tonkin souligne l'incapacité des autorités chinoises à faire régner l'ordre aux marges de l'Empire. Incapacité réelle ou voulue ? Le consul de France au Yunnan indique qu'officiellement la Chine prétend agir conjointement avec la France pour trouver une solution à ce problème. Néanmoins, il suppose que cette situation qui met bien souvent les navires étrangers dans une situation délicate n'est pas sans déplaire finalement aux autorités chinoises dans la mesure où elle rend inconfortable cette présence.

En 1895, Ulysse Leriche, rédacteur en chef du journal indochinois *Le Mékong*, dénonce dans un long article le problème que constitue la piraterie dans le golfe du Tonkin<sup>103</sup>. Les enlèvements de Français sont nombreux. Les rançons exigées sont élevées et payées. Les pirates ont ainsi trouvé un moyen de s'enrichir. Il fait alors le constat qu'Auguste François fera quelques années après lui. Les pirates sont protégés par les

---

<sup>102</sup> Auguste FRANÇOIS, *Le mandarin blanc*, op. cit., p. 378.

<sup>103</sup> Ulysse LERICHE, « Etude économique et politique sur la question d'Extrême-Orient », *Le Mékong*, Saigon, 1895, p. 10.

Chinois et les autorités françaises, qui n'ignorent pas cette situation, ne sont pas en mesure de mettre fin à ces pratiques.

Ulysse Leriche souhaite un écrasement complet de la Chine. Il est assez favorable à son partage. En effet, il s'inquiète de l'importance grandissante que tend à prendre le Japon en Chine. En tant que voisin de l'Empire chinois, cette évolution l'inquiète terriblement. Il évoque même la possibilité qu'un jour le Mikado prenne la tête de la Chine.

Nous parlions tout à l'heure d'un traité de paix entre la Chine et le Japon ; mais qui sait si les Chinois ne seraient pas décidés, dans quelques trente ans, après la période des embarras financiers et politiques qui succèderont forcément aux emprunts et aux constructions, à proclamer le mikado empereur de Chine et du Japon ?

C'est très possible ! Toutefois, cette couronne d'or ne donnerait pas d'argent au pays appauvri et alors, en semblable occurrence, quel est le dérivatif ordinaire ? La guerre !!<sup>104</sup>

Ulysse Leriche indique alors que les premiers territoires menacés seraient les possessions occidentales en Asie. Il pense bien sûr avant tout à l'Indochine, mais aussi à la Birmanie, à Hong-Kong, à Singapour... Il avance alors l'idée, qu'il n'y a aucune raison pour que le Mikado arrête là ses prétentions territoriales. Son regard se tournerait vers l'Europe dont on pourrait craindre à terme le démembrement.

L'Europe pourrait-elle résister au flot de ces Orientaux envahisseurs ? Nous croyons qu'on doit se borner actuellement à poser la question. Mais il suffit qu'elle soit posée pour qu'on se concerte dès aujourd'hui pour conjurer un danger qui menace de devenir immense pour l'Europe : le péril Jaune !<sup>105</sup>

Pour Ulysse Leriche, il n'y a qu'une solution pour prévenir ce problème : lutter contre le développement des puissances japonaises et chinoises. En quelque sorte, la nécessité d'un péril blanc immédiat pour les Asiatiques est légitimée par la crainte d'un futur péril jaune.

Il est vrai que sur le terrain, un rapprochement entre les armées nippones et chinoises s'observe après la guerre sino-japonaise. Auguste François le constate dans le Yunnan. Il en fait part à Paul d'Estournelles de Constant dans une lettre qu'il lui adresse en 1903. Les Chinois font appel à des instructeurs japonais afin de moderniser leur armée.

Il y a un mouvement, bien dessiné, vers un armement sérieux et une transformation des antiques moyens de guerre des Chinois, et c'est ce qui me donne le plus à penser – je constate un effort soutenu, une suite dans les idées, auxquels les gens de ce pays ne nous ont pas jusqu'ici accoutumés. De plus, je le répète, ce n'est pas une éclosion spontanée dans cette province ; c'est un

---

<sup>104</sup> Ulysse LERICHE, « Etude économique et politique sur la question d'Extrême-Orient », *op. cit.*, p. 8.

<sup>105</sup> *Idem.*, p. 9.

mouvement ordonné de haut et il se trouve qu'on le suit au Yunnan, avec une faveur particulièrement enthousiaste. Ces gens là s'arment, c'est visible, palpable. Ces essais sont encore enfantins ; mais ces enfantillages sont dangereux en les perfectionnant ; or on est parti pour les perfectionner.

Et puis les Japonais, comme je le signale à chaque occasion, y pourvoiront. Ils y pourvoient déjà ; il y a dans ce sens une action japonaise évidente et grandissante. Il n'y a pas d'illusion à se faire à cet égard ; les Japonais se font les éducateurs des Chinois. J'ai plus que des présomptions.<sup>106</sup>

Le consul de France au Yunnan ajoute plus loin que des instructeurs japonais sont déjà présents dans la province du Guizhou. Ils y ont créé une école militaire. Il indique aussi que quelques semaines avant la rédaction de sa lettre, le directeur de l'école militaire évoquée s'est rendu à Yunnan-sen pour y poser les bases de l'établissement d'une école similaire. Cette visite a été suivie de celle de cinq officiers japonais qui se sont rendus sur la frontière tonkinoise afin de réfléchir à la localisation idéale de futurs postes militaires. Ces informations, selon Auguste François, doivent être prises en considération par l'administration française qui peut nourrir des inquiétudes quant à sa frontière avec la Chine. Pour Auguste François cette évolution est le fruit d'une volonté développée en haut lieu à Pékin. Au Yunnan, ce désir impérial trouve un écho car l'imprudent gouverneur général de l'Indochine a trop souvent agité à la barbe des mandarins la menace d'une expédition militaire dans la province. Agissements inconsidérés pour le consul de France, car Paul Doumer ne dispose pas des effectifs militaires qu'il menace de faire intervenir en territoire chinois. La conclusion d'Auguste François sur la capacité de la France de s'implanter durablement dans l'Empire du Milieu est alors sévère :

La Chine, n'en doutez pas, nous réserve des surprises. Elle ne veut pas de nous, elle prépare son action et nous jettera dehors dès qu'elle le pourra. Il peut même arriver qu'elle croit à sa force et qu'en jouant au soldat, comme elle le fait à présent, elle n'ait le désir d'attaquer.<sup>107</sup>

Les inquiétudes exprimées par Ulysse Leriche et Auguste François sont-elles écoutées alors en France ? Elles sont certainement entendues, mais relayées, elles ne le sont pas. On en veut pour preuve le fait que Paul d'Estournelles de Constant lit l'étude d'Ulysse Leriche puisqu'il l'annote. Néanmoins, il ne parvient pas à être convaincu de l'existence d'un risque de péril militaire sur la frontière indochinoise. La lecture probable du travail de René Pinon et de Jean de Marcillac ne change rien. Dans sa préface du livre d'Edmond Théry, l'ancien diplomate indique que le péril militaire chinois est « un épouvantail bon à

---

<sup>106</sup> Auguste FRANÇOIS, lettre du 5 décembre 1903, p. 4 et 5.

<sup>107</sup> *Idem.*, pp. 8 et 9.

faire peur aux moineaux »<sup>108</sup>. Les lettres échangées avec Auguste François entre 1902 et 1903 ne le font pas évoluer sur ce sujet. Le diplomate français est pourtant explicite. Néanmoins, pas une fois dans les écrits de Paul d'Estournelles de Constant relatifs au péril jaune, il n'est fait mention de la situation délicate dans laquelle se trouve la colonie d'Indochine.

Cette absence est assez étonnante. En effet, Francis Démier, dans sa synthèse sur la France au XIXe siècle<sup>109</sup>, indique que la colonie d'Indochine était avec celle d'Algérie la plus importante sur le plan économique pour la métropole. Il apparaît donc curieux que le député de la Sarthe néglige un sujet de cette importance. L'absence de cet aspect du péril jaune dans les propos de d'Estournelles peut vraisemblablement s'expliquer par le fait qu'il est peu enclin à défendre les colonies françaises. En 1898, il propose d'ailleurs la suppression des députés coloniaux. Il juge que ceux-ci engagent trop souvent la France dans des aventures hasardeuses. On peut donc s'autoriser à penser que c'est cet esprit peu favorable aux colonies qui conduit le député sarthois à ne pas évoquer la menace militaire chinoise qui semble peser sur l'Indochine.

La présence inquiétante des Japonais indiquée par Auguste François ne parvient pas à l'inquiéter davantage. Pourtant, pour l'écu de la Sarthe comme pour l'ensemble des Occidentaux, les années 1904-1905 voient se concrétiser le risque d'un péril jaune militaire. Le conflit russo-japonais apparaît comme en étant la concrétisation.

## **C) La guerre russo-japonaise confirme-t-elle l'existence d'une réelle menace militaire asiatique ?**

### **1) Les origines et le déroulement de la guerre russo-japonaise**

Au XVIIIe siècle, la [Russie impériale poursuit son expansion](#) continentale au-delà du lac [Baïkal](#) dans l'Extrême-Orient sibérien. Elle atteint le [détroit de Béring](#) en [1648](#). Cette expansion est en partie stoppée en [1689](#) par le [traité de Nertchinsk](#) signé avec la [Chine](#). Ce traité fixe la frontière entre les deux pays sur les [monts Stanovoï](#) et le fleuve [Argoun](#). De [1689](#) à [1725](#), la Russie prend possession de la presqu'île du [Kamtchatka](#) et maîtrise alors

---

<sup>108</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, Préface d'Edmond THÉRY, *op. cit.*, p. 20.

<sup>109</sup> Francis DÉMIER, *La France au XIXe siècle, 1814-1914*, Editions du Seuil, Collection Points Histoire, Paris, 2002, p. 469.

tous les rivages continentaux de la [Mer d'Okhotsk](#). Cependant, en hiver, la glace bloque ses rivages durant plusieurs mois et ne permet pas à la Russie d'avoir accès en permanence à l'Océan Pacifique<sup>110</sup>.

À la fin des [guerres napoléoniennes](#), la poussée russe reprend dans toute cette zone : installation d'avant-postes militaires, de colons et de commerçants, de négociants et trappeurs dans cette région faiblement contrôlée par la Chine. Cette première partie du XIXe siècle correspond au début de l'affaiblissement de la dynastie des Qing<sup>6</sup> dans l'Empire du Milieu.

La Russie réalise alors son objectif d'obtenir un accès à la mer du Japon par le traité d'[Aigun](#) en [1858](#) et la 1<sup>re</sup> [Convention de Pékin](#) en [1860](#) conclus avec la Chine. Parallèlement, la Russie négocie avec le Japon au sujet des [îles Kouriles](#) et de [Sakhaline](#). En concluant les traités de [Shimoda](#) en [1855](#) et de [Saint-Pétersbourg](#) en [1875](#), la Russie obtient le contrôle de Sakhaline et le Japon celui des îles Kouriles.

La guerre russo-japonaise s'inscrit dans un contexte de course de vitesse entre la Russie et le Japon pour le contrôle de la Mandchourie et de la Corée. La construction du Transsibérien jusqu'à [Vladivostok](#) dans les années 1890 doit permettre à l'[armée russe](#) d'acheminer rapidement des troupes en Mandchourie, de disposer d'un port ouvert en permanence sur le Pacifique et de peser immédiatement sur la Chine et la Corée afin d'obtenir avantages et concessions. Les Japonais veulent éviter que la Corée ne tombe sous la domination d'une puissance européenne ou de la Chine. Le traité de Tianjin, le [18 avril 1885](#), signé entre la Chine et le Japon, garantit l'indépendance de la Corée.

La guerre sino-japonaise a pour objectif la préservation de l'indépendance coréenne. Le traité de [Shimonoseki](#), signé le 17 avril 1895, consacre la victoire du Japon et confirme l'indépendance coréenne tout en accordant à l'empire du Mikado la presqu'île du [Liaodong](#) qui comprend Port-Arthur, territoire chinois au sud de la Mandchourie.

Les Russes, mécontents de cette avancée de l'influence japonaise, font alors pression sur le Japon pour qu'il rétrocède ce gain territorial. Les puissances occidentales, auprès desquelles le Japon cherche un soutien, approuvent la démarche russe ou recommandent la prudence à Tokyo. Finalement, le Japon doit céder et ne tire que très peu de bénéfices de sa victoire sur la Chine. Les seuls qu'il obtient, ouverture de nouveaux ports et autorisation de commercer plus en amont sur les fleuves chinois, il doit les partager avec l'ensemble des puissances présentes en Chine. Les Japonais constatent avec amertume, dans les mois et les

---

<sup>110</sup> Gérard PIOUFFRE, *La guerre russo-japonaise sur mer*, Paris, 1999, 320 pages.

années qui suivent, une augmentation constante de la présence russe tant en Corée qu'en Mandchourie. En 1900, après l'écrasement de la révolte des Boxers, la Russie obtient un protectorat sur la Mandchourie. Les Japonais ont pourtant fortement contribué à l'écrasement du soulèvement chinois. Ils s'estiment légitimement lésés par cette mesure.

Pour faire face à ce qu'il considère comme une menace, le Japon décide d'augmenter considérablement son budget militaire afin de doubler ses effectifs et de faire de sa flotte la première de la zone asiatique du [Pacifique](#). En octobre 1903, les Russes exigent des Chinois de nouveaux avantages pour respecter les termes d'un accord conclu le 8 avril 1902 entre Saint-Pétersbourg et Pékin. La violation de l'engagement pris par la Russie dans le cadre de cet accord qui prévoit l'évacuation progressive des troupes russes stationnées en Mandchourie, met le feu aux poudres.

Le 13 janvier 1904, le Japon demande à la Russie de reconnaître l'intégrité de la Mandchourie. La Russie ne s'exécute pas. Par conséquent, au soir du 8 février 1904, la flotte japonaise attaque les bâtiments russes à Port-Arthur, sans déclaration de guerre préalable. Ce n'est que deux jours plus tard que l'empereur de l'Empire du Soleil Levant déclare la guerre à la Russie. Allié de la Grande-Bretagne depuis 1902, le Japon est diplomatiquement soutenu et, enfin, il combat près de ses bases. En face, la Russie n'est pas prête. Son commandement en Extrême-Orient, assuré par l'amiral Alexeiev et le général Kouropatkine, apparaît peu compétent et ses troupes se révèlent insuffisantes. Les renforts sont acheminés par le Transsibérien à voie unique, très lent et interrompu au niveau du lac Baïkal. Enfin, le pouvoir est affaibli par les vagues de mécontentement intérieur.

Dans la presse française, massivement russophile, il est souvent reproché aux Japonais le fait d'avoir attaqué les forces russes sans déclaration de guerre préalable. Beaucoup de journalistes voient là un trait de caractère propre à l'esprit des Asiatiques. On leur reproche de ne pas avoir de morale militaire, d'être fourbes, sournois. En France, Austin de Croze, directeur de *La Vie Cosmopolite*, ancien chargé de mission en Extrême-Orient par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux Arts, japonophile convaincu, s'insurge contre cette façon d'analyser l'attaque surprise des Japonais. Il indique que cette façon de procéder n'est pas l'apanage des Asiatiques. Il note que selon une étude d'un certain Colonel Maurice, de 1700 à 1870, sur les cent dix-sept guerres qui se déroulèrent, cent sept furent commencées sans déclaration de guerre<sup>111</sup>. Austin de Croze ajoute que la France de Jules Ferry, lorsqu'elle agressa la Chine en 1885, ne s'embarrassa pas de

---

<sup>111</sup> Austin de Croze n'indique pas quelle aire géographique est concernée par ces chiffres.



déclaration de guerre. Il fait ensuite l'inventaire des différentes guerres engagées par les Russes sans déclaration de guerre préalable<sup>112</sup>.

Durant toute l'année 1904 et au début de l'année 1905, les défaites russes s'accumulent sur mer et sur terre. La dernière bataille se déroule au large des îles Tsushima situées entre la péninsule coréenne et le Japon les 27 et 28 mai 1905. En quelques heures, 34 navires russes sont coulés, 8 autres sont sévèrement endommagés ; 3 seulement réussissent à s'échapper pour gagner Vladivostok. Plus de 5 000 marins sont tués et 6 000 sont faits prisonniers. C'est donc une véritable déroute pour l'armée russe. La flotte russe est anéantie et la Russie doit capituler<sup>113</sup>.

Les négociations entre les deux belligérants sont menées aux Etats-Unis et aboutissent au traité de Portsmouth le 5 septembre 1905, grâce à la médiation du président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt. Les Etats-Unis apparaissent alors comme la puissance prépondérante de la zone pacifique mais les prétentions japonaises commencent à s'affirmer. Le gouvernement japonais perçoit alors comme une frustration le rôle moteur joué par les Etats-Unis dans la signature du traité de paix avec la Russie.

La position de la France est complexe. La Russie est son allié depuis le 27 août 1891 et cette défaite face au Japon montre la faiblesse d'un partenaire qu'elle croyait plus fort. L'opinion publique française apparaît en grande majorité favorable aux Russes, a fortiori ceux qui ont souscrit aux emprunts russes depuis décembre 1891. Par ces emprunts, plus de neuf milliards de francs en dix années, la France a, d'une certaine manière, participé à l'effort de guerre des armées du Tsar. Dans *La France au XIXe siècle*<sup>114</sup>, Francis Démier écrit que la Russie représentait 25% des investissements français réalisés à l'étranger et 50 % de ceux réalisés en Europe. La déroute de la flotte du Tsar à Tsushima ne constitue donc pas une bonne nouvelle pour les Français.

L'échec de la Russie retient l'attention de l'opinion française car il souligne la faiblesse d'un allié jusque-là considéré comme solide. Les Français doivent se rendre à l'évidence qu'ils ont mal apprécié les forces en présence. André Chéradame, journaliste français passionné par les questions diplomatiques et militaires, résume bien l'état de l'opinion française à l'issue de la guerre :

La guerre russo-japonaise a été une double révélation pour nous Français.  
Elle nous a fait connaître un pays que nous ne soupçonnions pas. Elle nous a

---

<sup>112</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, Comptoir général d'édition, Paris, 1904, p. 24.

<sup>113</sup> Frédéric ROUSSEAU, « Tsushima, défaite russe, stupeur occidentale », dans *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, Editions Kailash, Paris, 2005, p.34 et p.35.

<sup>114</sup> Francis DÉMIER, *op. cit.*, p. 470.

fait découvrir une nation que pourtant nous croyions bien connaître, la Russie.<sup>115</sup>

Anatole France est très critique à l'égard du régime russe. A ses yeux, les emprunts russes sont des emprunts « de guerre et de répression, de désastre et de délire ».

Votre argent a payé les frais de ces batailles où furent tués, par milliers, et ces Japonais qui ne sont point vos ennemis, et ces Russes, qui sont vos alliés ; votre argent a payé ces canons pris à Moukden, et ces croiseurs, ces cuirassés, maintenant coulés, avec leurs équipages, dans le golfe de la Corée. Votre argent a payé les massacres des ouvriers, des femmes et des enfants à Petersbourg.<sup>116</sup>

Au-delà du conflit entre deux puissances impérialistes, il apparaît surtout que cette défaite est la première défaite d'un peuple de race blanche face à un peuple de race jaune, et cela n'est pas sans poser problème. Cette défaite remet en question la supposée supériorité des peuples blancs. Il s'agit en fait de la seconde défaite de ce genre dans la mesure où les Français avaient été auparavant chassés d'Haïti par les hommes de Toussaint Louverture<sup>117</sup>. La France, marquée dans son inconscient collectif historique par ce premier échec, ne peut rester insensible à ce second échec blanc.

## 2) Le choc de la défaite

Il apparaît en fait, qu'avant la guerre russo-japonaise, un nombre très restreint de spécialistes et de savants a vu monter la menace japonaise. Dès le début du XIXe siècle pourtant, le capitaine Vasilij Golovnine, prisonnier au Japon, mesure la dangerosité du potentiel militaire japonais et tente vainement de mettre en garde les autorités de son pays<sup>118</sup>. La guerre sino-japonaise de 1894-1895 remportée par l'armée du Mikado et le rôle déterminant joué par les troupes japonaises durant la guerre des Boxers ne semblent pas vraiment avoir alerté les gouvernements occidentaux et leurs opinions publiques. Le rôle

---

<sup>115</sup> André CHÉRADAME, *Le monde et la guerre russo-japonaise*, Paris, Plon, 1906, p. 2.

<sup>116</sup> Marie-Claire BANCQUART, « Anatole France et la guerre russo-japonaise », *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, Editions Kailash, Paris, 2005, p.295.

<sup>117</sup> Marcel DORIGNY, « Aux origines de l'indépendance d'Haïti et son occultation », dans *La fracture coloniale*, sous la direction de Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL et Sandrine LEMAIRE, Paris, Editions de la Découverte, 2005, p.45 à 56.

<sup>118</sup> Vasilij GOLOVNINE, *Voyage de Monsieur Golovnine, capitaine de vaisseau de la Marine impériale de Russie, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais, pendant les années 1811, 1812 et 1813 et ses observations sur l'Empire du Japon*, traduction de la version allemande par J. B. Eyriès, Paris, Gide fils, 1818, 2 volumes.

essentiel joué par l'armée du Mikado lors de la guerre des Boxers ne fait pas non plus évoluer le regard que l'on porte en Europe sur elle.

En 1904, la plupart des Français ne connaît pas le Japon ou n'en a qu'une image déformée : le plus souvent celle que leur offre Pierre Loti à travers les descriptions faites dans *Madame Chrysanthème* publié en 1887. Alain Quella-Villéger a étudié cette question dans un article publié dans *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaire de la guerre russo-japonaise* publié en 2005<sup>119</sup>. Il y indique que l'ouvrage de Loti a aussi été diffusé en Russie où les élites lisaient et parlaient le français. Il a donc aussi eu une influence sur l'incapacité des Russes à appréhender avec justesse la mesure du danger japonais. Dans l'œuvre de Loti, le Japon apparaît comme un pays aux traditions millénaires, englué dans des règles et des principes d'un autre âge, peuplé de petits hommes efféminés et de femmes soumises. Néanmoins, il semble trop commode d'imputer à Pierre Loti l'aveuglement de l'opinion française. C'est pourtant le reproche qu'on lui fait alors souvent. Ce serait exagérer la portée de ses écrits comme le fait Félix Régamey en 1905, qui connaît très bien le Japon et qui évoque de façon implicite le manque de curiosité des journalistes :

Hier encore, que savaient du Japon les journalistes ? Le plus généralement rien du tout. Rien que ce que leur avaient appris les ouvrages d'un navigateur déplorable autant qu'académicien.<sup>120</sup>

Les écrits de Loti sont décriés par la romancière Jehan d'Ivray qui, oubliant la spécificité des écrits de fiction qui ne sont pas destinés à décrire la réalité, s'exprime, en juillet 1906, dans la *Revue illustrée*, pour dénoncer l'aveuglement occidental dont ont été responsables les romanciers.

C'est le grand tort des romanciers de nous conduire à travers les méandres de leur imagination capricieuse, en des pays de rêve, et parmi des populations dont le moindre défaut ou les plus pures vertus, sont créés par eux. On a vu par la récente guerre russo-japonaise combien peu il fallait tabler sur le Japon de Pierre Loti.<sup>121</sup>

On retrouve aussi cette même critique dans les écrits du romancier à succès Léon de Tinseau. L'écrivain, qui visite le Japon du 7 juillet au 6 août 1890, dénonce déjà l'image faussée du Japon proposée par Pierre Loti.

---

<sup>119</sup> Alain QUELLA-VILLÉGER, « Le roman exotique et l'histoire immédiate : Pierre Loti et Claude Farrère face à la guerre russo-japonaise », dans *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, Editions Kailash, Paris, 2005, pp. 203 à 222.

<sup>120</sup> Félix REGAMEY, *Le péril jaune – Les responsables*, Mercure de France, 15 septembre 1905, p.188 et 189.

<sup>121</sup> Jehan d'IVRAY, *Grandes dames et bourgeoises musulmanes – À propos des désenchantées*, Revue illustrée, 5 juillet 1906.

Le succès le plus flatteur, sinon le plus équitable, du talent de Loti, aura été de convaincre une masse de lecteurs que Madame Chrysanthème, ses sœurs, ses collègues, ses cousins, ses amis, sont les unités typiques dont se compose la nation japonaise. Moi-même, sans m'en douter, j'y avais été plus ou moins pris, et je me souviens de ma stupéfaction lorsqu'on trouva un jour, tout près de chez moi, les cadavres d'une pauvre petite mousmé et de son bon ami, lesquels, séparés par un obstacle quelconque, s'étendirent un beau soir sur les rails au moment du passage d'un train.

- Quoi ! M'écriais-je, ces gentilles poupées sont capables de se tuer par amour ! Elles ont donc un cœur !

C'est à partir de ce moment que la grisette vénale, merveilleusement peinte par Loti, cessa de représenter pour moi l'ensemble de la population féminine du pays que je visitais.<sup>122</sup>

André Chéradame, directeur de la revue hebdomadaire *L'énergie française*, qui voulait donner une « vue panoramique de la vie contemporaine universelle » et s'adressait aux décideurs, adopte, en 1906, une position plus nuancée en reconnaissant que le tort ne doit pas être attribué à Loti, mais plutôt à ses lecteurs.

C'est Pierre Loti qui, d'ailleurs, sans l'avoir probablement voulu, a été l'initiateur du plus grand nombre des Français à la vie nipponne. Mais de quelle vie s'agissait-il ? Le grand talent de Pierre Loti n'est ici à aucun degré en cause. On a généralisé très certainement malgré lui le type qu'il avait créé ; il n'empêche que juger la femme japonaise d'après Mme Chrysanthème, c'est se tromper gravement.<sup>123</sup>

On peut supposer que, pour André Chéradame, le constat quant à l'image particulière donnée du Japon par Pierre Loti, ne se limite pas à celle des femmes. Pourtant, à bien y regarder, il apparaît que les accusations contre l'académicien sont exagérées, voire sans réel fondement. Non seulement Pierre Loti n'a pu influencer toute l'opinion française, mais de surcroît, il avait, au moment de la guerre russo-japonaise, complètement révisé l'image ancienne qu'il avait du Japon. Celle-ci datait de son premier séjour dans l'empire du Soleil Levant en 1885. Or en 1900, il fait une escale à Nagasaki, lors de l'expédition internationale en Chine. Il mesure alors la rapide modernisation du Japon. Habité par le désir de protéger les civilisations menacées par l'« occidentalisation » et les soi-disant progrès de la civilisation, Pierre Loti entrevoit finalement les conséquences possibles de cette évolution, et en particulier l'éventualité d'un affrontement avec la Russie.

Ces changements dans sa perception du Japon transparaissent dans l'ouvrage *La troisième jeunesse de Madame Prune* qu'il publie pendant le conflit. Celui-ci est d'abord

---

<sup>122</sup> Léon de TINSEAU, *Du Havre à Marseille, par l'Amérique et le Japon*, Paris, Calmann-Lévy, 1891, p. 275.

<sup>123</sup> André CHÉRADAME, *op. cit.*, p. 2.

diffusé en plusieurs épisodes sous le titre *Escapes au Japon* dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 décembre 1904, 1<sup>er</sup> et 15 janvier, 1<sup>er</sup> et 15 février 1905. L'ouvrage est ensuite disponible en librairie le 12 avril de la même année. La rédaction en a été achevée à Istanbul à l'automne 1904. Pierre Loti y modifie profondément l'image qu'il a donnée du Japon dans *Madame Chrysanthème*. Il y souligne l'esprit belliqueux des Nippons et imagine le conflit contre la Russie :

Ce petit monde [le Japon] médite clairement de s'attaquer féroce­ment à l'immense Russie. [...] La guerre d'abord entre la Russie et le Japon s'affirme inévitable et prochaine : sans déclaration peut-être. Elle risque d'éclater demain, par quelque bagarre impulsive aux avant-postes. [...] Tout est la guerre en ce moment-ci, tout est préparatifs pour cette grande tentative contre la Russie – qui, du reste, ne constituera que la manifestation initiale de l'immense Péril jaune.<sup>124</sup>

Ce changement dans les écrits de Pierre Loti, son aptitude à réviser son regard sur le Japon, est indiqué par le critique littéraire Adolphe Brisson dans *Les Annales politiques et littéraires* du 14 mai 1905. Il ne perçoit pas vraiment *La troisième jeunesse de Madame Prune* comme un roman. Il relève davantage la qualité des descriptions ainsi que l'aptitude de Loti à anticiper les événements qui se déroulent alors :

Il faut souligner l'extrême finesse des jugements que l'auteur porte sur les Japonais. Il a tracé ces pages en 1900, avant la guerre actuelle.<sup>125</sup>

On ne peut, comme c'est trop souvent le cas, reprocher à Pierre Loti d'avoir donné une image fautive du Japon. Ce sont les lecteurs français de la fin du XIXe siècle que l'on peut éventuellement incriminer. Ils ont cru voir dans une fiction la description de la réalité, ils se sont contentés d'une image du Japon qui leur convenait, qui les rassurait, qui les arrangeait.

D'ailleurs, Pierre Loti n'est pas le seul à avoir proposé une image adoucie de l'Empire du Soleil Levant. Dès 1891, Jean Dhasp, de son vrai nom Antony Wladislas Klobukowski, diplomate qui fut gouverneur de l'Indochine et ambassadeur dans plusieurs pays d'Europe, décrit, dans son ouvrage bien documenté *Le Japon contemporain (notes et impressions)*, une armée japonaise ressemblant à une armée d'opérette<sup>126</sup>. L'armée nipponne lui apparaît comme une pâle copie des armées occidentales et il lui semble que les officiers japonais ne font que singer les officiers occidentaux. Il insiste en particulier sur le fait que depuis que

---

<sup>124</sup> Pierre LOTI, *La troisième jeunesse de Madame Prune*, Editions Kailash, Paris, 1996, 287 pages.

<sup>125</sup> Adolphe BRISSON, *Les Annales Politiques et Littéraires*, 14 mai 1905.

<sup>126</sup> Jean DHASP, « Le Japon contemporain » (*notes et impressions*), Paris, Librairies-imprimeries réunies (ancienne maison Quantin), 1893, cité dans Patrick BELLEVAIRE, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858-1906*, Editions Robert Laffont, Collection Bouquins, Paris, 2001, p. 344 pages.

l'armée japonaise a été instruite par les officiers allemands, celle-ci a perdu ses qualités originelles.

Depuis sa germanisation, on la dirait composée de petits soldats de plomb marchant avec une régularité compassée sous laquelle disparaissent les qualités natives du guerrier japonais. L'officier moderne a quitté avec l'armure ancienne la vieille tactique nationale ; encore mal préparé à l'étude des sciences nouvelles, il se perd au milieu des problèmes stratégiques dont il cherche vainement la solution. Capitaine, il conduira fort bien sa compagnie et, général, sa division ; cela est l'A B C du métier. Mais sortez-le des marches et contremarches banales pour le placer, comme aux grandes manœuvres, en face d'une armée ennemie, il y a bien des chances pour que, son manuel à la main, il reste fort embarrassé dans la direction d'opérations imprévues. [ ... ] Ils [les Japonais] ne sont pas aguerris et longtemps encore resteront en cet état, car je ne les vois pas trop débarquant en Chine pas plus d'ailleurs que je ne vois les Chinois opérant une descente au Japon.<sup>127</sup>

Les projections de Jean Dhasp apparaissent aujourd'hui hautement hasardeuses, la suite des événements ne lui donna pas raison. Il nuance néanmoins ses propos dans les lignes qui suivent. Il évoque l'énorme effort du Japon en matière budgétaire pour se doter d'une armée puissante. Il rapporte plus loin les propos d'un officier japonais, recueillis lors de son séjour dans l'Empire du Soleil Levant, qui lui signale les ambitions de son pays sur la scène internationale :

Un officier japonais me disait l'autre jour : « Nous serons bientôt plus forts que vous à tous les points de vue, car nous ne prenons des civilisations avec lesquelles nous sommes en contact que la quintessence. En matière militaire, par exemple, nous avons pris ce qu'il y a de mieux chez vous et chez les autres : mes bottes sont autrichiennes, mon uniforme français, mon képi allemand, etc. ».<sup>128</sup>

Jean Dhasp ironise alors sur les prétentions de cet officier arguant que les choses ne sont pas aussi simples. Ainsi, à travers son écrit, il ne favorise pas la prise de conscience par les nations occidentales du développement d'un nouveau Japon.

Pourtant, une dizaine d'années plus tôt, les écrits de Pierre de Lapeyrère, attaché d'ambassade qui séjourna au Japon entre 1880 et 1882, auraient pu alarmer l'opinion française. En 1883, dans son ouvrage *Le Japon militaire*<sup>129</sup>, il décrit l'ancienneté et la vigueur du sentiment militaire au Japon.

L'histoire du Japon n'est qu'une longue suite de guerres, ou étrangères, ou civiles. De là une sorte d'entraînement continu qui fait du peuple japonais une nation entreprenante, batailleuse par excellence. Combattre est pour les

---

<sup>127</sup> Jean DHASP, « Le Japon contemporain », *op. cit.*, p. 950.

<sup>128</sup> *Idem.*, p. 951.

<sup>129</sup> Pierre de LAPEYRERE, *Le Japon militaire*, Paris, Editions Plon, Nourrit et Cie, 1883, 195 pages.

Japonais plus qu'une habitude : c'est un besoin. De tout temps ils ont été rompus à tous les exercices du corps et ont mis leur fierté à prouver leur souplesse, leur adresse, leur vigueur corporelle et leur courage.<sup>130</sup>

L'auteur souligne ensuite l'importance du thème militaire dans l'art japonais. Les pièces de théâtre honorent bien souvent d'anciens héros de l'armée. Les dessins laissent voir des guerriers armés jusqu'aux dents. Il nous explique qu'il existe une ferveur presque religieuse des Japonais pour le métier des armes :

Les Japonais professent en outre un culte véritablement religieux pour leurs héros. Très fréquemment, ils se réunissent en pèlerinages nombreux, et se rendent, par longues troupes, dans les cimetières, à l'effet d'honorer la mémoire des morts tombés pour la patrie. Des parfums sont brûlés sur les tombeaux, et les pèlerins agenouillés semblent, dans leur attitude extatique, chercher à puiser dans une mystérieuse incantation les mêmes sentiments de courage et de dévouement à la patrie qu'ils sont venus honorer.<sup>131</sup>

En 1894, Amédée Baillot de Guerville, familier des milieux diplomatiques, confirme les qualités militaires des japonais. Il a visité le Japon en 1891 afin d'organiser la venue de ce pays à l'exposition universelle de Chicago dont il est alors commissaire honoraire. Il y séjourne à nouveau en 1894 et 1895. Dans son ouvrage intitulé *Au Japon*<sup>132</sup>, il souligne à quel point les Occidentaux méconnaissent l'Empire du Soleil Levant.

Des centaines de livres ont été écrits, dans toutes les langues, sur le Japon et ses habitants, et cependant, si incompréhensible que cela soit, il n'y a pas de pays plus méconnu, plus incompris, pas de pays dont l'Européen et l'Américain soient plus ignorants. Aujourd'hui encore, on rencontre des gens du monde, intelligents et instruits, qui parlent indifféremment du Chinois ou du Japonais, les confondant avec une ignorance extraordinaire.<sup>133</sup>

Malgré ces avertissements, l'Europe et le monde sont surpris par la défaite russe face au Japon perçu encore comme petit et faible. L'une des dernières productions de ce Japon d'images d'Épinal est réalisée en 1905, alors que la guerre fait rage. E. Pontis et E. Sylveracus publient à cette date une pièce de théâtre qui a pour contexte la guerre russo-japonaise : *Ko-Tsio, épisode dramatique de la guerre russo-japonaise*.

La pièce met en scène un américain alcoolique, des attachés d'ambassade français et russe nommés Paul et Boris, d'abominables et sanguinaires officiers japonais et de jolies petites femmes d'Extrême-Orient qui ne pensent qu'à s'offrir aux mâles occidentaux, à

---

<sup>130</sup> Pierre de LAPEYRERE, *Le Japon militaire*, Paris, Editions Plon, Nourrit et Cie, 1883, cité dans Patrick BELLEVAIRE, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858-1906*, Editions Robert Laffont, Collection Bouquins, Paris, 2001, p.949.

<sup>131</sup> *Idem.*, p.949.

<sup>132</sup> Amédée BAILLOT de GUERVILLE, *Au Japon*, Paris, Alphonse Lemerre, 1904, 284 pages.

<sup>133</sup> *Idem.*, p.951.

trahir leur pays afin de rejoindre Paris. Les auteurs imaginent donc des personnages éminemment caricaturaux. Les Japonais y apparaissent belliqueux à l'extrême. Ainsi s'exprime l'amiral Yamata qui s'apprête à attaquer la flotte russe :

Mort aux Russes ! Criez ! Hurlez ! Japonais ! Les membres du Mikado ne finiront plus comme les plumes du héron agitées par le vent du nord ! Le Japon se réveille, Kamoura ! La voix des vieux ancêtres les a arrachés au sommeil ! Dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être, résonneront dans tout le Japon les trois coups de canon attendus par le peuple, avec l'impatience féroce du tigre prêt à se jeter sur sa proie, ces trois coups de canons retentiront dans le monde entier, la vieille Europe elle-même tremblera peut-être... Une aurore glorieuse se lève ! Demain, nous aurons la Corée et la Mandchourie ! Après-demain la Chine marchera derrière nous et restaurée par nos mains nous donnera 400 millions de soldats que nos fils conduiront à l'assaut de l'Europe ! Jaunes contre Blancs ! En route ! En route les guerriers !<sup>134</sup>

Alors qu'il s'apprête à faire sauter la poudrière russe de Port-Arthur, Kamoura croise Paul et Boris, les deux attachés d'ambassade, qui le menacent. Il éclate alors de haine.

Si vous faites le moindre mouvement, je fais feu et je provoque l'explosion ; que m'importe la vie à moi, volontiers je l'offre en échange pour l'anéantissement de vos races maudites ; qu'importe la vie, si ma mort peut assurer le succès des miens, Bouddha m'en tenir compte et me récompenser en conduisant les hordes jaunes à l'assaut des villes européennes, il faut que les chevaux de nos soldats, les roues de nos canons dégouttant de sang des infidèles creusent de rougeâtres sillons dans l'Europe tout entière et culbutent, dans la fange et la boue, votre Christ maudit pour n'y laisser resplendir que l'image de Bouddha triomphant.<sup>135</sup>

L'image dressée des Japonais est terrifiante. Habités par un sentiment d'abnégation totale, ils sont prêts à combattre jusqu'à la mort. Dans cette œuvre, la victoire de leur race et de leur culture ainsi que la destruction de l'Europe apparaissent comme leur unique mobile. Les jeunes japonaises réussissent à sauver la situation en trahissant leur pays afin que la situation tourne à l'avantage des Russes. A la fin de la pièce, Boris lève son verre à la Russie et à la France et déclare :

La route de Paris ne sera libre que lorsque les Jaunes auront définitivement été battus.<sup>136</sup>

La pièce perd rapidement de son actualité. Néanmoins, elle trompe les esprits, en faisant du militaire japonais, un être habité de haine irrationnelle. Or le conflit contre la

---

<sup>134</sup> E. PONTIS et E. SILVERCRUYS, *Ko-Tsio, épisode dramatique en quatre actes de la guerre russo-japonaise*, Nancy, P.Scheffer, 1904, 44 pages.

<sup>135</sup> *Idem.*

<sup>136</sup> *Idem.*



Russie avait été préparé avec rigueur par les soldats du Mikado. Une telle œuvre souligne le décalage important entre l'image véhiculée du Japon et la réalité. Cela explique pourquoi la chute de Port-Arthur surprend véritablement l'Occident en 1905.

La défaite de la Russie a une portée symbolique forte. René Pinon ne s'y trompe pas. Il prend la mesure de l'événement et sait en situer la portée dans l'évolution des rapports entre les continents. Il écrit ainsi dans *La Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juin 1905.

Cette date du 2 janvier, où a été signée la capitulation de Port-Arthur restera dans l'histoire : elle marque le point précis où s'arrête la courbe ascendante de l'expansion européenne ; et si, dans l'armée vaincue, il s'est rencontré quelque philosophe, il aura pu dire comme Goethe à ses compagnon de bivouac, le soir de Valmy : « De ce lieu et de ce jour, commence une ère nouvelle de l'histoire du monde et vous pourrez dire : j'y étais ». Quand les historiens de l'avenir voudront fixer par un grand événement, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, c'est sans doute la prise de Port-Arthur qu'ils choisiront ; de ce point comme de la ligne de faite qui sépare les vallées de deux grands cours d'eau, ils montreront d'un côté le grandiose essor de la conquête européenne et de l'autre ils auront à décrire les réactions nationales, l'émancipation des peuples d'Asie et d'Afrique, l'Europe expropriée de ses sciences, de ses méthodes, de ses industries, vaincue par ses propres armes et peu à peu refoulée dans son antique domaine.<sup>137</sup>

René Pinon affirme plus loin que cet événement intéresse de nombreux Français. La guerre russo-japonaise constitue pour tous un sujet de discussions, d'inquiétudes. Selon lui, la question du Péril jaune est même évoquée jusqu'au fin fond des villages d'Europe.

Il est vrai que la question de la guerre russo-japonaise constitue un sujet de préoccupation qui dépasse le cadre des diplomates, des hommes politiques ou des journalistes intéressés par les questions internationales.

L'affrontement entre la Russie et le Japon inquiète. En France, l'engagement d'Eugène Carrière, peintre de renom du début du XX<sup>e</sup> siècle, symbolise l'opposition au conflit. Sa détermination à dénoncer l'absurdité de cette guerre concourt au fait que l'opinion publique française est sensible à ce sujet. La lecture de l'article de Sylvie Le Gratiot, « Entre humanisme et pacifisme : Eugène Carrière » est à ce sujet très instructive<sup>138</sup>. Elle indique qu'en 1904, le peintre organise un comité d'artistes engagés, décidés à militer contre la guerre russo-japonaise. L'homme est convaincu que « toute philosophie doit mener à l'action »<sup>139</sup>. Le groupe est étroitement soutenu par Anatole France. Profondément humaniste, Eugène Carrière milite ardemment contre cette violence absurde et collective

---

<sup>137</sup> René PINON, « Après la chute de Port-Arthur », *Revue des deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juin 1905, p.158-189.

<sup>138</sup> Sylvie Le GRATIOT, « Entre humanisme et pacifisme : Eugène Carrière », dans *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, Editions Kailash, Paris, 2005, pp. 283 à 296.

<sup>139</sup> Eugène CARRIÈRE, *Ecrits et lettres choisies*, Paris, Mercure de France, 1907, 2<sup>ème</sup> éd., p 75.

que constitue la guerre. Il défend l'idée que la guerre n'oppose pas les Russes aux Japonais, mais les partisans de la guerre de chacune des deux nations. Eugène Carrière se mobilise car, à ses yeux, le conflit oppose deux grandes civilisations sur le plan culturel.

Il est en effet collectionneur d'estampes japonaises et fréquente des écrivains russes. Il a aussi une grande admiration pour Léon Tolstoï dont il a réalisé une lithographie intitulée *Hommage à Tolstoï*. L'acharnement avec lequel le peintre milite et la façon avec laquelle la presse nationale relaie ses agissements en faveur de la paix entre les deux nations, souligne le fait que les Français s'intéressaient au conflit alors qu'on est tenté d'imaginer aujourd'hui que cette guerre lointaine ne préoccupait pas nos compatriotes.

Ce conflit, qui se déroule à l'autre bout du monde, est d'ailleurs l'un des premiers à avoir été suivi avec autant de passion. Le rôle joué par les reporters de guerre qui disposent alors du télégraphe pour diffuser leurs informations dans le reste du monde est déterminant. Les événements sont pour la première fois relayés en direct, presque heure par heure. La guerre russo-japonaise apparaît de ce fait comme une guerre d'un type nouveau sur le plan de l'information. Le choc de la défaite d'un peuple blanc contre un peuple jaune est amplifié par cette nouveauté.

La mobilisation contre la guerre russo-japonaise n'est donc pas qu'une affaire d'intellectuels. Ces derniers cherchent à y associer l'opinion publique française. Ainsi, le 12 février 1905 est organisé au Trocadéro un grand meeting qui prend la forme d'une manifestation de bienfaisance. Artistes et hommes politiques se succèdent à la tribune : Eugène Carrière, Anatole France, la chanteuse Séverine, Frédéric Passy. Des poèmes sont lus par Gémier et Jane Rabuteau du théâtre de l'Odéon, par Jeanne Delvau et De Max de la Comédie Française, agrémentés de la participation lyrique de Blanche Coulon de l'Opéra Comique dans *L'Attaque du Moulin*, d'après Zola et Alfred Bruneau. Dans l'assistance, on remarque de nombreuses têtes pensantes : Aristide Briand, Georges Clemenceau, Jean Jaurès, Paul Painlevé, Paul d'Estournelles de Constant<sup>140</sup>.

Il est surprenant de voir au début du XXe siècle, des personnalités de la société civile, comme on les qualifie aujourd'hui, se mobiliser contre la guerre. Il est étonnant de constater que dans une France souvent raciste un tel combat puisse trouver un écho important et que le soutien populaire à la Russie a finalement été limité. Cela est peut-être en partie lié à l'action de la diplomatie japonaise qui a œuvré pour donner une image respectable de son armée.

---

<sup>140</sup> « Au Trocadéro », *L'Aurore*, 14 février 1905.

### 3) Des Japonais désireux de cultiver une image de respectabilité sur la scène internationale

Au début du XXe siècle, les Japonais sont bien conscients que leurs ambitions peuvent effrayer le monde « blanc », le monde occidental. Aussi, sont-ils désireux d’agir sur la façon dont ils sont perçus par les nations se considérant comme civilisées.

Les travaux réalisés par Rotem Kowner, directeur des recherches relatives au Japon à l’Université de Haïfa en Israël, sont passionnants et riches de renseignements à ce sujet. Rotem Kowner nous apprend que bien avant la guerre russo-japonaise, les Japonais sont habités par le désir d’apparaître civilisés aux yeux de l’Occident. L’objectif premier est de lutter contre le fait qu’en Occident les soldats nippons sont perçus comme couards, fourbes et efféminés.

Dès la fin du XIXe siècle, le gouvernement japonais développe une véritable campagne de communication afin d’agir sur l’image que son armée offre à l’étranger. L’objectif est de montrer au monde que les soldats japonais, s’ils sont valeureux et de grande qualité, sont avant tout des hommes, respectueux des adversaires et des conventions militaires internationales. Le Japon tient à avoir, sur la scène internationale, l’image d’une puissance comparable à celle des puissances traditionnelles.

La campagne japonaise destinée à promouvoir une image respectable du Japon en Occident commença en 1898, quand un petit groupe de fonctionnaires du ministère des Affaires Etrangères engagea une surveillance systématique de l’image du Japon dans l’opinion publique occidentale à travers la presse. Cherchant à être admis dans le groupe des nations développées et civilisées, la Japon prit un rôle actif dans l’élaboration de son image en Occident. Le premier objectif de la campagne japonaise était de lutter contre l’image tenace selon laquelle les Japonais étaient faibles, efféminés et seulement à moitié civilisés. Le second objectif était d’atténuer les critiques internationales relatives au comportement brutal de l’armée japonaise durant la guerre sino-japonaise, celle-ci s’étant développée après le massacre de civils chinois à Port-Arthur et d’œuvrer contre l’inquiétude croissante dans le monde à l’égard de la nouvelle armée japonaise. Le Japon souhaitait aussi atténuer les oppositions internationales qui s’étaient développées à son endroit après la guerre contre la Chine et qui s’étaient traduites par la perte de la plupart de ses bénéfices du fait des agissements des puissances européennes.<sup>141</sup>

Ce programme se poursuit les années suivantes et prend une forme très organisée. Ainsi, en 1900 est mis en place en Europe et aux Etats-Unis un programme destiné à rassembler des informations sur l’image du Japon dans ces deux continents. Un responsable

---

<sup>141</sup> Rotem KOWNER, « Becoming an honorary civilized nation : remaking japan’s military image during the russo-japanese war, 1904-1905 », *The Historian*, p.21.

est nommé pour chaque zone avec la charge de collecter toutes les informations possibles relatives à l'image du Japon et l'objectif de diffuser dans ces pays développés la ligne officielle du gouvernement japonais. Les Japonais mettent donc sur pied une véritable stratégie de communication pour diffuser une image avantageuse de leur pays.

La guerre contre la Russie, qui doit mettre à nouveau le Japon sur le devant de la scène internationale doit être l'occasion de gérer à nouveau habilement cette image. Cette guerre est l'une des premières où les grands reporters de guerre sont présents en grand nombre. Aussi le Japon saisit-il cette occasion pour maîtriser le mieux possible sa communication. Les reporters étrangers sont plus nombreux du côté japonais. Ils viennent par bateau alors que pour se rendre sur le front du côté russe, il faut faire le long et pénible voyage par le Transsibérien.

Les correspondants de guerre qui vinrent au Japon, la plupart étaient de célèbres reporters de guerre, étaient accueillis chaleureusement et conviés à des fêtes et des banquets. De peur que les étrangers découvrent leurs secrets militaires, les Japonais les tenaient loin des zones de combat sous un étroit contrôle. Peu à peu, les reporters étrangers protestèrent en dénonçant le manque de liberté dont ils jouissaient pour exercer leur métier correctement. Les Japonais durent céder et laissèrent des journalistes approcher les zones de combats. Ces derniers soulignèrent leur bravoure, leur rigueur et la qualité de leur entraînement.<sup>142</sup>

Parmi ces reporters, se trouve Jack London envoyé par le *San Francisco Examiner*. Il est alors déjà un écrivain reconnu. L'ensemble des articles qu'il publie alors a été regroupé en 1970 aux Etats-Unis sous le titre *Jack London Reports* et traduit en français en 1982 sous le titre *La Corée en Feu*<sup>143</sup>. Le grand reporter y souligne bien les tracasseries de l'administration militaire qui l'empêche d'approcher le front et il manifeste dans ses articles son indignation et son irritation. Venu pour voir la guerre, pour approcher les soldats à l'action, pour tutoyer la mort, il constate que l'action de la censure japonaise engendre à son tour la mort, celle du reportage, celle de la vérité. Il se dit « tué » comme écrivain. Néanmoins, les semaines passant, London entrevoit le fait que la guerre qu'il est venu voir n'est sans doute pas celle qui se déroule réellement. Il avait, avant sa venue en terre japonaise, l'idée de grands combats et de massacres et il lui apparaissait que dorénavant l'art de la guerre ne se pratique peut-être plus ainsi. La guerre a changé de forme. Elle est au XXe siècle insaisissable, invisible, basée sur l'évitement des armées et sur la capacité à esquiver les coups.

---

<sup>142</sup> Frederick McCORMICK, *The tragedy of Russia in the Pacific Asia*, New-York, 1907, vol. 2, p. 324.

<sup>143</sup> Jack LONDON, *La Corée en feu*, Paris, 1982, Editions 10/18, 325 pages.

Le massacre décidait autrefois du résultat des guerres, l'éventualité d'être massacré décide du résultat des guerres d'aujourd'hui. En bref, les merveilleuses et horribles machines de guerre actuelles ratent leur but. Faites pour tuer, leur principal résultat est de rendre le massacre tout à fait inhabituel.<sup>144</sup>

A la fin du printemps 1904, néanmoins, les autorités japonaises permettent à London d'approcher des combats. Il en observe davantage les conséquences que les déroulements. Il est alors confronté à un sentiment paradoxal : lorsqu'il accompagne le contingent japonais, il se sent plus proches des Russes, des « Blancs ». Il reconnaît aussi le fait qu'il se sent peu sensible à la mort des soldats japonais. Il l'explique en partie par le fait que les Japonais eux-mêmes semblent moins sensibles à la mort que les Occidentaux. En fait, les efforts des autorités japonaises pour améliorer leur image dans le monde occidental en accueillant des correspondants de guerre sont sans effet sur Jack London : il ne parvient pas à se départir du racisme latent qui anime sa pensée. En caricature d'homme blanc, il élabore d'ailleurs des hiérarchies entre les différents peuples d'Asie et là, les Japonais réussissent leur pari. Ils apparaissent dans la classification de London en première place. London nuance parfois ses propos et reconnaît au détour de certains articles qu'entre l'homme blanc et l'Asiatique la difficulté réside le plus souvent dans une incapacité à se comprendre du fait de l'éloignement culturel plutôt que du fait d'une réelle question d'infériorité ou de supériorité de races :

La principale difficulté, avec un interprète coréen, est de le faire penser, ne serait-ce que par lui-même. Mais, avec un interprète japonais, la principale difficulté est de l'empêcher de penser à votre place. En outre, l'interprète japonais est un Asiatique. Il ne comprend pas plus le processus intellectuel d'un Blanc que ce dernier ne comprend le sien.<sup>145</sup>

Toujours dans un souci de développer une image positive, les Japonais accueillent à bras ouverts les missionnaires et les sœurs américaines qui désirent venir soulager les blessés et les prisonniers de guerre. Les autorités japonaises ont pris conscience que ces derniers véhiculeront de ce fait, par la suite, une image positive des Japonais. Elles tentent de développer auprès de ces étrangers l'idée qu'il ne s'agit ni d'une guerre raciale ni d'une guerre religieuse, mais bien d'un différend territorial<sup>146</sup>. Ces missionnaires apparaissent en

---

<sup>144</sup> Claude MOUCHARD, « Tout voir de ses propres yeux? Jack London Ecrivain correspondant de guerre », dans *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, op. cit., pp.34-35.

<sup>145</sup> Jack LONDON, "Interpreters and how they cause troubles", article date du 8 mars 1904, dans le *San Francisco Examiner*, dans LONDON Jack, *La Corée en feu*, Paris, 1982, Editions 10/18, 325 pages.

<sup>146</sup> Joseph Michel HENNING, « Race, religion and civilization : the United states and Japan », in KOWNER Rotem, « Becoming an honorary civilized nation : remaking japan's military image during the russo-japanese war, 1904-1905, *The Historian*, p.22.

quelque sorte instrumentalisés et on observe dans leurs récits et leurs correspondances le fait qu'ils offrent à leurs compatriotes une image positive des Japonais.

Ashmead-Bartlett, correspondant de guerre pour un journal britannique, souligne l'humanité des Japonais. Il loue leur respect de l'ennemi, en particulier envers les prisonniers de guerre. Rappelons qu'en 1864, les Japonais ont signé la convention de Genève relative aux règles concernant les prisonniers de guerre, ainsi que la déclaration de Bruxelles de 1874 et celle de la Hague de 1899. Il apparaît que les Japonais respectent scrupuleusement les prescriptions et les dispositions de ces différents traités. Ils cherchent d'ailleurs à avoir le maximum de témoins pour observer leur attitude hautement « civilisée ». Frédéric McKenzie, reporter américain, souligne le respect des Japonais à l'endroit des Russes blessés ou prisonniers.

Un Japonais dont l'uniforme indiquait qu'il était un haut-officier s'en approcha [un officier russe blessé] et s'adressa à lui avec gentillesse et respect dans sa langue maternelle. [...] Les infirmiers japonais traitaient les blessés de leur camp et les blessés russes de la même manière.<sup>147</sup>

Le docteur Seaman, médecin anglais, rapporte, lui, l'histoire d'un soldat russe blessé qui a reçu une lettre du ministre japonais de la Marine. Ce dernier y exprime le souhait de voir le blessé se rétablir rapidement<sup>148</sup>. Les observateurs occidentaux évoquent à de nombreuses reprises la compassion des Japonais pour les blessés et les prisonniers russes. Il semble qu'ils ne se montrent jamais arrogants avec les 72 000 prisonniers russes. Ainsi, après leur victoire à Port-Arthur, les soldats japonais attendent que les Russes se retirent de la ville pour y entrer. Les Japonais apparaissaient ainsi à dessein comme des hommes respectueux et de ce fait respectables.

On rapporte à l'époque dans la presse avec quelle élégance le général Maresuke Nogi traite le général Anatoli Stoessel après le siège de Port-Arthur. Après sa victoire, le général japonais diligente le capitaine Tsunda auprès du général russe et de sa femme afin d'organiser leur rencontre. Le général Maresuke Nogi, qui témoigne d'un esprit généreux, fait demander à l'officier russe quelles mesures peuvent être prises afin d'améliorer leur séjour. Il lui fait porter le lendemain 24 poulets, 12 bouteilles de vin et 12 de champagne<sup>149</sup>. Ne pas humilier les battus et respecter la hiérarchie militaire semble animer les actions des autorités japonaises.

---

<sup>147</sup> Frederic McKENZIE, in KOWNER Rotem, *op. cit.*, p. 24.

<sup>148</sup> Louis Levingstone SEAMAN, *From Tokio through Manchuria with the Japanese*, New-York, 1905, p.63.

<sup>149</sup> Ellis ASHMEAD-BARTLETT, *Port-Arthur : the Siege and Capitulation*, W. Blackwood and sons, Londres, pp. 393-398.

En France, Armin Vambéry en 1904, souligne aussi le respect dont les Japonais témoignent à l'égard des prisonniers russes. Il indique que ces derniers ont très souvent indiqué dans leur courrier le caractère exemplaire du traitement qui leur est réservé.

Mais mieux que dans le sanglant métier de la guerre, les Japonais se distinguent sur le terrain de l'humanisme, comme il en résulte des lettres enthousiastes des prisonniers et des blessés russes tombés aux mains des Japonais. Ils ne trouvent presque pas d'expression pour louer la propreté et l'ordre régnant dans les hôpitaux japonais de Tokyo, Hiroshima et Matsujama, les soins pressés des infirmiers et l'habileté des médecins [...].<sup>150</sup>

Le rôle joué par la Croix Rouge japonaise créée 18 ans plus tôt est aussi essentiel pour donner un caractère « civilisé » à l'attitude de l'armée japonaise. Des représentants de cette institution sont autorisés à se rendre dans les camps de prisonniers russes. Ethel McCaul, l'une des inspectrices, témoigne alors de la qualité des conditions de vie réservées aux Russes. Elle constate dans le plus grand camp, celui de Mastuyama sur l'île de Shikoku, que les soldats du Tsar sont traités avec soin et qu'ils semblent en bonne santé. Ces observations<sup>151</sup> sont corroborées par les remarques du docteur Seaman qui se rend lui aussi dans différents camps de prisonniers<sup>152</sup>. McCaul écrit d'ailleurs :

Dans le traitement de leurs ennemis, les Japonais montrèrent la grandeur de leur civilisation. Les Russes étaient accueillis comme des invités, non comme des prisonniers de guerre.<sup>153</sup>

S'il y a un pays où l'image du Japon ne semblait pas avoir évolué avant la guerre, c'est la Russie. Il apparaît avec le recul que cela ait pu constituer un avantage pour l'armée japonaise. En effet, l'image que Nicolas II avait des Japonais en 1904 explique certainement le fait qu'il ait négligé ou sous-estimé la valeur de cette dernière. La victoire du Japon sur la Chine en 1895 et le rôle important joué par les soldats du Pays du Soleil Levant durant la guerre des Boxers auraient dû l'alarmer davantage. Ainsi, il apparaît qu'en Russie les actions développées par les Japonais pour modifier le regard qu'on portait sur eux en Occident n'avaient pas porté leur fruit.

Aussi la victoire japonaise, si elle en surprit certains et moins d'autres, eut de nombreuses conséquences quant à l'image du Japon et des Japonais dans le monde mais aussi quant au poids de ce pays en Asie et dans l'aire pacifique.

---

<sup>150</sup> Armin VAMBERY, *Le péril jaune, étude sociale*, Edition Gustave Ranschburg, Budapest, 1904, p. 37.

<sup>151</sup> Ethel McCAUL, *Under the Care of the Japanese War Office*, p. 201.

<sup>152</sup> Louis Levingstone SEAMAN, *op. cit.*, pp.62-63.

<sup>153</sup> Ethel McCAUL, *op. cit.*, p. 203.

#### 4) Les conséquences de la victoire d'un peuple « jaune » sur un peuple « blanc »

La première des conséquences, c'est le fait que l'on ne peut plus soutenir une prétendue infériorité de la « race jaune ». Les Japonais en adoptant le matériel occidental et en appliquant ses techniques militaires ont écrasé l'armée russe. L'écrasement de l'armée du tsar constitue la première conclusion que tire Anatole France et il s'en réjouit. Le regard porté par l'écrivain français sur la guerre russo-japonaise a été étudié dans un article publié dans *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, par Marie-Claire Bancquart<sup>154</sup>. Elle signale que dès la signature de l'alliance entre la France et la Russie, Anatole France témoigne de beaucoup de réserve. Il est en particulier sceptique quant à l'engouement des foules pour l'accord entre les deux pays.

Il serait convenable de montrer à la Russie et au Tsar une sympathie moins bruyante et une amitié plus discrète. Connaissons nos amis, mais restons silencieux. Sans doute l'amitié de deux grands peuples est un beau spectacle. Mais il faut se méfier un peu de la diplomatie des foules. La politique étrangère est tenue, même dans une démocratie à beaucoup de secret. [...] La Russie, dont l'amitié nous est justement précieuse, nous serait, il faut bien le dire, en cas de guerre d'un secours plus tardif et plus incertain que le sentiment populaire ne l'imagine.<sup>155</sup>

Ce manque d'engouement pour l'accord s'explique surtout par le fait qu'Anatole France, membre du parti socialiste, voit d'un mauvais œil le pouvoir autocratique du Tsar<sup>156</sup>. Anatole France est un homme engagé, dreyfusard, profondément anticlérical, partageant les idées de Jaurès. Si l'égalité sociale constitue une de ses préoccupations, il s'engage aussi pour la défense des minorités : Arméniens, Macédoniens, Juifs roumains... Il est intimement convaincu de l'égalité des hommes. Pour lui, la défaite russe de 1905 souligne à la fois la faiblesse d'un allié qu'il avait indiquée dès l'origine, mais aussi le fait qu'il n'existe pas de hiérarchie entre ce qu'on appelait alors les races.

En 1903, il rédige un roman d'anticipation : *Sur la Pierre Blanche*. L'œuvre est publiée en avril et mai 1904 dans *L'Humanité*. Cette première version, qui évoque le monde en 2370 est modifiée par France fin 1904. Il y insère un nouveau chapitre IV qui figure dans la version définitive publiée en 1905. Ce chapitre, évoque la guerre russo-japonaise. Cette guerre y apparaît comme un tournant dans la « rencontre » entre les peuples, une étape vers une forme de mondialisation des relations, un moment essentiel dans l'histoire de

---

<sup>154</sup> Marie-Claire BANCQUART, « Anatole France et la guerre russo-japonaise »,

<sup>155</sup> Anatole FRANCE, *L'Univers Illustré*, 22 août 1891.

<sup>156</sup> Anatole FRANCE, *Œuvres*, éditions par Marie Claire Bancquart, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t.III, 1995.



l'humanité. Ce chapitre est présenté sous la forme d'une discussion qui se déroule à Rome entre Joséphin Leclerc, « attaché d'ambassade en congé », Nicole Langelier « de la vieille famille parisienne des Langelier, imprimeurs et humanistes », Goubin, « licencié ès lettres », Jean Boilly, ingénieur et Hippolyte Dufresne, « qui avait des loisirs et aimait les arts ». Le conflit confirme les convictions profondes de France et, même s'il a été opposé à la guerre alors qu'elle faisait rage, il se réjouit de son issue. C'est à Nicole Langelier que revient la tâche d'exprimer les pensées personnelles d'Anatole France dans cette fiction.

Disons donc une fois la vérité. Cessons un moment de nous flatter. La vieille Europe et la nouvelle Europe (c'est le vrai nom de l'Amérique) ont institué la guerre économique. Chaque nation est en lutte industrielle avec les autres nations.

Nous avons enseigné aux Japonais le régime capitaliste et la guerre. Ils nous effraient parce qu'ils deviennent semblables à nous. Et vraiment c'est horrible.<sup>157</sup>

L'idée avancée par Anatole France est intéressante. La peur du Japon au début du XXe siècle repose sur un effet de miroir. Le Japon fait peur à l'Occident car il est à son image : impérialiste, bien armé et arrogant.

Dès septembre 1904, dans un long article intitulé *Paradoxe sur la guerre russo-japonaise*, publié dans le journal de gauche viennois *Neue Freie Presse*, Anatole France évoque les enjeux du conflit. La défaite russe, alors envisageable, constituerait un des grands moments de l'histoire du monde. Ce serait en effet la première fois que les nations chrétiennes européennes, habituées à mener des guerres coloniales contre des nations militairement incapables de se défendre, se trouveraient confrontées à un peuple d'une autre « race ». Cette guerre serait d'un genre nouveau.

Il convient, dans ces sortes de guerres que l'Européen attaque avec de l'artillerie et que l'Asiatique ou l'Africain se défende avec des haches, des flèches, des masses, des sagaies et des tomahawks. On admet qu'il se soit procuré quelques vieux fusils à pierre et des gibernes ; cela rend la colonisation plus glorieuse. Mais en aucun cas, il ne doit être armé ni instruit à l'euro-péenne.<sup>158</sup>

Dès les premiers combats, France souligne le fait qu'en cas de victoire, le Japon deviendrait le symbole de la possible émancipation des peuples opprimés par l'emprise blanche sur le monde. Pour l'écrivain, il n'y a pas risque d'un péril jaune, il s'agit en fait d'un rééquilibrage de la situation. La domination des Blancs sur le monde ne peut se

---

<sup>157</sup> Anatole FRANCE, *Sur la pierre blanche*, dans *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, op. cit., pp. 297-306.

<sup>158</sup> Anatole FRANCE, *Trente ans de vie sociale*, Editions du seuil, Paris, 1971, t. I, p. 258-263.

prolonger et il s'agit d'un précédent appelé à se reproduire car il est dans l'ordre normal de l'évolution du monde. Humaniste, antiraciste et hostile aux politiques expansionnistes occidentales, Anatole France pressent avec beaucoup d'avance les guerres de décolonisation.

Je ne sais pas qu'elle sera l'issue de la guerre [...]. Mais si le Japon rend les Jaunes respectables aux Blancs, il aura grandement servi la cause de l'humanité et préparé à son insu, et sans doute contre son désir, l'organisation pacifique du monde.

On mesure alors l'esprit utopique de France. La victoire du Japon sur la Russie sert à ses yeux la cause de toutes les nations opprimées par la colonisation. L'Empire du Soleil Levant entre ainsi dans le concert des nations. De petit pays lointain mâtiné d'exotisme avant la guerre, le Japon devient alors une puissance d'Extrême-Orient respectable et respectée. L'irruption du Japon sur la scène internationale invite l'Occident à repenser, à long terme, ses politiques coloniales et à envisager de manière nouvelle la répartition des différentes zones d'influence dans l'aire pacifique. On sait pourtant aujourd'hui que, par la suite, le Japon ne se comporta pas en leader des nations colonisées. Au contraire même ! Il s'appliqua plus tard, avec une violence considérable, à se constituer un large empire colonial en Asie, imitant les erreurs de l'Occident.

La victoire japonaise de 1905 a une autre conséquence importante : les citoyens japonais deviennent des citoyens comme les autres. René Pinon exprime très bien les enjeux de cette situation nouvelle et le premier de ceux-ci est le principe de réciprocité qui s'applique à la suite du conflit dans les relations entre le Japon et les pays occidentaux :

Comment les Etats-Unis et l'Australie prétendraient-ils encore interdire l'entrée chez eux des émigrants nippons et chinois ? La puissance qui a pris Port-Arthur et infligé aux armes européennes le premier échec grave qu'elles aient subi depuis des siècles n'admettra pas longtemps que ses nationaux, ou même que les Chinois dont elle se fait la protectrice, restent soumis à un régime spécial d'exclusion et de défiance. Affranchir les « Jaunes » de toute ingérence de l'étranger « blanc », les faire triompher dans la lutte économique comme ils viennent de triompher dans la lutte militaire, les émanciper à tous les points de vue, leur assurer la suprématie dans les mers orientales et l'empire du Pacifique, tel sera, tel ne peut pas ne pas être le programme des Japonais victorieux.<sup>159</sup>

Cet argumentaire est repris aux Etats-Unis par l'écrivain Homère Lea. Celui-ci tente de mettre en garde ses compatriotes contre l'émergence de la menace que constitue le Japon moderne. Dans *Valor of Ignorance*, qu'il écrit pour les écoles de guerre et pour les Californiens déjà sensibilisés au problème, il imagine même possible la conquête par les

---

<sup>159</sup> René PINON, dans Jacques DECORNOY, *op. cit.*, p. 142.

Asiatiques de la Californie et de l'Etat de Washington. Dans cet ouvrage, il souligne l'enjeu que constitue la domination du Pacifique :

L'Océan Pacifique représente plus de 34 % de la surface du monde ; sur ses berges, on ne trouve pas seulement plus de la moitié de la race humaine, mais aussi deux tiers des ressources sous-exploitées de l'univers qui sont situées dans les pays qui mouillent ses eaux. C'est cette vaste combinaison d'hommes et de richesses inexploitées qui donne au Pacifique sa vraie signification. La future domination politique, militaire et industrielle du monde par une nation ou une coalition de nations, prendra sa source dans cette région du Pacifique.<sup>160</sup>

Homère Lea n'est pas alors le seul à imaginer l'Asie en mesure de déborder ses frontières naturelles. A la même époque en France, certains commencent à croire à cette hypothèse, ils imaginent alors la constitution d'une grande coalition asiatique dirigée contre le monde occidental, à l'image de la coalition des puissances en 1900.

## 5) L'improbable coalition militaire des peuples d'Asie

Une nouvelle inquiétude apparaît alors : la possible coalition des peuples jaunes. Le Japon pourrait constituer la tête et la Chine le corps d'une vaste puissance extrême-orientale. Cette éventualité est évoquée avant la guerre russo-japonaise même si les prédispositions des militaires chinois à combattre sont souvent l'objet de controverses.

L'idée selon laquelle les Chinois sont par nature pacifiques est en particulier celle de Jean Hess. Jean Hess s'appuie sur la philosophie chinoise qui prône le respect de la vie. Il avance comme argument le fait que la mentalité pacifique des Chinois est si forte qu'elle a, par le passé, « absorbé les plus militaires des conquérants »<sup>161</sup>. C'est ce que peuvent laisser penser les propos du marquis Tseng rapportés par Max Leclerc dans un article publié dans *La Revue des Deux-Mondes*. Tseng affirme que « les Chinois n'ont jamais été une race agressive » et que la Chine n'est pas animée de « cette soif de conquête qui caractérise d'autres nations »<sup>162</sup>. Paul d'Estournelles de Constant partage cette analyse :

La civilisation [...] si cupide et si ambitieuse soit-elle, ne transformera pas les mœurs chinoises, pacifiques depuis des siècles comme les nôtres sont conquérantes.<sup>163</sup>

---

<sup>160</sup> Homère LEA, dans Jacques DECORNOY, *op. cit.*, p. 153.

<sup>161</sup> Jean HESS, « En Chine », *op. cit.*.

<sup>162</sup> Max LECLERC, « L'Emigration chinoise et les relations internationales », *op. cit.*.

<sup>163</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, Préface de THÉRY Edmond, *op. cit.*, p. 20.

En 1900, dans leur ouvrage *La Chine qui s'ouvre*, René Pinon et Jean de Marcillac<sup>164</sup> partagent aussi l'idée que par nature les Chinois n'aiment pas la guerre et que l'idée d'aller conquérir des territoires lointains leur est totalement étrangère.

C'est devenu un lieu commun de parler du péril jaune. On se souvient de ce dessin où l'empereur Guillaume II symbolisait la menace de l'invasion jaune prête à fondre sur l'Europe et à terminer par un engouffrement général nos querelles intestines. Ainsi conçu, le danger jaune n'existe pas. Les Chinois sont il est vrai, trois cent cinquante ou quatre cents millions ; répandus sur l'Europe, ils la submergeraient. Mais tous sont ou de petits propriétaires cultivant avec amour et profit un minuscule coin de terre, ou de petits commerçants absorbés dans leur négoce, ou encore des ouvriers accomplissant, avec une inlassable patience, les plus humbles besognes. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une invasion faite par un peuple de petits propriétaires ou de petits commerçants. Le danger jaune n'est pas là.<sup>165</sup>

Le prétendu esprit pacifique prêté aux Chinois est remis en cause en 1906 par Fernand Farjenel, auteur de nombreux articles dans la presse sur la Chine. Celui-ci est pourtant accrédité par les faciles victoires des Européens et des Japonais en Chine. Néanmoins, pour lui, l'histoire des relations internationales entre la Chine et le reste du monde, depuis la première guerre de l'opium, ne doit pas aveugler l'Occident. Il ne faut pas porter un regard distrait et à courte vue sur l'histoire militaire chinoise. Il est nécessaire de prendre davantage de recul. L'histoire sur la longue durée permet de constater que la Chine peut être une grande puissance militaire et le Chinois un soldat de qualité.

La Chine militaire est évoquée en 1906 par le capitaine Henri d'Ollonne, ancien chargé de mission en Chine par le gouvernement français, dans un ouvrage intitulé *La Chine novatrice et guerrière*<sup>166</sup>. Il y réalise un développement sur le caractère symbolique de la Grande Muraille de Chine. Cette construction apparaît, à ses yeux, comme l'image de l'intelligence stratégique des Chinois. Pour Henri d'Ollonne ce qui frappe à l'étude de l'histoire de Chine, c'est le caractère guerrier de son peuple. Il rappelle que les Occidentaux qui ont combattu ou qui ont encadré des soldats chinois ont tous loué leurs qualités militaires.

Huit ans plus tôt, A. Nogues, journaliste qui s'intéresse aux questions diplomatiques, adopte une analyse un peu différente. Il développe l'idée selon laquelle les armées sont des corps vivants dont la santé évolue. Aux périodes d'affaiblissement succèdent celles où la

---

<sup>164</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, Perrin et Cie Editeurs, Paris, 1900, 306 pages.

<sup>165</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, op. cit., p. 10.

<sup>166</sup> Henri d'OLLONNE (Capitaine), *La Chine Novatrice et Guerrière*, Paris, Armand Colin, 1906, 319 pages.

santé est éclatante. Nogues nous rappelle qu'en 1848, l'armée prussienne, devenue si puissante en cette fin de siècle, fut battue par les Danois. Il nous rappelle aussi que Gengis Khan, dont l'empire s'agrandit avec une rapidité incroyable, lutta pendant vingt-cinq ans contre la Chine avant de la dompter. Cela démontre bien, pour lui, le fait que les Chinois ne sont pas hermétiques au maniement des armes. Il précise :

Ce qui importe, c'est le caractère de la race. Il en est de pusillanimes dont on ne tirera toujours que des soldats inférieurs, les habillerait-on, selon une parole célèbre, de bleu, de vert ou de rouge. [...] Mais le Chinois n'est pas de cela. Il a plus qu'aucun autre l'indifférence devant la mort. Il est respectueux et discipliné par son éducation. Son adresse manuelle, sa patience, son intelligence lui permettront de se servir des armes perfectionnées de la façon la plus redoutable. Il est sobre et plus endurant que qui que ce soit.<sup>167</sup>

Les Célestes peuvent aussi être habités d'un fort sentiment patriotique selon Jean-Marie de Lanessan, naturaliste et homme politique français, ancien gouverneur de l'Indochine<sup>168</sup>. Il affirme même qu'il n'y a peut-être pas d'autre peuple au monde où ce sentiment soit si vivace. Pour lui, les Chinois sont unis par la « race » et par la culture. Il ne nie pas les nuances, les différences régionales. Il indique seulement que face à un agresseur étranger commun, les différends régionaux qui existent en temps de paix disparaissent pour laisser la place à l'unité. Combattre sur leur sol natal décuple leur détermination. Au regard de ses propos, l'armée chinoise apparaît comme une force de défense plutôt que comme une force capable d'aller combattre sur des terres lointaines.

Au contraire, la notion de patriotisme est étrangère aux Célestes pour Lucien Saignes, journaliste spécialiste de l'Inde et de la Chine. L'Empire est trop étendu et par conséquent les Chinois n'ont pas le sentiment d'appartenir à une même communauté. La diversité des dialectes aussi témoigne à ses yeux de l'absence d'unité. Il apparaît de ce fait utopique d'imaginer la création d'une armée nationale comme nous la comprenons en Occident. Pour Lucien Saignes, l'exemple du Japon, qui a constitué une puissante armée animée par un esprit patriotique, ne peut s'appliquer à la Chine<sup>169</sup>. La question de l'importance du sentiment patriotique en Chine et de l'aptitude des Chinois à devenir de bons soldats n'est donc pas tranchée.

Pour certains, il suffirait de montrer aux Chinois la direction à prendre et le Japon est en mesure de s'en charger. Nous avons vu plus haut qu'une alliance sino-japonaise, est

---

<sup>167</sup> A. NOGUES, « La future question d'Orient », *Revue Française*, n° 236, août 1898, p. 453, A.D.S., 12 J 283.

<sup>168</sup> Jean-Marie de LANESSAN, « Le Japon et les jaunes », *Le siècle*, 27 août 1903, A.D.S., 12 J 288.

<sup>169</sup> Lucien SAIGNES, « Les périls jaunes : militaire, économique, artistique », *La politique économique*, 6 juin 1901, A.D.S., 12 J 288

envisagée par Ulysse Leriche dès 1895. Les Chinois pourraient, selon lui, proclamer le Mikado empereur de Chine et du Japon. Cette nouvelle puissance serait en mesure de conquérir l'ensemble du continent asiatique. Et rien ne dit qu'elle s'arrêterait là. Ulysse Leriche imagine alors, de façon paradoxale, le démembrement de l'Europe. Il faut donc empêcher le Céleste Empire de s'armer, de s'organiser comme l'a fait le Japon.

En 1906, le capitaine Henri d'Ollonne confirme le rôle joué par les Japonais dans la formation des soldats de l'Empire du Milieu. Si des militaires japonais sont présents sur le sol chinois, il indique aussi que plus de 2 000 jeunes militaires chinois sont en formation au Japon. Des officiers nippons encadrent des soldats dans des écoles militaires en Chine. Dès 1903, Jean-Marie de Lanessan avait déjà souligné l'importance du lien existant entre les deux armées<sup>170</sup>. Il constatait alors que la guerre sino-japonaise de 1895 avait favorisé cette évolution. Modernisée, l'armée japonaise pourrait se lancer à la conquête de territoires nouveaux. Le spectre du péril jaune militaire apparaît donc à la lecture de ces propos.

Paul d'Estournelles de Constant semble partagé quant à cette question d'une armée chinoise organisée par le Japon. Il adopte deux positions différentes. Comme nous l'avons vu plus haut, en 1901, dans la préface de l'ouvrage d'Edmond Théry, il déclare que le péril militaire n'est pas réellement à craindre. Dans le même document, quelques pages plus loin, et dans les colonnes du journal *Le Temps*, il concède que le péril militaire peut constituer une éventualité. Il est possible que les Chinois acceptent un jour la domination nipponne. Ils y trouveront sans doute un intérêt, une source de régénération. Ils achèteront des armes dont ils sauront mieux se servir cette fois. Le député sarthois rappelle, à ce sujet, que pendant la guerre des Boxers, lors de la bataille de Tien-Tsin, les Chinois ont montré les progrès accomplis dans le domaine militaire.

Paul d'Estournelles de Constant partage ainsi l'idée que les Chinois ne sont pas aussi pacifiques qu'on s'accorde alors à le dire. Armés et bien encadrés, ils peuvent constituer une puissance redoutable. Selon lui, il ne faut pas se leurrer avec des clichés trop faciles. Il défend l'idée selon laquelle le soldat chinois est endurant, courageux, « indifférent aux privations, aux souffrances, et même à la mort »<sup>171</sup>. Après la guerre des Boxers, le député fléchois rappelle que, quelques années auparavant, on ironisait en Occident sur la valeur du soldat japonais qu'on se plaît depuis à admirer. A ses yeux, ses contemporains ont la mémoire courte et ne tirent jamais d'enseignements des expériences vécues. Et

---

<sup>170</sup> Jean-Marie de LANESSAN, « Le Japon et les jaunes », *op. cit.*.

<sup>171</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le Péril jaune », *Le Temps*, *op. cit.*

d'Estournelles de rappeler que ces progrès ont été réalisés, d'une certaine manière, grâce à l'Europe.

L'amour de l'argent, le besoin de vendre des canons et des cuirassés  
l'avaient emporté chez nous sur l'instinct de conservation.<sup>172</sup>

En effet, si le Japon est, pour de nombreux observateurs, le pays appelé à épauler les Chinois dans leur développement militaire, une autre puissance, la plus redoutable de toutes peut-être, semble aussi amenée à jouer ce rôle déterminant : cette puissance, c'est l'industrie de l'armement. Celle-ci ne peut résister au formidable marché chinois comme l'évoque, en 1905, le journaliste Hardouin. Faisant fi du sentiment national, motivés par des bénéfices immédiats, les marchands de canons occidentaux se livrent à un commerce que l'instinct de conservation devrait leur interdire<sup>173</sup>. Hardouin, dans son article très sarcastique, n'en tire pas de conclusions aussi alarmantes. Cette situation aura pour principale conséquence de provoquer des conflits entre les puissances asiatiques. C'est bien d'ailleurs à l'époque ce qu'illustrent les nombreuses guerres entre puissances extrême-orientales. La modernisation et l'occidentalisation du Japon se traduisent par l'adoption d'un comportement proche du comportement des puissances occidentales : le désir d'accroissement territorial. Hardouin conclut ses propos par cette phrase très cynique : « Heureux Asiatiques, comme vous allez être heureux une fois entrés dans les voies de la civilisation européenne ».

En France, certains s'inquiètent aussi du rôle joué par l'Allemagne dans l'armement et la formation de l'armée chinoise moderne. En 1903, Raoul Allier, dans le journal *Le temps*, s'inquiète de l'activité prodigieuse avec laquelle la Chine, depuis la révolte des Boxers, s'applique à réorganiser ses forces militaires. Les Chinois semblent avoir pris conscience de la nécessité de s'organiser à l'européenne comme l'ont fait les Japonais. Raoul Allier, dont l'article repose sur la lecture d'un texte du général Frey paru dans *La Revue des Deux Mondes*, insiste en particulier sur le rôle d'entraînement joué par Tchang-Tchi Tong, vice-roi des deux Hou, convaincu de la nécessité de transformer l'armée de l'Empire du Milieu. Tchang-Tchi Tong œuvre en particulier à la réhabilitation, dans son pays, du métier des armes. Il est attentif à la qualité du recrutement des hommes dans les différents corps d'armée.

L'article évoque aussi la personnalité du célèbre Yuan Chi-Kaï, gouverneur du Chan-Toung, qui s'applique alors depuis plusieurs années à faire évoluer l'armée de sa province. Raoul Allier rappelle que cette armée nouvelle n'a pas pris part aux combats de

---

<sup>172</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, préface d'Edmond THÉRY, *op. cit.*, p. 26.

<sup>173</sup> HARDOUIN, « Propos d'un Parisien », Journal non identifié, 21 septembre 1905, A.D.S., 12 J 284.

1900 au grand bonheur des généraux de la coalition internationale qui en redoutaient la puissance. Yuan Chi-Kaï était en effet conscient que la Chine ne pouvait être victorieuse face à huit puissances et il refusa de faire participer ses hommes aux combats. Comme d'Estournelles, Raoul Allier constate que les puissances occidentales semblent tout faire pour que la Chine devienne forte.

Celles-ci [les puissances occidentales] se disputent l'honneur de fournir à la Chine des officiers instructeurs et le profit de lui vendre des armes et des munitions. Je ne sais pas si l'on n'avait jamais vu des nations déployer un tel zèle pour développer les forces militaires d'une autre. C'est touchant !<sup>174</sup>

En 1906, Fernand Farjenel évoque aussi les progrès réalisés par l'armée chinoise. Il indique alors que recommencer la marche sur Pékin avec les mêmes effectifs qu'en 1900, serait désormais impossible.

D'ailleurs, dès 1896, Alphonse Allard, député socialiste qui porte un intérêt nourri aux questions d'Extrême-Orient, signale que les Chinois commencent à produire leurs propres armes modernes : canons, fusils et navires<sup>175</sup>. Soucieux de perfectionner leurs armes, ils viennent visiter les fonderies françaises. C'est ce que l'on découvre à la lecture d'une coupure de presse, datée de 1903, conservée par Paul d'Estournelles de Constant. Une mission d'études, envoyée par le gouvernement chinois, arrivée par train spécial au Creusot, visite les usines Schneider, accompagnée de délégués du ministère des affaires étrangères et du ministre de Chine à Paris. La Chine est donc bien sur la voie de la modernisation de son équipement militaire et cherche à être indépendante dans ce domaine.

Pour Fernand Farjenel, il ne faut pas s'inquiéter de cette situation. Cette évolution est légitime. Il est normal que les Célestes souhaitent « s'affranchir du joug d'autrui ». Les Occidentaux doivent en prendre acte. Ils doivent aussi comprendre pourquoi la Chine a tardé à se moderniser.

Sa population s'est développée à un tel point que l'énormité de sa masse est devenue à elle seule une protection. Et de plus, la supériorité de sa civilisation eut pour résultat l'absorption des vainqueurs par les vaincus. [...] L'absence d'ennemis extérieurs puissants pendant les derniers siècles, en n'obligeant plus une partie importante de la population à prendre les armes, a affaibli l'esprit militaire et guerrier.

La démographie particulière de la Chine constitue en effet pour elle un atout stratégique. Si elle n'apparaît pas comme une menace pour les autres pays, la Chine semble

---

<sup>174</sup> Raoul ALLIER, « La Chine qui s'arme », *Le Temps*, 11 août 1903, A.D.S., 12 J 284.

<sup>175</sup> Alphonse ALLARD, « Le péril jaune, le caractère, la cause, le remède », *Revue générale*, Bruxelles, avril 1896, 24 pages, A.D.S., 12 J 284.



néanmoins inattaquable, impossible à conquérir. Constituer une armée solide et moderne pourrait surtout lui permettre de se rendre maître de son territoire rogné de toutes parts par les puissances impérialistes. Elle semble néanmoins peu encline à réaliser des conquêtes lointaines. Pourtant, dans la littérature populaire le mythe du péril jaune militaire apparaît au début du XXe siècle.

#### **D) Quand la crainte du péril jaune militaire apparaît dans la littérature populaire**

Au début du XXe siècle, l'actualité en Extrême-Orient retient fortement l'attention de l'opinion publique française. Du domaine de l'information et du débat relatif aux perspectives diplomatiques, la question du péril jaune passe dans le domaine de la fiction. On a évoqué plus haut le fait que les œuvres de Loti avaient considérablement influencé l'image que l'on avait en France du Japon. On peut donc légitimement penser que ces œuvres, relatives au péril jaune militaire, eurent une influence sur l'opinion publique.

##### **1) Le soulèvement asiatique contre les Européens présents en Extrême-Orient**

C'est le 25 août 1900 que l'hebdomadaire *Le Monde Illustré*<sup>176</sup>, offre à ses lecteurs, un récit d'anticipation ayant pour titre : « La Chine et l'Europe en l'an 2000 ». Le document comprend 21 pages in octavo. Il est composé de texte, de 12 grandes illustrations et d'une carte. Henri de Noussane, auteur prolifique de la fin du XIXe siècle dont les écrits sont le plus souvent relatifs aux sujets d'actualité, en est l'auteur. *Le Monde Illustré* était à l'époque largement diffusé. Aussi, on peut penser que, par le biais de telles publications, la menace d'un péril jaune militaire est peu à peu passée dans les esprits.

La fiction d'Henri de Noussane commence le matin du 1<sup>er</sup> janvier 2001, à Pékin. La ville peuplée de 7 950 375 âmes, selon le recensement de 1997, est la ville la plus « colossale de l'univers ». L'auteur use de nombreuses précisions numériques afin de rendre son récit réaliste. Précision curieuse, ce jour-là, il fait doux à Pékin qui se trouve, nous rappelle l'écrivain, à la latitude de Naples. L'auteur a-t-il déjà anticipé le problème du réchauffement climatique ? Non. Cette précision hasardeuse témoigne plutôt, de sa part, d'une surprenante méconnaissance du rigoureux climat continental qui caractérise la

---

<sup>176</sup> Il s'agit du journal dans lequel avait été publiée en 1895 la gravure allégorique commandée par l'empereur d'Allemagne intitulée par le Péril jaune.

capitale chinoise en hiver. Il néglige le fait que la ville chinoise et la ville italienne bien qu'à la même latitude n'aient pas le même climat.

Pékin est alors sillonné par un métropolitain et un tramway électrique. Certains Pékinois se déplacent en voiture électrique. L'habillement des Chinois combine tradition et influence européenne. Ainsi, la Chine s'est modernisée et son développement est proche de celui des grandes nations occidentales.

En ce premier janvier 2001, le narrateur, un journaliste français qui observe Pékin depuis un aéronef, constate une agitation inhabituelle aux abords de la Cité interdite. Les ambassadeurs présents à Pékin se rendent ce jour-là, comme chaque année, au palais impérial pour la « cérémonie des compliments du nouvel an » et de nombreuses rues sont fermées à la circulation. Ces compliments s'adressent à l'empereur de la nation sino-japonaise. Les deux pays n'en forment alors plus qu'un depuis 1950. C'est une dynastie japonaise qui gouverne depuis lors les deux nations. Un grand nombre d'agents des forces de l'ordre assure la sécurité. Des militaires, lourdement armés, sont aussi présents. La discipline règne. A l'arrivée au palais des ambassadeurs, contre toute attente, l'empereur de Chine n'est pas là. L'ambassadeur de France, le petit-fils de Paul Cambon, demande alors des explications au ministre chinois des Relations extérieures. Ce dernier lui apprend que l'Empereur est contrarié par un contentieux frontalier entre son pays et la colonie française du Tonkin. L'empereur, influencé par le puissant « parti militaire sino-japonais » entend régler ce problème par la force. Henri de Noussane reprend à son compte l'idée que la présence française loin de la métropole peut être source de conflit. Dans le même temps, l'ambassadeur de Russie apprend que l'empereur de Chine est décidé à « rompre tout contrôle européen » et veut « la Chine aux Chinois et pour la race jaune seule tout ce qui est l'Asie ». Les diplomates découvrent par la suite qu'ils sont retenus dans le palais impérial et qu'ils ne peuvent donner l'alerte au monde civilisé en utilisant les « postes électro-optiques ».

L'empereur apparaît par la suite. Il prononce alors un discours dans lequel il retrace les relations entre l'Asie et l'Europe. Il souligne l'euro-péanisation de son continent et affirme qu'il est temps alors pour son pays de prendre son indépendance, d'occuper la place qui aurait toujours dû être la sienne. L'empereur souligne par la suite le surpeuplement de son pays et la nécessité pour son peuple d'étendre son territoire. Les puissances occidentales sont alors priées de quitter dans les trois mois qui suivent l'ensemble des territoires qu'elles dominent en Asie. La Grande-Bretagne doit évacuer Hong-Kong. La France doit quitter le

Tonkin, l'Annam et la Cochinchine. Ainsi, le discours de l'empereur constitue une véritable déclaration de guerre. L'empereur ajoute :

Rendez-vous compte que mis sur le pied de la même civilisation que l'Europe, l'idée ne nous est point venue d'aller nous établir sur vos domaines naturels, et que vous n'êtes pas à votre place sur les nôtres.<sup>177</sup>

Les ambassadeurs disposent de huit jours pour quitter la Chine. Ils parviennent à regagner leur ambassade sans être inquiétés physiquement par une foule chinoise au « patriotisme affiné par la civilisation »<sup>178</sup>, heureuse de voir les représentants de l'Occident sur le départ.

Huit années après la publication du texte d'Henri de Noussane, la menace du péril jaune militaire est reprise sous la plume du romancier Emile Driant (1855-1916), qui écrit sous le pseudonyme de Capitaine Danrit. Danrit publie une trilogie au titre évocateur : *L'invasion jaune*. Emile Driant, gendre du général Boulanger, est député de Nancy. Cette trilogie est un des éléments qui permet de comprendre la nature de la menace asiatique ressentie par les Français au début du XXe siècle. Sans être un écrit inoubliable, les trois romans, richement documentés et illustrés, parviennent à captiver le lecteur.

L'intrigue se déroule une dizaine d'années après la guerre russo-japonaise. L'auteur ne donne pas de date précise. La mobilisation « jaune » est organisée par un général japonais dont le fils et le gendre ont perdu la vie lors de la guerre russo-japonaise. Cet homme, le général Yukinaga est à la tête de la société secrète du Dragon dévorant. Habité par un désir de vengeance, ce général parvient à fédérer autour de son projet les puissantes sociétés secrètes chinoises en les dressant contre la dynastie Qing. Il réussit aussi à infiltrer le monde industriel et financier américain. De ce fait, c'est la puissante machine industrielle américaine qui, dans ce roman, arme les hordes asiatiques contre leurs cousins européens. Le Capitaine Danrit s'applique là à critiquer le capitalisme qu'il considère sans morale car il repose, selon lui, sur l'avidité de ses acteurs mus uniquement par le seul appât du gain.

C'est à un jeune député, Robert Hardy, que revient la charge, dans le roman, d'alerter l'opinion publique française sur le danger asiatique. C'est à la Chambre qu'il prononce des discours sur ce thème. On peut y voir une sorte de Paul d'Estournelles de Constant de fiction. La comparaison s'arrête là. Contrairement au député sarthois, Robert Hardy ne prêche pas la concorde par la conciliation entre les peuples, mais le militarisme et la préparation aux conflits futurs.

---

<sup>177</sup> Henri De NOUSSANE, « La Chine et l'Europe en l'an 2000 », *Le Monde Illustré*, 25 août 1900, n°2265, p.120.

<sup>178</sup> *Idem.*, p.121.

L'heure est grave, la Chine est en fermentation. La guerre à l'Europe est prêchée partout : dans les provinces, les vice-rois, les fou-taï, les tao-taï sont les complices d'une révolution qui se prépare et auprès de laquelle celle des Taï-pings sera un jeu d'enfant. [...] Messieurs, le lion endormi depuis des siècles est aujourd'hui réveillé, et que nous le voulions ou non, il faut regarder en face ce danger aussi effrayant que nouveau. [...] Ce n'est pas de notre Indochine qu'il s'agit : le Japon n'en fera qu'une bouchée quand il voudra. Non, c'est la ruée de l'Asie sur l'Europe qui va reprendre après six siècles s'assoupissement. Et en ce moment, ce n'est point pour nos colonies perdues d'avance que je crains, mais pour notre France que l'énormité des distances ne préservera point, de notre France, entendez-vous ?<sup>179</sup>

Pour des raisons multiples et diverses, Robert Hardy s'engage dans un voyage à travers l'Asie. Il doit relier Paris à Shanghai. Là, il découvre une Chine en pleine ébullition. Dans la province du Gansu, des forces armées considérables, encadrées par des officiers japonais, sont prêtes à aggraver l'Europe assoupie. La dynastie Qing a été renversée et les foules chinoises que Robert Hardy croise avec ses compagnons de route, apparaissent profondément hostiles aux « diables d'étrangers ». Les ressortissants européens présents en terre de Chine sont massacrés et un sort particulier est réservé aux représentants de l'église. Seuls les Anglais, alliés des sino-japonais sont épargnés. Tout au long du roman, les critiques à l'endroit des Anglais se multiplient. Il est vrai qu'on reprochait souvent à l'époque, aux Anglais, leur attitude équivoque à l'égard de la Chine.

Afin de rendre plus plausible son récit, le Capitaine Danrit multiplie les précisions géographiques. Il s'applique à expliquer la situation qu'il décrit en faisant appel à des événements historiques avérés et connus alors. Ainsi, il fait référence au dessin allégorique commandé en 1895 par Guillaume II et souligne le rôle essentiel de ce dernier dans la mise en garde de l'Europe quant à la menace asiatique<sup>180</sup>.

Un homme pourtant en Europe avait vu clair dès le premier jour, et dans une improvisation exaltée, Guillaume II avait, au reçu de la foudroyante nouvelle, prophétisé la lutte gigantesque et montré l'effort nécessaire.<sup>181</sup>

Les raisons des revendications chinoises et japonaises sont évoquées par Henri de Naussane. Elles sont exprimées, dans son récit, par la plume d'un journaliste de l'*International Journal* de Pékin qui critique le désir de conquête sans fin qui a animé l'action des Européens au siècle précédent. C'est l'attitude irresponsable et violente des Européens dans le passé qui justifie le soulèvement de l'Asie en l'an 2000.

---

<sup>179</sup> Capitaine DANRIT, *L'invasion jaune*, Edition illustrée par G. Dutriac, Paris, 1908, p. 46.

<sup>180</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, pp. 462 et 745.

<sup>181</sup> *Idem.*, p. 462.

Le droit est-il de votre côté [les Européens]? Est-ce l'exubérance de votre race, le trop plein de votre population qui vous contraignent à chercher en Asie des territoires nouveaux ? Non, certes.

C'était l'espoir du lucre, l'appât des dépouilles d'un peuple trop faible alors pour résister. Ce peuple se ressaisit et revendique le droit d'être maître chez lui. A-t-il tort ? [...] Que penseriez-vous, vous, Français, si, sous prétexte que notre civilisation est meilleure que la vôtre, nous allions débarquer des troupes chinoises sur un point de la côte française et que nous exigions la cession pour 99 ans de la presqu'île du Cotentin ; ou bien si, parce qu'il y a des brigands en Corse, nous nous emparions de cette île ? C'est pourtant ce que vous avez fait chez nous depuis deux cents ans ! Vous avez voulu vous approprier nos forêts, nos mines, le produit de notre sol. Comment appelez-vous cet acte dans votre langue ?<sup>182</sup>

Henri de Noussane invite le lecteur à changer de point de vue. Le procédé est intéressant et oblige, en 1900, à s'interroger sur la légitimité de la présence occidentale en Chine. Cet argumentaire devait pourtant peu troubler les Français de 1900 convaincus pour la plupart de la supériorité absolue de la civilisation occidentale sur la civilisation chinoise et du bien-fondé de la présence occidentale en Asie.

Le Capitaine Danrit ne cherche pas à justifier le soulèvement de l'Asie par les actes répréhensibles des Occidentaux. Comme on l'a vu plus haut, le mobile principal est une vengeance personnelle. Le général japonais Yukinaga a perdu son fils et son gendre durant la guerre russo-japonaise et il entend faire payer à l'Occident cette terrible épreuve. Pour la Capitaine Danrit, toutes les nations qui se portent bien sont naturellement tournées vers le désir de conquêtes territoriales. L'esprit militaire, le sentiment patriotique exacerbé et le désir de s'élever par le combat sont des indicateurs qui renseignent sur la vitalité des nations. L'agression de l'Europe par la coalition sino-japonaise n'apparaît justifiée que par la vulnérabilité du Vieux Continent. C'est uniquement parce qu'elle est faible que l'Europe s'expose aux prétentions asiatiques.

## **2) Une France affaiblie dans une Europe divisée**

La fiction d'Henri de Noussane est précédée d'une longue introduction rédigée par l'auteur, destinée à expliquer dans quelle mesure le récit qui suit peut un jour devenir réalité. Dans ces trois colonnes de présentation il insiste sur la situation en Chine en 1900. La guerre des Boxers vient alors de prendre fin avec la libération des légations de Pékin.

---

<sup>182</sup> Henri De NOUSSANE, *op. cit.*, p. 124.

De façon jamais plus angoissante, aujourd'hui, l'Europe civilisée n'a eu la sensation de la possibilité d'un réveil de la Chine. Le monstre a grondé il est encore debout, menaçant<sup>183</sup>.

Quelque nouveau Gengis-Khan n'est-il pas prêt à paraître pour lui montrer du doigt la proie à dévorer ?

L'Histoire se recommence. Regardons l'avenir en face et ne nions point que nos descendants puissent voir fondre sur eux les Mandchous et les Mongols.

Entraînée par un flot de conquérants de races, encadrée, dirigée par le Japon dominateur, la horde sans fin des Jaunes, décidée à combattre et assurée de vaincre par la force du nombre et le perfectionnement des armes, envahira l'Europe.<sup>184</sup>

Henri de Noussane souligne ensuite le fait qu'irréremédiablement la Chine va s'ouvrir aux nouveautés européennes, qu'elle va se moderniser et que bientôt elle rivalisera avec l'Europe. Alors, l'attitude condamnable de l'Europe à la fin du XIXe siècle à l'égard du Céleste Empire constituera un argument indiscutable pour justifier le désir de revanche des Chinois. Henri de Noussane s'en prend ensuite aux hommes politiques et aux diplomates français qui dénoncent le risque du péril jaune et n'agissent pas. Il souligne leur attentisme béat. Il ajoute :

Pérorons et écrivons à notre aise. Dans un siècle ou dans deux ou trois – qu'est-ce que cela au regard du temps ? – les Jaunes viendront jusqu'aux rivages de nos mers, détruisant nos cités, tuant et chassant nos races. Puis, rappelés vers l'Asie proprement dite, par l'attirance du sol d'origine, ils repartiront laissant la ronce croître où furent Berlin et Paris, villes lumières.<sup>185</sup>

Ce thème de l'inconséquence des hommes politiques à l'égard de la menace du péril jaune militaire se retrouve aussi dans l'iconographie populaire. Ainsi, en 1903 est diffusée, en France, une carte postale caricaturale sur ce sujet. Celle-ci, intitulée *Le réveil*, dessinée par un certain Bianco, représente les principaux responsables politiques européens endormis dans une sorte de dortoir tandis que des hordes de soldats asiatiques, descendant du ciel les armes au poing, ouvrent le feu sur eux<sup>186</sup>. Ce type de document participe aussi alors de la prise de conscience de l'existence du péril jaune militaire.

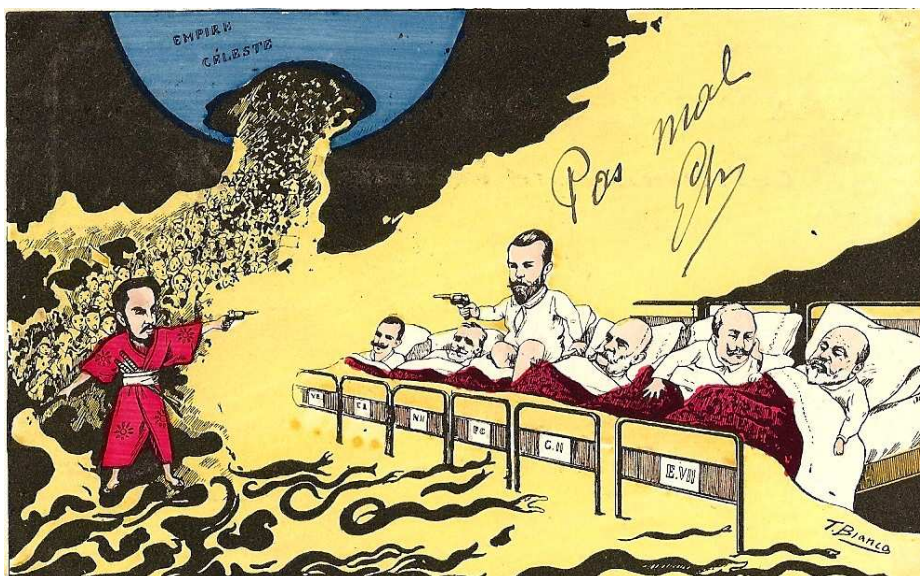
---

<sup>183</sup> Le document est publié alors que le soulèvement des Boxers en Chine n'est terminé que depuis le 15 août.

<sup>184</sup> Henri De NOUSSANE, *op. cit.*, p. 116.

<sup>185</sup> *Idem.*, p. 117.

<sup>186</sup> Collection personnelle de François Pavé.



Pour sa part, c'est dans le corps de son récit d'anticipation qu'Emile Driant réalise sa critique du régime parlementaire français. Le parlementarisme sombre selon lui dans le populisme. Constatation paradoxale de la part de l'auteur. Les élus du peuple, irresponsables, ne siègent que rarement au parlement et n'assument pas leurs responsabilités. Ainsi, la loi supprimant l'armée en France est votée par une majorité de 400 voix alors que 25 députés seulement sont présents dans l'hémicycle !<sup>187</sup>

Dans le premier tome, *La mobilisation sino-japonaise*, Danrit s'emploie à donner l'image d'une Europe et d'une France affaiblies, voire décadentes, incapables de pouvoir réagir à la menace asiatique que leur aveuglement ne leur permet pas de voir. Les Français, à l'image de leurs élus, y apparaissent préoccupés uniquement par de futiles questions.

Ce qui intéresse le Français, c'est la petite histoire du jour, le potin, comme ils disent ; ils en ont toujours un sur la planche : ils appellent cela la politique intérieure ; ils vivent sur eux-mêmes, s'imaginant d'ailleurs naïvement être l'objet de l'admiration du monde ; pourvu que les étrangers se plaisent à Paris et que la rente ne baisse pas trop, tout est pour le mieux dans ce monde frivole qui ne demande qu'à voir les choses en rose. Quand un des leurs évoque les progrès d'une puissance voisine, un orateur comme celui que vous venez de voir affirme avec tranquillité du haut de la tribune que la France est à la tête de la civilisation et qu'elle a simplement une avance de cinquante ans sur les autres peuples.<sup>188</sup>

La France est alors gouvernée par une majorité socialiste, qualifiée d'internationaliste par le narrateur. Pacifiste à l'extrême, habitée par un rêve de concorde universelle utopiste, c'est cette majorité qui entreprend de supprimer l'armée en France.

<sup>187</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p. 819.

<sup>188</sup> *Idem.*, p. 39.

L'ouvrage constitue donc une occasion pour critiquer l'idéologie socialiste. La prétendue menace asiatique apparaît comme un moyen de différencier bons et mauvais Français. Le leader socialiste du roman, antimilitariste, Jules Niemann, a un nom à consonance juive. A la xénophobie anti-asiatique de Danrit s'ajoute un antisémitisme réel. Par leur amour de la paix, par leur désir de limiter les dépenses militaires, les socialistes apparaissent comme les complices implicites des Asiatiques. Le leader socialiste est appuyé par un député d'extrême-gauche, Garignac, qui est par ailleurs membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient. L'antisémitisme d'Emile Driant est complété avec logique par le mythe de la conspiration maçonnique. Les opinions de l'auteur s'affichent au grand jour. C'est parce qu'elle est gangrenée de l'intérieur que la France lui apparaît vulnérable.

Henri de Naussane évoque aussi la réaction des puissances européennes. Celles-ci apparaissent incapables de s'unir. L'Allemagne, qui concentre alors ses efforts sur l'Afrique, refuse de s'engager. Les Etats-Unis dont la présence aux Philippines a été acceptée par la Chine adoptent une position neutre. L'Angleterre et la Russie refusent de coopérer. La France se voit dans l'obligation d'envoyer des troupes pour défendre ses positions au Tonkin. A l'unité asiatique, l'Europe oppose un front divisé.

### **3) L'Europe submergée par la déferlante asiatique**

Dans les deux fictions, l'Europe est incapable de se défendre face au tsunami asiatique qui prend bientôt la direction de l'Europe. La masse humaine que constitue la coalition militaire des deux grandes puissances extrême-orientales apparaît impossible à juguler.

Dans le texte d'Henri de Naussane, la guerre éclate le 21 janvier 2001 entre l'Angleterre et la Chine à la suite d'un incident dans le port de Hong-Kong. Le 26 janvier, la colonie britannique est bombardée par la flotte chinoise. Les Anglais ne peuvent résister et doivent abandonner leur possession. Ceux qui ne sont pas en mesure de fuir sont massacrés : hommes, femmes, blessés, enfants de plus de treize ans. Les plus jeunes sont vendus comme esclaves à Canton. La cruauté légendaire des Asiatiques est ainsi confirmée. Quelques jours plus tard, c'est la ville de Singapour qui est prise par les marins sino-japonais. L'armée sino-japonaise forte de 45 millions d'hommes ne compte pas s'arrêter là. Bientôt, elle se lance à la conquête de la Sibérie et fond sur la Russie. La guerre ne concerne plus uniquement les possessions occidentales en Asie. Il s'agit désormais d'une guerre des races.



La Chine est debout, en armes. Sur les routes, les voies ferrées, les fleuves, jour et nuit, par millions, les Jaunes s'acheminent vers le nord et l'ouest pour conquérir non seulement la patrie russe, la terre bénie de Dieu et qui est à nous et où dorment vos pères, mais encore l'Europe tout entière et après l'Europe, l'Univers !

Il est remarquable de constater à quel point Henri de Noussane, dans sa fiction, ne parvient pas à imaginer le fait que les autres peuples puissent se comporter, dans le futur, autrement que de la façon dont les peuples blancs se comportent à la fin du XIXe siècle. Il y a ici un effet de miroir. Il dépeint dans les comportements futurs supposés des Asiatiques l'attitude d'alors des Occidentaux. Comme un grand nombre de ses contemporains, il ne conçoit les rapports entre pays que sous l'angle de l'affrontement et de l'asservissement. Henri de Noussane souhaite faire réfléchir et aimerait agir. Il lui semble que l'union des nations civilisées face à l'Asie coalisée serait une solution.

Fraternellement unis, nous partirions pour aller partager, asservir et exploiter la Chine, et, avant de nous embarquer, nous traiterions une centaine d'illustres hommes d'Etat et profonds diplomates qui ont laissé le Japon se civiliser, la Chine organiser ses arsenaux et apprendre le combat en ordre dispersé, comme on traitait en 1893 les gens dont le civisme ne paraissait pas éclatant.

Si doux, si policés, si généreux que nous puissions nous vanter d'être, nous n'en traitons pas moins ces « ennemis de la patrie » à la chinoise : on leur coupait la tête. C'est à recommencer.

Henri de Noussane adopte un ton que l'on qualifierait aujourd'hui de populiste. Le scénario catastrophe qu'il imagine n'est pas destiné uniquement à distraire. Il doit amener à réfléchir et à envisager avec sérieux le risque d'un conflit avec l'Asie.

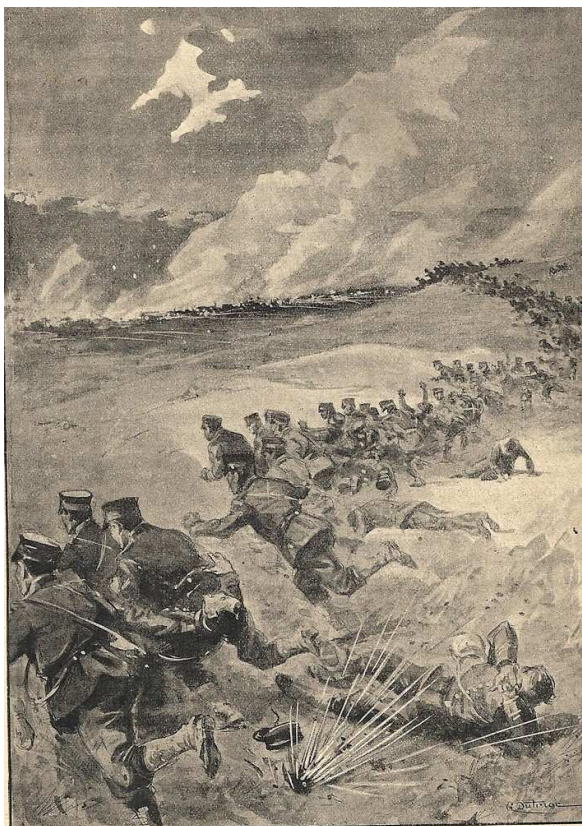
A la désunion des nations succède alors l'unité de la race blanche et de la chrétienté. Devant le flot venu d'Asie, la Russie s'effondre. Moscou est en feu. Une terrible gravure montre le peuple russe en fuite vers l'ouest. L'armée chinoise arrive bientôt jusqu'au Rhin. La France est menacée. Alors, comme par miracle, les Français repoussent l'offensive grâce à l'utilisation d'un explosif d'un nouveau genre qui foudroie les ennemis. Cette arme, « l'électricité atmosphérique »<sup>189</sup>, d'une efficacité redoutable, préparée dans le secret, anticipation de l'arme atomique, permet aux armées blanches de repousser les armées sino-japonaises dans le territoire qui était initialement le leur. La race blanche est sauvée grâce au génie français. On notera que le dénouement de l'histoire est très court. Henri de Noussane n'éprouve pas le besoin de nous narrer comment les Sino-japonais furent écrasés, massacrés

---

<sup>189</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p.132.

par les forces occidentales. Le fondement de son propos est bien de souligner la cruauté, la violence, la brutalité des Asiatiques.

Dans le roman du Capitaine Danrit, les Chinois traversent l'immense étendue qui les sépare de l'Europe en quelques semaines. Les troupes asiatiques sont comparées à un flot de grenouilles en route vers l'Occident bientôt submergé. Comparaison implicite aux plaies d'Égypte.



**Les troupes japonaises traversent la Sibérie. Illustration 84 page 665.**

Ils envahissent bientôt Moscou. Là, ils ne trouvent qu'un allié : la communauté juive :

Seuls quelques Juifs d'Oufa s'étaient aventurés jusqu'à Orenbourg et d'autres s'y étaient attardés à piller les maisons épargnées par l'incendie.

Leurs traditions de race leur avaient appris comment, en 1812, les habiles de leur peuple en Courlande, en Lithuanie, en Volhynie, avaient su prospérer et échafauder leur fortune dans le grand flux et le reflux des armées françaises de la Vistule à Moscou ; leurs ancêtres de Vilna avaient accueilli les blessés français de Napoléon, vainqueur à Smolensk et à la Moskowa ; ils les avaient jetés par les fenêtres dès que les Russes, aidés de l'hiver, avaient reparu dans leur ville.

Se mettre du côté du plus fort, sans être gêné par un faux sentimentalisme, leur avait toujours réussi.<sup>190</sup>

---

<sup>190</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p. 650.

C'est le Capitaine Danrit qui s'exprime à travers la voix du narrateur : nationaliste, populiste et antisémite. Il appartient à cette droite xénophobe antidreyfusarde du début du siècle. Il incarne vraiment la déplorable frange raciste de ceux qui craignent le péril jaune. La crainte du péril jaune se mêle alors à beaucoup d'autres peurs. Elle s'inscrit dans la logique traditionnelle des nationalistes, racistes et xénophobes de l'extrême-droite qui se caractérise par la peur de l'autre. Elle repose aussi sur une définition étroite de la France et sur l'idée qu'il a existé dans le passé, une France idéale, préservée de tout métissage<sup>191</sup>.

Pour rassurer un lecteur susceptible de partager ses pensées racistes et antisémites, Danrit nous apprend que les Juifs de Russie sont par la suite décapités par les Asiatiques. Il souligne ainsi la trahison éternelle qui caractérise, selon lui, la communauté juive et la cruauté légendaire des Asiatiques.

Les Asiatiques conquièrent bientôt toute l'Europe. Guillaume II prend part aux combats, mais les Allemands sont véritablement pulvérisés. Le corps de l'empereur d'Allemagne, réduit à néant, apparaît même introuvable à l'issue de la bataille.



**Guillaume II à la tête de son armée. Illustration 99 page 785.**

---

<sup>191</sup> Dans son article relatif au péril jaune, Régis Poulet accorde une place importante au roman du Capitaine Danrit<sup>191</sup>. On peut néanmoins constater qu'il n'évoque que très peu le caractère profondément raciste de l'œuvre. Il s'agit pourtant d'une dimension importante de la fiction de Danrit qui se révèle à la lecture complète de l'œuvre.

Le Fils du Ciel avait donné l'ordre, le soir même, qu'on lui apportât la tête du Kaiser. Mais ce fut en vain que mandarins, officiers, soldats et esclaves grattèrent le sol, soulevèrent des cadavres, dévisagèrent les morts. La suprême humiliation que les Jaunes imposent aux morts vaincus devait être épargnée au dernier des Hohenzollern. Trop de sabots de cheval avaient piétiné les cuirassiers blancs !

De l'étendard de l'Empire, du casque aux ailes d'or, du cerveau généreux qui avait conçu pour la grandeur de l'Allemagne et le bien de ses peuples tant de vastes pensées, il ne restait plus rien qu'un peu de sang, intimement uni pour jamais à cette terre de Prusse, berceau de l'Empire foudroyé.<sup>192</sup>

La France est soumise à son tour et Paris est occupée. Robert Hardy qui a été capturé en territoire chinois, au début du conflit, est ramené en France où il doit être exécuté. Par un hasard incroyable, il est fait prisonnier dans la Chambre des députés occupée par les forces sino-japonaises. En ce lieu, il assiste à des scènes inouïes.

Et certainement quelqu'un des Japonais avait, dans la salle de l'ancien parlement, expliqué aux autres ce qu'était cette Chambre des Députés français, car l'un d'eux, un petit sergent râblé, plus jaune que nature, aux yeux pétillants de malice, avait escaladé la tribune et gesticulait les deux bras étendus, mimant un discours au milieu des rires.

Robert en rentrant l'aperçut et son cœur battit violemment.

Quel jeu cruel du destin le ramenait là, dans cette enceinte où à la place même occupée par ce Nippon moqueur, il avait si souvent, si passionnément dénoncé le péril jaune !<sup>193</sup>

La France apparaît humiliée, abusée par la puissance asiatique. Les soldats de la coalition dorment dans ce lieu symbolique de la nation française. Certains s'y amusent des chants des eunuques qui racontent les histoires obscènes qui prennent place dans les « harems » chinois. Robert Hardy est médusé, choqué de voir sa patrie ridiculisée par un peuple sans morale. Mais, il a le sentiment qu'elle subit le « châtement » qu'elle méritait, car la « race blanche était condamnée : l'Europe était pourrie »<sup>194</sup>.

---

<sup>192</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p. 788.

<sup>193</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p. 818.

<sup>194</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p. 834.



**Soldat japonais parodiant les députés français. Illustration 103 page 817.**

Robert Hardy et celle qu'il aime parviennent à quitter Paris. Ils profitent de l'aide du père de cette dernière, un américain, qui organise une expédition nocturne dans la capitale pour les libérer. Paris est ensuite incendiée par les troupes d'occupation. L'Europe est mise à feu et à sang.

La fin imaginée par le Capitaine Danrit est fortement pessimiste. Pour des raisons multiples liées à des rivalités entre Japonais et Chinois, l'armée asiatique se retrouve rapidement sans chef. Elle sombre alors dans les excès les plus incroyables. Seule, la Perfide Albion se sort bien de la terrible aventure. Elle, qui par son commerce international avait œuvré à l'éveil du continent asiatique, observe « froidement », à l'abri de l'autre côté de la Manche, l'Europe disparaître. Selon l'auteur, elle attend son heure. L'heure à laquelle elle pourra étendre son impérialisme à ce qui reste de l'Europe. Le panel des idées défendues par le Capitaine Danrit est donc bien complet : après son antisémitisme, son antisocialisme, sa critique de la classe politique française, il manifeste ouvertement sa haine à l'égard de l'Angleterre, l'ennemie de toujours. Il dénonce aussi l'Entente cordiale signée quelques années plus tôt avec ce peuple sans parole.

Un espoir de voir renaître un jour « la plus grande France » apparaît néanmoins à la fin de l'ouvrage. Robert Hardy rejoint en Afrique du Nord les vrais Français, ceux qui ne se sont pas résignés et qui sont venus de l'autre côté de la Méditerranée pour préparer la revanche. Le Gouvernement provisoire français s'est alors établi sur le site de l'ancienne



Carthage. L'île de Djerba porte désormais le nom d'Ile de France<sup>195</sup>. Ces territoires qui constituent l'espoir de la France ont été débarrassés de tous ceux qui ont nui à la patrie : socialistes, internationalistes, francs-maçons, juifs, spéculateurs... C'est une France nouvelle, purifiée qui doit alors renaître à la suite du péril jaune militaire selon le capitaine Danrit.

Dans la fiction d'Henri de Noussane, la victoire de l'Europe sur l'Asie, due au génie français, débouche sur un monde nouveau, apaisé, dominé par la clairvoyance et la générosité de la race blanche. L'Europe par la force des choses a dû s'unir après le conflit. Les nations ont dû se rapprocher. Se projetant quelques années plus tard, l'auteur nous décrit un monde nouveau.

Des sphères d'influence, sagement délimitées, assurent à toutes les puissances des droits en rapport avec leur développement colonial. Une sage législation régleme l'exportation et l'importation asiatiques. Le Japon, définitivement séparé de la Chine, doit dépenser à l'intérieur sa fébrile activité. Les Parlements qu'il s'est donnés lui assurent une révolution tous les vingt ans. Il a cessé d'être un danger pour le monde occidental.

Quand à la vieille Europe, remise de ses blessures, elle est assoiffée d'entente et de paix, et ne rêve que d'organiser dans le monde le bonheur universel. En attendant elle a pris pour devise – qui l'eût cru ? – celle de l'industrielle Belgique au siècle précédent : « l'Union fait la force ».<sup>196</sup>

## Conclusion de la première partie

On constate donc que les relations entre l'Occident et la Chine, vieilles de deux mille ans connaissent une évolution particulière au XIXe siècle. L'Europe, animée par des préoccupations impérialistes, se lance alors à la conquête du reste du monde. Des idéologies nouvelles, basées sur la prétendue supériorité de la civilisation européenne, apportent une justification à cette évolution. L'Angleterre et la France se constituent de vastes empires coloniaux. La position particulière de la Chine, repliée sur elle-même, à l'écart du nouvel ordre mondial, paraît inacceptable aux puissances commerciales du Vieux Continent. La Chine est alors forcée de s'ouvrir, mais les Occidentaux constatent bientôt qu'ils ne peuvent s'imposer dans l'Empire du Milieu.

Son territoire immense et parfois inaccessible, sa population innombrable, l'ancienneté de sa culture et le sentiment d'appartenance nationale manifesté par les Chinois

---

<sup>195</sup> Capitaine DANRIT, *op. cit.*, p. 834.

<sup>196</sup> Henri De NOUSSANE, *op. cit.*, p.132.

expliquent que les puissances occidentales ne sont pas en mesure de mettre la Chine au pas. Grâce aux traités inégaux, elles obtiennent néanmoins toujours plus de concessions territoriales et commerciales des empereurs Qing, dynastie affaiblie à la fin du XIXe siècle. Pourtant, les Occidentaux demeurent en Chine dans une situation relativement précaire, précarité augmentée par le fait qu'ils ne sont pas unis face à la Chine qui sait profiter des tensions existantes entre eux. Les Chinois manifestent à l'endroit des « diables d'étrangers » un légitime sentiment xénophobe. La peinture allégorique commandée par l'empereur d'Allemagne en 1895 incarne la prise de conscience européenne qu'en Chine, l'Occident est confronté à des forces hostiles.

La guerre des Boxers cinq ans plus tard symbolise le fait que les Occidentaux ne sont pas en terrain conquis dans l'Empire du Milieu. Loin de chez eux, ils sont exposés aux éventuels soulèvements nationalistes chinois. L'union des puissances en Chine, éphémère, permet juste d'écraser les insurgés. Dans le même temps, les armées coalisées font vivre aux populations du nord de la Chine un véritable péril blanc militaire. Malgré ces événements, l'idée du risque de péril jaune militaire ne se développe que très peu en France, bien que sa province d'Indochine apparaisse potentiellement menacée par la Chine voisine.

Il faudra attendre la victoire sur les Russes du formidable petit Japon, qui en moins de cinquante ans a su s'industrialiser et réformer son armée, pour que la puissance militaire asiatique soit prise au sérieux. La guerre russo-japonaise constitue un véritable choc pour l'Occident. L'homme blanc, qui se perçoit jusque-là comme le « seigneur de l'espèce humaine », voit ses certitudes remises en cause. Le spectre du péril jaune militaire apparaît. Pourtant, au cours du conflit, le Japon fait tout pour développer l'image d'une nation respectable. Il souhaite que le conflit apparaisse comme un conflit aux causes territoriales et non comme une guerre des races. La victoire des Japonais fait naître chez certains Occidentaux la crainte qu'une vaste coalition asiatique puisse se constituer dans l'avenir. De nombreux témoignages, comme celui d'Auguste François, consul de France au Yunnan, indiquent en effet qu'après la guerre sino-japonaise, des soldats du Mikado instruisent les troupes chinoises dont l'équipement s'améliore. Conscients du manque de légitimité de la présence occidentale en Extrême-Orient, certains observateurs avertis estiment la constitution d'une vaste coalition militaire asiatique comme envisageable. La question devient l'objet d'une réelle controverse à laquelle participent les auteurs les plus respectables. Ainsi, Paul d'Estournelles de Constant ne considère pas cette éventualité comme absurde. Néanmoins, c'est avant tout dans des œuvres de fiction que la crainte de

cette grande coalition asiatique, qui fait planer sur l'Europe le spectre du péril jaune, se développe.

La supériorité militaire des nations d'Europe s'est donc traduite par l'ouverture forcée de l'Empire du Milieu. Les Occidentaux, à l'origine de cette évolution, vont devoir en assumer toutes les conséquences. Désormais, s'ils sont en mesure de pénétrer facilement en Chine, parallèlement, les Chinois peuvent aussi quitter massivement leur territoire. La crainte du péril démographique va alors se faire jour.



# Deuxième partie

## **L'image des Asiatiques en Occident à la fin du XIXe siècle : racisme, haine, incompréhension, tolérance, curiosité et respect**

### **A) L'Ouest américain : première zone géographique de contacts prolongés entre Occidentaux et Asiatiques**

L'étude de la présence chinoise et japonaise dans le grand ouest américain dans la seconde moitié du XIXe siècle a un sens dans ce travail. Il est vrai que celui-ci privilégie l'image de l'Extrême-Orient et de ses populations en France. Néanmoins, le grand ouest américain, mais aussi le nord de l'Australie et l'île de Singapour sont des zones du globe où les populations occidentales et asiatiques vivent ensemble de façon durable dans la seconde moitié du XIXe siècle. Cette cohabitation existe aussi en territoires chinois et japonais à travers les concessions occidentales, mais dans l'Ouest américain, dans le nord de l'Australie et à Singapour il s'agit, pour les Asiatiques, de vivre sur un territoire dominé par l'autorité politique des Blancs. La façon dont les Occidentaux, dans ces régions du monde, se comportent avec les Asiatiques, la façon dont ils les perçoivent et ce qu'ils en disent ne sont pas sans conséquences sur la façon dont les Européens envisagent, par la suite, ces mêmes populations. Les peurs exprimées dans ces parties du monde par les populations d'origine européenne quant aux problèmes liés à la présence des Asiatiques alimentent, souvent, les inquiétudes des habitants du Vieux Continent.

#### **1) Une immigration massive, continue et structurée**

Le premier Chinois connu en Californie est un certain Ha Nam. Cuisinier à bord d'un navire espagnol, il s'installe à Monterey en 1815<sup>197</sup>. Dans les faits, l'immigration

---

<sup>197</sup> [http://www.nps.gov/history/history/online\\_books/5views/5views3a.htm](http://www.nps.gov/history/history/online_books/5views/5views3a.htm) Renseignement obtenu sur le site du ministère de l'intérieur étatsunien qui s'appuie sur l'ouvrage suivant : James CULLETIN, *Indians and Pioneers of Old Monterey*, Carmel, 1959, 190 pages.

chinoise sur la côte ouest du continent américain ne se développe de façon importante qu'à partir du milieu du XIXe siècle du fait de la ruée vers l'or et de la construction du chemin de fer du Central Pacific. Les coolies chinois arrivent alors nombreux pour participer au décollage économique de la façade pacifique de l'Amérique du Nord. C'est aussi une des conséquences de l'ouverture forcée de la Chine évoquée plus haut. Cette évolution est rendue possible par l'amélioration des transports maritimes qui deviennent plus rapides et plus sûrs.

Des raisons sociales, démographiques et politiques expliquent aussi cette évolution. Les Chinois fuient un pays où la vie est souvent difficile. Dans la seconde partie du XIXe siècle, s'y multiplient les conflits, les soulèvements populaires, les catastrophes climatiques aux conséquences dramatiques sur l'agriculture. A cela s'ajoute le fait que certaines régions côtières souffrent d'une forme de peuplement excessif. La plupart des migrants arrivant de Chine en Californie sont originaires du sud de l'Empire du Milieu : des régions de Canton et de Fuzhou. On observe encore aujourd'hui, en se rendant sur la côte ouest des Etats-Unis, que la langue parlée par les Chinois qui y résident est le plus souvent le cantonais et non le mandarin. La porte d'entrée des Etats-Unis pour les Asiatiques est le port de San Francisco<sup>198</sup>. S'y développe rapidement une communauté chinoise importante.

Max Leclerc, éditeur et secrétaire du *Journal des débats* de 1888 à 1893 puis des *Annales de Géographie*, décrit en 1889 avec précision comment s'organise l'immigration chinoise. S'étant rendu aux Etats-Unis, il parle d'un sujet qu'il a observé avec attention. Selon ses constatations, l'immigration chinoise est très organisée, très structurée.

Le Chinois a dès longtemps connu toute la valeur de l'association ; l'organisation de l'émigration chinoise en Amérique en témoigne. Six grandes compagnies se sont formées, correspondant à six districts entre lesquels la Chine a été divisée. Dans chacun de ces grands districts, la compagnie, sous le contrôle de magistrats locaux, organise l'émigration. Elle fait savoir qu'elle se charge du transport de l'émigrant et de le ramener mort ou vivant.<sup>199</sup>

Max Leclerc explique ensuite le rôle essentiel que joue l'association dans l'accompagnement et le soutien des immigrés chinois sur le continent américain. En contrepartie d'un versement à l'association de 2,5% de ses revenus perçus sur le sol américain, chaque membre bénéficie d'un soutien financier quand cela apparaît nécessaire,

---

<sup>198</sup> Iris CHANG, *The Chinese in America, a Narrative History*, Penguin Books, Chicago, 2003, 496 pages.

<sup>199</sup> Max LECLERC, « L'Emigration chinoise et les relations internationales », *Revue des Deux Mondes*, 59<sup>ème</sup> année, Tome 92, 1<sup>er</sup> avril 1889, p. 656.

ainsi que d'une éventuelle aide médicale et d'un appui précieux dans le cas de litiges avec la justice. Max Leclerc apporte d'autres précisions :

La pratique adroite et disciplinée de l'association a puissamment aidé le Céleste dans ses entreprises. Un certain nombre de Chinois, occupés de diverses manières, forment entre eux une petite société ; chaque mois, ils apportent à la caisse commune une légère cotisation ; quand l'ensemble forme déjà une petite masse d'une certaine valeur, ce capital est confié à l'un d'eux, qui prend un fonds de commerce : il continue à payer la cotisation mensuelle et partage avec ses associés les bénéfices du commerce qu'il exploite. Un nouveau petit capital se forme et est confié aux mains d'un autre associé, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les membres de la société aient un fond à exploiter.

Cette description de l'organisation de l'immigration chinoise sur la côte ouest des Etats-Unis revêt un caractère hautement inquiétant pour le lecteur européen de la fin du XIXe siècle. Les Chinois donnent l'impression d'être habités par un très fort sentiment mutuel de loyauté et de solidarité. L'efficacité de leur organisation paraît ne pas pouvoir trouver de limite. Cette efficacité repose sur des comportements rationnels que rien ne semble pouvoir ébranler. On peut néanmoins objecter que les propos de Max Leclerc semblent un peu idéalistes. On imagine aujourd'hui que les choses devaient être plus complexes. Aujourd'hui encore de nombreux Chinois quittent leur pays pour l'étranger. Les organisations qui « gèrent » ces flux ressemblent plus à des organisations mafieuses qu'à des associations de bienfaisance comme les décrit Max Leclerc. Il devait déjà en être ainsi alors. Connaissant l'âme humaine, il est difficile d'imaginer que des individus aux motivations bassement mercantiles ne se soient pas emparés d'un tel trafic humain. Ce sont là des remarques personnelles qui reposent sur l'observation des phénomènes d'émigration tels qu'ils s'organisent aujourd'hui depuis la province du Fujian située à l'est de Canton. Dans mes sources, je n'ai pas trouvé d'écrits relatifs à cette question au XIXe siècle.

Cette organisation très structurée de l'immigration chinoise sur la côte ouest des Etats-Unis d'Amérique explique le fort et continu développement de la présence de Chinois qu'on y observe. Max Leclerc apporte des données chiffrées sur le nombre de Chinois entrés chaque année.

## Nombre de Chinois arrivant aux Etats-Unis de 1853 et 1882<sup>200</sup>

Années	Nb de Chinois
1853	42
1854	13 100
1855	3 526
1856	4 733
1857	5 944
1861	7 518
1863	7 214
1868	10 694
1869	14 902
1873	18 154
1874	16 651
1875	19 033
1876	16 879
1881	20 711
1882	35 614

Apparaît très clairement une tendance haussière à l'arrivée de Chinois aux Etats-Unis entre 1853 et 1882. Max Leclerc explique avec précision que la raison première qui justifie ce mouvement migratoire est l'ouverture forcée de la Chine par les puissances occidentales. Suite à la première guerre de l'opium, la Chine souhaite obtenir pour ses nationaux, sur la base d'un principe de réciprocité, le droit d'entrer, de s'installer et de commercer aux Etats-Unis. Des accords entre pays sont signés en ce sens.

Les peuples d'Occident et à leur suite les Etats-Unis frappaient à coups redoublés à la porte de Chine et conquéraient à la pointe de l'épée le droit de pénétrer et de s'établir sur quelques points des côtes. En 1868, le gouvernement de Washington obtenait la libre entrée de ses nationaux en Chine, et s'engageait en retour à garantir aux Chinois sur son sol le sort de la nation la plus favorisée.<sup>201</sup>

Néanmoins, l'accroissement considérable de migrants originaires de Chine oblige le gouvernement des Etats-Unis à prendre des mesures pour limiter l'entrée des Chinois sur leur territoire. Il s'agit pour le gouvernement étatsunien de répondre aux inquiétudes des

---

<sup>200</sup> Max LECLERC, *op. cit.*, p. 656.

<sup>201</sup> *Idem.*, p. 656.

populations blanches de l'Ouest américain qui s'inquiètent de la présence croissante d'une forte minorité asiatique. A cet effet, les diplomates américains signent, le 17 novembre 1880, un accord avec les autorités chinoises qui reconnaît au gouvernement des Etats-Unis le droit de réglementer, limiter ou suspendre l'entrée ou la résidence des travailleurs chinois, toutes les fois que cette entrée lui paraît pouvoir nuire aux intérêts du pays. Washington s'engage en revanche à ne pas interdire totalement l'entrée des ressortissants chinois.

Dans un premier temps, le gouvernement s'abstient d'user des droits que lui confère le traité. Comme les Chinois continuent d'arriver de façon massive, une loi est promulguée le 6 mai 1882. Celle-ci suspend l'arrivée de travailleurs chinois sur le sol étatsunien. Dès lors, les chiffres officiels de l'immigration chinoise montrent une très nette baisse du nombre d'arrivées de Chinois, alors que le nombre de départs croît de façon inverse.

#### **Nombre de Chinois arrivant aux Etats-Unis de 1883 à 1886<sup>202</sup>**

Années	Nb de Chinois
1883	381
1884	84
1885	8
1886	28

Ainsi, la loi de 1882 apparaît d'une efficacité remarquable. Précisons qu'il s'agit de chiffres officiels recueillis auprès des services des douanes des Etats-Unis. On a du mal à croire qu'ils puissent être exacts. Comment le flux de Chinois, très important en 1882, a-t-il pu s'arrêter aussi brutalement. Cela semble hautement improbable !

Dès 1888, Monsieur Bayard, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis, engage de nouvelles négociations avec le gouvernement chinois pour limiter encore davantage l'entrée de ressortissants de l'Empire du Milieu sur son sol. Cette démarche révèle implicitement le fait que l'immigration de Chinois aux Etats-Unis se poursuit. Les négociations aboutissent à un traité dont les dispositions sont les suivantes :

1° L'introduction des travailleurs chinois aux Etats-Unis est prohibée pour vingt ans.

2° Cette prohibition ne s'applique pas au travailleur ayant une femme légitime, un enfant ou ses parents aux Etats-Unis, ou y possédant des biens de la valeur de 1000 dollars, ou des créances d'une valeur égale.

3° Le traité n'atteint pas les fonctionnaires, professeurs, commerçants, voyageurs, étudiants.

---

<sup>202</sup> *Idem.*, p. 657.

4° Les travailleurs chinois résidant au moment de la signature du traité sur le territoire de l'Union, et les sujets chinois qui peuvent venir visiter ce pays dorénavant, ont droit au traitement de la nation la plus favorisée, sans pouvoir néanmoins réclamer la naturalisation.

5° Le gouvernement chinois ayant réclamé pour ceux de ses sujets qui ont été aux Etats-Unis « victimes de mauvais traitements dans leur personne et dans leurs biens de la part d'homme sans foi ni loi », le gouvernement de l'Union refusant toutefois de se reconnaître légalement obligé, mais prenant par humanité ces torts en considération, consent à payer avant le 1<sup>er</sup> mars 1889, entre les mains du ministre chinois, comme pleine et entière indemnité la somme de 276 619 dollars.

6° Le traité restera en vigueur durant vingt ans, et si aucune des parties contractantes ne le dénonce six mois avant son échéance, il restera en vigueur pour une nouvelle période de vingt années.

Malheureusement pour le secrétaire d'Etat américain, le traité n'est pas ratifié. En effet, le Sénat des Etats-Unis, lors de l'étude du texte, introduit une clause restrictive à l'article 2 relatif aux possibilités d'entrer aux Etats-Unis pour certaines catégories de Chinois, en arguant du fait qu'il reste difficile de contrôler l'identité réelle des Chinois. En effet, selon les sénateurs, de nombreux Chinois se livrent alors fréquemment à des trafics de papiers et trichent sur leur identité. Le traité est alors envoyé à Pékin pour être à nouveau ratifié. Le gouvernement chinois refuse de signer le document modifié. De ce fait la loi de 1882 continue d'être appliquée après 1888.

## **2) Le rôle essentiel des Chinois dans la mise en valeur de l'Ouest américain**

Si les Américains blancs critiquent la concurrence des ouvriers chinois, il est un domaine où leur rôle reste essentiel dans la seconde moitié du XIXe siècle : la construction des voies de chemins de fer entre la côte pacifique et la côte atlantique. Ces réalisations, dont l'objectif est le désenclavement de la côte ouest, n'auraient pas été effectuées sans l'aide de la main d'œuvre chinoise. Ces chantiers colossaux constituent dans les années 1860-1880 un véritable appel d'air pour la main d'œuvre d'origine chinoise.

Les deux océans sont reliés pour la première fois le 10 mai 1869 aux Etats-Unis à Promontory dans l'Utah. Les photos réalisées pour immortaliser la cérémonie organisée ce jour-là ne laissent la place à aucun Chinois. Seuls des ingénieurs blancs apparaissent<sup>203</sup>. Aujourd'hui, le site internet du Central Pacific Railroad Photographic History Museum

---

<sup>203</sup> Consulter pour cela le très complet site du Muséum du Central Pacific aux Etats-Unis. De nombreux documents sont en ligne à l'adresse suivante : <http://cpr.org/Museum/index.html>.

permet de rendre justice à la contribution essentielle des coolies chinois à cette réalisation pharaonique.

Devant les difficultés à embaucher des ouvriers blancs, les Chinois sont massivement employés à partir de l'année 1865. Leur contribution doit permettre de tenir les délais. Les Chinois se voient confier les tâches les plus pénibles et les plus dangereuses. Ils sont nombreux à périr. Durant l'été 1864, sur les 6000 ouvriers qui participent à la construction, les deux tiers sont chinois. Les ingénieurs responsables des différents chantiers reconnaissent par la suite que, sans la présence des coolies chinois, le développement de la Californie aurait été retardé de plusieurs années.

La participation des Chinois à cette gigantesque œuvre est pour ces derniers l'occasion de montrer leurs nombreuses qualités. Leurs supérieurs hiérarchiques ne tarissent pas d'éloges à leur égard. Frederick Low, député de Californie au Congrès, gouverneur de l'Etat, souligne en 1876 l'importance de la contribution de la main d'œuvre chinoise dans la réalisation du Central Pacific.

Les quatre cinquièmes du travail de terrassement ont été faits par les Chinois. Les marécages ont été asséchés par ces mêmes travailleurs pour deux raisons : d'abord parce que cette main d'œuvre coûtait moins, et ensuite parce que c'est un travail malsain ; ces terrains se trouvent situés dans des districts où règnent des fièvres miasmatiques, et les Chinois paraissent avoir une constitution semblable à celle des nègres, ils ne sont pas affectés de la malaria comme les Anglo-Saxons.<sup>204</sup>

Le rapport de la Commission royale du Canada rapporte que les travaux furent commencés par les Blancs qui ne furent pas en mesure de les achever. Monsieur Crocker, l'un des cinq propriétaires du Pacific Central, rappelle que le travail fut mené pendant un an et demi avec la main d'œuvre blanche, après quoi il fut impossible de trouver de nouveaux travailleurs disponibles. Crocker déclare :

Si aujourd'hui j'avais un ouvrage considérable à faire, et si j'étais obligé de le faire promptement, dans un temps limité, j'emploierais des Chinois, parce que l'on peut compter sur eux, qu'ils sont plus assidus, qu'ils ont plus d'aptitudes et de capacités pour de durs travaux.

C'est assez étonnant, mais ce qui suit est encore plus étonnant, et pourtant, que ces Chinois de petite stature et dont les muscles paraissent faibles, aient pu tenir tête aux meilleurs mineurs d'Angleterre, c'est un fait établi par deux ou trois témoins irrécusables.<sup>205</sup>

---

<sup>204</sup> Commission royale du Canada, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*, Ottawa, 1885, p. 15.

<sup>205</sup> *Idem.*, p. 15.

Un peu plus loin, le même Crocker appuie ses propos sur un exemple très parlant. Le travailleur chinois apparaît alors supérieur au travailleur blanc :

Nous en fîmes l'essai dans le tunnel creusé sous le sommet de la montagne, dans le granit le plus dur. Nous forâmes un puits et nous commençâmes à percer des deux côtés du fond de ce puits. La compagnie désirait construire ce tunnel avec la plus grande promptitude possible parce que c'était la clef des travaux traversant les montagnes, et elle me pressait d'avoir les meilleurs mineurs de Cornouailles, de les mettre à l'œuvre dans le tunnel, ce que je fis. Nous nous rendîmes à Virginia City et nous nous procurâmes quelques-uns des mineurs qui y travaillaient, en leur offrant des gages très élevés. Nous les mîmes à pratiquer la galerie d'un côté du puits, les Chinois de l'autre, chaque brigade perçant dans une direction opposée. Les travaux étaient mesurés tous les dimanches dans la matinée, et les Chinois ont invariablement donné plus d'ouvrage que les mineurs de Cornouailles, c'est-à-dire qu'ils avaient déblayé plus de roc dans la semaine que ces mineurs de Cornouailles, et c'était un travail dur, un martelage constant et incessant dans le roc, un travail à rompre les os. Les Chinois étaient adroits dans le maniement de la drille et du marteau et ils prouvèrent qu'ils égalaient la crème des mineurs de Cornouailles. Ils sont très dignes de confiance, très intelligents, et ils sont fidèles à leurs engagements.<sup>206</sup>

Ainsi Monsieur Crocker fait l'éloge des travailleurs chinois. La description très avantageuse qu'il en fait peut constituer une source d'inquiétude pour les travailleurs blancs. Crocker souligne bien, néanmoins, dans son témoignage, que jamais la compagnie n'a refusé de donner du travail à un ouvrier blanc au profit d'un ouvrier chinois. Les Chinois furent employés uniquement par manque de travailleurs blancs. L'inquiétude de voir les ouvriers chinois concurrencer les ouvriers blancs se développe essentiellement après l'achèvement des grands chantiers ferroviaires transcontinentaux. Les ouvriers chinois sont en effet désormais disponibles sur le marché du travail pour exercer d'autres activités.

Pour certains américains blancs, la présence de travailleurs chinois ne se justifie plus alors. C'est le sens des propos de monsieur Briggs qui est formellement opposé à l'immigration chinoise. S'il ne nie pas l'utilité de cette présence par le passé, il trouve des arguments pour justifier le fait de stopper l'afflux de nouveaux Chinois :

Je pense que les Chinois ont été un facteur important dans le développement de nos travaux publics et des ressources de l'Etat jusqu'à une certaine période. Mais ces jours sont passés. La construction des chemins de fer transcontinentaux et de ceux de l'intérieur demandait une main d'œuvre particulière ; des hommes sans famille, pouvant suivre l'ouvrage, et vivre d'une manière toute primitive.[...] Et pour cette raison, je crois que les Chinois ont rendu un grand service à l'Etat. Je pense que nous avons retiré beaucoup d'avantages de leur présence en Californie dans les premiers temps mais ces jours sont passés. Nous avons terminé ces travaux et maintenant cette main

---

<sup>206</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 18.



d'œuvre doit chercher de l'occupation dans d'autres directions, d'autres industries, dans l'agriculture, la viticulture, les fabriques, *etc.* où elle remplace les Blancs qui, sans eux, y seraient employés. [...] Je crois que nous ne retirerons plus de cette main d'œuvre l'avantage particulier que nous en retirions autrefois.<sup>207</sup>

On peut ici ajouter qu'à la même époque, les travailleurs chinois apportent une contribution essentielle à la réalisation des polders californiens. Ils sont les principaux acteurs de l'assainissement des terrains marécageux dans le delta situé entre la mer, le San Joaquin et le Sacramento. Leur labeur permet ainsi de mettre en valeur des milliers d'acres de terres agricoles qui révèlent par la suite des rendements exceptionnels. Ce travail pénible n'est réalisé que par des Chinois. Ils sont les seuls à pouvoir travailler toute la journée avec de l'eau arrivant jusqu'à la taille, « ils paraissent moins affectés que les Blancs par un air chargé de poison »<sup>208</sup>.

Ainsi, les Chinois se révèlent comme des concurrents redoutables pour la main d'œuvre blanche dans le grand ouest américain. Cela explique en partie le développement de mouvements hostiles à l'endroit des Chinois à la fin du XIXe siècle. C'est parce que la question constitue un véritable problème qu'en 1884 les autorités canadiennes décident de mettre en place une commission royale d'enquête pour prendre des décisions quant aux Chinois vivant au Canada.

### **3) Les Chinois au cœur des préoccupations des autorités canadiennes**

L'histoire officielle canadienne retient que c'est en 1788, que les premiers Chinois s'installent dans la région qui deviendra par la suite la Colombie-Britannique. Ils sont alors 50 artisans qui accompagnent le capitaine britannique John Meares. Ils ont pour tâche de construire, sur l'île de Vancouver, un poste de traite et de favoriser l'expansion du commerce des peaux de loutre de mer entre Canton et l'ouest canadien. Les Espagnols qui tentent alors d'établir un monopole sur la côte ouest, expulsent Meares, mais laissent beaucoup de ces Chinois s'installer dans la région.

Dans la première moitié du XIXe siècle, les Chinois sont bien accueillis en Colombie-Britannique. Cette région n'est pas alors une province canadienne et les Chinois, en dépit d'une certaine discrimination, détiennent les mêmes droits que les Blancs. La loi de

---

<sup>207</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 24.

<sup>208</sup> *Idem.*, p. 21.

1861 sur les étrangers stipule qu'un étranger qui habite depuis trois ans dans la colonie et qui prête serment d'allégeance et de résidence a les mêmes droits que les sujets d'origine britannique.

Le 20 juillet 1871, la Colombie-Britannique devient une province canadienne. Au cours de la première session parlementaire qui suit l'adhésion à la Confédération, la province adopte une modification aux *Qualifications of Voters Acts* qui ôte le droit de vote aux Indiens et aux Chinois. Bientôt, la présence importante de Chinois engendre des inquiétudes parmi les sujets d'origine européenne. Ils s'inquiètent de la concurrence que constitue cette main d'œuvre importante alors que le chantier du Canadian Pacific doit bientôt se terminer.

C'est dans ce climat d'inquiétude que le gouvernement fédéral du Canada demande, en 1884, la mise en place d'une Commission royale pour étudier la situation des Chinois au Canada et pour réfléchir à l'éventuelle interdiction de leur entrée sur le sol canadien. Le rapport, publié en 1885, précise dans ses premières pages l'objectif de cette Commission royale :

Les soussignés, chargés par une Commission royale, datée le 4 juillet 1884, d'étudier les faits et les questions relatives à l'immigration chinoise au Canada, l'effet de cette immigration sur le commerce et l'industrie, ainsi que les objections qu'elle soulève au point de vue social et moral, et de faire connaître en un ou plusieurs rapports, le résultat de leur enquête au Conseil privé du Canada [...].

Le but de la Commission est d'obtenir la preuve que le principe de restreindre l'immigration chinoise est juste et dans l'intérêt de la province comme du Dominion. Des témoignages pour ou contre sont nécessaires si l'on veut arriver à une décision équitable ; c'est ce que désire le gouvernement fédéral dans le cas actuel, et on ne doit pas trouver déraisonnable, dans la Colombie anglaise, qu'une Commission soit nommée pour rassembler les renseignements qui peuvent nous faire arriver à une juste conclusion.

Le 9 août nous nous sommes réunis à Victoria, Colombie anglaise, et le secrétaire ayant déposé sur le bureau tous les documents et les témoignages reçus à San Francisco.- M. le commissaire Gray approuva tout ce qui avait été fait à San Francisco, et il fut décidé que cela formerait partie des travaux de la Commission.<sup>209</sup>

Le rapport donne un aperçu des représentations que les Américains et les Canadiens blancs de la côte ouest se font des Chinois. Il permet de bien appréhender les fantasmes racistes qui animent alors la communauté blanche. Ce rapport est aujourd'hui entièrement numérisé et disponible en ligne sur le site canadien *Notre mémoire en ligne*<sup>210</sup>.

---

<sup>209</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 5.

<sup>210</sup> Notre Mémoire en ligne, adresse de la page : <http://www.canadiana.org/>.

Le document élaboré par cette commission royale constitue l'une des enquêtes les plus passionnantes et la plus importante somme de témoignages réalisée à la fin du XIXe siècle en Amérique du nord sur la présence chinoise. Les personnes interrogées lors de cette enquête, de vive voix ou sous la forme d'un document imprimé, viennent de tous les horizons sociaux : hauts fonctionnaires, voyageurs ayant traversé le Pacifique, entrepreneurs, médecins, ouvriers, policiers, cultivateurs, missionnaires.

Le rapport inclut les témoignages de citoyens californiens recueillis en 1876 par des députés et des membres du Sénat étatsunien, considérés comme éminemment précieux par les Canadiens. En effet, la Californie est à l'époque considérée au Canada comme victime de l'invasion jaune. En 1885, la Californie est déjà reliée aux états de l'est par sa ligne de chemin de fer. Elle subit depuis un flux important de main d'œuvre blanche venant de ces régions. Mains d'œuvre blanche et chinoise entrent depuis lors en concurrence. Or, en Colombie-Britannique, la ligne de chemin de fer est en 1885 en voie d'achèvement. Aussi, la situation en Californie préfigure la situation future de la Colombie-Britannique : « l'état futur de la Colombie anglaise sera probablement l'état actuel de la Californie »<sup>211</sup>. Une partie importante de l'enquête canadienne repose donc sur celle menée en Californie en 1876. La Commission recueille aussi des informations à Washington et en Australie. Celle-ci est en effet confrontée, dans les provinces du nord, à un afflux massif de Chinois.

Le 12 août 1884, se tient la première séance d'entretiens à Vancouver. Le moment est solennel. La presse de la ville est présente. Les différentes personnes « auditionnées » ont répondu à un appel diffusé dans l'ensemble des journaux de la ville. La Commission souhaite recueillir un large éventail de témoignages, aussi bien en faveur qu'en défaveur de l'immigration chinoise : « des témoignages pour et contre sont nécessaires si l'on veut arriver à une décision équitable »<sup>212</sup>. A cet effet, le consul de Chine est consulté à San Francisco. Les enquêteurs lui assurent l'impartialité de l'enquête dans l'intérêt des Chinois présents sur le sol canadien ou souhaitant se rendre au Canada.

Le résultat de l'enquête doit permettre de réfléchir à l'adoption d'une loi visant à limiter, voire à prohiber, la venue de nouveaux Chinois dans la province de Colombie-Britannique. Il est rappelé dans les premières pages du rapport l'importance d'informer les députés du parlement fédéral sur la question, afin qu'ils soient en mesure de prendre une décision juste reposant sur des données précises.

---

<sup>211</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 8.

<sup>212</sup> *Idem.*, p. 7.

La Commission cherche à comprendre l'origine de l'aversion qui existe à l'endroit des Chinois dans l'ouest canadien. Existe-t-il une origine historique à cette crainte ? Le peuple peut-il ressentir, sans l'expliquer formellement, de façon quasi instinctive, le péril qui le menace ? Les rapporteurs se proposent d'étudier jusqu'au bout des choses les arguments avancés contre les Chinois, car ils précisent que les décisions doivent être prises par les députés du Parlement fédéral avec discernement, car elles seront lourdes de conséquences pour les Chinois.

C'est une mesure grave que d'exclure des travailleurs, observant fidèlement les lois, du pays qu'ils regardent comme un champ où ils peuvent gagner leur vie, ou même de gêner leur arrivée.<sup>213</sup>

Dans les premières pages du rapport, on constate à quel point la question est complexe. Ainsi, les commissaires constatent qu'il est très difficile de connaître le nombre de Chinois vivant sur le sol américain en 1876. Les chiffres les plus fantaisistes sont avancés. Il semble difficile d'avoir des données précises. L'arrivée constante de Chinois, légaux ou illégaux, complexifie le travail des enquêteurs. La Commission décide néanmoins de procéder de façon rationnelle. Alors que certains témoins évaluent en 1876 à 250 000 le nombre de Chinois en Californie, les commissaires constatent que le recensement de 1870 réalisé dans l'ensemble des Etats-Unis évalue le nombre de Chinois à 63 199. La commission dispose aussi des données officielles des douanes relatives au solde migratoire des Chinois entre 1870 et 1876. Le solde, positif de 54 595 individus, permet donc d'évaluer en 1876 la population chinoise dans l'ensemble des Etats-Unis à 117 794 individus. Ce nombre est obtenu sans tenir compte des décès de Chinois sur le sol américain. La correction effectuée, la Commission estime à 105 194 le nombre de Chinois sur le sol américain en 1876, et à environ 80 000 le nombre de Chinois en Californie<sup>214</sup>. On est donc bien loin des 250 000 Chinois estimés pour la Californie seule.

La Commission cherche ainsi à souligner à quel point la question chinoise est parfois traitée de façon trop légère. Elle entend élaborer ses travaux sur des données précises<sup>215</sup> et signaler aux députés du Parlement fédéral d'Ottawa que les décisions qui seront prises doivent l'être sur des données exactes. Les rapporteurs de l'enquête en tirent la conclusion suivante :

---

<sup>213</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 12.

<sup>214</sup> Par une étude précise des données des années précédentes, la Commission s'est assurée que les chiffres des douanes reflétaient la réalité. Le nombre de décès est estimé à 2% par an.

<sup>215</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 10.

Et cependant on a parlé avec frayeur du nombre immense de ces gens. On a donné cours à cette terreur dans les salles de l'enquête. La morale que nous déduisons de ceci, c'est que nous croyons fermement que cette question doit être discutée avec calme et dignité, et certainement sans cette excitation qui naît de la crainte de l'invasion imminente. 75 000 à 80 000 Chinois dans un état qui ne comptait pas alors un million d'habitants, peuvent constituer un danger, menacer les intérêts du commerce et produire une influence dégradante et démoralisante dans la ville et le comté. Mais dans ce cas le moyen propre aurait été de mettre le doigt sur la plaie, et non pas de divaguer, comme on l'a fait, sur des faits imaginaires ou d'assailir d'accusations extravagantes, et d'accabler de reproches déraisonnables toute une classe qui, comme toutes les autres classes d'hommes, doit en comprendre des bons et des mauvais.<sup>216</sup>

Les rapporteurs de la Commission d'enquête sont donc bien conscients de l'existence d'une peur fantasmée des Chinois sur la côte ouest. Ils font appel à la raison des députés d'Ottawa. On notera l'importance de la dernière phrase : pour les rapporteurs de la commission, les Chinois sont des hommes. Ce n'est pas toujours ce que suggèrent les témoignages qu'ils ont à insérer dans leur rapport.

Les auteurs du rapport insistent sur l'exagération qui caractérise les propos sur les Chinois. A leurs yeux, l'exagération et la généralisation systématiques engendrent le discrédit de ceux qui avancent l'argument du péril imminent.

La violence même avec laquelle les Chinois sont attaqués, fait naître dans beaucoup d'esprits une prévention en leur faveur, et dans tous les cas, elle est indigne d'hommes civilisés.

Dire de gens dont la grande majorité sont des modèles de frugalité, d'activité et – sauf dans l'usage de l'opium – de tempérance, qu'ils sont tous des voleurs et des scélérats, c'est prouver par là même la fausseté de l'accusation.<sup>217</sup>

On ne peut que louer la nature des intentions des rapporteurs de la Commission. Ils sont habités par un sentiment de neutralité et d'ouverture. Le relativisme culturel dont ils témoignent, leur aptitude à envisager les faits du point de vue des Chinois, apparaissent en décalage avec les représentations souvent partagées par la population de la côte ouest américaine.

#### **4) Le contenu des témoignages recueillis par la Commission royale**

Le rapport de la Commission royale est très complet. Sa lecture permet d'entrevoir les multiples avis exprimés quant à la présence asiatique dans le grand ouest américain. Les

---

<sup>216</sup> Commission royale du Canada, *op. cit.*, p. 10.

<sup>217</sup> *Idem.*, p. 12.

positions sont très variées. Si un grand nombre de personnes consultées dénonce la présence des Chinois et des Japonais, il existe aussi de nombreux témoignages qui insistent sur l'utilité de cette présence et proposent une politique de tolérance à l'égard de ceux-ci. Il serait fastidieux d'indiquer pour chaque avis, l'intervenant qui l'a exprimée. Aussi, dans le développement qui suit il s'agit davantage de tracer les grandes lignes qui apparaissent à la lecture du rapport de la Commission.

Un très grand nombre de témoignages met en relief le racisme qui caractérise la pensée blanche dans la seconde partie du XIXe siècle dans l'Ouest américain. Jacques Decornoy l'a bien montré dans son ouvrage *Péril jaune, peur blanche*<sup>218</sup>. Il a, en effet, consacré de nombreuses pages à l'étude du rapport de la Commission. Ce racisme repose sur des considérations irrationnelles, inexplicables, comme l'est par nature le racisme. Le Céleste est considéré comme inférieur intellectuellement, moralement et physiquement. Paradoxalement, bien qu'inférieur, le Chinois fait peur. Il constitue une menace. On constate aussi, comme toujours, que les propos racistes reposent sur la généralisation de situations exceptionnelles. Le mauvais comportement d'un membre de la communauté chinoise suffit à celui qui le constate pour considérer que ce comportement est caractéristique de l'ensemble des membres de la communauté.

Les travaux du philosophe britannique d'origine polonaise, Zygmunt Bauman, professeur à l'université de Leeds, relatifs aux relations des groupes ethniques entre eux, aux évolutions de celles-ci dans le monde moderne, permettent de mettre en perspective les propos des différents intervenants<sup>219</sup>. La mondialisation, qui débute au XIXe siècle sous l'impulsion de l'Occident, fait naître un monde nouveau. Les hommes qui se déplacent davantage à l'occasion de voyages mais aussi de façon définitive, découvrent alors concrètement la variété considérable des modes de vie. Ils prennent conscience que le monde est inévitablement appelé à être multiculturel, même si une forme d'uniformisation s'opère selon les normes occidentales. Les hommes réalisent que cette situation nouvelle n'est pas une contrariété temporaire sur le chemin de l'unité, mais bien une réalité définitive. L'environnement social, que beaucoup espéraient un jour homogène, demeurera vraisemblablement une mosaïque de diasporas. C'est de cette « contrariété », de cette difficulté à comprendre celui qui est différent, mais que l'on est dans l'obligation de côtoyer, que naît le racisme.

---

<sup>218</sup> Jacques DECORNOY, *Péril jaune, peur blanche*, Editions Bernard Grasset, Paris, 1970, 268 pages.

<sup>219</sup> Zygmunt BAUMAN, *La Décadence des intellectuels. Des législateurs aux interprètes*, Actes Sud, Paris, 2007, 238 pages.

Cela est exprimé simplement dans les propos d'Herman Heynmann qui cherche lors de son témoignage pour la Commission d'enquête à expliquer l'origine du racisme ressenti à l'égard de la communauté chinoise :

La cause de l'hostilité contre les Chinois est la même que l'on observe partout sur le globe : leurs manières étrangères.<sup>220</sup>

Le racisme à l'endroit des Chinois, comme toutes les formes de racisme, ne repose sur aucune donnée rationnelle. Il est l'expression de l'incapacité des Blancs à comprendre les Chinois et le reflet de leur méconnaissance complète de ceux-ci. La lecture du rapport de la Commission permet de constater que les Chinois y sont accusés de tous les maux possibles. Certains témoignages ne sont pas très loin d'une forme de délire raciste. Les Chinois apparaissent alors comme des boucs émissaires. On observe, en revanche, que la plupart de ceux qui ont côtoyé les Chinois, qui les connaissent davantage, ont une opinion beaucoup plus nuancée, voire parfois hautement positive. C'est sur la méconnaissance de l'autre que repose le racisme exprimé dans le rapport.

Selon un nombre important de personnes auditionnées, les Chinois concurrencent les Blancs dans différents secteurs d'activité : les travaux publics et agricoles, le blanchissage, la fabrication de cigares, les emplois de maison, la couture... Certains Chinois sont employés, d'autres s'installent à leur compte. Les Chinois sont industriels, efficaces, honnêtes... On leur reproche bien souvent d'accepter des salaires trop bas et de faire ainsi concurrence aux salariés blancs. Ces salaires bas ne s'expliquent pas par une frugalité physiologique des Chinois, mais par le fait, que venus seuls en Amérique, ils n'ont pas une famille à nourrir, même s'ils expédient leurs économies de l'autre côté du Pacifique. Ils font aussi des économies sur le poste du logement dans la mesure où ils acceptent souvent les logements en dortoir. La spécificité de cette forme d'immigration, essentiellement masculine, sans cellule familiale, explique pourquoi les Chinois finissent par apparaître comme indispensables pour les chantiers mobiles comme les constructions de voies de chemin de fer. Certaines personnes interrogées confirment d'ailleurs que la présence chinoise est devenue indispensable à l'ensemble de l'économie de tout l'Ouest américain<sup>221</sup>. D'autres, nombreux, indiquent que cette forte minorité ralentit, par sa présence, la venue massive de colons blancs de la façade est.

---

<sup>220</sup> Herman HEYNMANN, marchand et fabricant, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*, Ottawa, 1885, p. 318.

<sup>221</sup> Robert PECKHAM, fabricant de tissus de laine, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages, op. cit.*, p. 324.

La concurrence déloyale faite par les ouvriers chinois est dénoncée par les syndicats blancs. Un représentant syndical, entendu dans le cadre de la Commission d'enquête, les accuse même d'être les suppôts du capitalisme. Par leur manque d'exigence salariale ils font le jeu des patrons. Certains patrons confirment d'une certaine façon cette opinion en affirmant que beaucoup d'entre eux emploieraient davantage de Chinois s'il y en avait plus de disponibles sur le marché du travail. Nombreux sont les employeurs qui louent en effet le peu d'exigence salariale et la docilité des Célestes.

Le principal « travers » des Chinois, selon les témoignages, reste la consommation et la vente d'opium qui est alors légale aux Etats-Unis et au Canada. Certains intervenants remarquent aussi que les Chinois ont tendance à la polygamie. La prostitution de femmes chinoises existe aussi. Certains expliquent ce fait par la composition de la population chinoise très majoritairement masculine. D'autres rappellent que ces femmes n'ont pas pour uniques clients des Chinois. On peut lire aussi que la prostitution n'est pas le seul fait de femmes chinoises. Un intervenant, qui semble bien informé, va même jusqu'à préciser que la compagnie des filles de joie chinoises est préférable à celle des Blanches, car ces dernières font boire énormément d'alcool à leur clients<sup>222</sup>. De nombreuses personnes interrogées constatent aussi que les Célestes ont un goût très prononcé pour le jeu. Ils ont tendance à transmettre ce « virus » aux Blancs les plus fragiles.

Les nombreuses opinions favorables à la présence chinoise dans l'Ouest américain méritent d'être rapportées. Il faut alors préciser que les personnes qui ne s'opposent pas à la présence de Chinois dans le grand ouest américain ne défendaient pas forcément cette position parce qu'elles éprouvaient de la sympathie pour ceux-ci. Bien au contraire, dans certains cas. Ainsi, Henry Bigelow<sup>223</sup>, gérant de compagnie d'assurances, reconnaît qu'il est favorable à la présence des Célestes car elle compense la disparition, aux Etats-Unis, de l'esclavage, système qu'il défendait auparavant. Il se dit donc favorable à l'immigration chinoise, car elle est source d'enrichissement pour les citoyens étatsuniens. En revanche, il ne souhaite pas que les Chinois jouissent des mêmes droits civiques que les « vrais » Américains. Il faut préciser, pour respecter la parole d'Henry Bigelow, que parallèlement, ce dernier trouve de nombreuses qualités aux Chinois. Il loue en particulier leur honnêteté et leur ardeur au travail.

---

<sup>222</sup> Benjamin PEARSE, l'un des plus anciens colons de Colombie-Britannique vivant à Victoria, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages, op. cit.*, p. 106.

<sup>223</sup> Henry BIGELOW, gérant de la Compagnie d'Assurance Mutuelle « Home », résident à San Francisco, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages, op. cit.*, p. 371.



Un nombre non négligeable de personnes indique que la communauté chinoise est le plus souvent respectueuse des lois. Les Chinois ne sont pas surreprésentés dans les affaires criminelles, au contraire même. Ils sont le plus souvent des marchands honnêtes<sup>224</sup>. Les enseignements de Confucius, sur lesquels repose l'éducation chinoise, caractérisés par le respect de la hiérarchie, expliquent pour certains le fait que les Chinois ne posent pas de problèmes. Ils sont de bons locataires. Ils ne véhiculent pas plus de maladie que les autres communautés. La morale des Chinois, bien que non chrétienne, est jugée d'un bon niveau. Il est observé d'ailleurs que les Chinois témoignent d'une grande tolérance religieuse.

La plupart des intervenants considère que les Célestes sont inassimilables. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux ne cherchent absolument pas à être naturalisés. Ils vivent repliés sur leur communauté, protégés par leurs associations très organisées. Néanmoins, certains témoignages indiquent que de nombreux Chinois cherchent à apprendre l'anglais. Certains se convertissent au catholicisme. Quelques Blancs vont alors jusqu'à évoquer la possibilité d'intégrer les Chinois dans la communauté nationale, d'en faire des citoyens à part entière en leur accordant le droit de voter. Il s'agit là de positions marginales mais qui ont le mérite d'être évoquées. Ainsi, le rapport de la Commission permet de voir le large éventail des positions des Blancs du grand ouest quant à la présence chinoise. Il serait réducteur de faire apparaître tous les Blancs de cette région comme des racistes primaires.

Il faut préciser que tous les Blancs qui considèrent les Célestes comme inassimilables, ne peuvent pas être classés dans la catégorie des « racistes ». En effet, certains, sans jugement de valeur, constatent simplement que les Chinois, très attachés à leur sol natal et à leur culture, forment le souhait de retourner à la fin de leur vie sur la terre de leurs ancêtres. Des personnes qui témoignent dans le cadre de l'enquête soulignent à ce titre l'importance des flux depuis et vers la Chine. Beaucoup de Chinois retournent dans leur pays et cèdent leur place en Amérique à un frère, un cousin, une connaissance. Il existe un vrai trafic d'identités.

Un intervenant, le révérend Augustus Loomis<sup>225</sup>, ancien missionnaire en Chine entre 1840 et 1850, avance l'idée originale que le fait d'immigrer en Amérique profite moralement aux Chinois. Du fait de son expérience, il est en mesure de comparer l'attitude des Chinois en Chine et sur le sol américain. « Le contact des Blancs a été avantageux aux Chinois, et cet avantage bénéficiera à toute la Chine et au monde entier ». N'est-ce pas

---

<sup>224</sup> Cornelius GIBBS, résident à San Francisco, employé au règlement des pertes maritimes, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*, op. cit., p. 317.

<sup>225</sup> Augustus LOOMIS, Commission Royale du Canada, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*, op. cit., pp. 304-306.

plutôt le fait de se mieux connaître qui permet d'avoir pour les uns et les autres davantage de respect ? Le révérend Loomis ne répond pas à cette question. Peut-être qu'il considère que les Célestes se bonifient parce qu'au contact des Américains, inévitablement ils s'occidentalisent. Le révérend Loomis signale d'ailleurs que les clichés de saleté, de mendicité, d'insécurité... colportés sur la Chine sont bien souvent sans fondement. Il reconnaît à la culture chinoise un raffinement réel et à la société chinoise un caractère respectable. Un employé de maison de commerce, Vernon Seaman, qui a travaillé pendant cinq années en Chine confirme cette opinion<sup>226</sup>.

Le révérend Loomis apparaît aussi particulièrement sensible au fait que les Chinois paient plus de taxes que les autres et que leurs enfants n'ont pas accès à l'école publique en Amérique. Le problème de l'accès à l'école lui semble vraiment crucial, dans la mesure où l'enseignement public favorise l'intégration des enfants et forge les citoyens du futur. Le révérend Loomis, implicitement, dénonce le fait que l'on reproche aux Chinois de ne pas s'intégrer et que dans le même temps, tout est mis en place pour rendre impossible cette intégration. Il pointe ainsi du doigt les incohérences de ceux qui stigmatisent la communauté chinoise.

Ce que laisse observer la Commission d'enquête, c'est que tous les avis sur les Chinois ne sont pas négatifs. On peut aussi souligner que tous les avis positifs émis trouvent dans le rapport des opinions totalement contraires. Le caractère indispensable de la présence chinoise à la mise en valeur de la façade occidentale américaine est largement reconnu. C'est en fait parmi les classes ouvrières blanches, qu'ils concurrencent par leur présence, que les Chinois trouvent leurs principaux détracteurs.

La Commission d'enquête est alors suivie d'une loi à la fin de l'année 1885 visant à limiter la venue de nouveaux Chinois. Ces derniers se voient imposer une taxe de 50 dollars par personne à leur entrée sur le sol canadien. On pense aujourd'hui que cette loi eut l'effet escompté en dissuadant en particulier la recomposition des familles chinoises au Canada. Dans bien des cas, femmes et enfants, devant l'importance du montant de la taxe, étaient dans l'obligation de rester dans l'Empire du Milieu.

## **5) Les syndicats ouvriers blancs californiens opposés à la présence des Chinois**

Durant la seconde partie du XIXe siècle, la présence des Chinois provoque, sur toute la façade pacifique des Etats-Unis, l'inquiétude des travailleurs blancs. Des syndicats se

---

<sup>226</sup> Vernon SEAMAN, *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages, op. cit.*, p. 321.

chargent alors d'assurer leur défense et développent un argumentaire antichinois profondément raciste. Les Chinois apparaissaient comme les boucs émissaires parfaits d'une classe ouvrière blanche dont l'avenir s'assombrit. Cette période se caractérise par des difficultés économiques et sociales croissantes pour le monde ouvrier en Californie. Le phénomène est structurel et engendre une forte inquiétude chez les travailleurs blancs. La peur du déclassement, la crainte des difficultés à venir justifient les pires propos et les pires attitudes à l'égard des Chinois présents en Californie et dans le reste des Etats-Unis. La crainte du péril jaune, sous la forme de la concurrence effrénée des travailleurs asiatiques se développe alors.

Les ouvriers chinois concurrencent de façon importante les ouvriers blancs, en 1866 ils représentent déjà 50% des ouvriers cigariers et 90% en 1870. L'étude de Nayan Shah, professeur à l'université de San Diego aux Etats-Unis, relative au discours des syndicats cigariers blancs en Californie à la fin du XIXe siècle est à ce titre riche d'enseignements<sup>227</sup>. Pour la plupart des Américains blancs, l'immigration massive de travailleurs chinois constitue une menace aux multiples visages. Le premier danger concerne la santé publique. On peut ainsi lire dès le 22 août 1854, dans le journal *Daily Alta California* que :

La présence de Chinois qui ont afflué en nombre excessif à San Francisco est dangereuse pour la santé des habitants en raison du surpeuplement des logements de ces Chinois, des maladies qu'ils introduisent et de la crasse extrême et invétérée de leurs lieux de résidence.<sup>228</sup>

Les dirigeants syndicaux affirment qu'il existe un lien entre Blancs et santé, Asiatiques et maladie. Le journal *Labor Clarion* tente d'alerter les citoyens étatsuniens quant au non-respect des règles élémentaires d'hygiène dans les ateliers de fabrication et dans les logements des Chinois. On constate aussi cette inquiétude dans l'étude faite en 1876 sur l'immigration chinoise en Californie.

Le témoin décrit la manière dont les Chinois font les cigares quand ils ne sont pas surveillés par les Blancs ; ils le mettent dans leur bouche et l'enduisent de salive pour l'amollir. On ne peut mettre ce fait en doute. Nous les avons vus faire nous-mêmes. Le témoin a juré qu'ils avaient coutume de faire quelque chose de plus dégoûtant encore. Il avait travaillé dans des boutiques où les Chinois étaient pressés autour de lui comme des harengs. « Ils suaient et c'était chose courante pour eux de prendre les feuilles de tabac, et de s'en essayer les bras et la figure, et de se moucher ensuite dedans ».<sup>229</sup>

---

<sup>227</sup> Nayan SHAH, « White Label et « Péril jaune » : race, genre et travail en Californie, fin XIXe-début XXe siècle », *Clio*, numéro 3, 1996.

<sup>228</sup> Nayan SHAH, *op. cit.*, p. 1, Common Council, Board of Alderman, *Daily Alta California*, 22 août 1854.

<sup>229</sup> Cette étude est entièrement rapportée dans le document élaboré par le Commission royale du Canada : *Rapport sur l'immigration chinoise, rapports et témoignages*. 777 pages. Ottawa, 1885, p. 98

Les théories élaborées, à partir de 1875, par l'Association des ouvriers cigariers, *Cigar Maker's Association*, sont à ce titre instructives. Victimes de changements dans les processus de fabrication, les ouvriers qualifiés cigariers blancs focalisent leurs inquiétudes sur les travailleurs asiatiques ou latino-américains embauchés par leurs employeurs.

En 1880, est mis en place un label signalant aux consommateurs la qualité des cigares. Ce label, bleu clair, certifie une fabrication soignée par des Blancs, de première catégorie, dans des conditions d'hygiène irréprochable par opposition aux cigares élaborés dans « les immeubles crasseux de second ordre, dans les habitations des Chinois et les échoppes à rats ». <sup>230</sup> Les syndicats insistent avec fierté sur les origines anti-chinoises de leur label. La consommation exclusive des cigares portant le label est assimilée à un acte patriotique, citoyen en faveur du travail qualifié blanc. Il doit permettre d'exclure de la vie économique les Asiatiques et autres « inassimilables » <sup>231</sup>. Ainsi, le label syndical a pour objectif de permettre de préserver le modèle de vie des Américains blancs.

Nayan Shah souligne dans son article que le représentant syndical du Massachusetts, John Graham Brooks, affirme, en 1909, que la nécessité de défendre le modèle de vie américain doit l'emporter sur les idéaux internationaux de justice et de fraternité de la classe ouvrière. Le choix dans la consommation des cigares devient un véritable acte militant, un engagement dans la défense et la protection des ouvriers blancs. La concurrence est alors considérée comme déloyale entre l'ouvrier blanc se nourrissant de bœuf et de pain et le coolie s'alimentant pour l'essentiel de riz.

Le label syndical de fabrication blanche concerne bientôt d'autres produits. Il est alors recommandé aux maîtresses de maison de faire leurs achats avec discernement. Consommer des produits labellisés, c'est pour la ménagère assurer la pérennité de l'emploi de son époux et donc assurer l'avenir d'un foyer heureux, épargné par la misère. A ce titre apparaissent dans les journaux syndicaux des pages destinées aux mères de familles dans lesquelles on prodigue l'attitude de consommatrice avertie à tenir. La maîtresse de maison exerce ainsi sa puissante influence sur la société.

---

<sup>230</sup> Nayan SHAH, *op. cit.*, p. 3, *Cigar Maker's Official Journal*, octobre 1880. Pour observer les conditions dans lesquelles vivaient les Chinois, il est instructif de consulter les sites de la bibliothèque du Congrès des Etats-Unis <sup>230</sup> et le site de la bibliothèque et des archives du Canada ; on peut y voir des clichés des quartiers chinois, véritables bidonvilles. On peut, en particulier, consulter le fonds photographique William Molson Macpherson sur le site canadien.

<sup>231</sup> Nayan SHAH, *op. cit.*, p. 3, *Labor Clarion*, (Clairon du Travailleur journal du San Francisco Labor Council), vol 1, n°19, 4 juillet 1902.

Si une femme syndiquée achète un vêtement ne portant pas le label syndical pour elle ou pour son enfant, elle travaille contre les véritables intérêts de son mari dont le métier peut être représenté par un label syndical.<sup>232</sup>

Les syndicats élaborent donc un argumentaire cohérent dans son injustice raciale. Menacés par l'évolution structurelle du travail en Californie, les ouvriers se réfugient alors dans une attitude de repli caractérisé par le harcèlement de la minorité asiatique.

Les lois vont alors s'accorder avec les aspirations des syndicats. Dès 1860, une loi californienne interdit aux enfants chinois de fréquenter les écoles publiques. La même année, les pêcheurs chinois se voient imposer une taxe spécifique<sup>233</sup>.

## 6) Les soulèvements anti-asiatiques : l'exemple de Vancouver en 1907

Après 1900, les tensions entre communautés continuent de se développer. Les inquiétudes s'amplifient parmi les Anglo-Saxons quant à la menace asiatique. Le 7 février 1907 éclate une émeute dirigée contre les Chinois et les Japonais de Vancouver<sup>234</sup>. Le soulèvement provoque des dommages importants à des immeubles occupés par des Chinois et des Japonais, suite à la projection d'un caillou contre la vitrine d'une boutique appartenant à des Chinois, à l'issue d'un défilé organisé par Ligue d'exclusion des Asiatiques. Des incidents se poursuivent pendant plusieurs jours.

Les origines de cette poussée de violence sont complexes. Les racines de l'événement se trouvent profondément enfouies dans le sentiment anti-asiatique qui se développe alors depuis plusieurs années en Colombie-Britannique parmi la population d'origine anglo-saxonne. Celle-ci juge les mesures prises par le gouvernement pour stopper l'arrivée de nouveaux migrants venus d'Asie insuffisantes.

Quelques jours avant les incidents, on signale à Vancouver qu'une société ferroviaire locale prévoit d'« importer » des milliers de travailleurs japonais pour travailler à la réalisation d'un segment de chemin de fer. Pour ajouter à la tension, plus de 2 300 Japonais sont arrivés dans la province au cours du seul mois de juillet 1907.

L'immigration japonaise et chinoise atteint des sommets inégalés, les Blancs de la côte ouest ont de plus en plus l'impression que les Asiatiques constituent une menace pour l'homogénéité culturelle de leur province. Les Japonais, tout comme les Chinois, sont

---

<sup>232</sup> *Labor Clarion*, vol. 4, n° 50 (2 février 1906)

<sup>233</sup> [http://www.nps.gov/history/history/online\\_books/5views/5views3b.htm](http://www.nps.gov/history/history/online_books/5views/5views3b.htm), *op. cit.* Les deux lois furent votées le 28 avril 1860. La seconde portait le nom Acte pour la protection de la pêche.

<sup>234</sup> *The Taiwan Daily News*, Chung Sai Yat Po, 16 septembre 1907.

considérés comme inassimilables. L'inquiétude se double du fait qu'après la victoire du Japon sur la Russie durant la guerre russo-japonaise (1904-1905), l'image du Japon apparaît davantage effrayante.

L'arrivée des nouveaux Japonais engendre le développement de commentaires hystériques au sujet de l'« invasion » japonaise. C'est ce dont témoigne la presse quotidienne locale. Ces craintes s'accompagnent de demandes, adressées à la Chambre de commerce et au Conseil du travail de Vancouver, qui revendiquent la mise en place de dispositions pour endiguer le flot d'immigrants asiatiques. Se forme alors la Ligue d'exclusion des Asiatiques. Cette Ligue organise un défilé anti-asiatique le 7 septembre 1907. Ce défilé précède l'émeute.

Pour avoir des informations précises à la suite des événements, le gouvernement dépêche William Lyon Mackenzie King, le sous-ministre du Travail et futur premier ministre du Canada, pour faire une enquête à Vancouver et répondre financièrement aux réclamations présentées par les Japonais et les Chinois. Deux rapports seront rédigés, l'un pour la communauté japonaise, l'autre pour la communauté chinoise<sup>235</sup>.

Après publication d'un avis dans la presse, le chargé du rapport réalise des auditions. Sont présents, à la commission, des représentants du gouvernement chinois : Monsieur Tung Cheng-Ling attaché de légation impériale chinoise de Londres qui a fait spécialement le déplacement, Monsieur Owyang King consul de Chine à San Francisco et Monsieur Moy Box Hin consul de Chine à Portland dans l'état de l'Oregon. On peut ainsi constater qu'il n'existe pas alors de représentant permanent de l'Empire du Milieu au Canada. En revanche, sont présents Monsieur Mirokawa consul du Japon à Vancouver et le consul général du Japon résidant à Ottawa, Monsieur Nossé.

Monsieur Tung Cheng-Ling souligne, dans une lettre reproduite à la fin du rapport<sup>236</sup>, la qualité du travail du rapporteur Mackenzie King, le respect dont il a témoigné pour les réclamants et l'impartialité de son attitude lors des auditions. De même, à la dernière séance concernant l'enquête sur les pertes des Japonais, l'avocat de ces derniers lit une lettre pour louer la qualité du travail du rapporteur et son attitude équitable. La lettre

---

<sup>235</sup> Les rapports Mackenzie King sont disponibles en ligne sur Internet sur le site Notre Mémoire en Ligne. *Rapport de William Lyon Mackenzie King, sous-ministre du travail, Commissaire nommé pour s'enquérir des pertes subies par la population japonaise de Vancouver (Colombie-Britannique) lors des émeutes qui ont eu lieu dans cette ville au mois de septembre 1907*, Ottawa, 21 pages et *Rapport de W. L. Mackenzie King, Sous ministre du travail, Commissaire nommé pour s'enquérir des pertes subies par la population chinoise de Vancouver (Colombie-Britannique) lors des émeutes qui ont eu lieu dans cette ville au mois de septembre 1907*, Ottawa, 1908, 18 pages.

<sup>236</sup> Rapport concernant la population chinoise, p. 14.

s'accompagne de propos plus généraux relatifs à la manière dont les Japonais analysent les émeutes.

Les Japonais de Vancouver considèrent ce fâcheux événement non pas comme un indice de l'animosité des Blancs contre les Orientaux, mais bien comme la campagne inconsiderée faite par des gens irréfléchis et peu soucieux de maintenir la paix et l'harmonie entre les divers éléments de notre population. Ils ne peuvent croire que des hommes respectables et honorables à qui l'on a inculqué les principes de l'honneur et de la morale dès leur bas âge, qui ont eu l'avantage et le privilège de recevoir une solide éducation chrétienne [...] aient pu, sans aucun motif et sans aucune provocation, dans le seul but de satisfaire une passion malsaine, attaquer des gens paisibles et sans défense. L'histoire nous enseigne que la décadence d'une nation commence dès qu'elle provoque dans son sein un sentiment de haine entre les races. [...] La confraternité entre tous les hommes quelle que soit leur nationalité et quelle que soit leur situation sociale est le grand principe sur lequel est fondé le christianisme.<sup>237</sup>

Faut-il voir de l'ironie dans ces propos ? Quelques lignes plus loin, l'avocat de la communauté japonaise évoque la place qu'entend occuper la minorité japonaise au Canada.

Les Japonais sont convaincus qu'il n'existe pas parmi les habitants de cette ville aucun sentiment de haine et d'inimitié à leur endroit. C'est bien là aussi ma propre conviction, et je sais que mes concitoyens, que les sujets britanniques qui forment la majeure partie de la population de Vancouver, estimeront et respecteront les Orientaux tant que ceux-ci se conduiront d'une manière digne et honorable.

Ce qui est le plus grave, c'est que l'orgueil national a été blessé. L'amour du pays natal est une des passions les plus fortes et les plus nobles. Or les Japonais ont cette passion au suprême degré. [...] Il n'est que juste, je crois, que les citoyens de Vancouver, qui se glorifient du fait qu'ils sont sujets britanniques, et que les citoyens des Etats-Unis qui se glorifient du fait qu'ils sont sujets américains, permettent aux autres de conserver, comme eux, un profond attachement à leur pays d'origine.<sup>238</sup>

Lors de la commission les Chinois de la chambre de commerce chinoise de Vancouver sont défendus par un avocat, Monsieur Arthur Mac Evoy. Celui-ci a été recruté dès la fin des événements pour faire l'inventaire des pertes subies par la communauté chinoise.<sup>239</sup> Les réclamations concernent pour l'essentiel des bris de fenêtres et de vitrines, des destructions de châssis de fenêtres et d'enseignes. A cela, s'ajoutent des pertes indirectes engendrées par la fermeture pendant plusieurs jours des boutiques dégradées. Le manque à gagner est aussi évalué par la commission. Quarante-vingts témoins japonais et cent huit témoins chinois sont auditionnés par la commission. Signe d'intégration, plusieurs Chinois s'expriment en anglais et n'ont pas besoin d'un traducteur. Le rapporteur souligne

---

<sup>237</sup> Rapport concernant la population japonaise, p. 15.

<sup>238</sup> Rapport concernant la population japonaise, p. 16 et 17.

<sup>239</sup> Rapport concernant la population chinoise, p. 10.

que les plaignants ont été plutôt modérés dans leurs demandes. Cette dernière remarque n'est pas sans laisser au lecteur une image respectable des Chinois concernés par les dégradations.

On peut constater à quel point les événements auraient pu évoluer de façon encore plus dramatique lorsque Mackenzie King rapporte que les Chinois ont acheté de nombreuses armes à feu, afin de se défendre si le soulèvement s'était prolongé. Le rapporteur stipule qu'il refuse d'intégrer le coût de ces armes dans le paiement des indemnités versées par l'Etat canadien.

Le rapporteur souhaite aussi attirer l'attention du gouvernement fédéral sur le fait que deux réclamants étaient des marchands d'opium installés légalement à Vancouver. Mackenzie King s'étonne qu'aucune loi n'interdise l'importation et le commerce de cette drogue au Canada<sup>240</sup>. Il rapporte aussi que les propriétaires de ces commerces réalisent des bénéfices très importants et qu'ils vendent aussi bien à des Asiatiques qu'à des Blancs.

L'indemnité versée aux Chinois s'élève à 25 990 dollars auxquels s'ajoute une indemnité de 1 000 dollars pour rémunérer l'avocat qui les a défendus. Les Japonais se voient allouer la somme de 9 036 dollars à laquelle s'ajoutent 600 dollars de frais pour la défense.

A la suite des événements anti-asiatiques, le gouvernement Laurier se voit dans l'obligation d'apaiser l'inquiétude à la fois des Blancs et des Asiatiques. La solution passe par un compromis. En réponse aux demandes pressantes de la Colombie-Britannique de mettre un terme à l'immigration asiatique, Ottawa négocie une entente avec le Japon selon laquelle ce dernier accepte de restreindre volontairement son émigration au Canada à 400 individus par an.

Une fois les réclamations des Japonais et des Chinois satisfaites, Mackenzie King propose d'interdire aux sociétés « d'importer » des travailleurs contractuels. Il soumet aussi l'idée de demander au gouvernement fédéral de restreindre de façon importante l'admission de nouveaux venus asiatiques. Il laisse également entendre qu'il faudrait décourager l'immigration en provenance de l'Inde.

En réponse aux conclusions de King, le gouvernement Laurier apporte une modification importante à la loi sur l'immigration. Cette modification, qui entre en vigueur en 1908, est connue sous le titre de « règlement du voyage sans interruption ». Conformément à ce règlement, tous les immigrants potentiels doivent se rendre au Canada

---

<sup>240</sup> *Idem.*, p. 15.



en effectuant un voyage sans interruption en provenance de leur pays d'origine. Comme aucune société de navigation n'offre de service direct en provenance de l'Inde, cette disposition vise à interdire toute immigration des Indiens. Elle ferme également la porte aux immigrants japonais qui, pour un grand nombre, transitent alors par Hawaï.

Le rapport Mackenzie King a été récemment analysé par Woan-Jen Wang, étudiante de l'Université de Colombie-Britannique de Vancouver<sup>241</sup> sous la direction du professeur Henry Yu. Celle-ci a appuyé son travail sur l'étude des journaux publiés en Chine relatant les événements de septembre 1907. Elle a ainsi constaté une différence dans le résumé des faits entre le rapport canadien et la presse asiatique. L'intérêt premier de ce travail est de souligner le fait que les journaux en Chine évoquent alors les événements quelques jours après le soulèvement. On peut en conclure que les Chinois de Chine s'intéressent à la situation des Chinois de la diaspora en Amérique du Nord. Les informations circulent entre les deux continents, ainsi on peut supposer que les candidats à l'émigration depuis la Chine connaissent le sort de leurs compatriotes dans les contrées où ils projettent de se rendre. La nature de l'accueil qui leur est réservé dans les différents pays vers lesquels ils entendent migrer doit certainement influencer leur projet.

Woan-Jen Wang relève des différences factuelles entre le rapport Mackenzie et la presse asiatique. Alors que cette dernière signale que 4 Blancs ont été tués par des marchands japonais, il n'en est pas fait mention dans le rapport. Woan-Jen Wang n'a pas trouvé d'explications à cette différence entre les dires des journaux chinois et le contenu du rapport. Elle indique par ailleurs que la presse de la Colombie-Britannique insiste fortement sur le rôle joué par des Américains de Seattle dans les émeutes. Cette presse minimise ainsi la part prise par les Canadiens dans ces comportements condamnables. *The chinese Taiwan Daily News*, au contraire, ne nie pas le rôle essentiel joué par des Canadiens. Enfin, Woan-Jen Wang rapporte que la commission Mackenzie King ne permit pas de calmer durablement les esprits. Une nouvelle révolte anti-japonaise eut lieu en janvier 1908.

Ainsi, dans l'Ouest américain, la cohabitation entre les Blancs et la forte minorité asiatique apparaît tendue. Les autorités, bien conscientes de ces difficultés, mettent en place des moyens pour mieux connaître les raisons qui expliquent les tensions qui existent entre les communautés afin de légiférer. Malgré les différentes lois adoptées aux États-Unis et au

---

<sup>241</sup> Woan-Jen WANG, *Perspectives on the 1907 Riots in Selected Asian Languages and International Newspapers*, en ligne sur le site Pacific Migrations Research and Asian Canadian Studies at UBC. On trouve aussi une interview de Woan-Jen Wang et du professeur Henry Yu sur le site de Radio Canada International à la date du 12 septembre 2007.

Canada pour limiter la venue de Chinois et de Japonais, l'afflux de population semble ne jamais s'arrêter. Cette situation ne permet pas de rassurer les populations blanches.

## **B) L'image des Asiatiques en France à la fin du XIXe siècle, peur et dénigrement**

Le monde occidental a ouvert la Chine au monde. Celle-ci, grosse d'une population innombrable, est appelée à déverser sur l'ensemble du globe son trop-plein d'hommes. Les Européens constatent que leurs frères blancs, présents sur le pourtour de l'océan Pacifique, éprouvent des difficultés à vivre avec les Chinois. Se développe alors le fantasme de l'envahissement de cette masse menaçante par les flux migratoires. Les propos d'un auteur dont le nom a disparu dans les documents personnels de d'Estournelles, sont à ce sujet très évocateurs :

C'est par les chemins de fer, en effet, que nous envahissons la Chine pour y jeter nos petits couteaux et nos cotonnades. Mais c'est par les chemins de fer aussi que la Chine dégorgera bientôt sa démocratie âpre, gluante, perturbatrice de tous rouages, sur le monde économique qui s'est flatté de la conquérir.[...] La Chine était grosse, depuis des siècles de ses 400 millions d'habitants. Messieurs les ingénieurs sont venus avec le forceps, et le produit de l'enfantement pourrait bien étonner.<sup>242</sup>

La mondialisation des flux humains est en marche. Anatole Leroy-Beaulieu écrit : « L'homme blanc et l'homme jaune, définitivement mis en contact, se tiendront de plus en plus dans une dépendance mutuelle ». <sup>243</sup> Cette situation nouvelle sera lourde de conséquences. Ce qui inquiète le Blanc de la fin du XIXe siècle, c'est que la masse des Chinois semble sans limites. Les voyageurs, qui se sont rendus en Chine, font tous ce constat. Jean Hess l'indique et souligne que bien peu de ses contemporains en Europe ont pris la mesure de la situation.

Le long des rives boueuses et fertiles des fleuves, ce n'est plus une agglomération, c'est un pullulement humain. On en rapporte d'inoubliables visions. Elles seraient nécessaires aux gens qui, dans un cabinet d'Europe, sur le papier, sans hésitation, règlent la destinée de ces humanités lointaines.<sup>244</sup>

---

<sup>242</sup> Coupure de presse sans nom d'auteur. Journal non identifié. Propos soulignés par d'Estournelles, 29 juin 1897, A.D.S., 12 J 287.

<sup>243</sup> Anatole LEROY-BEAULIEU, « l'Asie et l'Europe », *La revue d'Asie*, 15 novembre 1901, p. 7, A.D.S., 12 J 284.

<sup>244</sup> Jean HESS, « Les éléments scientifiques de la transformation de la Chine », *Revue générale des Sciences*, 30 juin 1898, p.777.

## 1) Quand apparaît le risque de voir la population asiatique se répandre sur l'ensemble de la planète

Les relations souvent tendues entre Occidentaux et Asiatiques dans l'aire pacifique constituent une préoccupation connue des Français. Les problèmes des migrants d'origine européenne sur la façade ouest américaine, liés à la présence, jugée excessive, de Japonais et de Chinois, sont connus des citoyens de la vieille Europe et engendrent chez eux l'inquiétude qu'un jour ils auront à subir les mêmes difficultés.

Dès 1888, Etienne Hulot évoque la crainte de l'envahissement du monde par le flot asiatique<sup>245</sup>. Le baron Etienne Hulot, qui deviendra par la suite secrétaire général de la Société française de géographie, voyage entre 1887 et 1888 à travers le nord du continent américain et l'Asie. Selon ses observations, le Céleste Empire ne peut plus contenir les quatre cent vingt millions d'habitants qui vivent resserrés dans ses limites. En vain, les Chinois se sont exterminés dans des guerres fratricides ; en vain, ils abandonnent les enfants qu'ils ne peuvent nourrir.

Le niveau de cette population étrangement prolifique monte sans cesse, et nous touchons au moment tragique où le trop-plein de la Chine débordera par-dessus ses murailles. Déjà, une irrésistible poussée d'émigration se produit. Les contrées ouvertes à la colonisation ne dissimulent pas leur inquiétude. A l'exemple des Etats-Unis, le Canada, l'Australie ont jeté le cri de détresse. Ils font plus et veulent arrêter ce mouvement qui s'accroît. [...]

Sans aucun doute, le premier coup de canon tiré sur Pékin a fait une brèche par laquelle s'échappe aujourd'hui l'excédent de la population jaune.<sup>246</sup>

Ce que redoute Etienne Hulot, ce n'est pas l'invasion militaire, mais bien celle du coolie chinois par un débordement naturel de ses frontières. Le Chinois est comparé à un « parasite » qui s'adapte rapidement au milieu qu'il investit, qui accapare l'argent des pays où il s'implante, puis l'emporte. On trouve à l'époque des articles, où les Chinois sont comparés à des fourmis, à des termites, voire à des rats. Etienne Hulot précise néanmoins que le reproche selon lequel le Chinois ne fait que profiter n'est pas fondé dans la mesure où « s'il garde son gain, il laisse ses travaux et ses services ». Il fait donc un bien là où il passe. Néanmoins, Etienne Hulot constate que la haine des races ne cesse de se développer là où les Chinois s'implantent : en Malaisie, à Singapour, dans le royaume de Siam, à Macao où

---

<sup>245</sup> Etienne HULOT, « Les Chinois partout, question de l'immigration chinoise », *Revue du monde latin*, 1<sup>er</sup> septembre 1888, pp. 1-23.

<sup>246</sup> *Idem.*, *op. cit.*, pp. 1 et 4.

les Portugais ont perdu la main, au Japon, aux Philippines, à Java, en Australie, au Pérou... Il constate que « cette marée montante grandit et le mécontentement général devient en même temps plus aigu »<sup>247</sup>. Etienne Hulot évoque alors l'idée de créer une nouvelle muraille de Chine. Celle-ci ne serait pas destinée à protéger les Chinois des envahisseurs, mais davantage à les contenir à l'intérieur de celle-ci.

La question du développement de la présence asiatique dans toute la zone pacifique est évoquée, en 1893, dans *La Revue Scientifique*, par Emile Barbé qui fut chargé de mission en Chine. Il est persuadé que « le Pacifique sera chinois ». Il explique que les « colons européens du Grand Océan » ont fait appel massivement aux Chinois pour exploiter des régions faiblement peuplées. Il dresse une liste des lieux où cette présence devient significative : « Singapour, Batavia, Bornéo, Hawaï, Tahiti, l'Australie, toute l'Amérique et les Antilles, Bourbon, etc... »<sup>248</sup>. Il insiste sur le fait que cette stratégie à courte vue, s'est retournée contre ceux-là mêmes qui croyaient tirer bénéfice des coolies chinois. Il indique au lecteur français comment cette main d'œuvre, servile au départ, s'impose par la suite par le nombre dans ces régions du monde. Emile Barbé ajoute :

Or, ils ont réussi une chose : ensemercer le Pacifique d'une race supérieurement douée pour l'acclimatation et le commerce, race qui les en éliminera eux-mêmes, dût-elle, pour se perpétuer, se greffer sur des Irlandaises ou des Allemandes, ce qu'elle fait à New-York et à San-Francisco.<sup>249</sup>

L'utilisation du mot « greffer » donne un caractère méprisant aux éventuelles unions mixtes, même si pour le jardinier, la greffe est sensée apporter de meilleurs fruits. On sait à quel point, à l'époque, l'union de « races » si différentes pouvait choquer. Pour ménager le lecteur français, Emile Barbé évoque des femmes allemandes ou irlandaises plutôt qu'européennes ce qui aurait pu laisser penser que des femmes françaises puissent se livrer à de tels actes.

Emile Barbé évoque ensuite ce que nous avons abordé dans la partie précédente : les persécutions et les lois raciales en Amérique. Il s'en indigne en mettant en relief l'attitude paradoxale des colons d'origine européenne en Amérique. Il signale alors au lecteur que les Français se trompent bien souvent sur l'image qu'ils ont des Etats-Unis d'Amérique : ce pays, souvent idéalisé, est caractérisé par un manque de « fraternité sociale » et de

---

<sup>247</sup> *Idem.*, p. 13.

<sup>248</sup> Emile BARBÉ, « Les blancs et les jaunes », *Revue Scientifique*, Numéro 17, 21 octobre 1893, p. 517.

<sup>249</sup> Emile BARBÉ, « Les blancs et les jaunes », *Revue Scientifique*, *op. cit.*, p. 519.

« responsabilité morale ». Les Chinois en sont victimes et Emile Barbé en vient à se demander si, dans l'hypothèse hautement improbable où les Asiatiques seraient totalement évincés des Etats-Unis, les persécutions et les lois restrictives ne finiraient pas par concerner certaines catégories de Blancs. Il donne l'exemple des Hongrois, des Italiens et des Polonais souvent mal considérés aux Etats-Unis. Il effleure la question de l'intolérance et du racisme. Il ne parvient pas à la formuler réellement mais, effectivement, la haine et la peur qui se développent souvent à l'endroit des Asiatiques aux Etats-Unis, s'inscrivent dans un contexte plus général de la peur de la différence, de la haine de l'autre en général. Or l'autre est tout ce qui n'est pas soi. Emile Barbé n'a donc pas tort de penser que les persécutions finiront par concerner d'autres catégories de personnes présentes sur le sol américain.

Pourtant, Emile Barbé pense que l'avenir des Asiatiques en Amérique n'est peut-être pas aussi sombre que les faits d'alors le laissent augurer. Le nombre déjà très important de Japonais et surtout de Chinois dans cette partie du monde joue en leur faveur. Selon Emile Barbé, les Chinois sont doués de qualités telles qu'ils parviendront à faire leur place et à se rendre indispensables. Il en vient alors à se demander si l'avenir du monde n'appartient pas aux Asiatiques. En effet, après s'être développée sur les pourtours de l'Océan Pacifique, la présence asiatique pourrait rapidement s'étendre au reste du monde. Cette évolution lui semble inéluctable. Le faible dynamisme démographique des populations européennes pourrait bien entraîner la perte de leur position de leader du monde. Les races « prolifiques », selon lui, sont vouées à dominer le monde. Emile Barbé est convaincu que l'Europe pourra protéger ses positions dans son « habitat originel », en revanche, elle ne pourra s'imposer durablement au-delà, dans les terres qu'elle a conquises. Il use alors d'une métaphore animalière à l'image très évocatrice et aux relents fortement teintés de racisme.

Et en effet, une civilisation qui veut, suivant le mot de Spinoza, persévérer dans son être, doit, avant tout, avoir du volume, faire du cube sur l'œcumène. Elle ne se compose pas que du cerveau. Il lui faut la masse du corps. L'ère des races dirigeantes, des aristocraties pures, semble de plus en plus passée ; le triomphe des races utilitaires et prolifiques paraît au contraire, de plus en plus prochain. Le lion et l'éléphant, animaux supérieurs par la force et l'intelligence, mais, doués, en revanche, d'une faible puissance reproductrice, s'éteignent graduellement sous nos yeux, symbole menaçant du sort réservé aux races malthusiennes, fussent-elles d'une intellectualité supérieure.<sup>250</sup>

L'éventuel effacement de la race blanche pourrait être la conséquence même de ces qualités intellectuelles considérées par Emile Barbé comme supérieures. Il s'appuie là pour

---

<sup>250</sup> Emile BARBÉ, « Les blancs et les jaunes », *Revue Scientifique*, *op. cit.*, p. 518.

l'essentiel sur un certain Pearson, un anglo-saxon qui a écrit sur la question asiatique quelques années plus tôt. Emile Barbé indique que le développement des sciences médicales dans le monde occidental joue en sa défaveur. La médecine moderne, selon lui, contrarie les lois de la sélection naturelle et entraîne une forme de dégénérescence de la « race » blanche ce qui l'expose à la concurrence de la « race » asiatique.

Il y a, alors, une contradiction dans les propos d'Emile Barbé. En effet, s'il considère la « race jaune » comme inférieure, il note néanmoins l'extraordinaire capacité d'adaptation et d'assimilation des Asiatiques. Il écrit que « le Chinois est, en effet, susceptible de l'instruction intégrale, au même degré que l'Européen »<sup>251</sup>. Il évoque, en particulier, l'intelligence des domestiques chinois constatée par leurs employeurs dans les ports ouverts. Pourquoi, alors, les peuples chinois et japonais éduqués, nourris de sciences modernes, ne connaîtraient-ils pas, à terme, la même évolution que les peuples dits supérieurs, c'est-à-dire la dégénérescence ? Emile Barbé ne semble pas avoir mené son raisonnement à son terme. Si les Asiatiques s'approprient la science occidentale, il n'y a pas de raison qu'ils ne subissent pas les mêmes conséquences que les Occidentaux. Pourtant, à la fin du XIXe siècle, la baisse du taux de fécondité qui caractérise les populations européennes s'explique par des raisons économiques, sociales et culturelles. Elle ne s'explique pas par des raisons physiologiques. A la fin du XIXe siècle, certaines lois démographiques, au caractère presque universel, qui mettent en relation élévation du niveau de vie et baisse de la fécondité, n'étaient pas encore connues.

Emile Barbé avance un autre argument pour conclure à la menace démographique asiatique. Celui-ci est d'ordre culturel. Selon lui, le monde, avec la révolution industrielle, devient de plus en plus « matérialiste ». Cette évolution profitera aux « races utilitaristes » dont les Chinois constituent « la plus haute personnification »<sup>252</sup>. On voit ici à quel point l'auteur simplifie la réalité pour se la rendre intelligible et ainsi se l'approprier. Il nie l'existence d'une culture asiatique authentique caractérisée par des dimensions spirituelles, religieuses et culturelles fortes.

La crainte de l'Asiatique, fruit de la méconnaissance et mère de la haine de ce dernier s'inscrit, à la fin XIXe siècle dans le climat de racisme généralisé qui caractérise la société occidentale. Rares sont les esprits, à l'époque, qui affirment l'égalité de considération due à chaque représentant de l'espèce humaine et qui nient l'existence même des races. Ne pouvant appréhender l'autre, parce qu'il est différent et surtout mal connu, la plupart des

---

<sup>251</sup> *Idem.*, p. 516.

<sup>252</sup> *Idem.*, p. 518.

individus d'alors ressentent pour les peuples différents du leur une forme de sentiment de supériorité primaire. Pour se persuader de celle-ci, ils simplifient alors l'image de l'autre jusqu'au stéréotype. Le racisme ne s'embarrasse pas de nuances.

Sept années plus tard, au moment de la guerre des Boxers, la pensée d'Emile Barbé a évolué. Ses propos sont moins teintés d'ethnocentrisme. Si la masse des Asiatiques reste une menace à ses yeux, il reconnaît que la culture chinoise est respectable. Il refuse l'utilisation des termes « race inférieure ». A l'occasion du conflit, il rejette l'idée communément acceptée selon laquelle les Chinois sont des barbares cruels car il considère que la guerre est toujours source de comportements condamnables de la part de l'ensemble des belligérants. De même, constate Emile Barbé, en temps de paix, la France, qui recourt à la peine capitale par décapitation, n'offre pas un exemple de civilisation très avancée.

Renonçons donc à ces incriminations puérides [selon lesquelles les Chinois sont des barbares]. Dans la guerre actuelle, les insurgés à tempéraments de bourreaux sont bien peu nombreux par rapport à la fabuleuse masse des Célestes. Les Célestes sont des civilisés ; mais ils ont de la vie sociale une autre conception que la nôtre. Un peuple jaune à l'œil oblique ne peut évoluer comme une race blanche au regard direct.<sup>253</sup>

En 1901, Paul d'Estournelles de Constant, indique aux Américains, dans le quotidien *Chicago Recordable*, que les Européens connaissent l'existence du péril jaune auquel ils doivent faire face. L'expérience de la rencontre des Occidentaux et des Chinois dans le grand ouest américain constitue, pour l'ancien diplomate français, une expérience à méditer.

Vous Américains, les premiers, vous l'avez [le péril jaune] entrevu, sous sa forme économique, en arrêtant le flot d'immigration qui menaçait de vous inonder.<sup>254</sup>

Paul d'Estournelles est informé sur ces problèmes par la presse qui en fait mention, mais aussi par des courriers qui lui sont envoyés. Ainsi, en 1897 il reçoit une lettre du consul de France à Singapour, Monsieur Albert Pinaris, qui l'informe sur la présence croissante des Chinois dans la colonie britannique. Pour illustrer ses propos, il fournit un tableau manuscrit sur l'évolution numérique des différents groupes ethniques qui composent la population de la colonie.

---

<sup>253</sup> Emile BARBÉ, « Une conférence européenne des affaires d'Extrême-Orient », Revue non-identifiée, A.D.J., 12 J 287.

<sup>254</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « La question chinoise », *Chicago Recordable*, 18 août 1900. Document rédigé en français à l'intention du journal de l'Illinois.

### **Evolution de la population des différents groupes ethniques composant la population de Singapour entre 1881 et 1891**

<b>Années et évolution</b>	<b>Européens</b>	<b>Chinois</b>	<b>Autres (Malais, Indiens, Philippins...)</b>	<b>Total</b>
<b>1881</b>	2 769	90 196	46 543	139 208
<b>Pourcentage du total</b>	1,99%	64,79%	33,22%	100%
<b>1891</b>	5 254	121 908	57 392	184 554
<b>Pourcentage du total</b>	2,84%	66,05%	31,11%	100%
<b>Augmentation en nombre</b>	2 485	31 712	10 849	45 046
<b>Augmentation en %.</b>	+ 89,74%	+ 35,15%	+ 24,10%	+ 32,57

Le tableau laisse apparaître la très forte progression de la population européenne à Singapour. Il permet aussi de constater l'importance de la part des Chinois dans la population totale. En 1881, ils représentaient 64,79% de la population totale et 66,05% en 1891. Cette situation s'explique par le fait que la croissance de la population chinoise est supérieure à la croissance moyenne de la population sur la période. Le consul de France n'apporte pas d'explication sur l'origine de l'augmentation de la part de la population chinoise : solde migratoire important ou taux de fécondité supérieur.

Le consul de France indique à Paul d'Estournelles de Constant que les Anglais et les Européens s'inquiètent de cette évolution. Les Chinois prennent toujours davantage de place dans la vie politique de la colonie et dominent totalement son économie. Leur pouvoir devient fort à l'extrême.

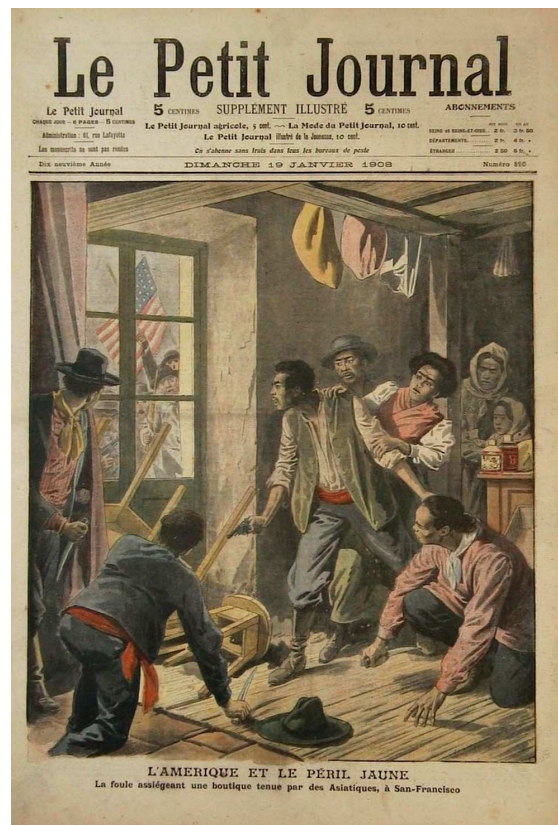
Malheur à l'Européen qui entre en conflit avec un Chinois, malheur à lui s'il est lésé et qu'il se plaint, malheur au gouvernement s'il entre en conflit avec la population chinoise. Il cède, il en est pour sa courte honte. On l'a bien vu en 1887 quand le gouverneur a plié devant la rébellion chinoise éclatant sur tous les points de la ville quand il voulut supprimer les étalages des petits boutiquiers en pleine voie publique. Le nombre et l'argent ont fait la puissance des Chinois. Il s'est dit : « Croissons et multiplions et nous serons les maîtres du monde ». [...] Aujourd'hui le Chinois pullule comme les innombrables bestioles nuisibles de la région.<sup>255</sup>

<sup>255</sup> Albert PINARIS, Lettre adressée à Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, le 18 septembre 1897 depuis Singapour.



On constate ici avec quelle dureté Albert Pinaris décrit la présence chinoise à Singapour. Celle-ci ne lui semble pas souhaitable. Il ajoute alors que dans la colonie britannique, « l'Angleterre règne encore, mais le Chinois gouverne ». Pour le commun des mortels, c'est par la presse que les mauvaises relations entre Asiatiques et les colons d'origine européenne, dans le pourtour de l'Océan Pacifique, sont connues.

En effet, des articles servent de mise en garde et permettent la prise de conscience du danger asiatique qui menace les populations occidentales de par le monde. Le dimanche 19 janvier 1908, un soulèvement anti-asiatique fait la couverture du *Petit Journal*. L'illustration montre une foule constituée de Blancs, brandissant la bannière étoilée, qui assiège une boutique tenue par des Asiatiques terrorisés. La scène est sensée se dérouler à San Francisco. L'impression causée par le dessin est forte. L'agression dont sont victimes les Asiatiques telle qu'elle est mise en scène engendre davantage un sentiment d'empathie pour les assiégés que pour les émeutiers. Le point de vue est celui des victimes innocentes plutôt que celui des agresseurs.



La couverture est accompagnée d'une courte légende et celle-ci est suivie d'un développement plus long dans le corps du journal rédigé par un certain Ernest Laut. Celui-ci explique l'origine des événements. Il nous informe que ceux-ci concernent surtout des tensions avec les Japonais et non avec les Chinois. A l'aide de données chiffrées précises, il

explique que les arrivées de sujets du Mikado ont été très nombreuses en 1907 en Californie. Il s'en est suivi de fortes inquiétudes dans la population blanche. Au-delà des inquiétudes d'ordre économique entraînées par ce flux important de population, Ernest Laut apporte une explication culturelle aux événements. Américains et Japonais sont animés d'un sentiment de supériorité à l'égard des autres peuples. Ce sentiment est tellement intense que la rencontre de ces deux peuples engendre inévitablement des tensions qui aboutissent à des affrontements. Il se dégage de la lecture de l'article l'idée que les Américains ont leur part de responsabilité dans ces événements mais aussi que la présence d'une forte minorité asiatique, et en particulier japonaise, constitue une menace pour la paix publique aux Etats-Unis.

L'envahissement est aussi évoqué dans l'article non signé, au titre évocateur *L'hémisphère jaune*, daté du 29 juin 1899<sup>256</sup>. L'auteur y décrit la lente et silencieuse progression des populations chinoises dans le monde entier. Il affirme que les ingénieurs, en désenclavant la Chine, préparent l'hémisphère jaune. Il rappelle qu'à l'école, les enseignants parlent aux élèves des invasions barbares qui marquèrent les esprits en Europe. En comparaison, l'invasion chinoise fait beaucoup moins de bruit, mais elle est beaucoup plus dangereuse, car par sa masse, elle apparaît définitive. Il s'inquiète du développement de la diaspora chinoise à travers le monde entier et pour donner du poids à sa démonstration, il avance des données chiffrées. Ainsi, il indique qu'en 1850, les Chinois hors de Chine étaient 100 000, 2 millions en 1871, 6 millions en 1891 et 10 millions en 1899.

Ainsi, de nombreux auteurs semblent inquiets de la présence chinoise à travers le monde. L'augmentation semble rapide, massive et durable. Cette situation inquiète car l'immigration chinoise est particulière du fait de la forte identité de la culture chinoise.

## **2) La civilisation chinoise capable d'absorber les civilisations rivales**

L'existence d'une culture chinoise spécifique, caractérisée par son ancienneté et sa vigueur est reconnue par bien des auteurs. La spécificité de la culture chinoise est une dimension qui inquiète ses observateurs. A. Nogues l'évoque dans la *Revue Française* en 1898. Entrer en relation avec les Chinois revêt un caractère original. En effet, l'histoire de la Chine et de ses relations avec les peuples avec lesquels elle est entrée en contact, montre sa capacité à absorber ces derniers. L'ennemi, le voisin, le conquérant est « coulé dans son

---

<sup>256</sup> Article non signé, « L'hémisphère jaune », coupure de presse d'un journal non identifié, 29 juin 1899, A.D.S., 12 J 282.

monde »<sup>257</sup>. Il prend pour exemple le fait que les Mandchous de la dynastie Qing, qui se sont imposés à la tête de l'empire en 1644, se sont progressivement sinisés. Aussi croire que l'on peut occuper la Chine, que l'on peut éventuellement la partager pour la dominer est illusoire. La masse que constitue la population chinoise et la puissance de son identité font de ce pays, de cette nation, un espace atypique, impossible à dominer. A. Nogues observe aussi que l'unité du monde chinois souligne avec insolence les divisions du monde occidental.

Les Chinois, malgré l'égoïsme profond qui les ronge, ne font qu'un par les mœurs, par les traditions, par la répulsion que nous leur inspirons. Ils ont entre eux un lien très fort : l'orgueil de leur civilisation, l'amour de leurs caractères qu'ils lisent peu ou prou. Il est curieux d'analyser ce sentiment. Il est précisément le même que nos intellectuels. On dirait que le système des examens doit produire partout des résultats identiques. Le Chinois, lui aussi, est très fier, très satisfait de sa formation cérébrale, mais cela ne lui a pas enlevé le sens des intérêts de la collectivité à laquelle il appartient. Ce n'est pas un destructeur, un sans-patrie. Le Chinois est un intellectuel nationaliste.<sup>258</sup>

A. Nogues règle ici visiblement ses comptes avec les intellectuels occidentaux. Il est paradoxal de constater que les Asiatiques, habituellement considérés comme inférieurs et méprisables, ont selon A. Nogues les qualités qui font défaut aux Blancs. C'est bien en cela qu'ils constituent une menace. Le constat est douloureux car, par un phénomène de miroir, les Chinois renvoient à l'Occident, dans la pensée d'A. Nogues, le reflet de ses faiblesses. Emile Barbé, évoqué plus haut, fonctionne un peu de la même façon dans son analyse quand il reproche aux Asiatiques de faire de nombreux, voire trop, d'enfants. C'est parce que les Occidentaux en font alors de moins en moins que la situation apparaît inquiétante pour eux. Ainsi, évoquer la menace du péril jaune prochain, c'est avant tout souligner la faiblesse de l'Europe et de la France. C'est par le moyen de la comparaison que certains auteurs dénoncent ce qui ne fonctionne pas ou plus en Occident : le capitalisme dénué d'esprit patriotique qui a conduit à l'ouverture de la Chine, le racisme aux Etats-Unis, la faiblesse du taux de fécondité des Européens, les dommages dus à l'affaiblissement de la foi chrétienne en Europe et surtout en France, le manque d'unité de vues des états qui composent la vieille Europe... Ainsi non seulement l'Asie se renforce en entrant dans la modernité, mais de nombreux signes indiquent que l'Occident s'affaiblit.

S'il y a, à la fin du XIXe siècle, risque de péril jaune c'est parce que la rencontre entre l'Asie et l'Europe ne s'est pas produite au bon moment selon A. Nogues. Il tient là une

---

<sup>257</sup> A. NOGUES, « La future question d'Orient », *Revue Française*, n° 236, août 1898, p. 456.

<sup>258</sup> *Idem.*, p. 456.

position originale, qui repose sur une image idéalisée de l'histoire européenne. Si ces deux grandes civilisations s'étaient rencontrées alors que l'Europe était encore chrétienne, tout aurait été très différent selon lui. L'Occident chrétien aurait alors « donné l'exemple d'une moralité supérieure, la propagation de l'Évangile aurait établi un point de contact entre la pensée chinoise et la nôtre »<sup>259</sup>. Les Chinois auraient alors été impressionnés par la charité chrétienne et auraient éprouvé un respect profond pour les diables d'Occident. On se demande à la lecture de ces phrases, à quelle Europe chrétienne unie A. Nogues fait référence : celle du Grand Schisme d'Occident, celle de la Réforme ou celle des guerres de religion !

La division religieuse des Européens s'est observée jusqu'en terre de Chine comme le rappelle Edmond Théry au lecteur de 1901 dans son ouvrage *Le péril jaune* dans le cadre du chapitre II, intitulé le « Christianisme en Chine »<sup>260</sup>. Il signale que la querelle des rites chinois entre les Dominicains espagnols et les Jésuites a porté un coup fatal à l'expansion du christianisme en terre de Chine sous le règne de l'empereur Kangxi au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. On aperçoit ici le manque de solidité de l'argument d'A. Nogues. L'incapacité du christianisme à s'imposer en Chine met en relief la profondeur de l'identité et de la culture chinoises. Comme il a été dit plus haut, Shenwen Li, professeur à l'Université Laval au Québec, a montré dans son œuvre comment la tâche des missionnaires jésuites avait été difficile dans l'Empire du Milieu. Confrontés à l'originalité de l'identité chinoise, les Jésuites avaient, par pragmatisme, ressenti la nécessité d'adapter le dogme chrétien au milieu à christianiser. Cette situation souligne le fait que, dès les premiers contacts entre Occident et Extrême-Orient, les relations furent complexes et que les Européens durent faire le constat d'une culture chinoise ancienne et solidement installée dans les esprits.

L'identité asiatique apparaît d'autant plus déroutante que ceux-ci semblent comme hermétiques à la civilisation occidentale. Sans s'y opposer vraiment, ils l'ignorent, voire la dénigrent. Cela n'est pas sans interroger les observateurs d'alors. Ainsi, Edmond Théry écrit :

La civilisation européenne actuelle est au point de vue scientifique, d'une incontestable supériorité sur la civilisation chinoise, mais, aux yeux des Célestes, qui ne voient arriver de l'Europe que des objets qui ne conviennent ni à leurs goûts, ni à leurs besoins, qui n'entendent parler des États européens qu'à cause des guerres que ces États se font entre eux, qui sont témoins de leurs rivalités, de leurs compétitions permanentes, la comparaison est tout entière à l'avantage de la Chine avec son vaste territoire, ses immenses

---

<sup>259</sup> *Idem.*, p. 457.

<sup>260</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune*, *op. cit.*, pp. 38 à 48.

richesses naturelles, ses centaines de millions d'habitants et sa paix non interrompue depuis plus de 250 ans.<sup>261</sup>

Le contact avec la Chine met en relief la question de la supériorité matérielle et celle de la supériorité morale et culturelle. En Chine, les Européens parviennent à s'imposer par les armes, mais ne peuvent faire disparaître la culture, quatre fois millénaire, des Célestes. Cela leur apparaît déroutant. A la lecture des lignes de l'économiste français, on peut constater, les raccourcis, les approximations, les incohérences même. Dire que les Chinois de la fin du XIXe siècle ne mesurent pas l'avancée scientifique réalisée par les Occidentaux est erroné. C'est bien d'ailleurs, parce que les Chinois, à la manière des Japonais, commencent à s'appropriier les connaissances et les savoir-faire de l'Occident, car ils en reconnaissent tout l'intérêt pour eux, qu'Edmond Théry, comme beaucoup de ses contemporains, s'inquiète du péril jaune qu'il entrevoit alors. C'est du moins l'idée qu'il développe dans les chapitres qui suivent.

L'idée que les pays européens par leurs querelles incessantes donnent une image négative d'eux-mêmes est en revanche vraie. La diplomatie chinoise d'alors sait d'ailleurs en jouer comme nous l'avons vu dans la partie précédente. En revanche, comparer la situation de conflits incessants ou de paix armée entre les pays d'Europe et la prétendue harmonie pacifique qui règne depuis plus de deux siècles en Chine est une tromperie. Acte volontaire visant à inquiéter le lecteur ou méconnaissance de la situation intérieure chinoise ? Nous ne pouvons y répondre ; nous pouvons simplement affirmer que le lecteur d'alors, peu au fait de l'histoire chinoise, pouvait se laisser facilement abuser. Le fait que la dynastie Qing règne alors de façon continue depuis 1644 ne signifie pas que l'Empire a vécu en paix durant toute cette période. Au contraire, les soulèvements populaires aux marches de l'Empire ont été nombreux, les jacqueries fréquentes, les troubles dus aux sociétés secrètes multiples et, alors qu'écrit Edmond Théry, la guerre des Boxers vient de se terminer. Celle-ci a succédé à la guerre sino-japonaise de 1895 et aux deux guerres de l'opium qui n'ont fait que bien peu de dégâts et de morts en comparaison de la terrible guerre des Taiping qui a ébranlé le sud et le centre du Céleste Empire entre 1851 et 1864 et qui est considérée aujourd'hui comme un des conflits les plus meurtriers de l'histoire de l'humanité. Quant aux centaines de millions d'habitants de l'Empire chinois évoqués par le directeur de *L'Economiste européen*, ils constituent à l'époque plus un fardeau qu'une force pour la Chine. Très souvent victime de disettes et de famines, cette population finalement trop

---

<sup>261</sup> *Idem.*, p. 38.

importante constitue la source des troubles politiques qui ébranlent à de nombreuses reprises le Céleste Empire. On voit ici avec quelle légèreté déconcertante Edmond Théry a écrit ces quelques lignes.

Plus loin, il s'exaspère du sentiment de supériorité que manifestent les Chinois à l'égard de la culture occidentale. « L'orgueil national » qui les porte à considérer les Occidentaux comme des barbares lui apparaît absurde. Le sino-centrisme dont les Célestes témoignent lui semble peu compréhensible.

[Les Chinois ont] de leur pays, comparé au reste du monde entier une idée analogue à celle que les anciens astronomes se formaient de la terre comparée au reste de l'univers. Ils croient la Chine le centre d'un système et l'appellent Tchong-Kou<sup>262</sup>, la nation centrale.

Le directeur de *L'Economiste européen* ne voit pas dans les représentations des Chinois relatives au monde le reflet des nôtres. Ses propos trahissent sa manière d'appréhender le monde, partagée par la très grande majorité de ses contemporains, selon laquelle finalement, le centre du monde ne peut-être que la vieille Europe. Bien sûr il ne l'écrit pas noir sur blanc, néanmoins, c'est ce que ses propos trahissent. Il semble, à la manière des mandarins dont il fait la critique, victime du syndrome des astronomes ignorant le principe de l'héliocentrisme.

Dans les pages qui suivent, Edmond Théry réalise un descriptif détaillé de la culture chinoise. Il rappelle les grandes inventions du monde chinois : la poudre à canon, le papier, et la boussole. Il évoque le monde rural et les cérémonies traditionnelles qui l'animent. Il présente l'importance de l'artisanat et les qualités manuelles des Chinois. Plus loin, il s'intéresse à la vie familiale caractérisée par le respect des anciens et le culte des morts. Il développe le lien entre culte du père et respect de l'Empereur. Il aborde l'importance structurante du Confucianisme. Il ne fait là aucun jugement de valeur. Ses développements permettent au lecteur de constater la richesse de l'identité chinoise. Même si Edmond Théry ne le formule jamais, il ressort de ses pages l'impression que la Chine n'est pas une nation négligeable, si toutefois il en existe. La Chine apparaît forte de ses faiblesses : le caractère immuable de sa société, de ses traditions lui confère une stabilité que n'ont plus les nations d'Occident qui s'épuisent dans une perpétuelle course en avant.

Il poursuit enfin en évoquant la justice chinoise. Il insiste alors sur la cruauté qui caractérise les jugements. Il évoque la cruelle pratique du démembrement pour les crimes les plus condamnables. Ce court chapitre concourt à donner du Chinois l'image d'un être à

---

<sup>262</sup> Zhōng guó écrit en pinyin ou en sinogrammes [中国](#), c'est-à-dire l'Empire du Milieu.

l'esprit tortueux qui se complaît dans les châtiments caractérisés par un sadique raffinement. Le Céleste apparaît alors presque inhumain.

### 3) Le Chinois, un être inférieur pourtant menaçant

Ce qui est déroutant à la lecture des différents textes sur le péril jaune, c'est l'application avec laquelle les différents auteurs cherchent à démontrer l'infériorité des Chinois tout en les considérant comme éminemment menaçants. Il y a là une contradiction caractéristique du sentiment raciste.

Les descriptions du Chinois sont nombreuses dans les articles ou les ouvrages relatifs à la menace asiatique. L'image des Chinois offerte au lecteur occidental résulte de celle qu'ont les Blancs qui les côtoient mais aussi de celle diffusée par les voyageurs qui se sont rendus en Chine. Il apparaît alors que le Chinois est radicalement différent de l'Européen, du Français.

La population chinoise est souvent évoquée avec mépris. Le nombre est source de la première crainte. On observe alors l'utilisation de nombreuses métaphores animalières pour décrire les Chinois. Paul d'Estournelles de Constant évoque une ruche dont il ne faut pas s'approcher<sup>263</sup>. La comparaison n'est ici pas trop négative dans la mesure où la ruche évoque une masse laborieuse. Dans l'article intitulé *L'Hémisphère jaune*,<sup>264</sup> évoqué plus haut, les Chinois sont comparés à des « termites » qui sillonnent l'Empire du Milieu grâce aux voies ferrées réalisées par les ingénieurs occidentaux. Les Chinois sont des « lapins en cage » qui aspirent à quitter leur pays. En 1901, Gaston Donnet<sup>265</sup>, qui s'est rendu en Chine, décrit le bourdonnement humain qui couvre la Chine. Les Célestes y sont des « êtres vermineux » couverts de loques, vivant dans des villes sales et semblant s'en accommoder fort bien. On constate que dans ces descriptions, les Chinois sont considérés en bloc, sans nuance.

Muriel Détrie, s'est intéressée à l'image du Chinois dans la littérature au XIXe siècle<sup>266</sup>. Elle indique que l'image du Chinois y est « superficielle et caricaturale ». On

---

<sup>263</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, dans Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 13.

<sup>264</sup> Article non signé, « L'hémisphère jaune », coupure de presse d'un journal non identifié, 29 juin 1899, A.D.S., 12 J 282.

<sup>265</sup> Gaston DONNET, « En Chine », *Le temps*, 18 mai 1901.

<sup>266</sup> Muriel DÉTRIE, « L'image du Chinois dans la littérature occidentale au XIXe siècle », dans Michel CARTIER, *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Desclée de Brouwer, Institut Ricci, Paris, 1998, pp.405 - 429.

retrouve tous les stéréotypes habituels quant à l'habillement perçu comme exotique et étrange, aux occupations jugées futiles, au caractère difficile à définir et aux traits physiques souvent raillés. Les descriptions contradictoires trahissent une réelle méconnaissance des Chinois. Muriel Détrie constate qu'après la première guerre de l'opium, le regard porté sur les Chinois est encore davantage dégradé. On est alors aux antipodes de l'image qu'avaient pu donner d'eux les Jésuites aux siècles précédents. Le goût pour la Chine est définitivement oublié.

Les Chinois apparaissent désormais comme des êtres cruels et leurs rapports ambigus à la mort passionnent, à l'époque, les Occidentaux. C'est ce qu'on observe dans le cas du châtement du démembrement, sentence judiciaire pratiquée en Chine, que nous avons évoqué à plusieurs reprises plus haut dans ce développement. Ce sujet a été étudié par Jérôme Bourgon, chargé de recherches au CNRS. Il a observé la façon dont la diffusion des images de ce supplice chinois, a concouru en France à déprécier l'image des Chinois à la fin du XXe siècle<sup>267</sup>.

L'expression, supplice chinois, naît à la fin du XIXe siècle. Des séries de cartes postales présentant les différentes pratiques des Célestes sont alors peu à peu diffusées. Dans la plupart des cas, des photographes amateurs étaient à l'origine des clichés. En effet, à partir de 1890, des appareils légers font leur apparition permettant à des photographes non-professionnels de réaliser des prises de vue de qualité. Néanmoins, ces affreuses tortures étaient connues depuis longtemps en Occident par les récits de missionnaires ou de voyageurs. La guerre des Boxers apparaît comme le moment où la diffusion de ces images s'accélère. Montrer la cruauté chinoise, c'est en retour légitimer la violence extrême à l'égard du soulèvement Boxer. Il ne s'agit pas ici de nier l'existence de cette pratique. Les photos prises par le soldat italien Giuseppe Messerotti Benvenuti montrent effectivement les exécutions cruelles pratiquées en Chine. Nombreux sont les clichés qu'il a pu prendre d'exécutions ou d'exhibitions de têtes coupées enfermées dans des cages à l'entrée des villages chinois<sup>268</sup>.

Ce qui est curieux, selon Jérôme Bourgon, c'est le goût morbide des Français pour ces images. Il est paradoxal de la part du public français de se délecter de la cruauté des autres. On peut y voir une forme de sadisme par délégation. Il est très surprenant d'ailleurs de lire les messages rédigés au dos de tels cartes. L'une d'elle, présentant un homme

---

<sup>267</sup> Jérôme BOURGON, « Qui a inventé les supplices chinois ? », *L'Histoire*, n°300, juillet-août 2005, pp.54 - 57.

<sup>268</sup> Paolo BATTAGLIA et Nicola LABANCA, *Giuseppe Messerotti Benvenuti. Un italiano nella Cina dei boxer. Fotografie et lettere*, Modène, Giuseppe Panini, 2000.



découpé vivant est accompagné d'un très tendre « Embrasse maman pour moi ! ». A bien y regarder on se demande qui des Chinois ou des Français ont alors l'attitude la plus curieuse. D'ailleurs pour les Chinois, l'ambiguïté n'existe pas : ces scènes de démembrement, exécution d'une sentence judiciaire, ne sont pas en Chine l'occasion de réaliser des séries de cartes postales. Il n'y a qu'en France que l'on semble apprécier la vue des telles images.

La manière dont sont organisées les peines par démembrement en Chine accentue, aux yeux des Français, l'impression que l'ensemble du peuple chinois éprouve un goût prononcé pour les moments cruels. En effet, ces exécutions se déroulent en pleine rue, au milieu de la foule, sans qu'une distance à caractère symbolique n'existe. De la sorte, celui qui regarde les cartes postales relatives à ce thème, a la sensation que c'est le peuple qui se livre à ce type d'acte, qu'il s'agit presque d'une scène de la vie quotidienne.

Ce qui est aussi très étonnant et très caractéristique du regard que les Français portent alors sur la Chine, c'est que ces séries sont davantage connues des Français après la disparition officielle, par décret impérial, du supplice par démembrement. Or, après cette date, les séries de cartes postales relatives aux supplices chinois sont encore davantage prisées. Elles le seront jusqu'à la première guerre mondiale.

On peut voir dans ce phénomène le désir des Français de ne pas voir la Chine comme elle est alors mais comme on l'imagine : « un pays de cocagne du sadisme », une terre d'horreur raffinée. Ces images sont alors considérées comme figurant « l'essence de la civilisation chinoise »<sup>269</sup> : cruelle et inhumaine.

#### **4) Le péril jaune artistique**

Le péril jaune apparaît aussi à travers le danger que peut constituer l'introduction de l'art asiatique dans le monde occidental. Cette critique est formulée par Lucien Saignes, rédacteur à *La Politique coloniale*, revue parisienne subventionnée par l'Union coloniale. Sa position est unique dans l'ensemble des sources que j'ai pu consulter. Dans un éditorial daté du 14 octobre 1901, intitulé « Les périls jaunes », il développe sa pensée en trois temps. Il s'intéresse d'abord au péril militaire, puis au péril économique de façon classique et enfin au péril artistique. Les deux premiers périls lui apparaissent comme des supercheries. Sur le plan militaire, il pense les Chinois incapables de devenir menaçants comme le sont devenus

---

<sup>269</sup> Jérôme BOURGON, « Qui a inventé les supplices chinois ? », *L'Histoire*, *op. cit.*, p. 55.

les Japonais. Sur le plan économique, il lui apparaît impossible qu'une « race », qui n'a pas été en mesure d'exploiter les grandes découvertes que constituent l'invention du papier, de l'imprimerie, de la poudre à canon et de la boussole, soit capable de concurrencer l'intelligence commerciale de la « race » blanche.

Au moment où il aborde le thème du péril artistique, Lucien Saignes demande au lecteur une attention redoublée. Ce sujet peut sembler léger, pourtant la question lui apparaît comme grave. A ses yeux, le péril artistique est bien réel et se développe de façon insidieuse. Il constate en effet que bien des artistes n'ont pas conscience de la lente progression de l'influence asiatique dans leurs productions. Cela constitue à ses yeux un phénomène alarmant. Le rédacteur de *La Politique coloniale* insiste sur le fait que certains artistes se targuent de développer des formes artistiques nouvelles, alors que celles-ci, de façon paradoxale, ne sont que des formes influencées par l'art qui est peut-être le « plus antique au monde », c'est-à-dire l'art extrême-oriental. Pour illustrer ses propos, Lucien Saignes fait appel à un exemple.

J'étais un de ces soirs, chez notre bon graveur Julien Tinayre ; un ami de la maison, artiste lui aussi, avait apporté une série de cartons qui défila sous nos yeux. C'était paraît-il des impressions, des bouts de notes rapportés de la campagne du Lot ou du Tarn je crois. Eh bien, détails d'intérieur à part, on aurait décalqué cela sur papier de riz, avec un pinceau et de l'encre de Chine, qu'on aurait eu des croquis chinois. Même façon de voir et de traduire, en grotesque hélas ! mêmes contorsions douloureuses, même outrance dans le mouvement, dépassant la possibilité physique et la réalité anatomique. Avez-vous vu un Japonais tuant une mouche ! Comparez l'Hercule grec étouffant Antée.<sup>270</sup>

On imagine ici l'agréable surprise du « bon graveur » Julien Tinayre et de son ami artiste à la lecture de ces lignes. Au-delà de l'indélicatesse de Lucien Saignes, on sent fortement la nature raciste de sa pensée. L'art classique européen est menacé dans sa pureté originelle par l'influence asiatique. Le journaliste de *La Politique coloniale* se fait ensuite plus théorique et nous signale que le pointillisme et l'impressionnisme ont malheureusement été inspirés par la peinture chinoise. Il fait sans doute, sans le nommer, référence au japonisme qui s'est développé en France dans le dernier tiers du XIXe siècle. Pour Lucien Saignes, « l'art pagode » influence toujours davantage, de façon « effrayante » l'architecture occidentale. Lucien Saignes fait appel alors au souvenir du lecteur quant à la nature particulière des bâtiments de l'exposition universelle de 1900.

---

<sup>270</sup> Lucien SAIGNES, « Les périls jaunes », *La Politique coloniale*, 14 octobre 1901.

Rappelez-vous nos bâtiments de la grande Exposition. L'œil blessé par tant d'aiguilles et de dents d'éléphants, de toitures contournées auxquelles il ne manquait que des clochettes, cherchait en vain une frise rectiligne où se reposer. C'était une souffrance. Maintenant, peut-être n'y a-t-il là qu'une crise passagère et quelqu'un découvrira-t-il un de ces jours le Parthénon. Je le souhaite.<sup>271</sup>

Le caractère de la pensée raciste de Lucien Saignes apparaît clairement. Par la simplification à l'extrême, par une incapacité complète à s'ouvrir à une autre culture, il démontre son étroitesse d'esprit propre à un grand nombre de ses contemporains d'alors, forts nombreux dans la frange colonialiste de la population.

L'inquiétude de Lucien Saignes peut être rapprochée de celle qu'éprouvent certains Parisiens, en 1885, alors qu'apparaît le projet d'édifier dans la ville un musée des arts orientaux. La séance du conseil municipal de la ville de Paris, relative à l'achat du terrain sur lequel doit être implanté le musée Guimet, est très animée. Corinne de Ménonville, aujourd'hui directrice du développement du même musée, aborde cette question dans l'ouvrage *Le Paris Asie*<sup>272</sup>. Elle indique que le projet d'établir un musée des arts asiatiques dans la capitale attire alors les foudres des cléricaux et des anticléricaux. Les premiers s'agacent d'une forme de prosélytisme bouddhiste en terre chrétienne, les seconds s'insurgent contre la mise en valeur de cultures reposant pour l'essentiel sur des croyances superstitieuses. Malgré les désaccords initiaux, le musée Guimet ouvre en 1889, inauguré par le président Sadi Carnot.

Très vite, on y organise des cérémonies religieuses. Au début de l'année 1891, deux moines bouddhistes japonais y président un office. De nombreuses personnalités du monde politique et artistique y assistent : un représentant du président de la République, des ministres, Georges Clémenceau, Jules Ferry, Edgar Degas, le sculpteur Bartholomé. Anthony Boussemart précise dans *D'outremer et d'Orient mystique... les itinéraires d'Emile Guimet*<sup>273</sup> que la présence de Georges Clémenceau, figure de l'anticléricisme, jugée incongrue, est alors largement commentée. Le journal *Le Gaulois* du 22 février, le lendemain de la cérémonie rapporte alors un court dialogue échangé avec Georges Clémenceau.

---

<sup>271</sup> *Idem.*

<sup>272</sup> Corinne de MÉNONVILLE, « Sacrilège Bouddhiste », dans Pascal BLANCHARD et Eric DEROO, *Le Paris Asie, 150 ans de présence asiatique dans la capitale*, Paris, La découverte, 2004, p. 82.

<sup>273</sup> Anthony BOUSSEMARY, « Un temple bouddhiste au cœur de Paris », dans Françoise CHAPPUIS et Francis MACOUIN, *D'outremer et d'Orient mystique... les itinéraires d'Emile Guimet*, Editions Findakly, Paris, 1998, p. 99.

A la sortie, nous croisons des personnalités républicaines qui n'entreraient pas dans une église catholique, mais qui viennent d'assister à une cérémonie bouddhique. Et c'est Monsieur Clémenceau, Parisien d'esprit, qui se charge de tirer la moralité.

- Eh bien ! Lui disons-nous, vous ne vous défendez plus maintenant d'aller à la messe ?

- Que voulez-vous, je suis bouddhiste !<sup>274</sup>

Corinne de Ménonville indique que plus de cent quarante articles de presse relatent la cérémonie dans les jours qui suivent. La presse catholique apparaît consternée et « fustige durement cette malheureuse foule incrédule, abandonnée à ses besoins pervers »<sup>275</sup>.

Il serait néanmoins réducteur d'affirmer que l'ensemble des Français est alors hostile à la culture asiatique. En effet, à la fin du XIXe siècle, certains intellectuels, certains penseurs prennent la défense de la culture asiatique en y percevant ce qui y relève de l'universel.

## **C) La Chine et les Chinois respectés**

### **1) Victor Hugo, Jules Verne et Pierre Loti, une Chine sans Chinois**

C'est dans le domaine des arts que les Chinois, très tôt, vont trouver en France un soutien de taille en la personne de Victor Hugo. Nous sommes ici hors de nos limites chronologiques. Néanmoins, il semble incontournable de mentionner le texte de l'homme de lettres rédigé à l'occasion du sac du Palais d'Été, par les troupes anglo-françaises, lors de la seconde guerre de l'opium. Il s'agit d'un écrit majeur sur la Chine dans la seconde partie du XIXe siècle<sup>276</sup>.

La deuxième guerre de l'opium se déroule entre 1856 et 1860 et oppose le Céleste Empire à la France et au Royaume-Uni. Le but en est l'affirmation de ses deux puissances sur le sol chinois et l'obtention de nouvelles concessions commerciales et territoriales. Le 17 octobre 1860 et durant les trois jours qui suivent, le Yuanmingyuan, le Palais d'Été des empereurs de Chine, situé à 8 kilomètres au nord-ouest de Pékin, est mis à sac et incendié par les troupes anglo-françaises. Ce palais construit au XVIIe et au XVIIIe siècle était la demeure des empereurs mandchous. Sur le plan architectural, il était considéré comme une

---

<sup>274</sup> Anthony BOUSSEMART, *op. cit.*, p. 102.

<sup>275</sup> Corinne de MÉNONVILLE, *op. cit.*, p. 82.

<sup>276</sup> Le texte de la lettre écrite par Victor Hugo figure en Annexe 1.

merveille de l'art asiatique aux influences occidentales. Il était pour les Chinois une sorte de Versailles d'Extrême-Orient. Un peu plus d'un an après le sac, le 25 novembre 1861, Victor Hugo, alors en exil à Guernesey, prend la plume pour répondre au capitaine britannique Butler qui fit l'éloge de cette expédition militaire. Le texte de Victor Hugo se présente sous la forme d'une lettre réponse aux déclarations du militaire britannique.

Dans l'ensemble de son œuvre, Victor Hugo a témoigné un intérêt pour l'Orient, mais il n'a accordé que très peu de place à la Chine, puisque cette lettre est son seul écrit sur ce sujet<sup>277</sup>. Il s'agit là d'un constat assez surprenant. La Chine apparaît curieusement négligée.

Dans cette lettre adressée au capitaine Butler, Victor Hugo évoque la question de la civilisation. Il en souligne le caractère relatif. Qui de l'Europe ou de la Chine est la plus barbare ? Victor Hugo entend dénoncer ce que « la civilisation a fait à la barbarie ». Il reconnaît la diversité des cultures et se prononce même pour en affirmer l'équivalence. Les œuvres d'art, quelle que soit leur origine, sont l'émanation de l'esprit des peuples, tous respectables. Pour Victor Hugo, « deux bandits » se sont livrés à la destruction et au pillage d'une œuvre qui n'appartenait pas qu'à la Chine ; elle était un bien de l'Humanité. C'est l'aveuglement des chefs militaires anglais et français, représentants sur les lieux du crime de leurs gouvernements respectifs, que dénonce l'homme de lettres. Il est important de noter qu'il différencie bien les chefs militaires, les donneurs d'ordres, des exécutants. Pour Hugo, les simples soldats qui ont participé au sac ne portent pas le fardeau de la responsabilité de cet acte hautement condamnable.

[...] Les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés ; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

La réponse au capitaine Butler apparaît donc plus comme une réponse fondée sur les principes qui doivent guider l'action humaine. Il n'accorde que bien peu place à la réalité et aux circonstances du crime. Il adopte avant tout une posture philosophique.

Nora Wang, enseignante à l'université Paris VII Denis Diderot, considère que la lettre, à travers les choix des mots, les images qu'elle offre au lecteur, les imprécisions, témoigne au fond de l'incapacité de Victor Hugo à dépasser les images habituelles véhiculées sur l'Empire du Milieu. Hugo est de son temps, il ne peut s'extraire des stéréotypes véhiculés sur la Chine alors. Nora Wang s'étonne du manque de curiosité de Victor Hugo pour la Chine. Des recherches réalisées par Hugo, alors que la sinologie

---

<sup>277</sup> Nora WANG, Ye XIN et Wang LOU, *Victor Hugo et le sac du palais d'été*, Les Indes Savantes -You Feng, Paris, 2003, 191 pages.

française était en plein essor, lui auraient permis, s'il en avait pris le temps, de réaliser un texte plus précis, plus proche de la réalité chinoise.

Or, qu'est-ce que l'Extrême-Orient de Hugo ? Un « coin du monde » ; coin où s'élevait « une merveille ». Le Palais d'Été est le modèle même de la « Chimère », qui s'oppose à l'idéal : car « l'art a deux principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la « Chimère », qui produit l'art oriental » : équilibre et raison, contre fantasmes oniriques, aux limites de l'humanité. L'art chinois est de l'ordre du rêve ; voire de l'hallucination que procurent les stupéfiants, des visions de l'opiomane.<sup>278</sup>

Nora Wang propose de replacer le texte d'Hugo au cœur de sa pensée. Elle rappelle qu'il serait erroné de voir en Hugo le pourfendeur, avant l'heure, de l'impérialisme et du colonialisme. Hugo est de son temps. Pour lui, le colonialisme trouve sa justification dans le fait que les sociétés, les peuples ne sont pas tous arrivés au même degré de maturité. Il se fait alors l'apôtre d'une colonisation mesurée.

Mais en civilisation, est-ce qu'il n'y a pas les peuples aînés et les peuples puînés ? Est-ce que les majeurs n'ont pas la tutelle des mineurs ? [...]

En civilisation, l'aînesse n'est pas un droit, c'est un devoir. Ce devoir à la vérité, donne des droits ; entre autres, le droit de la colonisation. Les nations sauvages ont droit à la civilisation, comme les enfants ont droit à l'éducation, et les nations civilisées la leur doivent. Payer sa dette est un devoir, c'est aussi un droit. [...]

Que la civilisation implique la colonisation, que la colonisation implique la tutelle, soit ; mais la colonisation n'est pas l'exploitation ; mais la tutelle n'est pas l'esclavage.

La tutelle cesse de plein droit à la majorité du mineur, que le mineur soit un enfant ou qu'il soit un peuple ; toute tutelle prolongée au-delà de la minorité est une usurpation, l'usurpation qui s'impose par la force est un crime.<sup>279</sup>

On voit dans ces propos que la prétendue égalité des cultures, des civilisations, le respect dû à chacune d'entre elles apparaît bien relatif ici. Il est vrai que Victor Hugo s'exprime-là en 1850. Sa pensée évolue par la suite. Les actes répréhensibles commis par certains militaires en Algérie l'amènent, par la suite, à nuancer davantage sa pensée et à admettre que la colonisation doit se faire dans la mesure.

Malgré cela, la lettre relative au sac du Palais d'Été apparaît admirable dans sa dénonciation de l'atteinte faite à cette merveille de l'humanité. Pour Victor Hugo, les chefs-d'œuvre artistiques appartiennent à tous et les détruire, c'est d'une certaine manière s'offenser soi-même. La culture chinoise mérite le plus grand des respects comme toutes les

---

<sup>278</sup> Nora WANG, Ye XIN et Wang LOU, *Victor Hugo et le sac du palais d'été*, op. cit., p. 65.

<sup>279</sup> Victor HUGO, « Pour Cuba », *Actes et paroles pendant l'exil*, 1870, cité par Nora WANG, Ye XIN et Wang LOU, *Victor Hugo et le sac du palais d'été*, op. cit., p. 65.

cultures du monde. Soit ! Néanmoins, il manque une dimension dans la lettre d'Hugo : celle de l'homme, celle du petit qu'il défend si souvent. Cette absence n'est jamais observée, commentée. Où est la place des Cosettes et des Gavroches chinois dans son texte ? Les œuvres méritent le plus grand respect, les peuples ne sont pas responsables des crimes qu'ils commettent au nom des puissants, mais ils en sont souvent les victimes. Quoi de plus respectable au fond ? Les individus ou les œuvres ? Le magnifique texte d'Hugo, défend la Chine et l'Humanité mais oublie les Chinois et l'Humain. Quid des viols, des meurtres, des tortures à l'occasion de cette campagne de Chine... ? Une vie ne vaut-elle pas plus qu'une œuvre ? Bien sûr, Victor Hugo se place dans sa lettre au niveau culturel, mais le texte témoigne d'une indifférence à l'égard de ceux qui ont vécu ce drame dans leur chair.

L'incapacité à considérer les Chinois apparaît aussi dans l'œuvre de Jules Verne. C'est ce que laisse apparaître la lecture du livre *Les tribulations d'un Chinois en Chine*, publié en 1879. L'intrigue, comme son titre l'indique, prend place dans l'Empire du Milieu et a pour personnage principal un Chinois. L'image de ce personnage est alors révélatrice de la manière dont Jules Verne appréhende les Chinois. Son héros, Kin-Fo, est un Céleste européenisé qui habite la ville de Shanghai et vit au contact des expatriés. Les traits physiques de Kin-Fo ne sont pas vraiment ceux d'un Chinois. Ils se rapprochent curieusement de ceux d'un européen. Il est plutôt « blanc que jaune » et a la « face non aplatie ». Il est ainsi plus facile pour le lecteur européen d'alors de s'identifier à ce personnage.

Jules Verne s'attache néanmoins à montrer que la Chine, à travers son personnage principal, se transforme, s'ouvre à l'Occident et est en mesure d'en intégrer certaines nouveautés. Il fait d'un Chinois un personnage intelligent, sympathique et cultivé. Kin-Fo, bien que tourné vers la culture occidentale, ne renonce pas à sa culture d'origine. Il respecte les règles de la tradition chinoise dans sa vie quotidienne. Lors de son mariage, il applique l'étiquette en usage à l'époque en Chine. Jules Verne décrit alors avec de nombreux détails une cérémonie raffinée<sup>280</sup>. Il use d'un vocabulaire respectueux et ne s'attarde pas sur les détails souvent peu favorables à l'image de la Chine. Il n'insiste pas exagérément comme le font souvent ses contemporains sur les odeurs et sur la saleté des demeures chinoises.

Néanmoins, à travers le choix de l'intrigue, Jules Verne semble souligner le côté tortueux de l'âme chinoise : Kin-Fo est un jeune chinois très riche, rongé par l'ennui, qui commande à un tueur à gages de l'assassiner, pour donner un sens à sa vie. Le tueur ne

---

<sup>280</sup> Jules VERNE, *Les tribulations d'un chinois en Chine*, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, Paris, 1879, p. 152.

l'exécutera que quand il lui semblera bon de le faire. Kin-Fo rencontre entre temps l'amour et l'objet de l'œuvre est la recherche, très compliquée, par le personnage principal, de son futur assassin afin de lever le contrat. A la lecture de l'ouvrage, on a l'impression que, pour Jules Verne, cette forme de perversion raffinée ne peut prendre place qu'en Chine. Celle-ci constitue dans son œuvre une sorte de décor original, mais il n'accorde jamais un réel intérêt à ceux qui l'habitent : c'est-à-dire les Chinois.

En 1900, Pierre Loti témoigne, à son tour, de la difficulté des auteurs occidentaux à évoquer les Chinois avec justesse et respect. Alors âgé de 50 ans, il décide de reprendre du service pour participer à la guerre des Boxers. Il est affecté au poste de chef d'état-major de l'amiral Pottier. Il embarque pour la Chine et arrive à la fin des événements, à l'automne 1900. Il consigne de façon régulière ses impressions entre le 19 octobre et le 3 novembre. Ces écrits constituent à son retour l'ouvrage *Les derniers jours de Pékin*, publié en 1902<sup>281</sup>.

Pierre Loti y témoigne d'une réelle admiration, d'une fascination pour la culture et l'architecture chinoises. Officier, il a l'occasion à plusieurs reprises de résider dans des palais des dynasties Ming et Qing. On sent dans ses écrits une jubilation réelle à parcourir ces sites extraordinaires, hors du temps, à revoir cet Extrême-Orient qu'il a tant décrit dans ses œuvres précédentes. Pierre Loti témoigne d'une réelle admiration pour la Chine, pourtant il n'accorde pas de place aux Chinois. Il est même, chose troublante, insensible aux souffrances de ceux-ci. Ainsi, les pillages que subissent les paysans chinois semblent l'amuser.

Par ce frais matin d'octobre, sur la route ombragée qui mène au fort des Français, les matelots et les soldats de toutes les nations se croisent et s'empressent, dans le grand amusement d'aller à la découverte, de s'ébattre en pays conquis, d'attraper des poulets, de faire main basse, dans les jardins, sur les salades et les poires. Des Russes démenagent les bouddhas et les vases dorés d'une pagode. Des Anglais ramènent à coups de bâton des bœufs capturés dans les champs...<sup>282</sup>

On voit ici à quel point Pierre Loti est insensible au sort des Chinois. Il est étonnant de voir avec quelle légèreté l'officier décrit ces scènes condamnables. La lecture de l'ensemble de l'œuvre montre néanmoins parfois l'aptitude de Pierre Loti à compatir à la souffrance ressentie par les Chinois. Malheureusement, trop de passages témoignent d'une indifférence profonde pour le sort des populations locales. Loti ne rencontre pourtant aucune difficulté pour faire éditer son ouvrage. Sa façon de présenter ces faits cruels ne provoque aucune réaction de réprobation en 1902. Cela témoigne du regard que la plupart

---

<sup>281</sup> Pierre LOTI, *Les derniers jours de Pékin*, Editions Balland, Paris, 1985, 277 pages.

<sup>282</sup> *Idem.*, p. 27.



de ses contemporains posent alors sur les Chinois. Pierre Loti, à la différence de Victor Hugo, ne décrit pas une Chine vide de Chinois mais fait montre d'une absence d'empathie à leur l'égard.

Le général [Frey] a la bonté de s'inquiéter de ce que nous boirons en route [pour Pékin], mon serviteur et moi, par ces temps d'infection cadavérique où l'eau est un perpétuel danger, où les débris humains, jetés par les Chinois, macèrent dans tous les puits, et il me fait un inappréciable cadeau : une caisse d'eau d'Evian.<sup>283</sup>

Voilà le lecteur rassuré, Monsieur l'académicien se voit offrir par bonheur quelques bouteilles d'eau minérale. Il n'est pas obligé de s'hydrater d'une infusion à la chair de Jaune. Les propos de Pierre Loti apparaissent éminemment cyniques.

Chez Pierre Loti, et dans une mesure moins dramatique chez Victor Hugo et Jules Verne, on voit de quelle façon peut s'opérer une dichotomie entre l'intérêt porté à la culture des peuples et l'absence de considération pour les individus qui les composent. Cela témoigne d'un regard porté sur la Chine propre à une élite finalement éloignée du réel, des petits et de leurs souffrances. Par chance, tous les auteurs d'alors n'adoptent pas le même regard sur les Chinois.

## **2) Mark Twain et Bret Harte, les Chinois estimés et défendus**

Si les Chinois apparaissent peu valorisés dans la littérature française de la fin du XIXe siècle, c'est paradoxalement, là où ils sont le plus souvent mal considérés, en Amérique du Nord qu'ils vont trouver leurs plus fervents défenseurs. Pour nuancer le propos sur l'image des Chinois aux Etats-Unis évoquée plus haut, il semble essentiel d'accorder une place à ceux qui surent défendre les Chinois. Mark Twain est alors certainement l'un de ceux qui a le plus défendu l'idée du nécessaire respect de la minorité chinoise aux Etats-Unis.

En 1870, Mark Twain, décide d'évoquer le thème des immigrants chinois à travers des lettres publiées sous la forme d'un feuilleton dans un journal mensuel californien, *Galaxy*. Ce type d'écrit, dont l'intrigue progresse à chaque épisode, est très prisé des

---

<sup>283</sup> *Idem.*, p. 42.

lecteurs d'alors. Le « roman » porte le titre de *L'ami de Goldsmith part encore à l'étranger*<sup>284</sup>.

Mark Twain y raconte l'aventure d'un certain Ah Song Hi qui adresse des lettres à un ami portant le nom de Ching-Foo. Ah Song Hi est en voyage vers les Etats-Unis où il compte s'établir. Dans ses courriers, il exprime ses espérances quant à son futur pays d'adoption. Le système de la correspondance épistolaire, du regard en décalage, permet à Mark Twain d'effectuer une critique sévère de l'accueil réservé aux Asiatiques aux Etats-Unis. C'est ce que soulignent avec ironie, hautement cruelle par son décalage avec la réalité, les propos de la première lettre.

Cher Ching-Foo,

Ça y est, tout est arrangé. Je vais quitter cette terre opprimée et accablée qu'est mon pays natal et je vais traverser l'océan vers ce noble monde où tous les hommes sont libres et égaux, et où personne n'est honni et maltraité : l'Amérique ! L'Amérique, qui a le rare privilège de pouvoir s'appeler le pays de ceux qui sont libres et la patrie de ceux qui sont braves. Nous savons que l'Amérique a accueilli les Allemands, les Français et les Irlandais affligés et en détresse, et nous savons que l'Amérique leur a donné pain, travail et liberté, et qu'ils lui en sont infiniment reconnaissants. Nous savons aussi que l'Amérique est prête à accueillir tous les autres peuples opprimés et à leur offrir son abondance sans leur demander quelle est leur nationalité, leur religion ou la couleur de leur peau.<sup>285</sup>

On sent bien à la lecture de ces lignes les intentions de Mark Twain : rappeler aux Américains que leur pays fut pour la plupart d'entre eux une terre d'accueil, leur préciser que l'Amérique reste encore un idéal pour certains, une terre promise. Ah Song Hi, par sa naïveté, rappelle à chaque Américain quel est l'idéal initial des Etats-Unis d'Amérique. Les Etats-Unis peuvent-ils se permettre de décevoir les attentes d'un homme qui a pour ce pays un tel respect, une telle admiration ? A dire vrai, oui. Arrivé sur le sol américain, Ah Song Hi va découvrir la dure réalité de la condition des Chinois aux Etats-Unis.

Quand il débarque à San Francisco, Ah Song Hi est dépouillé du peu d'argent qui lui reste. Après avoir financé son voyage dont le coût était de soixante dollars, il doit donner ses dix derniers dollars à un médecin afin d'être vacciné contre la variole alors qu'il avait déjà été vacciné avant son départ de Chine. Ah Song Hi apprend que le prix pratiqué par ce médecin sans scrupule est beaucoup plus élevé que celui pratiqué en ville. Par la suite, Ah Song Hi étudie la langue anglaise<sup>286</sup> et cherche à s'intégrer quand survient la catastrophe.

---

<sup>284</sup> Mark TWAIN, « Goldsmith's friend abroad again, Letters », n° I, II, III, IV, V et VI, *The Galaxy*, Octobre 1870, en ligne sur un site dédié à Mark Twain, <http://www.twainquotes.com/>.

<sup>285</sup> Mark TWAIN, « Goldsmith's friend abroad again, Letters », *op. cit.*, lettre n° I.

<sup>286</sup> *Idem.*, lettre n° IV.

Alors que cette pensée réconfortante me traversait l'esprit [de vivre désormais dans le « refuge prodigué par les cieux aux opprimés et aux abandonnés »], des jeunes gens lâchèrent un chien féroce sur moi. J'essayai de me défendre, mais je ne pouvais rien faire. Je battis en retraite jusque dans l'embrasement d'une porte fermée et, là, je me trouvais à la merci du chien. Il me sauta à la gorge et me mordit partout où il trouva prise. J'appelai au secours, mais les jeunes gens ne faisaient que rire et se moquer de moi. Deux hommes en uniforme gris, qu'on appelait ici des policiers, me regardèrent une minute puis s'éloignèrent tranquillement. Un homme les arrêta et les ramena vers moi en leur disant que c'était une honte de me laisser dans une telle situation. Les deux policiers frappèrent alors le chien avec leurs matraques et je pus me libérer, mais j'étais en haillons et couvert de sang de la tête aux pieds. L'homme qui avait fait revenir les policiers sur leurs pas demanda aux jeunes gens pourquoi ils avaient agi ainsi et ils lui répondirent de se mêler de ce qui le regardait. Puis ils lui dirent avec un fort accent irlandais :

Ce Chinetoque vient jusqu'en Amérique pour prendre le pain de la bouche d'hommes blancs convenables et intelligents et, quand on défend nos droits, ça fait une histoire.<sup>287</sup>

Le héros de Mark Twain est ensuite arrêté pour trouble à l'ordre public. Il est emmené en prison, suivi d'une foule moqueuse de gamins des rues. Lors de son entrée dans la cellule, le policier, avec un fort accent irlandais, lui crie : « Pourris là-dedans, sale étranger, jusqu'à ce que tu comprennes qu'il n'y a pas de place pour toi ni pour les tiens en Amérique ».

Dans les lettres suivantes, Ah Song Hi évoque les moments très difficiles que sont sa première nuit en cellule et son procès inéquitable. Il découvre alors que si les Blancs peuvent témoigner contre des Chinois, l'inverse n'est pas possible. Finalement, Ah Song Hi est condamné à 5 dollars d'amende ou à rester dix jours de plus en prison. Là s'arrête la correspondance imaginée par Mark Twain.

On ne peut que souligner la cruauté, malheureusement hautement réaliste, avec laquelle Mark Twain évoque le sort des Chinois en Californie. Il avait très certainement été inspiré par la réalité. Il faut dire que quelques années plus tôt, lors d'un séjour à Virginia City, dans le Nevada, entre 1861 et 1864, il s'intéresse déjà à la situation des Chinois. Il est alors journaliste et écrit dans le *Territorial Enterprise*. Fin 1863, il réalise un reportage sur le Chinatown de la ville peuplé d'environ d'un millier de Chinois<sup>288</sup>.

Mark Twain nous y apprend que la plupart des Chinois travaille dans des blanchisseries. Certains sont domestiques ou cuisiniers dans des familles blanches. Les

---

<sup>287</sup> Mark TWAIN, *op. cit.*, lettre n° IV. "This Ching divil comes till Ameriky to take the bread out o' dacent intelligent white men's mouths, and whin they try to defind their rights there's a dale o' fuss made about it." Mark Twain essaie ainsi de retranscrire l'accent irlandais.

<sup>288</sup> Mark TWAIN, « Chinatown », *Territorial Enterprise*, fin 1863, en ligne sur un site dédié à Mark Twain, <http://www.twainquotes.com/>

Chinois vivent « entassés » dans un petit quartier à l'écart de la ville. A cette époque, Mark Twain adopte beaucoup de clichés négatifs sur les Chinois. Il n'a pas l'ouverture d'esprit qu'il aura plus tard dans « L'ami de Goldsmith part encore à l'étranger ».

Dans chacune de ces petites cavernes claquemurées et sales, empuanties par l'odeur des baguettes d'encens et sans autre éclairage que des bougies de suif malades et coulantes, on trouve deux ou trois vagabonds jaunes à longue tresse, lovés sur une espèce de grabat, qui fument l'opium, immobiles, et dont les yeux éteints paraissent absents par excès de plaisir.

Mark Twain réalise dans ce reportage le portrait de trois Chinois : deux commerçants et un organisateur de loterie. Il se dit bien accueilli par chacun. Le premier commerçant, un certain Ah Sing, lui fait goûter un alcool typiquement chinois et lui offre des saucisses. Mark Twain refuse ces dernières suspectant qu'elles ne renferment chacune une souris. On aperçoit ici un exemple des fantasmes qui animent les Blancs à l'égard des mœurs des Asiatiques.

C'est en 1864 que Mark Twain quitte Virginia City pour la Californie. Il devient alors de plus en plus sensible au problème de la condition des Chinois aux Etats-Unis :

Au moment où j'écris, des informations nous arrivent selon lesquelles, à San Francisco, en plein jour, des jeunes gens ont lapidé à mort un inoffensif Chinois et, bien qu'une foule nombreuse ait été témoin de cet acte honteux, personne n'est intervenu.<sup>289</sup>

En 1870, les émeutes anti-chinoises de Los Angeles, marquent encore davantage Mark Twain. Plus de 20 Chinois y trouvent la mort. C'est cette même année que le poème de Bret Harte *Le langage simple de l'honnête Jacques*<sup>290</sup> fut publié dans la revue *The Overland Monthly*. Bret Harte, né en 1836, mort en 1902, était un poète et écrivain américain. Ancien chercheur d'or, il a écrit sur la vie des pionniers en Californie. *Le langage simple de l'honnête Jacques* est alors le plus célèbre poème américain inspiré par la population chinoise. Le contexte historique, caractérisé par les nombreuses émeutes anti-chinoises, explique certainement le succès de celui-ci.

---

<sup>289</sup> Mark TWAIN, *A la dure*, tome II, Paris, Edition Payot, Chapitre 13, page 123.

<sup>290</sup> « Le langage simple de l'honnête Jacques. Ce que je souhaite remarquer,/ Et je parle sans détours,/ C'est que pour ce qui est des simples manières/ Et des tours qui sont vains,/ Le Chinois païen est spécial,/ Et je vais me lever pour vous l'expliquer.// Il s'appelait Ah Sin,/ Et je ne nierai point,/ En ce qui le concerne,/ Ce que ce nom peut impliquer ;/Mais son sourire était songeur et enfantin,/ Comme je le fis fréquemment remarquer à Bill Nye.// C'était le 3 août,/ Et le ciel était doux ;/ Ce qui pourrait vouloir dire/ Qu'il en était de même d'Ah Sin ;/ Pourtant, il a joué ce jour-là contre Guillaume/ Et moi-même d'une façon méprisable.// C'est que nous avions un petit jeu,/ Et Ah Sin avait la main:/ C'était le joker. Prétendant toujours/ Ne pas comprendre,/ Il sourit, assis à table/ Avec un sourire qui était enfantin et doucereux.// Voilà pourquoi je remarque,/ Et je parle sans détours,/ Que pour ce qui est des sombres manières/ Et des tours qui sont vains,/ Le Chinois païen est spécial,/ Et je suis libre de le maintenir. »

Dans le poème, l'honnête Jacques rapporte que lui et son ami Bill Nye trichèrent délibérément pour dépouiller Ah Sin qui avait déclaré ne pas connaître les règles du jeu. Ah Sin réussissant néanmoins à gagner, les deux hommes comprirent que leur adversaire trichait encore mieux qu'eux. La partie s'acheva par une bagarre au cours de laquelle vingt-quatre valets tombèrent de la manche d'Ah Sin.

A sa parution, de nombreux lecteurs apprécient le poème qui est jugé profondément antichinois. Ce n'est pourtant pas l'objectif de Bret Harte qui désire seulement rapporter une histoire simple, du quotidien. Bret Harte souhaite présenter dans son poème une critique de l'homme blanc qui n'accepte pas que d'autres agissent avec aussi peu d'honnêteté que lui. Du fait de la réception erronée de son poème, Bret Harte se sent obligé de prendre la défense des Chinois.

Il écrit alors *Le dernier scandale chinois*, poème qui met en scène un groupe de mineurs blancs qui tente de ne pas payer sa facture à un blanchisseur chinois. Les Chinois se regroupent et réagissent. Ils ont pour chef Ah Sin. Ils mettent la main sur le bétail et sur les biens des mineurs blancs pour récupérer l'argent qui leur est dû. Ils capturent Joe Johnson l'un des mineurs qui les avait trompés. Ils le forcent à fumer de l'opium, lui rasent les sourcils, lui attachent une natte, l'habillent en Chinois, lui barbouillent le visage avec un colorant cuivré et le mettent dans une cage en bambou. Ils attachent à la cage un écriteau sur lequel est écrit : « Voici un homme blanc »<sup>291</sup>.

C'est en 1875 que Bret Harte écrit sa critique la plus virulente contre le racisme des Blancs américains envers les immigrants chinois dans *Wan Lee, le païen*. Wan Lee était le fils d'un certain Hop Sing qu'il connaissait depuis 1856. Wan Lee avait reçu une éducation à la fois chinoise et américaine. Il avait étudié à San Francisco à l'école d'un missionnaire à la retraite qui avait exercé dans l'Empire du Milieu. Ce jeune homme se lia d'amitié avec la fille de sa logeuse américaine. Ils devinrent inséparables. Mais, alors qu'il vivait la période la plus joyeuse de sa vie, Wan Lee fut soudain assassiné, sans aucune raison. Bret Harte termine son histoire de manière abrupte :

Mort, mes amis, mort ! Tué à coups de pierre dans les rues de San Francisco, en cette année de grâce 1869, par un groupe de jeunes garçons, élèves d'écoles chrétiennes !

Alors que je posai ma main sur sa poitrine avec déférence, je sentis quelque chose de brisé sous sa robe [...] C'était le dieu de porcelaine de Wan Lee, écrasé par une pierre qu'avait lancée une main chrétienne iconoclaste !<sup>292</sup>

---

<sup>291</sup> Bret HARTE, *The Complete Poetical Works of Bret Harte*, Boston, 1910, pp. 143-145.

<sup>292</sup> Bret HARTE, *Two Men of Sandy Bar, A Drama*, Boston, 1876, p.59.

Par la suite, Bret Harte écrivit des pièces de théâtre dans lesquelles sont présents des personnages chinois. Ceux-ci se caractérisent souvent par leur malice et leur clairvoyance. Bret Harte, constatant le succès grandissant de Mark Twain et son intérêt pour les sujets relatifs aux immigrants chinois, lui proposa d'écrire conjointement une pièce de théâtre. *Ah Sin*, fruit de la collaboration des deux auteurs, fut présentée au public en 1877. La pièce est une comédie un peu décousue sur la vie quotidienne dans les campements de mineurs de l'Ouest et sur les prouesses de Ah Sin au jeu. On retrouve ainsi la thématique du poème de Bret Harte : *Le langage simple de l'honnête Jacques*. La pièce fut un demi-succès. Elle fut même à l'origine de tensions entre les deux auteurs qui ne travaillèrent pas à nouveau ensemble.

Mark Twain et Bret Harte proposent au lecteur une image positive des Chinois et soulignent l'iniquité et la violence qui caractérisent bien souvent le comportement des Blancs à leur endroit. Ainsi, le racisme n'était pas une valeur partagée par tous. C'est surtout parce qu'ils avaient eu l'occasion de fréquenter les Chinois que les deux auteurs avaient pour eux du respect.

### **3) Côtayer les Chinois pour les considérer autrement**

La société occidentale, à la charnière entre le XIXe et le XXe siècle, diffuse le plus souvent une image négative des Chinois. Il semble alors intéressant de voir comment évolue cette image dès lors que des Occidentaux sont amenés à rencontrer des Chinois. Les journaux de diaristes de la guerre des Boxers sont alors instructifs sur ce point. Il est alors possible d'observer comment les soldats français, qui participent à la guerre des Boxers perçoivent les Célestes.

Trois journaux composent le corpus qui sert de base à ce développement. Ils ont été écrits par Jules Bedeau, jeune soldat mayennais ainsi que par Victor Petit et Léon Silbermann tous deux Parisiens. Ces soldats partent pour la zone de combats entre juin et août 1900 et passent plusieurs mois en Chine. A leur départ, comme tout soldat nourri de propagande, ils sont habités par le désir d'en découdre avec les Chinois. C'est le souhait de Jules Bedeau.

Peu de temps après un de mes camarades vient me remplacer et je retourne dormir un somme en rêvant que je massacre des Chinois<sup>293</sup>.

La violence des propos de Jules Bedeau apparaît dans le journal quand il évoque la nuit du 27 au 28 octobre. Il lui apparaît naturel et de bon ton d'imaginer le massacre de Chinois et il ne pense pas qu'il pourra lui être reproché de s'exprimer de cette manière par ses futurs lecteurs. Jules Bedeau désire se couvrir de gloire. Cela semble, à l'époque, légitime. Pourtant, le mot massacre apparaît trop fort et ne renvoie à rien de glorieux. Cela donne néanmoins une indication importante sur la façon dont le jeune artilleur perçoit les Chinois et le conflit dans lequel il est engagé. Cette image dépréciée des Chinois est celle qu'a un homme occidental du début du XXe siècle, un homme relativement cultivé, mais avant tout un homme des milieux populaires. A ses yeux, seuls les peuples occidentaux semblent civilisés et méritent alors respect et considération. Il ne lui apparaît donc pas choquant d'écrire qu'il rêve qu'il massacre des Chinois.

On retrouve chez Léon Silbermann cette façon de percevoir les Chinois. Ils ne méritent pas le respect. Le militaire enchaîne alors les stéréotypes à leur sujet. Ces propos sont le plus souvent des généralités sur leur tempérament. Pour Léon Silbermann, les Chinois sont faux, malhonnêtes, intéressés, voleurs et fainéants. Ces descriptions ne reposent bien évidemment sur aucun argument, néanmoins le soldat Silbermann leur consacre de longs développements<sup>294</sup>. Il élargit parfois ses remarques sur les Chinois aux peuples d'autres continents. En fait, seuls les Occidentaux sont respectables pour lui. Le racisme est certainement à l'époque une manière habituelle de percevoir l'autre. Le lecteur d'alors ne devait pas s'offusquer par les propos qui suivent :

Je n'en fus pas autrement surpris, sachant que le Chinois, comme l'Arabe, tuerait son plus proche parent pour de l'argent<sup>295</sup>.

Cette façon de penser, de s'exprimer correspond à la façon dont s'expriment la presse et les autorités d'alors. Les pensées de Jules Bedeau et de Léon Silbermann correspondent à l'air du temps d'alors. Le racisme est latent à la fin du XIXe siècle et à l'occasion de la guerre des Boxers, la presse se déchaîne contre les Chinois. Dans un tel contexte, les propos des deux soldats s'expliquent.

Quelques jours plus tard, Jules Bedeau constate que des militaires blancs frappent des coolies. La scène lui semble ordinaire. Les Chinois méritent le bâton. Ils sont fainéants.

---

<sup>293</sup> François PAVÉ, *Le journal de Jules Bedeau, un artilleur français dans la Chine des Boxers*, Editions You Feng, Paris, 2007, p. 140.

<sup>294</sup> Léon SILBERMANN, *Souvenirs de campagne*, Paris, Plon-Nourrit, 1910, pp. 177, 224, 232, 256 et 266.

<sup>295</sup> *Idem.*, p. 256.

Ils semblent l'être par nature. Léon Silbermann n'est pas choqué non plus quand il rapporte que des coolies se font tuer d'une balle dans la tête par des militaires qui prétendent qu'ils simulent de la fatigue pour ne pas avancer plus vite, lors d'une marche vers Tien-tsin<sup>296</sup>. Victor Petit rapporte des scènes du même type, mais la violence des Occidentaux le choque.

Lorsqu'en route un Chinois était fatigué et qu'il ne pouvait plus marcher, un coup de revolver le guérissait et sa charge était répartie entre les autres.[...] Voilà ce que les nations civilisées font aux colonies<sup>297</sup>.

A mesure que les mois passent, l'attitude de Jules Bedeau évolue aussi. Il découvre, peu à peu, les Chinois. Il les rencontre le plus souvent quand il se rend au marché afin d'acheter de la nourriture. Les Chinois deviennent des individus respectables et les préjugés disparaissent. Leur vie n'est finalement pas très différente de la sienne. Elle est caractérisée par la simplicité du monde rural. Il arrive même que les relations avec les Chinois soient plus élaborées.

Nous allons faire un tour dans les villages à 12 ou 15 kilomètres. Ils sont maintenant à peu près repeuplés, les habitants viennent à notre rencontre avec des œufs, des poires et autres choses de ce genre. Dans quelques-uns, nous trouvons des tables dressées dehors avec des bancs autour et on nous offre du thé, mais quelquefois la malpropreté des vases est telle qu'elle nous empêche de boire : j'en ai cependant bu quelquefois de bon.<sup>298</sup>

Ainsi, les Chinois ne sont plus des inconnus, lointains, découverts à travers les pages des journaux. Ils sont des hommes faits de chair et d'os. Ce sont désormais des hommes respectables. Ainsi, plus loin Jules Bedeau rapporte qu'il a aménagé sa chambre avec un coolie dont il a apprécié l'aide<sup>299</sup>. Le même jour, il indique qu'il va souvent à la pêche et que « Les gaules, les Chinois se chargent de nous en trouver de jolies en bambou, en les payant bien entendu<sup>300</sup> ». Cette dernière précision montre à quel point le rapport de Jules Bedeau aux Chinois a évolué.

Victor Petit connaît la même évolution. Caché dans la campagne chinoise pendant quatre mois lors de sa seconde désertion, il en découvre les habitants et peu à peu finit par avoir de la considération et du respect pour eux. Il apprend leur langue et découvre leurs coutumes. Il constate alors que les Chinois sont civilisés à leur manière et que leur civilisation est tout aussi respectable. Victor Petit pousse son raisonnement très loin et alors

---

<sup>296</sup> *Idem.*, p. 207.

<sup>297</sup> Alain DALOTEL, *De la Chine à la Guyanne. Mémoires du bagnard Victor Petit 1879-1919*, Paris, La boutique de l'Histoire, 1996, p. 96.

<sup>298</sup> François PAVÉ, *op. cit.*, p. 157.

<sup>299</sup> *Idem.*, p. 160.

<sup>300</sup> *Idem.*, p. 172.



justifie le soulèvement contre la présence des Occidentaux dans l'Empire du Milieu<sup>301</sup>. Ces propos sont audacieux et avant-gardistes. A la fin de son séjour il ne souffre plus d'ethnocentrisme chronique comme la plupart de ses contemporains.

Léon Silbermann ne connaît pas cette évolution. Il reste arc-bouté sur ses préjugés même si cela engendre des contradictions dans son texte. Ainsi s'il ne cesse de dénigrer la culture chinoise, il est parfois dans l'obligation d'en reconnaître certaines qualités. C'est le cas de la médecine dont certains soldats français profitent<sup>302</sup>.

Pour Jules Bedeau et Victor Petit, les Chinois ne sont plus des individus que l'on peut voler et massacrer. Ils sont dignes de respect. Cette évolution entraîne des changements dans les termes utilisés par Jules Bedeau dans son journal. En effet, à mesure que les jours passent, il distingue les Chinois des Boxers et évite les généralisations. La capacité avec laquelle Jules Bedeau et Victor Petit parviennent à réviser leur regard sur les Chinois, interroge sur la profondeur du racisme qui les animait au début de la campagne. Finalement, ces petites gens, guidées par un humanisme naturel, apparaissent en mesure de manifester de l'empathie à l'égard de populations peu différentes d'elles-mêmes. Il est à ce sujet assez curieux de voir la différence entre les propos de ces simples soldats sur les Chinois et ceux de l'académicien, Pierre Loti, qui ne parvient pas à se départir de sa vision initiale, typiquement occidentale.

Il faut préciser que ce changement de point de vue a été favorisé par les autorités militaires qui agissent pour que les populations locales soient respectées. L'état-major de la coalition donne à l'automne 1900 des consignes en ce sens. En effet, la presse européenne s'est emparée du sujet et condamne les atrocités commises par les alliés dans l'Empire du Milieu. Car en Europe et en France, certains intellectuels et certains hommes politiques sont convaincus du nécessaire respect dû aux Chinois.

#### **4) De l'égalité des races : les Asiatiques, des hommes comme les autres**

Considérer qu'à la fin du XIXe siècle l'absence de considération, voire le racisme, à l'endroit des Chinois est une valeur partagée par tous en France est une erreur. Tous les Français n'adoptent pas cette manière de penser et certains s'appliquent à démontrer le contraire.

---

<sup>301</sup> Alain DALOTEL, *op. cit.*, p. 115.

<sup>302</sup> Léon SILBERMANN, *Souvenirs de campagne, op. cit.*, p. 216.

Ainsi, Max Leclerc, éditeur des *Annales de Géographie* et collaborateur régulier au *Journal des débats*, ne partage pas l'idée selon laquelle le Chinois est mauvais par nature. Il tient alors à souligner les contradictions de ceux qui défendent de telles assertions en s'appuyant sur l'exemple des expatriés blancs vivant en Chine dans les concessions. Ainsi, il rappelle que les Chinois se voient reprocher par ces Européens le fait de fumer de l'opium, d'être des joueurs invétérés, d'avoir un penchant irrésistible à former des sociétés secrètes. Il met alors en relief l'attitude paradoxale de ceux qui forment de tels reproches.

Si le Chinois était aussi foncièrement vicieux qu'on le représente, comment expliquer que des centaines de résidents européens en Chine prennent des Célestes comme domestiques de confiance, qu'ils en fassent des bonnes d'enfant, et qu'ils ne craignent pas de souiller ainsi l'atmosphère morale de leur *home* ?<sup>303</sup>

Max Leclerc poursuit en rappelant que les Blancs, aux Etats-Unis, reprochent aux Chinois de vivre repliés dans leurs quartiers, à l'écart dans les villes, dans un isolement suspect. Les Célestes restent ainsi toujours des étrangers. Max Leclerc se demande alors, avec ironie, si ceux qui se plaignent de cette situation sont vraiment favorables à une plus grande mixité ethnique dans les quartiers qu'ils habitent. Il affirme que ce n'est sans doute pas ce que désirent les Blancs qui se font critiquer à l'égard de la présence chinoise.

Certains écrits chinois attribuent aux Blancs les défauts que ces derniers attribuent aux Jaunes, constate avec amusement Max Leclerc. Les Chinois nous jugent aussi rappelle Nogues. Ils se moquent de nous plus que nous nous moquons d'eux. Nous leur donnons le spectacle « des rivalités implacables, de l'abus de la force, de la violation des droits des gens »<sup>304</sup>.

Jules Gervais-Courtellemont, aventurier photographe qui a parcouru la Chine, pense que bien qu'inférieurs aux blancs, les Chinois ne le sont pas autant que les autres « peuples » jusqu'alors entrés en contact avec les Blancs.

Tant qu'il s'est agi de races véritablement inférieures, comme les Noirs de l'Afrique, ou de races attardées comme les Indiens des deux Amériques, les avantages à retirer de notre expansion au dehors étaient incontestables et les dangers à courir presque insignifiants en regard de l'importance des résultats à obtenir. Tout a changé dès qu'il s'est agi de la race jaune, à la

---

<sup>303</sup> Max LECLERC, « L'Emigration chinoise et les relations internationales », *Revue des Deux Mondes*, 59<sup>ème</sup> année, Tome 92, 1<sup>er</sup> avril 1889, p. 668, A.D.S., 12 J 287.

<sup>304</sup> A. NOGUES, « La future question d'Orient », *Revue Française*, n° 236, août 1898, p. 457, A.D.S., 12 J 283.

vérité très différente de la notre, mais non pas si inférieure que nous nous plaisons à la croire.<sup>305</sup>

C'est donc bien là le problème que rencontrent les certains Blancs avec les Chinois. Leur infériorité n'est pas avérée. Elle est difficile à démontrer. D'ailleurs, certains auteurs rappellent que les Chinois ont parfois été en avance sur les autres civilisations. Edmond Théry remémore au lecteur toutes les grandes inventions à l'origine desquelles ils furent. Aussi l'histoire semble démontrer que les Chinois ne sont pas inférieurs. Puisqu'il est difficile de démontrer leur infériorité, les détracteurs des Chinois vont leur trouver des défauts. Ce sont les mêmes qui reviennent de façon récurrente dans les écrits d'alors. On reproche ainsi aux Asiatiques leur goût pour l'imitation. Cette capacité à s'inspirer des inventions les meilleures des autres nations est perçue comme un défaut et selon Jules Gervais-Courtellemont cette habitude est liée à la nature même des Asiatiques. Il l'indique dans des propos pleins de contradictions.

L'instinct simiesque des Asiatiques les portera à nous imiter ; ils sont intelligents, habiles, nous en aurons vite fait des hommes comme nous, aussi après que nous, même dans la lutte pour la vie, et alors sonnera pour nous l'heure amère des déceptions.<sup>306</sup>

Les multiples qualités des Chinois sont louées par A. Nogues, qui a voyagé en Chine. Il adopte une position assez proche de celle de Jules Gervais Courtellemont. Il insiste en particulier sur les aptitudes des paysans de l'Empire du Milieu qu'il trouve travailleurs, appliqués, vifs et dégourdis. Il les oppose aux agriculteurs français trop souvent sujets à « la paresse, l'apathie, la misère et l'abrutissement »<sup>307</sup>.

Emile Barbé, ancien chargé de mission en Extrême-Orient, fait un constat proche dans son article *La lutte ethnographique et économique des Blancs et les Jaunes*<sup>308</sup>. Les Chinois sont capables d'intelligence. Ils sont une race supérieure aux Annamites et aux Hindous. Leur intelligence moyenne est supérieure à celle dont « doivent disposer les ouvriers d'usine ». On voit néanmoins transparaître dans les propos d'Emile Barbé le besoin de faire des classes d'humains, classes raciales ou sociales. Il lui est difficile d'admettre tout simplement l'égalité des êtres humains.

---

<sup>305</sup> Jules GERVAIS-COURTELLEMONT, « La rénovation de l'Asie à l'occasion d'un livre récent », *La Revue générale de Sciences*, après 1901, p. 1272.

<sup>306</sup> Jules GERVAIS-COURTELLEMONT, « La rénovation de l'Asie à l'occasion d'un livre récent », *La Revue générale de Sciences*, après 1901, p. 1274.

<sup>307</sup> A. NOGUES, « La future question d'Orient », *op. cit.*, p. 457.

<sup>308</sup> Emile BARBÉ, « Le lutte ethnographique et économique des Blancs et des Jaunes », *Revue Scientifique*, n°17, Tome 52, 21 octobre 1893, p. 1 à 8, A.D.S., 12 J 282.

Le Chinois est, en effet, susceptible de l'instruction intégrale, au même degré que l'Européen. Quelques Hindous, seulement, et généralement dans les hautes castes, sont aptes à la recevoir. Si donc l'instruction répandue dans l'Inde y a déjà donné les résultats que l'on sait, quels effets économiques ne produira pas la culture européenne diffusée en Chine ?

Les capacités intellectuelles des Chinois, égales à celles des Blancs, posent alors un problème à Emile Barbé. Contrairement à la logique absurde des racistes qui ont peur de rivaux qu'ils considèrent comme inférieurs, Emile Barbé explique que c'est parce qu'ils sont nos égaux que les Chinois peuvent constituer une menace. A ses yeux, c'est une grave erreur de vouloir les instruire, de vouloir leur faire partager nos connaissances et compétences. C'est ainsi qu'ils risquent de devenir des concurrents encore plus redoutables pour l'Europe. Les positions d'Emile Barbé, quant à l'intelligence des Chinois, reposent, en particulier, sur l'observation du domestique chinois dont le caractère est marqué par la finesse, la subtilité même. Il reconnaît d'ailleurs aux Chinois des « facultés supérieures d'acclimatement et de résistance à la fièvre »<sup>309</sup>.

D'autres auteurs comme Pierre Leroy-Beaulieu partagent aussi l'idée que les Chinois sont des hommes à part entière. Cela lui paraît tellement évident, qu'il ne prend pas le temps de dissenter sur le sujet. C'est la position aussi de Jean Hess, ancien médecin de la marine, devenu journaliste, qui considère que les Chinois sont les égaux des Blancs et qu'à ce titre, ils doivent être respectés<sup>310</sup>. Il ne croit pas aux travaux de la craniométrie et considère qu'il n'existe pas de différences biologiques entre les hommes. Il défend néanmoins l'idée qu'il existe « un Chinois », différent des autres peuples, mais cette différence dépend de la culture et n'implique aucune infériorité. A ce titre, Jean Hess s'insurge contre l'attitude trop souvent condamnable des Blancs à l'égard des autres peuples.

Georges Weulersse ne s'attarde pas non plus sur la question de l'égalité entre les Blancs et les Jaunes. La réponse va de soi pour lui. Dans son ouvrage *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*,<sup>311</sup> publié en 1902, il dresse un portrait de la Chine et des Chinois comme il le ferait de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de l'Italie. C'est parce que la Chine est une puissance comme les autres qu'il se propose de l'étudier.

Pourtant cet humaniste, prêt à prendre la défense des Chinois, désireux de légitimer le droit au développement de la Chine, ne peut se départir des travers de son temps. Quand il loue les qualités des ouvriers chinois, il ne peut s'empêcher de penser qu'elles sont une

---

<sup>309</sup> Emile BARBÉ, *idem*, p. 519.

<sup>310</sup> Jean HESS, « Les éléments scientifiques de la transformation de la Chine », *Revue générale des Sciences*, 30 juin 1898 p. 775 à 787 et 15 juillet 1898 p. 844 à 855.

<sup>311</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, Paris, 1902, 366 pages.

caractéristique de la « race » chinoise<sup>312</sup>. S'il reconnaît de grandes qualités manuelles aux ouvriers chinois, il le formule d'une façon plus que maladroite.

La dextérité des Chinois s'explique d'ailleurs fort bien par leur pauvreté en outils : la main, quand ce n'est pas le pied, est leur premier outil. Ils s'en servent avec une habileté qui se rapproche de celle des animaux, lesquels n'ont pas d'outils du tout. Je me rappellerai toujours, dans un des ateliers de la Monnaie de Nankin, l'ouvrier qui tassait la terre sur les moules à fondre les sapèques : il se suspendait par les bras à une sorte de trapèze, et il ne se servait que de ses pieds, avec une agilité et une adresse merveilleuses. Le foulage du thé en Chine se fait aussi avec les pieds. Le Chinois est resté quelque peu quadrumane.<sup>313</sup>

Le lecteur d'aujourd'hui ne peut s'empêcher de penser qu'un quadrumane doit être assez proche d'un quadrupède et que, par analogie, le Chinois, pour Georges Weulersse n'est pas vraiment éloigné de l'animal. Ces développements, assez rares, sont surprenants sous la plume de Georges Weulersse. En effet, l'ensemble de l'ouvrage de Georges Weulersse témoigne d'un réel respect pour les Chinois. Pourtant à travers le vocabulaire qu'il emploie, il apparaît enfermé dans les images faciles de son temps. Dire que les Chinois se transmettent de génération en génération des compétences manuelles exceptionnelles aurait été plus élégant. Il se laisse aller aussi à dire que le « Chinois souvent apprend d'autant plus vite, et quelquefois d'autant mieux, qu'il réfléchit moins »<sup>314</sup>. L'universitaire tombe là dans le stéréotype : le Chinois n'est pas capable d'initiative, il est obéissant, a une forte mémoire, aime les tâches répétitives, est dérouté par la moindre nouveauté...

Georges Weulersse tente alors d'expliquer défauts et qualités des Chinois. Ses propos se font alors plus nuancés que ceux de la plupart de ses contemporains. Les aptitudes particulières ne sont pas expliquées par des raisons biologiques, inhérentes à sa nature. Non, pour Georges Weulersse, celles-ci s'expliquent par la spécificité de la culture et l'éducation chinoise qui repose sur le respect des plus anciens et des supérieurs hiérarchiques<sup>315</sup>. L'apprentissage de la langue écrite, qui comporte plus de 40 000 sinogrammes différents, très longue, exige et développe de grandes capacités de concentration et nécessite des activités répétitives. Georges Weulersse met donc en avant des raisons culturelles pour expliquer les spécificités du caractère chinois et rejette les explications naturelles.

En 1905, à l'occasion de la guerre russo-japonaise, la question de l'égalité des races devient brûlante. Il ne s'agit plus là des Chinois, mais de leurs voisins. On peut néanmoins

---

<sup>312</sup> *Idem.*, p. 196.

<sup>313</sup> *Idem.*, p. 196.

<sup>314</sup> *Idem.*, p. 197.

<sup>315</sup> *Idem.*, p. 197.

admettre que certains auteurs, en démontrant que les Japonais sont les égaux des Blancs, font la preuve que tous les hommes sont égaux.

Ainsi, au début du conflit, la presse française et européenne voit dans la lutte entre les Russes et les Japonais un véritable test devant souligner la supériorité de l'homme blanc. Autant dire que la surprise est de taille à l'issue du conflit. La raison initiale du conflit, un différent territorial, est oubliée pour laisser place à une confrontation de races. Le Japonais est alors représenté en macaque, en rat, en Juif.<sup>316</sup> Ce type de caricatures apparaît dans l'ensemble de la presse occidentale.

En France, avant même la fin du conflit, *La Revue* du 15 mars 1904, auparavant *Revue des Revues*, est le théâtre d'une controverse sur ce sujet entre son directeur Jean Finot et Charles Richet. Celle-ci a été étudiée par Pierre Citti dans *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*<sup>317</sup>.

*La Revue* est un périodique né en 1890, plutôt marqué à gauche, qui traite des grandes questions de société, d'actualité et de littérature en gardant une ouverture vers l'étranger. Jean Finot, dreyfusard, est foncièrement opposé aux thèses racistes, position assez rare à l'époque. Charles Richet est un illustre professeur de physiologie médicale à la faculté de Paris et directeur de *La Revue scientifique*. Opposé au militarisme, il est un pacifiste convaincu. Il est aussi un fervent partisan de l'arbitrage international. Pour Charles Richet, la guerre russo-japonaise apparaît bien comme la première guerre des races. Il l'explique très clairement :

Quand deux nations européennes sont en guerre, c'est une vraie guerre civile, car elles sont toutes unies par des liens de parenté [...] de sorte que s'il y a une nation française, une nation anglaise, une nation italienne, il n'y a ni race française, ni race italienne, ni race anglaise. Cela est d'une évidence si indiscutable que personne ne la discute.<sup>318</sup>

On constate que pour Charles Richet, les relations entre les nations d'Europe relèvent du système des nations, alors que celles des Européens avec les nations des autres continents relèvent du système des races. Plus loin, il ajoute :

Mais c'est tout autre chose quand il s'agit des hommes de race jaune et à plus forte raison, des Nègres. [...] Il existe alors des différences ethniques profondes, que rien ne peut atténuer ni effacer. Un crâne japonais se reconnaît à

---

<sup>316</sup> Yulia MIKHAILOVA, « Japan and Russia : Mutual Images, 1904-1939 », in Bert Edström (éd.) *The Japanese and Europe. Images and Perceptions*, Richmond, Curzon Press Japan Library, 2000, p. 153-154.

<sup>317</sup> Pierre CITTI, « Une controverse en 1904, la guerre des races », *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise, Les carnets de l'exotisme*, Editions Kailash, Paris, 2005, pp.173-203.

<sup>318</sup> Charles RICHEL, « Blancs contre Jaunes », *La Revue*, n°6 de la 4<sup>e</sup> série, 15 mars 1904, p.133.

distance, tandis que je défie le plus éminent anthropologiste de savoir si tel ou tel crâne vient d'un habitant d'Athènes, de Copenhague ou de New York.<sup>319</sup>

Pour le pacifiste Charles Richet, la supériorité de la race blanche est indiscutable. Il s'appuie sur trois arguments, qu'il considère comme irréfutables, pour appuyer sa position. D'abord, le plus simple journaliste du Times refuserait que son fils épouse une noble japonaise. Il choisit volontairement le Times car les Anglais soutiennent le Japon contre la Russie et il leur reproche d'adopter une position hypocrite. Ensuite, Charles Richet, victime d'un ethnocentrisme aveuglant mais courant à l'époque, constate que les grandes figures de l'humanité sont blanches : Homère, Lavoisier, Goethe... Enfin, la dernière preuve, pour lui scientifique, lui paraît irréfutable :

Entre le singe et l'homme de race blanche, il y a de plus grandes différences qu'entre le singe et l'homme d'autres races humaines. Voilà ce que la science a solidement prouvé.<sup>320</sup>

Pour l'illustre professeur de physiologie médicale de la faculté de Paris, l'infériorité des Japonais ne justifie pas pour autant la guerre. Il convient de traiter ces « frères inférieurs » avec humanité. Il souligne néanmoins que les Japonais sont des « barbares » et il précise que si les Jaunes dominaient les Blancs :

Les pagodes, les caricatures et les langues monosyllabiques remplaceraient notre splendide civilisation aryenne, et ce serait le commencement d'un retour à l'animalité.<sup>321</sup>

Jean Finot, directeur de *La Revue*, admirateur de Charles Richet, est envahi par la déception à la lecture de l'article de l'éminent professeur. Il lui répond dans le même numéro à la suite de son article. Ses vues sont totalement opposées. Jean Finot y apparaît profondément hostile aux arguments racistes et s'emploie à en démontrer le caractère infondé. Il intitule alors son article « Hommes contre hommes » pour répondre à celui de Charles Richet qui s'intitule « Blancs contre Jaunes ». Jean Finot ne croit pas aux thèses racistes. Les races évoluent, changent, s'adaptent. Il écrit :

Selon toute probabilité, nous allons vers un agrandissement inconcevable du monde qui pensera, travaillera et trafiquera à l'européenne. Si nous étions affranchis de préjugés de couleurs et de races, nous comprendrions que l'humanité tend partout à une sorte d'identité du milieu ambiant. [...]

Ce que l'on reproche aigrement aux Japonais, c'est de n'être pas restés des petits bibelots d'étagères, tels que Pierre Loti s'imagine les voir.

---

<sup>319</sup> *Idem.*, p.134.

<sup>320</sup> Charles RICHET, « Blancs contre Jaunes », *op. cit.*, p.135.

<sup>321</sup> *Idem.*, p.136.

Ce que l'on reproche aux Japonais, c'est de ne plus nous fournir les marchandises à des prix ridicules et bon marché.

Ce que l'on reproche aux Japonais, c'est d'avoir une industrie propre qui ne les rend plus exclusivement tributaires de notre industrie.

Ce que l'on reproche aux Japonais, c'est de n'être plus tout à fait au moins – comme le prétend monsieur Charles Richet – une race absolument inférieure.<sup>322</sup>

Plus loin, Jean Finot rappelle que du temps des encyclopédistes, des savants comme d'Alembert et Diderot refusaient aux Russes la capacité de devenir des civilisés à l'européenne. Le directeur de *La Revue*, constate avec ironie que ce peuple est devenu le plus cher allié de la France. Il propose alors de replacer le conflit entre la Russie et le Japon dans un cadre traditionnel. Un contentieux territorial existe entre les deux puissances impérialistes et il serait erroné de penser qu'une quelconque rivalité de race soit à l'origine de la guerre.

Austin de Croze, socialiste et japonophile convaincu, partage la position de Jean Finot. Dans son ouvrage, *Le péril jaune et le Japon*, il évoque la controverse entre les deux hommes et insiste sur l'absurdité du raisonnement de Charles Richet et le manque d'humanisme du scientifique. Austin de Croze qualifie la riposte réalisée par Jean Finot à Charles Richet de « splendide et savante »<sup>323</sup>. Il considère, en s'appuyant sur une citation de l'anarchiste Elisée Reclus, que l'agression du Japon contre la Russie ne s'inscrit pas dans le cadre d'une guerre des races, mais dans la réponse aux agissements plus que condamnables des Occidentaux en Extrême-Orient. Austin de Croze s'interroge alors sur la prétendue supériorité des Blancs. Il constate l'existence d'une supériorité matérielle dont les Blancs n'ont fait qu'abuser. En revanche, il indique que du point de vue de la morale, les Blancs n'ont montré que de l'arrogance à l'égard des autres « races ». Il propose alors une citation du philosophe Alfred Fouillé.

Les Blancs n'ont songé qu'à leurs intérêts matériels et pécuniaires. Ils ont donné aux Jaunes l'exemple de l'injustice et de l'hypocrisie : ils sont allés chez eux les provoquer, les troubler, les tirer de l'isolement. Les peuples finissent par payer tôt ou tard, les nations européennes recevront leur récompense.<sup>324</sup>

Les Blancs récoltent donc en Asie ce qu'ils ont semé. Durant tout le reste de son ouvrage, Austin de Croze s'applique alors à présenter un Japon moderne, exemplaire et respectable. Il décrit une civilisation en pleine transformation, guidée par les progrès de la

---

<sup>322</sup> Jean FINOT, « Hommes contre hommes », *op. cit.*, p.139.

<sup>323</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>324</sup> Alfred FOUILLÉ cité par Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, *op. cit.*, p. 51.



science, cherchant par un développement raisonné le bien de son peuple. Il indique ensuite que la Chine, guidée par le modèle japonais, est amenée vraisemblablement à suivre le même modèle et que c'est à l'éveil légitime de toute l'Asie que les Blancs doivent se préparer.

### **Conclusion de la deuxième partie :**

C'est dans le grand ouest américain que la rencontre entre l'homme blanc et l'Asiatique se fait massivement et de façon définitive dans la seconde partie du XIXe siècle. Cette rencontre n'est pas sans poser problème. Les Blancs manifestent alors massivement, à l'endroit des Chinois et des Japonais, un racisme viscéral. Les Blancs perçoivent que le fait de côtoyer les Asiatiques, mais aussi d'autres minorités, n'est pas une situation passagère sur le chemin de l'unité espérée. Au contraire même, il s'agit d'une réalité définitive. Les Asiatiques sont alors victimes d'un racisme quotidien et parfois de soulèvements populaires. A la suite d'enquêtes permettant d'estimer les aspects négatifs et positifs de la présence chinoise dans leur pays, les autorités étatsuniennes et canadiennes mettent en place des législations visant à limiter le nombre de nouveaux Asiatiques sur leurs territoires, voire permettant d'en interdire complètement l'arrivée. Ces difficultés entre descendants de colons blancs et Asiatiques sont constatées dans tout le pourtour de l'océan Pacifique.

En Europe, ces difficultés sont observées. On prend conscience que la première guerre de l'opium, en provoquant l'ouverture forcée de la Chine, a favorisé l'émigration d'une partie de la population hors de l'Empire du Milieu. Ces mouvements migratoires ont des raisons multiples : politiques, économiques et démographiques. La crainte de l'envahissement, du péril jaune démographique, se développe alors en Occident. Il s'agit d'une sorte de fantasme dans la mesure où en Europe, l'immigration asiatique peut être considérée alors comme nulle. Pourtant, le Chinois fait peur, certains l'imaginent aux portes de la Vieille Europe. Les données chiffrées du développement exponentiel de la diaspora originaire de l'Empire du Milieu alimentent la peur. La spécificité de la civilisation chinoise, capable d'absorber ses ennemis, augmente l'angoisse qui gagne certains. L'inquiétude est paradoxale, car ceux qui s'acharnent à alerter l'opinion du péril imminent s'appliquent à démontrer l'infériorité de la « race chinoise ».

Ces positions sont la proie de critiques. Certains penseurs ou hommes de lettres en France et aux Etats-Unis prennent la défense de la civilisation chinoise et des Chinois. Le sentiment de racisme à l'égard des Chinois semble d'ailleurs assez superficiel quand on

constate avec quelle facilité des soldats de la guerre des Boxers reviennent sur leur convictions premières. Dans la presse et la littérature, certains auteurs s'appliquent à défendre les Asiatiques en soulignant qu'ils sont bien les égaux des Blancs. A leurs yeux, l'invasion de l'Europe n'est pas à craindre et les Chinois ne doivent pas être perçus comme une menace. Pour certains, il apparaît alors que les Blancs, par leur arrogance à l'égard des Asiatiques, par leurs crimes trop nombreux, ont infligé aux populations d'Asie un véritable péril blanc et ainsi hypothéqué, pour longtemps, les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient.

# Troisième partie

## **Le péril jaune économique, les raisons d'une inquiétude**

A la fin du XIXe siècle, de nombreux observateurs constatent que l'ouverture forcée de la Chine constitue un danger nouveau sur le plan économique. L'immense empire semble alors amorcer un décollage économique et certains craignent que ses productions concurrencent bientôt celles de l'Europe. Le Japon, qui est entré dans l'ère de la modernité en quelques décennies, apparaît comme un exemple inquiétant que la Chine pourrait être amenée à imiter. L'objet du développement qui suit est, d'une part de présenter les différentes théories relatives au péril jaune économique, apparues à la fin du XIXe siècle, et d'autre part de s'interroger sur la manière selon laquelle ces théories sont présentées par ceux qui les défendent. Quelles interprétations de données statistiques objectives font-ils pour en arriver au constat de l'existence de la menace d'un péril asiatique économique futur ?

### **A) Le prodigieux et rapide essor industriel et commercial du Japon ou l'inquiétant exemple de la capacité du réveil économique de l'Asie**

L'ouvrage d'Edmond Théry, *Le Péril jaune*, publié en 1901, constitue sans doute la synthèse la plus complète, la plus aboutie sur le péril jaune économique à la charnière entre le XIXe et le XXe siècle. Edmond Théry est un économiste et statisticien, directeur de la revue *L'Economiste européen* à l'heure où il publie son étude. *Le Péril jaune*, long de 319 pages, constitue une étude sérieuse et richement documentée sur le sujet. L'ouvrage ne passe pas inaperçu à l'époque : les journalistes et les hommes politiques qui s'intéressent à l'évolution de l'Extrême-Orient y font souvent référence dans les années qui suivent. L'ouvrage, précédé d'une préface de Paul d'Estournelles de Constant, comme nous l'avons vu plus haut, ne se limite pas à une étude économique, c'est aussi une étude sociale, historique et politique de la Chine. Ses premiers chapitres sont consacrés à la présentation

de la société chinoise, à la description de l'organisation économique de l'Empire du Milieu et aux relations entre ce dernier et l'Occident.

Les deux derniers chapitres, *La transformation économique du Japon* et *Le nouveau Japon*, soit 57 pages, sont caractérisés par l'étude de l'éveil économique du Japon, pour le premier, et au développement extraordinaire de l'armée japonaise pour le second. Ainsi, après avoir évoqué la situation chinoise dans la majeure partie de son ouvrage, Edmond Théry en vient, à la fin, à présenter au lecteur l'étonnante réalité du développement économique japonais qui pourrait constituer un exemple pour la Chine et donner, de ce fait, à méditer aux économistes et aux hommes politiques occidentaux d'alors. L'objectif de l'ouvrage en général et de ces deux chapitres en particulier est bien d'alerter le lecteur et de lui faire prendre conscience de l'existence d'une menace économique asiatique.

### **1) Le développement extraordinaire et original de l'économie japonaise**

C'est tout d'abord l'évolution du commerce extérieur du Japon qui intéresse Edmond Théry<sup>325</sup>. Il observe que celui-ci augmente considérablement dans les dernières années du XIXe siècle. Cette réalité souligne, selon l'économiste, la vigueur de l'économie japonaise. Le directeur de *L'Economiste européen* insiste sur un point qui lui semble essentiel : ce développement est réalisé sans l'apport de capitaux étrangers. Il nous rappelle que cela est le fruit d'une volonté du gouvernement japonais. Aussi, le développement économique du Japon lui apparaît-il assez atypique. Edmond Théry souligne la volonté d'autonomie et d'indépendance des autorités japonaises et apprend au lecteur que la possibilité pour des étrangers de devenir actionnaires dans les entreprises japonaises n'est apparue que très tardivement, en 1897. Cette décision fut prise à la suite de la crise économique qui cette année-là affecta l'Empire du Soleil Levant. Malgré cette contrainte importante pour l'économie japonaise, le développement de l'activité au Japon depuis le début de l'ère Meiji a été spectaculaire. Edmond Théry écrit :

En vingt années, l'ensemble du commerce extérieur japonais a donc augmenté de 597%, les exportations de 595% et les importations de 598%. On chercherait en vain dans l'histoire économique universelle, l'exemple d'un pareil résultat pour les exportations. [...] il ne faut pas s'y tromper, c'est en produits manufacturés que cette augmentation des exportations japonaises s'est effectuée, car leur proportion, dans les exportations totales, qui était à peine de 40% en 1880, atteint aujourd'hui 82%.<sup>326</sup>

---

<sup>325</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune*, Editions Félix Juven, Paris, 1901, pp. 243 et 244.

<sup>326</sup> *Idem.*, p. 245.

Le caractère exceptionnel du développement du commerce extérieur japonais est souligné par le directeur de *L'Economiste européen*. On peut lui reprocher de ne pas rappeler au lecteur que l'économie japonaise s'est caractérisée par un extraordinaire repli sur elle-même jusqu'en 1868 dans un XIXe siècle marqué par le développement considérable des échanges internationaux. Le Japon partait de valeurs si basses que les pourcentages produisent un effet impressionnant. L'économiste évoque la nature des exportations et constate que celles-ci reposent de plus en plus sur les produits manufacturés. Ainsi, sans investissements étrangers, le Japon a su s'équiper d'un appareil industriel qui lui permet, grâce à sa population déjà importante en nombre, puisqu'elle est alors le double de la population française, d'être un véritable atelier qui produit pour l'exportation. Edmond Théry confirme cette réalité en nous apprenant que les importations japonaises sont surtout constituées par des machines-outils et des matières premières. L'atout économique du Japon réside avant tout dans sa main d'œuvre industrielle à faibles coûts et dans la volonté de son gouvernement de protéger son indépendance économique.

A la fin du XIXe siècle, les auteurs qui constatent l'essor rapide du Japon sont nombreux. Voyageurs, commerçants et diplomates insistent sur cette réalité. Dès 1889, le consul de France à Yokohama en fait part dans un rapport officiel. Le Japon connaît selon lui « une fièvre d'entreprises financières et industrielles »<sup>327</sup>. Le consul rapporte le goût des Japonais pour les innovations techniques venues d'Europe et des Etats-Unis. Il indique que ces derniers adoptent avec une grande célérité les nouveautés de l'étranger. Il prend l'exemple des éclairages publics de certaines villes qui fonctionnent déjà à l'électricité. Il précise que certaines d'entre elles ne sont même pas passées par l'étape du système au gaz, c'est dire la révolution qui s'opère au Japon. Un simple soldat comme l'artilleur Jules Bedeau qui fait étape à Nagasaki lors de son retour vers la France après la guerre des Boxers, témoigne, dans son journal, du caractère très moderne de la ville japonaise. Il parle des milliers d'ampoules électriques qui illuminent la ville, la nuit tombée. A terre, il constate que dans les magasins sont « étalés les produits industriels du Japon et beaucoup de produits européens ». Le contraste du développement du Japon avec la situation qu'il a observée en Chine est pour lui saisissant<sup>328</sup>.

Trois années plus tard, Georges Weulersse, qui a voyagé plusieurs mois au Japon durant les années 1900 et 1901, fait, lui, une description approfondie du développement de

---

<sup>327</sup> Anthony KLOBUKOWSKY, « Commerce extérieur du Japon en 1889 », *Bulletin consulaire année 1889*, p. 575.

<sup>328</sup> François PAVÉ, *Le journal de Jules Bedeau, un artilleur français dans la Chine des Boxers*, Editions You-Feng, Paris, 2007, p. 182.

l'économie japonaise dans son ouvrage *Le Japon d'aujourd'hui*<sup>329</sup>. Son œuvre est à l'époque moins connue que celle d'Edmond Théry. Sa diffusion reste assez confidentielle. Il est vrai que l'objectif du travail du jeune universitaire n'est ni d'inquiéter le lecteur, ni de faire sensation. Son projet est de réaliser une description et une analyse plus objectives de la situation du Japon au tournant des XIXe et XXe siècles.

Le Japon contemporain est très diversement jugé. En France les écrivains les plus récents se sont montrés généralement sévères – ou pessimistes – à l'égard de ce nouveau venu dans la famille des Etats modernes. Nous ne craignons pas de l'avouer, c'est avec une sorte de sympathie préventive que nous avons abordé l'étude d'une société qui avait au moins étonné le monde par la soudaineté de son réveil et l'éclat de sa renaissance. Les plaintes des intérêts personnels froissés, les défiances instinctives, les dénigrements systématiques, fussent-ils le fait des Japonais eux-mêmes, les craintes les plus justifiées et les critiques même les plus graves n'ont pu, après un impartial examen, prévaloir contre l'admiration, que nous a paru commander un aussi bel effort de civilisation.<sup>330</sup>

Tout d'abord, Georges Weulersse rappelle que l'économie japonaise reste avant tout très rurale. La part de l'industrie ne représente que 25% du produit intérieur brut. Ce qu'on appelle alors l'industrie japonaise, selon lui, garde un caractère très « primitif »<sup>331</sup>. Elle repose pour l'essentiel sur des petites unités qui gardent un caractère artisanal. Ces petits ateliers s'égrènent jusque dans les campagnes. Cette situation ressemble à la situation des pays d'Europe lors des débuts de la révolution industrielle. Néanmoins, Georges Weulersse précise :

Le Japon n'en est pas moins entré dans l'âge de la grande industrie. En 1898 on y comptait déjà 2910 usines employant comme force motrice l'eau ou la vapeur, avec une puissance totale de 63 500 chevaux. Au fond de la baie de Tokyo, miroir limpide, de hautes cheminées crachent des fumées noires. Dans les faubourgs et dans la banlieue de la capitale se sont développées les industries les plus variées : filatures, tissages de coton, papeteries, fabriques de draps militaires, de ciment, de chapeaux ; raffineries de pétrole, etc. – usines qui occupent toutes de 30 à 200 ouvriers, quelques-unes plus d'un millier.<sup>332</sup>

L'énumération, qui mêle des types d'industrie très variés, souligne le caractère diversifié des productions industrielles du Japon. Ainsi, en parcourant l'ouvrage de Georges Weulersse, le lecteur constate que le Japon est appelé à concurrencer les puissances occidentales dans de nombreux domaines économiques.

---

<sup>329</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, Librairie Armand Colin, Paris, 1904, 374 pages.

<sup>330</sup> *Idem.*, p. I de l'Avant propos.

<sup>331</sup> *Idem.*, p. 110.

<sup>332</sup> *Idem.*, p. 113.

Plus loin dans son développement, Georges Weulersse rappelle, comme Edmond Théry, le fait que le décollage économique japonais repose, pour une part extrêmement importante, sur les capitaux des sujets du Mikado. L'universitaire ne voit pas là qu'un avantage. Il explique que cette pratique particulière, qui caractérise un désir d'indépendance louable des Japonais vis-à-vis de l'étranger, constitue en réalité un frein à l'essor économique du Japon. Il est alors d'un grand intérêt de constater que là où Edmond Théry voit une forme de xénophobie à l'égard de l'Occident et un comportement hostile d'une nation qui souhaite participer à la compétition économique mondiale, tout en s'en protégeant de façon exagérée, Georges Weulersse voit un choix réfléchi et légitime de la part des autorités japonaises. Choix justifié par le fait que les Japonais, il est vrai nationalistes, désirent être maîtres de leur développement.

L'orgueil national sans doute leur donne souvent une trop grande idée de leurs moyens et une idée trop petite de leurs besoins. Mais l'élite dirigeante n'ignore pas qu'en décourageant l'afflux de capitaux étrangers, c'est tout le développement économique du pays qu'elle retarde. Seulement les Japonais éclairés, d'accord en cela avec la masse du peuple, préfèrent que le Japon s'enrichisse moins vite pourvu qu'il reste aux Japonais. La formation sur le sol de l'Empire de compagnies privées étrangères leur semblerait, non sans quelques raisons, une atteinte à la souveraineté nationale.<sup>333</sup>

Cette politique sciemment choisie apparaît comme une pratique justifiée et intelligente pour Georges Weulersse. Il est paradoxal de constater qu'à l'époque, alors que beaucoup d'économistes français, comme Edmond Théry, s'inquiètent de la pénétration des produits et des capitaux étrangers sur leur propre marché national, la stratégie protectionniste de développement voulue par l'Etat japonais déplaît. Cette pratique permet pourtant aux Japonais de se protéger efficacement des maux dont souffre la France selon les chantres du péril jaune et pourrait servir d'exemple. C'est très certainement le fait que l'Etat japonais décide, organise et dirige qui gêne. La réussite du Japon, où l'Etat détient une part plus que prépondérante sur la marche de son appareil industriel naissant, apparaît ici comme un démenti à l'idéologie libérale qui repose exclusivement sur l'initiative individuelle.

On entrevoit ici une des premières limites à la dénonciation du péril jaune industriel et commercial pour les économistes partisans du libéralisme. Cette crainte est contraire au fondement même de leur pensée économique. Alors qu'ils s'affirment favorables à un monde caractérisé par le libre échange des marchandises, à un monde où l'initiative individuelle dans l'activité économique permet un développement harmonieux, les libéraux

---

<sup>333</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 180.

voient d'un mauvais œil l'arrivée de concurrents audacieux qui adoptent un mode de développement nouveau et original. Ainsi, la crainte du péril jaune de la part des tenants de la pensée libérale n'est pas cohérente puisqu'elle contredit leur goût pour un monde où chacun, mais aussi chaque nation, doit avoir sa chance dans la compétition économique. Au nom de quels principes, pourtant, le Japon n'aurait-il pas droit au développement ? Pourquoi n'aurait-il pas le droit de choisir sa forme de développement ? Georges Weulersse propose lui de porter un jugement admiratif sur cette évolution atypique et rapide de l'économie de l'Empire du Soleil Levant<sup>334</sup>. Bien sûr, pour les hommes comme Edmond Théry, le reproche fait logiquement aux Japonais est celui de ne pas respecter les règles du jeu économique international en surprotégeant leur marché intérieur. La résistance de ce petit pays du bout du monde dérange.

Georges Weulersse, dont les idées sont résolument celles d'un socialiste, voit lui, dans cette forme inédite d'organisation économique une sorte de socialisme pratique et original qui permet un développement relativement équilibré et harmonieux du Japon. Il souligne l'adhésion forte des sujets du Mikado à ce modèle de développement qui leur garantit progrès et indépendance vis-à-vis de l'étranger.

A l'égard de l'étranger cette politique financière est une sorte de capitalisme d'Etat : à l'égard de la nation japonaise elle-même, c'est une sorte de socialisme d'Etat. L'Etat devenant par la force des choses le grand bailleur de fonds des entreprises privées, il est naturel, surtout si celles-ci périclitent, qu'il en assume la gestion immédiate et effective. [...] Ce socialisme que l'on peut appeler national est plus développé, sans doute, que le socialisme proprement social, celui qui revendique avant tout les droits des travailleurs et qui ne voit dans la socialisation des grandes entreprises capitalistes qu'un moyen d'améliorer la condition des classes ouvrières.<sup>335</sup>

Ainsi, le développement économique du Japon apparaît pour les observateurs européens hautement atypique. Ce modèle original est source de nombreuses interrogations. Le fait que ce pays, considéré à tort comme petit, prend sa place sur la scène économique internationale, tout en préservant son indépendance, indispose de nombreux analystes.

L'importance de l'Etat dans l'économie japonaise apparaît dans le rôle qu'il joue dans la construction des infrastructures de communication destinées à faire du Japon une puissance moderne. S'appuyant sur de nombreux chiffres, Edmond Théry évoque ainsi le caractère rapide et important du développement du réseau ferroviaire japonais. Il souligne qu'une bonne maîtrise de l'espace intérieur constitue pour un Etat une marque de

---

<sup>334</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 184.

<sup>335</sup> *Idem.*, pp. 180 et 181.



développement. Il constate le faible coût des transports sur le sol japonais qui apparaît comme un avantage essentiel dans les coûts de fabrication des productions japonaises. En effet, les produits japonais destinés à l'exportation sont ainsi transportés à faibles coûts vers les ports où ils sont ensuite embarqués.

Le directeur de *L'Economiste européen* évoque ensuite l'évolution de la marine marchande japonaise. Il en souligne le développement rapide entre 1894 et 1899. Il offre alors au lecteur un tableau comparatif de l'évolution des flottes de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Allemagne, de la France et du Japon.

**Evolution du tonnage des flottes de commerce britanniques, états-uniennes, allemande, française et japonaise entre 1894 et 1899.<sup>336</sup>**

Pays et années	Tonnage des navires			Evolution en % des tonnages entre 1894 et 1899			
	Voiliers	Vapeurs	Totaux	Voiliers	Vapeurs	Totaux	
<b>Angleterre</b>	1894	3013,4	5734,9	8748,3	- 21%	+ 15%	+ 3%
	1899	2366,5	6608,6	8975,1			
<b>Etats-Unis</b>	1894	2641,8	2183,2	4815,0	- 10%	+ 9%	- 1%
	1899	2377,8	2371,9	4749,7			
<b>Allemagne</b>	1894	698,3	823,7	1522,0	- 14%	+ 26%	+ 8 %
	1899	601,1	1038,4	1639,5			
<b>France</b>	1894	396,6	498,8	895,4	+ 5%	- 2%	+ 0,5%
	1899	416,6	485,6	900,2			
<b>Japon</b>	1894	44,9	110,2	155,1	+ 282%	+ 333%	+ 318 %
	1899	170,9	477,4	648,3			

Le commentaire qui accompagne le tableau est alors très instructif sur la manière dont Edmond Théry souhaite présenter le prodigieux essor économique du Japon au lecteur :

Ainsi, pendant cette période de cinq années, le tonnage effectif de la flotte marchande à vapeur japonaise a augmenté de 367 200 tonneaux de jauge, alors que l'augmentation de la flotte anglaise elle-même n'a été que de 873 700 tonneaux.<sup>337</sup>

L'usage de la locution adverbiale « ne...que », est ici surprenant. En effet, la progression en tonneaux de la flotte anglaise à vapeur a été supérieure de 506 500 tonneaux à la progression de la flotte japonaise. Les propos d'Edmond Théry apparaissent ici fortement orientés, véritablement destinés à inquiéter le lecteur. De ce fait, ils perdent un peu de leur crédit. On constate donc une utilisation très discutable des données statistiques

<sup>336</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 253.

<sup>337</sup> *Idem.*, p. 254.

par l'économiste. A ce sujet, il est amusant de constater que Paul d'Estournelles de Constant, dans la préface de l'ouvrage d'Edmond Théry, avait anticipé le fait que ces données statistiques puissent être l'objet d'une lecture différente :

Vous fournissez des faits, des chiffres, des réalités qu'on ne peut escamoter. On les torturera, sans doute, et je vois d'avance les critiques qui vont pleuvoir sur vos statistiques : on établira qu'elles prouvent exactement le contraire de ce que vous avez voulu démontrer. Mais laissez faire.<sup>338</sup>

Il ne s'agit pas ici de contredire les propos de l'économiste français, mais de souligner le fait que fort des données qu'il utilise, il ne peut arriver aux conclusions qu'il élabore avec autant de certitudes qu'il veut le faire croire au lecteur.

Pour reprendre le commentaire du tableau, il apparaît inévitable que la progression de la marine marchande anglaise, la plus développée au monde en début de période, exprimée en pourcentage, apparaisse inférieure à la progression de la marine japonaise alors sous-développée parce que naissante. En fin de période, la flotte anglaise en tonnage reste presque 14 fois plus importante que la flotte japonaise. Le tableau souligne un autre fait : seule la France connaît une évolution négative en ce qui concerne la progression du tonnage de sa marine à vapeur. Cette évolution devait paraître inquiétante au lecteur de 1901. Alors que tous les pays du tableau connaissent une modernisation de leur flotte, seule la France est caractérisée par un développement de sa marine à voile. Paul d'Estournelles n'apporte pas d'explication particulière à cette évolution. Néanmoins, à la lecture du tableau, on peut en partie comprendre pourquoi la question du péril jaune avait plus d'écho en France que chez ses voisins.

Edmond Théry évoque par la suite la politique volontariste du gouvernement japonais dans son action pour développer sa marine marchande nationale. Par l'instauration de primes à la construction en 1895, le gouvernement japonais parvient à augmenter considérablement le tonnage de la flotte de commerce de l'archipel<sup>339</sup>. C'est principalement pour cette raison que la marine marchande japonaise prend une part croissante dans les échanges en plein essor du Japon avec l'étranger. Cette détermination des autorités japonaises ne devait pas être sans inquiéter le lecteur français. Edmond Théry présente un gouvernement japonais déterminé qui dirige avec efficacité une nation en marche vers la modernité.

Il apparaît pourtant que la marine marchande japonaise est surdéveloppée par rapport aux besoins réels du commerce japonais. C'est ce que nous apprend la lecture d'une lettre

---

<sup>338</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, dans Edmond THÉRY, *Le péril jaune*, op. cit., pp. 16-17.

<sup>339</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune*, op. cit., p. 254.

écrite par Monsieur Harmand, ministre de France au Japon. Celle-ci est adressée au *Moniteur officiel du commerce* en 1897. Elle incite à la prudence quant à la réalité et aux raisons du développement de la marine marchande japonaise<sup>340</sup>. Le diplomate nous informe sur le développement des nombreuses lignes internationales entre le Japon et le reste du monde. Il insiste longuement, chiffres à l'appui, sur les difficultés financières rencontrées par les nouvelles compagnies maritimes japonaises spécialisées dans le commerce international. Elles semblent avoir de gros problèmes pour enregistrer des bénéfices. Il semble que les navires qui appartiennent à ces sociétés sont souvent surdimensionnés par rapport aux besoins réels. Ils ne circulent parfois qu'avec 10% de leur tonnage possible. Monsieur Harmand suppose que cela est une des conséquences de la mise en place des primes à la construction des navires marchands. Ces primes créant un effet d'aubaine, le nombre de navires marchands aurait considérablement augmenté sans que cela ne réponde à un besoin effectif. Ainsi, les propos du ministre de France au Japon diffèrent fortement d'avec ceux d'Edmond Théry. Monsieur Harmand indique que, bien souvent, il est préférable d'étudier avec réserve les données officielles de l'administration japonaise.

Puis, je me demande si ces chiffres [les chiffres des pertes des compagnies maritimes japonaises] sont absolument exacts, si les pertes n'y sont pas exagérées à dessein (je ne vois pas, en effet, que l'on ait tenu compte dans ces calculs des primes considérables payées ou à payer par le gouvernement), avec l'intention de montrer la nécessité d'augmenter les subventions déjà accordées par la loi, avec l'espérance que l'amour-propre japonais ne voudra pas, quand même, renoncer au désir de montrer dans les ports d'Europe et d'Amérique le pavillon blanc à soleil rouge flottant sur de grands et beaux steamers, et que ce sentiment conduira au vote de surprimes nouvelles... Il est plus difficile ici que partout ailleurs de tirer à jour la vérité, surtout quand les sentiments les plus complexes viennent se mêler aux questions d'intérêt. Ce qui est certain, c'est que l'œuvre est trop rapide pour être sans doute durable.<sup>341</sup>

Ainsi, la lettre publiée dans *Le Moniteur officiel du commerce* invite à la prudence. Les chiffres ne se suffisent pas à eux-mêmes. Pour être appréhendés avec justesse, ils doivent être accompagnés d'une bonne connaissance du sujet évoqué.

Georges Weulersse aborde aussi en quelques paragraphes cette question du développement rapide de la marine marchande japonaise. Elle lui apparaît légitime. Il y voit un phénomène de rattrapage voulu par les autorités nippones. En effet, jusqu'alors, le commerce extérieur du Japon était réalisé en grande partie par des bateaux étrangers. Le

---

<sup>340</sup> Monsieur HARMAND, « Développement de la navigation au Japon », *Le moniteur officiel du commerce*, 18 mars 1897, A.D.J., 12 J 292.

<sup>341</sup> *Idem.*

gouvernement japonais a souhaité, à juste titre selon l'universitaire, que la part de la marine marchande nationale dans ses échanges commerciaux avec le reste du monde augmente. Pour Georges Weulersse c'est une réponse à une situation anormale, un phénomène de rééquilibrage. Les compagnies étrangères étaient auparavant surreprésentées dans les échanges du Japon avec ses partenaires. Pour autant, selon lui, cela ne signifie pas qu'il y a augmentation considérable du commerce international japonais. Pour être certain de cela, c'est en effet à d'autres statistiques qu'il faudrait faire appel<sup>342</sup>.

## 2) Le Japon, une menace sur le marché mondial de la soie

L'exemple abordé ensuite par le directeur de *L'Economiste européen* relatif aux industries séricicoles et cotonnières est à nouveau instructif sur la façon dont ce dernier entend présenter l'évolution économique du Japon. Edmond Théry propose dans son développement un tableau qui porte le nom de « Exportation des soies grèges japonaises de 1879-1880 à 1899-1900 ». La soie grège étant le fil de soie enroulé sur un dévidoir. Ce tableau détaille les exportations japonaises vers l'Europe et vers l'Amérique.

**Exportation des soies grèges japonaises de 1879-1880 à 1899-1900**  
(En balles de 61 kg environ)

Années	En Amérique	En Europe	Total
1879-1880	5 175	12 725	17 900
1884-1885	11 145	14 255	25 400
1889-1890	20 320	15 180	35 500
1894-1895	28 750	22 650	51 400
1898-1899	30 773	19 879	50 652
1899-1900	34 822	21 368	56 190

A la lecture de l'ouvrage d'Edmond Théry, le lecteur peut constater que le tableau est proposé sans commentaires approfondis. Attitude surprenante de la part de l'auteur du *Péril jaune*. L'auteur se contente de souligner l'extraordinaire développement des exportations de soies grèges japonaises. La progression s'élève à 313% sur 20 ans. Néanmoins, Edmond Théry aurait pu souligner l'évolution géographique de ces exportations. Ainsi, en 1879-1880, les exportations vers l'Europe représentaient 71% du

<sup>342</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 181.

total des exportations et 29% de celles-ci étaient destinés au marché américain. En 1899-1900 ces parts étaient respectivement de 38% et 62%. Alors que les exportations vers l'Europe de soies grèges avaient été multipliées par 1,67 entre 1879-1880 et 1899-1900, le chiffre était de 6,72 vers l'Amérique sur la même période.

Edmond Théry aurait pu alors en conclure que, dans ce domaine économique, les Etats-Unis d'Amérique étaient davantage menacés sur leur marché intérieur par le Japon que ne l'étaient les pays industrialisés de la vieille Europe. En outre, les données ne permettent pas de savoir si, parallèlement, d'autres nations avaient vu aussi leurs exportations de soies grèges vers l'Amérique ou l'Europe augmenter considérablement dans ce marché en plein développement. On ne sait pas non plus si cette évolution s'est faite au détriment d'autres pays traditionnellement exportateurs de soies grèges vers les Etats-Unis. L'ouvrage d'Edmond Théry ne permet pas non plus de savoir si les parts de marché des Japonais dans le commerce mondial des soies grèges avaient augmenté au détriment ou non d'autres producteurs. En effet, le Japon connaît à cette époque une véritable explosion de ces exportations de soies grèges vers l'Amérique mais c'est aussi peut-être le cas des soies chinoises. Edmond Théry ne nous apporte pas les éléments qui permettent de le savoir. A se vouloir généraliste il devient approximatif. Ainsi, ce tableau souffre de l'absence de commentaires approfondis et aurait dû être accompagné d'autres données numériques afin de faire une analyse plus rigoureuse de la situation du marché international des soies grèges, afin de croiser les données pour appréhender de plus près la réalité. Livrer de façon brute ce tableau, c'est de la part d'Edmond Théry chercher à inquiéter le lecteur quant à l'existence d'un péril économique japonais, mais ce n'est pas lui permettre de connaître réellement la vérité.

Il est vrai que l'inquiétude existe dans le milieu de la soie française. Dans le fonds Paul d'Estournelles de Constant, une lettre, rédigée par l'Association de la soierie lyonnaise, témoigne des peurs qu'engendre le dynamisme des producteurs japonais<sup>343</sup>. La force de ceux-ci repose sur trois points selon l'association : la qualité des produits, la quantité des productions et le faible coût de celles-ci du fait des bas salaires offerts aux ouvriers de l'archipel. L'association indique qu'il serait nécessaire de relever les taxes sur les productions japonaises à leur entrée en France pour protéger la production nationale.

Des économistes ont proposé, à la même époque, des analyses plus précises et plus nuancées du développement économique du Japon que celle réalisée par le directeur de

---

<sup>343</sup> Association de la soierie lyonnaise, lettre adressée à monsieur le Président et messieurs les Membres du Traité Franco-Japonais, 1898, A.D.S., 12 J 291.

*L'Economiste européen*. Il est vrai que le travail d'Edmond Théry est conçu avant tout comme une synthèse. Ainsi, Camille Krantz<sup>344</sup>, professeur de droit administratif à l'école des Ponts et Chaussées, réalise, en 1893, à l'occasion de sa participation à l'organisation de l'exposition universelle de Chicago, une étude du développement de la concurrence japonaise faite aux produits français sur le marché américain. Il s'intéresse à l'industrie textile et à la soie en particulier. Ses propos peuvent éclairer le tableau proposé par Edmond Théry relatif au développement extraordinaire des exportations de soies grèges vers le marché étatsunien.

En 1885, l'exportation totale de la soie était de 51 millions de francs, à peu près entièrement brute. En 1891, cette exportation s'est élevée à 122 millions et demi, soit 140% d'augmentation en six années et, cette fois, les chiffres donnent plus de 9 millions de tissus de soie. Les Etats-Unis ont été les grands acheteurs des tissus de soie japonais, comme ils ont été des grands consommateurs de thé japonais.

Des maisons d'exportation de Kobe et d'Osaka, s'occupant surtout de soieries et de tapis de Sakai, ont offert récemment une médaille d'or à un marchand de New-York lors de sa visite au Japon, pour le remercier de sa propagande en Amérique et des services qu'il a ainsi rendus à l'industrie japonaise.<sup>345</sup>

A la lecture de ces lignes, on peut observer que la part croissante des soies japonaises sur le marché américain semble résulter d'une démarche volontariste des Japonais et d'une campagne de promotion efficace des soies nippones. L'offre japonaise sur le marché américain engendre un développement de la demande. Pour satisfaire cette demande croissante, les Japonais développent de façon considérable leur production de soie. Celle-ci est l'assurance, pour ceux qui la pratiquent dans l'Empire du Soleil Levant, de bénéfices substantiels.

Ces prix très rémunérateurs propagés par la presse indigène sont un puissant encouragement. Jusqu'alors, les provinces du Nord s'étaient spécialisées dans l'élevage des vers à soie ; les expériences récemment faites dans les provinces plus chaudes du Midi ont été satisfaisantes. Quantités de nouvelles familles qui ne s'occupaient pas de sériculture se procurent maintenant de bons praticiens, font des plantations de mûrier et achètent des vers au Japon et même en Chine. De même que les fabricants de coton visent la Chine, les tissages de soie s'équipent pour augmenter leurs affaires aux Etats-Unis.<sup>346</sup>

---

<sup>344</sup> Camille KRANTZ, *Rapport du Comité 27*, Brosseries, peignes, maroquinerie, articles de caoutchouc et jouets, A.D.J. 12 J 291.

<sup>345</sup> *Idem.*, p. 10.

<sup>346</sup> *Idem.*, p. 15.

Il existe une autre explication pour comprendre le « boom » des exportations de soies japonaises vers le marché américain. Celle-ci réside le fait que les habitudes vestimentaires des Japonais ont évolué. Le coton prend peu à peu la place de la soie dans la façon de s'habiller des Japonais. L'industrie du textile de coton se développe pour le marché intérieur tandis que la production de soie est destinée de plus en plus à l'exportation.

En 1882, la consommation totale de coton du Japon s'élevait à 37 millions de kilogrammes ; en 1891 ; elle s'est élevée à 55 millions de kilogrammes et, depuis, cela s'est encore accru. Non seulement les Japonais se couvrent plus aujourd'hui qu'autrefois, mais leur population augmente et en outre ils substituent dans la confection de leurs habillements le coton bon marché à la soie qu'ils vendent fort cher et qu'ils exportent de plus en plus, soit brute, soit fabriquée<sup>347</sup>.

On peut observer à travers l'exemple de la sériciculture et de la forte augmentation des exportations de soie vers les Etats-Unis que les chiffres bruts, sans analyse, tels qu'ils sont proposés dans l'ouvrage d'Edmond Théry, ne permettent pas d'appréhender avec justesse une réalité au demeurant fort complexe. L'évolution des chiffres s'explique par des mécanismes multiples qui interagissent. Face aux données brutes, le lecteur ne peut appréhender les nuances et est amené à faire des raccourcis simplistes.

L'essor de l'industrie de la soie japonaise dans les années 1890 apparaît symbolique de la menace économique nipponne. La production française de soie est menacée. Rappelons que dans les années 1850, l'industrie séricicole française, dévastée par les maladies affectant les vers à soie nationaux, fut sauvée par le ver japonais. Nous y reviendrons plus loin davantage en détail<sup>348</sup>. Quoiqu'il en soit, à la fin du XIXe siècle, cette industrie principalement basée à Lyon et dans les Cévennes se trouve réellement menacée par les importations de soies japonaises.

Un article de *La Réforme Economique* du 14 mars 1897, rédigé par un certain Jacques Domergue, en fait mention. Celui-ci traite plus généralement du traité de commerce et de navigation signé cette même année entre la France et le Japon. La situation de menace qui pèse sur l'industrie de la soie française prend une place importante dans son article.

On nous mande de Lyon que le monde industriel de la région est très ému depuis qu'on y connaît le texte du traité franco-japonais. Cette émotion est des plus légitimes. Va-t-on condamner à la ruine définitive l'industrie de la soie pure dont la situation est déjà si compromise ? Le Japon en effet est un énorme producteur d'excellente soie et, par sa main d'œuvre

---

<sup>347</sup> *Idem.*, p. 13.

<sup>348</sup> Christian POLAK, *Soie et Lumières, l'âge d'or des relations franco-japonaises des origines à 1950*, Tokyo, Chambre du commerce et d'industrie du Japon, Hachette, Fujingahôsha, 2002, 240 pages.

extraordinairement bon marché, par son incomparable facilité d'imitation, il s'annonce comme un concurrent extrêmement redoutable.<sup>349</sup>

L'auteur souligne la mécanisation du tissage de la soie au Japon qui facilite l'augmentation de la production. Les Japonais se sont équipés de métiers européens très perfectionnés. Cela permet aux industriels nippons de proposer à Paris des tissus unis et façonnés imitant de mieux en mieux les produits français. Jacques Domergue signale au lecteur que le marché américain est inondé de soies japonaises. Il nous apprend que les autorités étatsuniennes tentent de réagir. Elles envisagent pour cela la mise en place de droits douaniers prohibitifs. Le journaliste constate avec amertume que les autorités françaises ne font rien pour défendre cette industrie. Au contraire même, l'accord signé avec le Japon, en abaissant les droits de douane à l'entrée des soies japonaises sur le marché intérieur français, condamne la production nationale. Et Jacques Domergue de conclure :

Cette indication ne sera certes pas négligée par un pays dont l'activité et l'ingéniosité ne sont pas contestées, et qui se trouve formidablement armé pour venir nous concurrencer sur notre propre marché. [...] C'est l'arrêt de mort d'une de nos grandes industries au profit de l'industrie étrangère. [...] Est-ce le moment de lui porter un dernier coup qui, sans doute, sera décisif ? Est-ce le moment d'ouvrir une brèche par laquelle s'engouffreront les produits asiatiques, avant même d'aller dans les autres pays mieux défendus, à la grande joie sans doute des commissionnaires et des banquiers, mais au préjudice de notre belle industrie française ?

C'est donc avec stupeur que les fabricants lyonnais ont lu dans le texte du traité que la France concédait au Japon son tarif minimum, avec la clause de la nation la plus favorisée, sans qu'il fût fait par le Gouvernement français aucune exception ni réserve.<sup>350</sup>

Cet article évoque donc le danger de la concurrence japonaise, mais il souligne surtout l'incapacité des autorités françaises à prendre conscience de la menace qui plane sur l'industrie de la soie en France. Les décisions des négociateurs français apparaissent caractérisées par l'inconséquence, voire l'amateurisme.

Pour être plus complet et plus équitable à l'endroit des Japonais, il faut rappeler que l'industrie de la soie française fut sauvée par le ver japonais. Journalistes et économistes de la fin du XIXe siècle, d'une façon étonnante, ne font jamais mention de cette réalité. Christian Polak, membre du Centre de Recherches sur le Japon à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, a étudié de façon approfondie cette question. Ses recherches auraient pu contrarier certains économistes et journalistes de la fin du XIXème siècle inquiets et

---

<sup>349</sup> Jacques DOMERGUE, « L'industrie de la Soie en France et le traité franco-japonais », *La Réforme Economique*, 14 mars 1897, p. 328.

<sup>350</sup> Jacques DOMERGUE, *La Réforme Economique*, *op. cit.*, p. 328.



mécontents de l'essor économique prodigieux du Japon. En effet, Christian Polak nous apprend que face au drame économique et social qui touchait l'industrie de la soie française en 1855, du fait des maladies contractées par les vers européens, les professionnels de la soie française se sont tournés vers le Japon. Ils ont ainsi ouvert une route maritime de la soie entre le Japon et la France. Rappelons que l'industrie de la soie, sous le Second Empire, constituait le premier poste en valeur des exportations françaises. L'enjeu était donc essentiel.

Dès 1860 les premiers soyeux de Lyon arrivent au Japon. Ils y achètent de la soie grège qu'ils filent ensuite en France. Par ailleurs, ils réapprovisionnent la France en vers japonais plus rustiques que les vers français. Ils s'installent d'abord à Nagasaki puis à Yokohama. De plus en plus nombreux, ces industriels français implantent des usines modernes sur le sol japonais et apportent avec eux des techniques innovantes. En 1863, un hôpital, un collège franco-japonais, une église et un jardin français sont aménagés dans la concession internationale de Yokohama. Parallèlement, des maisons japonaises spécialisées dans le commerce de la soie viennent s'installer à Lyon.

Ainsi, c'est la maladie du ver à soie français qui a provoqué le début de l'ouverture et de la modernisation économique du Japon avant même le début de l'ère Meiji en 1868. Les Japonais ne mesurent pas à cette époque l'importance considérable de ce commerce pour la France. Néanmoins, en échange de l'aide qu'ils apportent aux industriels français, les Japonais négocient la construction d'un arsenal pour le Japon à Yokosuka. La France ne peut refuser. La métallurgie, la sidérurgie et la fonderie industrielles font alors leur apparition sur l'archipel nippon. Ainsi, affirme Christian Polak, la révolution industrielle du Japon débute, grâce à la France, avant le début de l'ère Meiji. L'arsenal, dont les travaux ont débuté en 1868, sera inauguré par l'Empereur Meiji le 1<sup>er</sup> janvier 1872.

Si la soie occupe une part importante du chapitre d'Edmond Théry sur le développement économique du Japon, d'autres sujets ont aussi leur place. D'ailleurs, après avoir abordé ce thème de façon un peu trop simpliste, il se montre plus nuancé. Economiste libéral, Edmond Théry sait que le développement économique d'un pays ne peut reposer uniquement sur le développement de ses exportations. Nul pays n'échappe à la loi selon laquelle pour vendre, il faut inévitablement aussi acheter. Les échanges ne peuvent se faire uniquement dans un sens. Ainsi, Edmond Théry, à la fin de son chapitre, ne peut éviter d'évoquer le fait que le Japon, parallèlement à l'augmentation de ses exportations, enregistre une croissance considérable de ses importations. Il s'agit en particulier

d'importation de matières premières. Edmond Théry remarque que « toute médaille a son revers »<sup>351</sup>.

Il doit aussi reconnaître un peu plus loin que l'ouverture du Japon, son intégration dans le monde moderne et son développement se traduisent par une augmentation du coût de la main d'œuvre japonaise. Cette dernière profite de la loi de l'offre et de la demande. Il ne s'interroge pas sur les conséquences à long terme d'une telle situation. Néanmoins, Edmond Théry rappelle que les salaires versés aux Japonais constituent toujours un avantage comparatif important relativement aux salaires versés en France. Libéral convaincu, il cherche à faire sourire le lecteur en affirmant que les patrons français aimeraient payer leurs ouvriers au même taux horaire que les ouvriers japonais. Paradoxe de la pensée libérale qui s'indigne des pratiques déloyales de ses concurrents tout en rêvant de faire de même.

### **3) Un concurrent redoutable, aux méthodes controversées**

Il est vrai que le directeur de *L'Economiste européen* n'est pas le seul à décrire l'essor incroyablement rapide du Japon. Camille Krantz, dont nous avons commencé à évoquer le rapport plus haut, rappelle d'abord qu'au début des années 1880, la France occupait aux Etats-Unis une position hégémonique dans le domaine de la broserie. Lors de cette décennie sont apparus de nouveaux concurrents pour les produits français sur le marché étatsunien : l'Allemagne et le Japon. Camille Krantz évoque rapidement le développement de la présence des produits allemands sur ce marché. Il en souligne la qualité. Néanmoins, c'est l'arrivée massive de produits concurrents japonais qui occupe la plus grande part de son développement. Camille Krantz évoque l'existence de trois fabricants japonais principaux dans cette branche industrielle. Les deux premiers fabricants semblent peu menaçants pour les industries occidentales.

Les petits fabricants sont imparfaitement installés, ils scient leurs matières premières à la main, ils n'ont aucun outillage sérieux ; ils m'ont paru fort peu avancés et ne seront pas à craindre de longtemps.<sup>352</sup>

La troisième fabrique, une grande compagnie, semble plus redoutable pour les entreprises françaises. Camille Krantz a eu l'occasion de la visiter lors d'un voyage au

---

<sup>351</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 260.

<sup>352</sup> Camille KRANTZ, *Rapport du Comité 27, op. cit.*, p. 10.

Japon destiné à préparer l'exposition universelle de Chicago. Il réalise alors une description du développement de celle-ci.

La troisième fabrique, grande compagnie par actions (j'entends grande pour le Japon, son capital est d'un demi-million de francs), manufacture des produits assez bien faits et très réguliers. Entièrement composée de Japonais, elle a été fortement aidée par le Gouvernement, toujours empressé à amener des industries nouvelles au Japon.

En visitant cette manufacture, j'ai eu le regret de constater qu'elle est bien installée, bien organisée et fort dangereuse pour l'industrie de nos populations de l'Oise.

On retrouve ici les points qui retiennent l'attention des observateurs français à la fin du XIXe siècle : les produits japonais sont d'une qualité indéniable, les entreprises japonaises sont à capitaux exclusivement japonais, le gouvernement encourage le développement de telles entreprises qui menacent nos industries nationales. Camille Krantz poursuit :

Son outillage a été acheté à des maisons américaines qui cessaient une fabrication de quelques années ; des contremaîtres américains et des agents européens ont graduellement instruit les Japonais et ont perfectionné leur outillage ; suivant la coutume invariable du Nippon, les Naturels se sont débarrassés des Blancs aussitôt qu'ils ont marché seuls, et ils se tirent très bien d'affaire depuis deux ans.<sup>353</sup>

Les Occidentaux apparaissent donc directement responsables de la modernisation de la broserie japonaise. Les Américains, en vendant leurs machines, équipent, contre la vieille Europe, les industries japonaises. Les Occidentaux ne se contentent pas d'équiper les Japonais : ils les forment aussi, à l'image de ce qu'ils ont fait dans le domaine militaire. Il est assez surprenant de voir Camille Krantz s'indigner du fait qu'une fois équipés et formés les Nippons se « débarrassent » des Occidentaux. Les Français, dans une situation similaire, animés d'une morale valorisant le respect de l'autre, n'auraient sans doute pas agi comme les Japonais ! On peut en douter.

Plus loin, Camille Krantz évoque le problème de la contrefaçon. Il écrit qu'il existe au Japon des musées destinés à montrer aux habitants de l'Empire du Soleil Levant les meilleurs produits européens à imiter. Il insiste sur le rôle moteur joué dans ce domaine par les autorités japonaises.

Austin de Croze, directeur de *La Vie Cosmopolite*, ancien chargé de mission en Extrême-Orient par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux Arts, dans son

---

<sup>353</sup> *Idem.*, p. 10.

ouvrage *Péril jaune et Japon*<sup>354</sup> publié en 1905, évoque aussi la contrefaçon. Il rapporte alors les lignes d'un article publié dans le journal *Le Temps* le 12 février 1904.

Il y a plusieurs siècles, le Portugais Pinto, naufragé sur le rivage du Nippon, avait gardé malgré la tempête une arquebuse ! Les Japonais ne connaissaient alors que les arcs et les flèches. Quelques-uns d'entre eux, curieux et intrigués, demandèrent à Pinto de leur confier son arme pour l'étudier. Elle passa de mains en mains. Les petits hommes souriants l'examinaient avec curiosité, à la loupe, un peu comme les gens de Lilliput devaient regarder Gulliver. Lorsque Pinto reprit la mer et dit adieu au Japon, les Japonais avaient déjà fabriqué cinq cents arquebuses sur le modèle de la sienne. Et deux ans après, il y avait au Japon plus de trois cent mille arquebuses pareilles à celles du Portugais. Ce trait seul peindrait une race.<sup>355</sup>

Ainsi, la copie, la contrefaçon sont une réalité pour Austin de Croze. Il voit là une manière pour les Japonais de faire honneur, en quelque sorte, au génie occidental. Les Japonais souhaitent s'inspirer de ce qu'il y a de meilleur chez nous. A ses yeux, il s'agit là d'une marque d'intelligence de leur part. Il constate aussi que les Japonais sont en mesure d'améliorer les produits quand ils le peuvent et qu'ils savent faire preuve d'innovation. Il souligne en particulier le développement des universités au Japon qui forment des chercheurs. C'est dans une des ces facultés qu'a été inventé l'enregistreur sismologique. La Faculté de génie de Tokyo, comparable à l'Ecole Polytechnique française, a formé les inventeurs du fusil Midji et du canon Anikasa<sup>356</sup>. Pierre Leroy-Beaulieu rappelle d'ailleurs dans son ouvrage que c'est un Japonais qui a découvert le microbe de la peste<sup>357</sup>. Austin de Croze constate qu'en s'intégrant au monde moderne, le Japon participe à la recherche scientifique et peu à peu se responsabilise et signe avec ses partenaires commerciaux occidentaux des traités qui ont pour objet le respect de la propriété intellectuelle, industrielle et commerciale.

Pourtant, tout le monde ne partage pas les propos d'Austin de Croze sur la qualité des productions japonaises et sur l'aptitude à se responsabiliser des industriels et des commerçants japonais. Ainsi, en 1897, Félix Martin, ingénieur des Ponts et Chaussées ayant travaillé au Japon, souligne le manque de probité des commerçants japonais. Ce point de vue est confirmé par Georges Weulersse dans *Le Japon d'aujourd'hui*. Il rapporte tout d'abord qu'historiquement, le métier de commerçant au Japon n'était pas un métier valorisé.

---

<sup>354</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, op. cit., p. 87.

<sup>355</sup> *Idem.*, p.89.

<sup>356</sup> *Idem.*, p. 75.

<sup>357</sup> Pierre LEROY-BEAULIEU, *La Rénovation de l'Asie, Sibérie, Chine, Japon*, p. 312.

Aussi, cette profession n'était pas assurée traditionnellement dans l'archipel par des personnes faisant preuve d'une grande culture et d'une grande moralité. Il écrit :

Humiliés, maltraités de toutes les manières, les marchands de l'ancien Japon se rattrapaient en trompant. [...] Ce furent les moins respectables qui se hasardèrent les premiers dans le commerce extérieur : ils y apportèrent des mœurs déshonnêtes dont il subsiste encore aujourd'hui plus que le souvenir.<sup>358</sup>

Georges Weulersse affirme néanmoins que les choses évoluent rapidement. Il signale en particulier la création au Japon d'écoles de commerce où l'enseignement insiste sur le respect des codes et des lois qui régissent les échanges internationaux. Les étudiants y suivent selon lui des « cours de moralité commerciale »<sup>359</sup>. Apparaît ainsi selon lui une jeune génération de commerçants animée d'un esprit nouveau même si parfois, trop fiers de leurs études, ceux-ci se montrent parfois trop arrogants. Georges Weulersse précise que, malgré tout, le défaut le plus caractéristique de l'organisation du commerce au Japon reste le nombre trop élevé d'intermédiaires. C'est une des caractéristiques de l'organisation de la société japonaise en général<sup>360</sup>. Il en résulte l'existence d'un système de corruption important dont doivent tenir compte les étrangers qui commercent avec le Japon.

Félix Martin nous apprend aussi que les acheteurs japonais sont fort exigeants quant aux produits qu'ils réceptionnent et que malheureusement la réciprocité n'est pas toujours vraie. Leurs productions nationales se dégradent et les produits qu'ils livrent ne correspondent pas, trop souvent, à ceux qu'attendent leurs clients. Cela joue, bien évidemment, en défaveur des productions japonaises destinées à l'exportation. Félix Martin explique comment la mauvaise qualité du thé et des nattes produits au Japon et livrés sur le marché états-unien en 1896 mit en danger ces deux branches de l'économie nipponne<sup>361</sup>.

En 1900, Henry Dumolard, docteur en droit chargé par le ministère de l'Instruction Publique d'une mission au Japon entre 1897 et 1900, abonde dans le sens de Félix Martin. La piètre qualité d'un grand nombre de produits japonais joue en défaveur du développement des exportations nipponnes.

Si, grâce à leur génie de l'imitation, les Japonais – pillant d'ailleurs sans aucune vergogne les inventions occidentales – font un peu de tout, depuis des bicyclettes jusqu'aux locomotives, ces produits, quels qu'ils soient, ne valent jamais rien. C'est qu'un grand défaut arrêtera toujours le Japon dans la voie de devenir une vraie contrée manufacturière : aussitôt qu'un produit quelconque, par sa supériorité intrinsèque ou par son bon marché a atteint une grande

---

<sup>358</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 163.

<sup>359</sup> *Idem.*, p. 164.

<sup>360</sup> *Idem.*, p. 161.

<sup>361</sup> Félix MARTIN, dans Patrick BEILLEVAIRE, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858-1908*, *op. cit.*, p.923.

faveur, les Japonais ne peuvent s'empêcher de le falsifier, et d'en fabriquer une imitation inférieure. Dans d'importantes industries comme celles de la soie, des allumettes, etc., on en a de bons exemples, et à vouloir gagner ainsi en profit immédiat en produisant mauvais, ils ont compromis une énorme clientèle.<sup>362</sup>

Plus loin, Henry Dumolard fait état d'un rapport rédigé par le consul du Japon à Tientsin dans lequel ce dernier s'inquiète du mécontentement des commerçants chinois quant aux produits reçus du Japon. Ce consul, selon Henry Dumolard, s'inquiète du manque de scrupules commerciaux de ses compatriotes et craint que ces derniers ne s'aliènent durablement les acheteurs chinois. Georges Weulersse dans *Le Japon aujourd'hui* confirme ces affirmations. Il nous dit que bien souvent les commerçants japonais envoient en Occident des échantillons de produits pour obtenir des commandes, mais il arrive trop souvent qu'à la livraison le produit envoyé soit de moindre qualité qu'escompté. Déçus, les acheteurs occidentaux ne renouvellent pas alors leur commande aux producteurs japonais<sup>363</sup>.

Ainsi, à la lecture des différents témoignages, il demeure difficile de se faire une idée précise quant à la qualité des produits réalisés au Japon. Les avis se contredisent. On peut penser que comme dans tout pays, il devait y avoir de bons et de moins bons produits. Les témoignages devaient aussi être guidés par l'image que les auteurs souhaitaient donner du Japon. Dire que les produits nippons étaient tous de mauvaise qualité, c'était à la fois rassurer les inquiets du péril jaune, mais aussi ne pas inciter les industriels français à se préparer à une rude concurrence. Affirmer exagérément la qualité de ces produits devait produire l'effet contraire. La réalité devait certainement être à mi-chemin entre les deux. Aussi est-il très important de savoir quels étaient les desseins des auteurs s'exprimant sur le Japon. Étaient-ils mus par un désir d'objectivité impossible à atteindre ou leurs propos étaient-ils engagés ?

La position adoptée sur le développement économique du Japon par Austin de Croze apparaît comme singulière. Contrairement à la plupart des auteurs évoqués plus haut, il est résolument japonophile. Il le clame haut et fort dans l'avant propos de son œuvre.

L'auteur protestant contre la souscription pour les blessés russes seulement, affectera la moitié du produit de la vente de cet ouvrage à la souscription de la Croix-Rouge pour les blessés Japonais.<sup>364</sup>

Dans une France très majoritairement russophile, il aspire à réhabiliter l'image du Japon et à démontrer pour quelles raisons prendre le parti du Japon c'est prendre le parti de

---

<sup>362</sup> Henry DUMOLARD, dans Patrick BEILLEVAIRE, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858- 1908, op. cit.*, p.926.

<sup>363</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui, op. cit.*, p. 163.

<sup>364</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon, op. cit.*, p.2.

la civilisation, de la modernité et de la justice. L'intérêt de l'ouvrage d'Austin de Croze est qu'il est engagé et ne prétend pas à une quelconque objectivité scientifique illusoire. En effet, l'économie n'est pas régie par des lois naturelles dont les acteurs devraient respecter toutes les règles afin que de justes équilibres soient respectés. Le regard que l'on porte sur des données chiffrées, les solutions qui paraissent à chacun les plus adaptées pour répondre aux problèmes identifiés, sont toujours orientés par des conceptions idéologiques préétablies. La neutralité, l'objectivité complète, n'existent pas dans le domaine économique. Tout dépend des objectifs que l'on souhaite assigner à l'activité économique : celle-ci doit-elle profiter au plus grand nombre, à un petit groupe d'élus, à un peuple plutôt qu'à d'autres... Dans l'ouvrage d'Austin de Croze, le lecteur est averti dès les premières pages : le Japon a fondamentalement le droit d'être présent sur la scène économique et politique mondiale. Pour Austin de Croze, c'est à l'occasion du conflit contre le Russie que l'Empire du Soleil Levant affirme haut et fort ce droit.

Austin de Croze partage la plupart des observations des auteurs évoqués dans les pages précédentes : le Japon se développe rapidement, le gouvernement japonais volontariste est à l'origine de cette évolution, le Japon devient une réelle puissance économique industrielle, commerciale et militaire. Austin de Croze contrairement aux effrayés du péril jaune ne voit pas là un problème. Le Japon est simplement un nouvel acteur de l'économie mondiale. Le prodigieux et rapide essor du Japon, prélude à l'éveil de toute l'Asie, ne constitue pas à ses yeux un problème. Si les produits japonais s'échangent sur les marchés européens, dans le même temps nos produits se vendent sur les marchés japonais. Certains s'inquiètent du fait que le Japon se dote d'une marine et d'infrastructures ferroviaires modernes. Austin de Croze rétorque que ces progrès favorisent les échanges dans les deux sens<sup>365</sup>. Il s'indigne du reproche fait aux Japonais selon lequel ils produisent de plus en plus par eux-mêmes ce dont ils ont besoin et selon lequel ils s'affranchissent peu à peu de la tutelle de l'Occident pour la réalisation de productions dont la valeur technologique est de plus en plus importante. Cette évolution favorable au Japon est légitime pour Austin de Croze. Les nations occidentales aspireraient à faire de même dans la même situation. Pour le directeur de *La Vie Cosmopolite*, c'est tout à l'honneur des Japonais. Austin de Croze rappelle la règle qui est le fondement des rapports économiques : pour vendre, il faut acheter et inversement.

---

<sup>365</sup> *Idem.*, p.87.

Mais nous serons débordés par les exportations japonaises et chinoises, gémissent les économistes, ces exportations qui de 15,5 millions de yen en 1868 se sont élevées à 165,75 millions 1898.

A cela, répondons qu'en 1868, les importations au Japon atteignaient 10,5 millions de yen et qu'en 1898, elles allaient à 277,5 millions !

Les importations avaient excédé l'exportation.

Aujourd'hui, elles se balancent. Prenons les chiffres de 1901 : exportations 261 104 981 yen ; importations 255 816 645 yen.

Le voilà bien, le « péril japonais » économique !

Mais enfin, peut-on voir dans cet accroissement du commerce japonais autre chose que cette loi inéluctable du commerce, « une nouvelle concurrence », source de nouveaux profits pour l'ensemble de la société.<sup>366</sup>

Ainsi, l'ouverture et le développement économique du Japon profitent-ils davantage à ses partenaires qu'à lui-même. Reste à savoir quels partenaires savent tirer leur épingle du jeu. D'autant plus que la manière dont les pays occidentaux savent s'imposer sur le marché japonais constitue certainement un bon indicateur de leur aptitude à s'imposer par la suite sur le marché chinois qui s'ouvre alors.

## **B) Quelles puissances profiteront du décollage économique du Japon et de la Chine ?**

Le développement du Japon et l'intégration de son économie nationale dans les échanges internationaux au XIXe siècle constituent une réalité soulignée par tous les observateurs d'alors. La présence des produits japonais sur tous les marchés du monde ou lors des expositions universelles en est la preuve concrète. Tout le monde s'accorde à l'époque pour dire que la Chine suivra inévitablement la même évolution. La question qui se pose alors est de savoir quelles économies occidentales sauront le mieux profiter de cette aubaine ?

A la fin du XIXe siècle, le Japon est ouvert au monde depuis une trentaine d'années. Pour les penseurs inquiets de la perspective du péril jaune économique, observer comment les différentes nations occidentales ont su faire leur place dans l'Empire du Soleil Levant constitue un bon indicateur de la capacité de ces dernières à tirer profit du développement futur de l'économie chinoise, à apparaître comme des puissances commerciales et industrielles qui pèsent en Extrême-Orient.

---

<sup>366</sup> *Idem.*, p. 88.



## 1) Un marché intérieur japonais en plein essor et très convoité où la France peine à trouver sa place

Georges Weulersse dans son ouvrage *Le Japon d'aujourd'hui* évoque cette question dans l'introduction de son huitième chapitre ayant pour titre « La France au Japon ». Il expose clairement quels sont les enjeux pour les puissances occidentales de s'imposer économiquement en Asie et quelles perspectives se profilent au regard des efforts qu'elles ont mobilisés pour être présentes au Japon.

Les grandes puissances aujourd'hui sont les puissances mondiales, celles dont les intérêts économiques ou moraux s'étendent au monde entier. La France serait menacée de déchéance si elle cessait d'être en communication active avec une seule des parties du monde civilisé. [...] En Extrême-Orient, le plus vaste champ d'action est la Chine. Mais nul ne sait encore bien quelle part reviendra à chacune des puissances concurrentes dans la rénovation du vieil Empire. Au Japon où cette œuvre est plus que commencée, chacune peut faire le compte de ce qui lui revient déjà, de ce qu'elle peut réclamer encore. Nous voudrions sommairement dresser le compte de la France.<sup>367</sup>

Un article du journaliste Louis Vigouroux dans le journal *Le Monde Economique* du 23 mai 1896 est à ce titre fort instructif. Un an après le conflit sino-japonais, le journaliste dresse un tableau des principaux partenaires économiques du Japon. L'article s'appuie sur les données d'un rapport publié par le Foreign Office et réalisé par le vice-consul britannique à Tokyo, Monsieur Langford. Louis Vigouroux souligne d'abord l'extrême dynamisme de l'économie japonaise au lendemain de la guerre contre la Chine. Cette vigueur apparaît alors comme une promesse de contrats rémunérateurs pour ses partenaires étrangers durant les années à venir.

Les capitalistes [japonais] anxieux de placer leur argent dans les sociétés par actions provoquent une demande de machines, de rails, de navires, etc... sur les marchés européens. [...] Il a été fourni une quantité suffisante de capitaux pour entretenir pendant plusieurs années des demandes importantes sur les marchés européens au nom des sociétés par actions japonaises.<sup>368</sup>

Fort des renseignements du rapport du vice-consul britannique de Tokyo, Louis Vigouroux élabore un classement des principaux partenaires commerciaux du Japon. Viennent dans l'ordre pour le volume des échanges : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne sans ses colonies, la France, l'Allemagne puis la Chine. C'est à dessein que le journaliste du

---

<sup>367</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 324.

<sup>368</sup> Louis VIGOUROUX, « Le commerce du Japon avec l'étranger », *Le Monde Économique*, 23 mai 1896, pp. 650 et 651, A.D.S., 12 J 292.

journal *Le Monde Economique* livre ensuite le classement des pays dont sont originaires les importations nippones. Pour le journaliste cela constitue un indicateur intéressant de la capacité de ces pays à profiter du nouveau partenaire commercial que constitue le Japon. Viennent alors en tête la Grande-Bretagne, la Chine, l'Allemagne, les Etats-Unis puis la France.

Louis Vigouroux nous apprend que le vice-consul britannique souligne le dynamisme des entrepreneurs allemands dans l'Empire du Soleil Levant. Entre 1872 et 1895, les Allemands ont connu le développement le plus fort de leurs exportations en comparaison des autres nations. Les données chiffrées rapportées par le journaliste dans le corps de son article permettent d'élaborer le tableau suivant :

**Evolution des importations japonaises depuis la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France entre 1872 et 1895 en dollars américains.**

Années Pays	1872	1895	Evolution en % entre 1872 et 1895
<b>Grande-Bretagne</b>	11 907 182	45 172 108	+ 379%
<b>Allemagne</b>	2 040 263	12 233 155	+ 599%
<b>France</b>	2 489 269	5 567 466	+ 223%

Ce tableau permet tout d'abord de voir l'avance considérable prise par les entrepreneurs britanniques au Japon sur leurs concurrents allemands et français. En fin de période, les importations japonaises d'origine britannique exprimées en dollars américains sont 3.69 fois supérieures aux importations d'origine allemande et 8,11 supérieures aux importations d'origine française. Le tableau montre ensuite que la progression des importations de produits allemands, exprimée en dollars, sur cette période de 23 ans a été la plus forte. Le tableau laisse aussi apparaître le moindre dynamisme des Français dans l'Empire du Soleil Levant. Alors que les importations japonaises venues de France étaient supérieures en début de période à celles venues d'Allemagne, celles de cette dernière étaient deux fois plus importantes que les françaises en fin de période. On comprend que de tels chiffres aient été en mesure d'inquiéter les observateurs d'alors sur la capacité des entrepreneurs français à s'imposer sur les marchés japonais.

Cette évolution en défaveur des commerçants français est confirmée par Georges Weulersse dans son ouvrage *Le Japon d'aujourd'hui*. Selon les statistiques qu'il a été en

mesure de consulter, même la petite Belgique fait mieux que la France en terme de progression. Alors que les exportations françaises vers le Japon avaient à peine doublé en 15 années, sur la même période, celles de la Belgique avaient été multipliées par dix pour atteindre le niveau des exportations françaises. Georges Weulersse apporte alors une précision d'importance : les productions françaises sont souvent importées au Japon sous le pavillon d'une autre nation. Elles sont alors considérées par les autorités japonaises comme étant originaires de cette même nation<sup>369</sup>. C'est, en particulier, le cas des commerçants allemands qui exportent au Japon des productions du nord et de l'est de la France.

La réussite des commerçants allemands dans l'Empire du Soleil Levant est aussi soulignée dans un article publié dans *La Revue des Marchés Etrangers* sous le titre « Commerce des mousselines de laine ». L'auteur de cet article, qui n'est pas signé, souligne que dans les villes de Kobe et de Yokohama, qu'il connaît bien, la totalité des mousselines de laine françaises est importée au Japon par l'intermédiaire des négociants étrangers, principalement allemands. Il ajoute :

Je me suis laissé dire que bon nombre d'acheteurs japonais sont si bien accoutumés à considérer ces tissus comme un produit allemand, qu'ils tiennent pour suspects ceux qui ne sont pas revêtus d'une marque de fabrique allemande.<sup>370</sup>

La capacité des Allemands à profiter de l'ouverture économique du Japon est confirmée par une lettre officielle adressée par le consul de France à Hambourg au ministre des Affaires Etrangères, Théophile Delcassé. L'envoi est daté du 12 décembre 1898. Ce document diplomatique figure dans le fonds d'Estournelles de Constant. Le consul de France y évoque la question du péril jaune qu'il considère comme une question à laquelle les faits répondent par la négative. Il indique ainsi que l'évolution des échanges du Japon avec Hambourg entre 1893 et 1897 s'est faite au profit des Allemands dont les exportations vers le Japon croissent plus vite que les importations en provenance de ce même pays. Le consul de France à Hambourg réalise alors à la main un tableau dans lequel il donne des données numériques précises.

#### **Evolution en marks des échanges entre le port de Hambourg et le Japon entre 1893 et 1897**

Exportations hambourgeoises vers le Japon	Importations hambourgeoises depuis le Japon

<sup>369</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui, op. cit.*, p. 325.

<sup>370</sup> Auteur anonyme, « Commerce des mousselines de laine », *La Revue des Marchés Etrangers*, date de la coupure de presse illisible, avant 1900 sans doute au regard des dates de publication des coupures de presse avec lesquelles elle se trouvait dans le carton du fonds d'Estournelles de Constant.

Années	Montants en marks	Variation en % depuis l'année 1893	Années	Montants en marks	Variation en % depuis l'année 1893
<b>1893</b>	21 715 120	Année de départ	<b>1893</b>	11 690 690	Année de départ
<b>1894</b>	18 147 780	- 16,43%	<b>1894</b>	8 711 710	- 25,48
<b>1895</b>	22 778 440	+ 4,89%	<b>1895</b>	14 207 020	+ 21,52
<b>1896</b>	31 472 720	+ 44,93%	<b>1896</b>	12 830 130	+ 9,74
<b>1897</b>	36 944 630	+ 70,13%	<b>1897</b>	15 000 040	+ 28,30

**La variation en % sur la période n'a pas été réalisée par le consul de France à Hambourg. Ajoutée au tableau, elle permet de mieux appréhender l'évolution.**

Le consul de France interprète alors le tableau en indiquant que l'exportation hambourgeoise est « en progrès constant et rapide ; l'importation à Hambourg d'articles du Japon, au contraire, oscille et n'augmente que lentement ». Il ajoute que les Allemands considèrent que le Japon est appelé à connaître « une ère de prospérité ». Le consul de France indique que ces derniers considèrent que l'Empire du Soleil Levant, loin de constituer un danger, est une promesse de bénéfiques futurs pour l'économie allemande. La prospérité future du Japon est appelée à profiter à ses partenaires commerciaux.

La réussite commerciale des Anglais au Japon est aussi attestée. Dans le secteur économique de la laine, c'est essentiellement dans le domaine de l'outillage industriel qu'ils occupent une place prépondérante selon l'auteur de l'article évoqué plus haut sur le « Commerce des mousselines de laine ». Ceux-ci, à l'image des Allemands, savent profiter du développement industriel du Japon.

Lorsque les Japonais se sont mis à tisser mécaniquement le coton, les Anglais ont su leur fournir et les filés et les métiers dont ils avaient besoin. Quand les filatures se sont créées, qui devaient à la longue supplanter leurs yarns, ils ont su encore s'emparer des commandes de matériel nouveau devenu nécessaire, trouvant ainsi le moyen de faire profiter d'autres branches de leur industrie nationale de ce que perdaient les unes.<sup>371</sup>

L'auteur ajoute qu'il appartient aux Français de procéder ainsi. Ils doivent se mettre en position de réussite et doivent s'inspirer des méthodes commerciales des Britanniques. Louis Vigouroux, s'appuyant sur le rapport de Monsieur Langford, insiste aussi sur le fait que le marché japonais est un marché très spécifique, très exigeant.

<sup>371</sup> Auteur anonyme, « Commerce des mousselines de laine », *op. cit.*

La lecture de l'article de Louis Vigouroux nous apporte des informations sur les qualités que doivent posséder les industriels qui aspirent à exporter vers le Japon. Il nous apprend que le marché japonais se caractérise par l'exigence de produits de qualité. Les acheteurs japonais réceptionnent les commandes en procédant à une inspection minutieuse, voire tatillonne, des produits étrangers. Tout défaut, même très léger, dans le produit ou tout retard dans la livraison entraînent des demandes de réductions substantielles du prix de la part des Japonais. Ceux-ci attendent un produit parfait. Louis Vigouroux écrit que les fonctionnaires, qui réalisent la réception des commandes gouvernementales, inspectent les produits livrés avec une minutie excessive observée nulle part ailleurs.

Ils se fondent sur la plus légère différence dans la dimension ou la qualité d'un article, la moindre détérioration même lorsqu'elle ne peut en rien affecter l'utilisation parfaite des articles livrés pour les refuser impitoyablement... ou faire rabattre une somme considérable sur le prix convenu.<sup>372</sup>

Louis Vigouroux apporte ensuite une explication à cette façon de procéder. Il tient celle-ci d'un Japonais. Les sujets du Mikado ont été habitués, depuis des siècles, à une exécution irréprochable dans les travaux artistiques et il reste difficile de leur faire accepter que la perfection exigée dans le domaine artistique soit de moindre importance quand il s'agit d'un objet seulement utilitaire. S'il rapporte cette justification de la manière d'agir des Japonais, Louis Vigouroux voit surtout pour ces derniers un moyen d'obtenir des réductions considérables sur les prix. Le journaliste indique alors que, dans son rapport, Monsieur Langford précise que la présence de représentants des sociétés qui exportent dans l'Empire du Soleil Levant, permettrait bien souvent de trouver une solution plus mesurée en cas de désaccords lors de la livraison. On pourrait alors sans doute trouver des compromis. Or, c'est bien là une faiblesse des Français. Ils sont peu présents dans l'Empire du Soleil Levant et leurs méthodes commerciales ne semblent pas être les bonnes.

Le vice-consul anglais de Tokyo ne croit pas à l'efficacité des missions économiques envoyées pour quelques semaines ou quelques mois par les gouvernements occidentaux ou les chambres de commerce. Selon le diplomate britannique, seule la présence durable de ressortissants du Royaume-Uni au Japon peut garantir la capacité des entreprises nationales à exporter dans ce pays.

Monsieur Langford ne voit pas très bien quelles informations nouvelles pourraient rapporter des personnes faisant un court séjour dans le pays, sans expérience ou connaissance des habitants, incapables d'apprécier leurs goûts et leurs besoins toujours variables. Il vaut mieux compter sur les

---

<sup>372</sup> Louis VIGOUROUX, « Le commerce du Japon avec l'étranger », *op. cit.*, pp. 650 et 651.

commerçants qui résident dans le pays depuis longtemps et le connaissent bien.

La situation de la France au Japon apparaît alors délicate. La faiblesse de son nombre de ressortissants dans ce pays augure mal de l'avenir. Néanmoins, il ne s'agit là que d'un avis. Certains entrepreneurs ne doutent pas à l'époque de l'utilité des missions économiques. D'ailleurs les Britanniques y ont eux-mêmes recours. On peut se demander si les propos de Monsieur Langford ne sont pas destinés à dissuader les concurrents européens d'agir de même.

En effet, un article non signé du *Moniteur officiel du commerce* daté du 21 janvier 1897 ayant pour titre « Chine et Japon », souligne l'importance du secret qui entoure ces missions économiques. Evoquant les conclusions d'une mission économique en Chine organisée par la ville anglaise de Blackburn, le journaliste écrit :

Toutefois, les entreprises anglaises sont surveillées avec tant de jalousie que la chambre de commerce de Blackburn se propose de ne pas publier en entier les rapports de ses experts. Le chef de la mission, Monsieur Brown, lui a conseillé d'être aussi discret que possible à ce sujet. La recommandation est bonne, car nos compétiteurs sont toujours en alerte et il serait évidemment mal avisé de leur donner le bénéfice des informations et avis que la mission fournira sans aucun doute aux négociants anglais sur les meilleurs moyens de développer le commerce de la Chine.

Même si l'exemple concerne là une mission menée en Chine, on peut supposer que ces conseils de discrétion devaient être appliqués pour l'ensemble des missions organisées en Extrême-Orient. Dans l'article relatif au « Commerce des mousselines de laine » au Japon publié dans *La Revue des Marchés Etrangers*, le journaliste nous indique qu'il croit à la nécessité pour les producteurs français d'envoyer des représentants dans l'Empire du Soleil Levant.

Il ne tient qu'à nous de suivre cet exemple en ce qui touche à l'industrie de la laine, mais ce n'est pas avec nos procédés commerciaux actuels que nous atteindrons un semblable résultat. [...] Si nos industriels veulent bénéficier de nouveaux débouchés qui ne tarderont pas à s'ouvrir dans ce pays, ils n'y réussiront qu'en ayant sur place des agents à eux, assez actifs pour être à l'affût de toutes les commandes, assez habiles pour lutter contre des rivaux aussi expérimentés que les agents allemands et anglais, et il n'est pas trop tôt pour songer dès maintenant aux moyens d'organiser cette représentation.

On peut ici légitimement penser qu'associer présence importante d'expatriés français au Japon et missions commerciales ponctuelles permettrait d'espérer une amélioration des exportations françaises vers le Japon.

Ainsi, il apparaît que dans ce Japon qui s'industrialise, qui s'ouvre au commerce international, la concurrence entre les puissances occidentales est vive. Les industriels français peinent à trouver leur place. Ce qui apparaît contrariant, c'est que la difficulté ne semble pas résider dans la qualité des produits français ou dans leur adaptation au marché, mais avant tout dans l'incapacité des entreprises françaises à mettre en avant leurs productions.

Cette situation s'observe aussi dans le domaine de la commercialisation des bicyclettes. Dans un article de *La revue du Touring Club de France* du mois d'avril 1896, un certain docteur Baret, de retour d'un long voyage au Japon, nous apprend le goût prononcé des sujets de l'empereur du Japon pour la petite reine. Au Japon, le marché de la bicyclette est naissant et partant fort prometteur. Il existe alors déjà une usine de cycles à Yokohama qui produit des modèles d'une qualité relativement bonne à un prix encore élevé. Il apparaît au docteur Baret que les industriels français auraient tout intérêt à proposer leurs productions de qualité et compétitives sur le marché japonais. A la fin de son article, le docteur Baret propose au lecteur un extrait d'une lettre, qu'il a reçue sur ce sujet d'un des ses amis résidents au Japon, relative aux marchands de bicyclettes étrangers dans l'empire du Mikado.

Yokohama possède déjà trois grosses agences de bicyclettes anglaises et américaines. Elles font toutes des affaires, car ce genre de sport est devenu tellement répandu ici qu'il n'y aura bientôt plus moyen de circuler dans les rues déjà si étroites. Il y a certainement quelque chose à faire. Les fabricants étrangers savent faire quelques sacrifices pour répandre leurs marques, et ils ont mille fois raison, et, à ce prix seul notre commerce serait partout classé au premier rang, si nos industriels français voulaient comprendre l'utilité d'une telle mesure. [...] Ce que l'on demande, ce sont des machines de route et de course, ces dernières les plus légères possibles, en pneus... - jamais en creux, ni pleins...<sup>373</sup>

On constate encore une fois de plus que les industriels et les commerçants français ne savent pas profiter du décollage économique du Japon. Ils se font doubler par leurs concurrents et apparaissent en queue de peloton. En 1895, Anthony Klobukowsky, consul de France à Yokohama, fait le même constat. Il souligne l'incapacité des Français à s'imposer sur le marché japonais<sup>374</sup>. Il souligne que les Français achètent alors cinq fois plus aux Japonais qu'ils ne leur vendent. Dans un paragraphe spécifique, il explique les causes de l'infériorité de la France sur les différents marchés de l'Empire du Soleil Levant.

---

<sup>373</sup> Docteur BARET, *La revue du Touring Club de France*, 1896.

<sup>374</sup> Anthony KLOBUKOWSKY, Rapports commerciaux des agents diplomatiques et consulaires de France publiés par le ministère des Affaires Etrangères et le ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, année 1895, n°315, Considérations générales sur le Japon, Rapport rédigé par le consul de France à Yokohama, p. 118.

Les causes de notre infériorité, je les ai souvent et depuis longtemps indiquées. Nos négociants de la métropole n'ont pas pris soin de se renseigner eux-mêmes et, dès le début, sur l'état du marché asiatique, ni de rompre en temps opportun avec la tradition surannée qui consiste à attendre le client, au lieu d'aller le chercher ; puis une fois décidés à agir, ils ont consulté bien plus leurs convenances et leurs habitudes que les goûts et les préférences des populations qu'ils désiraient approvisionner. Enfin, ils ont commis et commettent encore l'imprudence (c'est inconséquence que je devrais dire) de confier leur représentation à des maisons étrangères et toujours concurrentes : cependant, ils auraient, sans augmentation de dépenses, un avantage évident à envoyer sur place pour créer un courant d'affaires ou grossir celui qui existe, pour veiller en un mot à leurs intérêts, des agents actifs, compétents, suffisamment rémunérés et ayant pouvoir, le cas échéant, de conclure telle ou telle transaction qu'un retard de 24 heures, sur un marché où les appétits les plus ardents sont constamment en éveil, suffit à faire échouer.

Le consul de France à Yokohama précise plus loin que les négociants français paient très cher les commissions aux maisons étrangères qui les représentent. Avoir sur place des Français expatriés serait, à ses yeux, inévitablement plus efficace. Il rapporte pourtant que des efforts importants ont été fournis durant les dernières années afin de répondre à ce problème. Il se fait plus loin néanmoins très pessimiste sur les chances pour les Français de s'imposer sur des marchés où ils ont malheureusement pris déjà trop de retard.

Dans son ouvrage, Georges Weulersse apporte plusieurs explications au faible dynamisme du commerce français au Japon. La première, la plus dommageable selon l'universitaire français, est l'attitude attentiste des commerçants français.

Depuis qu'il est ouvert au commerce de l'Occident, le Japon a pris l'habitude de la réclame. Les commerçants étrangers qui se disputent sa clientèle l'inondent littéralement d'échantillons : le commerçant français attend qu'on lui demande les siens. Il est comme un employé d'administration : derrière son comptoir comme derrière un guichet, il attend que le client vienne, il ne se dérange pas pour l'amener. Il se plaindra ensuite de ne pas vendre !<sup>375</sup>

Trop souvent, quand ils obtiennent des commandes, les producteurs français les refusent car ils ne veulent pas d'un surcroît de travail ou ils ne souhaitent pas réorganiser leur méthode de production d'après Georges Weulersse. Trop souvent aussi, quand ils acceptent les commandes, celles-ci sont livrées aux clients de l'archipel japonais avec du retard, ce qui est préjudiciable à leur renouvellement. Il prend alors l'exemple d'une commande d'armes faite par le gouvernement japonais au Creusot qui ne fut pas honorée dans les délais attendus. Les pénalités financières pour retard furent alors supérieures au prix de la commande.

---

<sup>375</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 326.



Il apparaît qu'une bonne maîtrise de la langue des sujets du Mikado constituerait un atout pour les commerçants français. Elle leur permettrait de faire moins appel à des intermédiaires étrangers et de mieux connaître les exigences des partenaires japonais. Ainsi, l'universitaire se déclare favorable à la création d'écoles en France où serait enseigné le japonais mais aussi à la création d'écoles au Japon où serait enseigné le français. A ce titre, il se réjouit de la création de l'Ecole Française d'Extrême-Orient en 1898, installée à Hanoï en 1901. Il insiste sur le fait que le développement des échanges éducatifs et culturels entre les deux pays ne pourrait que profiter, à terme, au développement des échanges commerciaux. Il est persuadé que mieux connaître l'Asie en général permettra d'apprécier d'avantage l'immense continent et de faire, dans beaucoup d'esprits, d'une rivale, un partenaire. Il termine d'ailleurs son chapitre en insistant sur le fait que ses compatriotes doivent prendre conscience de la nature du Japon d'aujourd'hui, un Japon moderne et ambitieux, et qu'ils ne peuvent ignorer que le Japon sera une grande puissance industrielle et commerciale avec laquelle il faudra compter dans le siècle qui s'ouvre alors.

Combien de personnes chez nous, soi-disant renseignées, refusent de croire, je ne dis pas à l'avenir du Japon, mais à son présent même ?<sup>376</sup>

Les expatriés français du Japon ne sont pas ménagés par Georges Weulersse. Il considère que ces derniers diffusent une image trop négative des Japonais en métropole. Il s'autorise d'ailleurs à dire qu'une partie importante de la communauté française au Japon ne constitue en rien une élite. Au contraire même, selon lui, une proportion notable de cette population est constituée de « déclassés » qui viennent tenter l'aventure en terre japonaise et qui s'en sortent rarement bien et, partant, qui nourrissent de l'amertume à l'égard des sujets du Mikado. En outre, ces individus, qui côtoient souvent dans leur exil une population qui ne constitue en rien l'élite intellectuelle, industrielle et commerciale de l'archipel, font de leurs fréquentations un jugement général sur les Japonais. Georges Weulersse insiste alors sur le fait que l'immense majorité des Japonais est honnête, respectueuse des étrangers et qu'il faut inciter les Français à tisser des liens culturels et commerciaux avec ce peuple même si nous avons pris du retard par rapport aux autres grandes nations.

Malheureusement, pour Anthony Klobukowsky, il est déjà trop tard pour que les Français espèrent obtenir des parts importantes sur le marché intérieur japonais. Les difficultés ont décuplé avec le temps. Le Japon a travaillé avec acharnement à son émancipation. Pour le consul de France à Yokohama, en revanche, l'espoir réside dans la

---

<sup>376</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 352

capacité des commerçants et des industriels français à se tourner vers le marché chinois éminemment prometteur en termes de profits.

Mais si, pour les raisons que je viens de formuler, notre commerce et notre industrie au Japon ne peuvent qu'espérer se maintenir dans un rang honorable, ils voient en revanche s'ouvrir devant eux en Chine un champ incommensurable à leur activité. C'est de ce côté surtout qu'ils doivent se diriger, c'est sur ces régions vastes et nouvelles qu'il leur faut concentrer leur attention et toute leur force d'expansion.<sup>377</sup>

Le consul de France à Yokohama affirme par la suite qu'il sent se profiler, depuis l'Extrême-Orient, un tel mouvement en direction du Céleste Empire. Il se veut alors optimiste sur les capacités des Français à tirer leur épingle du jeu dans l'Empire du Milieu. Il ajoute que, pour cela, les pouvoirs publics français doivent prendre conscience de l'importance des enjeux et doivent mettre en place des structures qui facilitent le travail des entrepreneurs privés désireux de s'imposer en Chine.

Les Messageries Maritimes apparaissent aussi comme une des causes de la faible diffusion des produits français sur les différents marchés du Japon selon Georges Weulersse. Elles offrent un service de mauvaise qualité aux commerçants de la métropole. Leurs tarifs sont si élevés que ces derniers ont intérêt à faire appel à des sociétés étrangères plus compétitives. L'équipement même des Messageries Maritimes est de mauvaise qualité : les machines destinées à bord des navires au chargement des marchandises ne permettent pas de lever des masses importantes. Enfin, très incisif à l'égard des Messageries Maritimes, Georges Weulersse ajoute que les prestations qu'elles rendent sont caractérisées par les retards dans les délais et par la perte de nombreux colis. Le jeune universitaire appelle alors de ses vœux la création d'une compagnie franco-japonaise à même d'assurer un transport de qualité des marchandises entre les deux pays car pour l'heure, le développement des relations commerciales entre eux ne profite à aucune entreprise française de transport. Il souhaite que tous les moyens soient mis en œuvre pour que la France réussisse au Japon mais aussi en Chine, dont la modernisation est en marche.

## **2) Quand le Japon modernisera la Chine**

C'est là d'abord une réalité que tous les observateurs constatent : la Chine aussi est en plein essor. Elle est, selon les observateurs de 1900, en plein développement même si

---

<sup>377</sup> Anthony KLOBUKOWSKY, *op. cit.*, p.119.

celui-ci est moins rapide et moins prononcé que celui du Japon. C'est en fait sur le plan politique essentiellement que la Chine est dans l'impasse. La dynastie Qing est en effet à bout de souffle et s'oppose aux réformes profondes nécessaires pour permettre un développement économique plus important.

Jean Chesneaux et Marianne Bastid confirment dans leurs travaux le développement industriel et commercial de la Chine à la fin du XIXe siècle. Ils indiquent que celui-ci débute dès les années 1870. Ils apportent dans leur ouvrage de nombreux exemples d'implantations d'industries nouvelles sur la façade pacifique de l'Empire du Milieu pour l'essentiel, mais aussi, dans une moindre mesure, à l'intérieur du pays, en particulier en Mandchourie<sup>378</sup>. Ils relèvent l'apparition d'entreprises textiles relativement modernes utilisant des technologies venues d'Occident.

Les travaux d'Angus Maddison invitent à relativiser les propos des deux chercheurs<sup>379</sup>. Selon l'historien anglais, le dynamisme de la Chine reste alors faible. Les quelques exemples souvent mis en avant ne permettent pas de considérer qu'elle entre réellement dans l'ère industrielle, voire même proto-industrielle. L'Empire du Milieu lui apparaît comme en déclin relatif au regard de l'évolution, à la même époque, de l'Europe, des Etats-Unis et du Japon. Angus Maddison donne à l'appui de ses propos de nombreuses données chiffrées dans des tableaux très explicites. Ainsi, la valeur relative des exportations de l'Empire du Milieu augmente beaucoup moins vite que celle de ses concurrents. La part de ses exportations dans son PNB est alors presque négligeable : 0,7 % en 1870 et 1,2 % en 1913. De même, la part de la Chine dans la production des richesses mondiales chute de façon importante entre 1870 et 1913. Elle passe de 33% de l'ensemble à 9%. Il est vrai que sa population augmente alors moins que celle du reste du monde. Les Chinois représentaient 37% de la population mondiale en 1820 et 24% en 1913. Angus Maddison précise qu'entre 1820 et 1913 le PNB par habitant en Chine est passé, selon ses estimations, de 600 dollars à 552 dollars<sup>380</sup>. Le développement économique n'a pas été proportionnel à la croissance démographique.

Le témoignage de Georges Weulersse dans son ouvrage *La Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, édité en 1902, constitue alors une source intéressante sur la perception que l'on avait alors de la situation économique de la Chine. Car finalement, ce

---

<sup>378</sup> Jean CHESNEAUX et Marianne BASTID, *Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Collection d'histoire contemporaine, Hatier Université, Paris, 1969, pp. 191-194.

<sup>379</sup> Angus MADDISON, « La Chine dans l'économie mondiale de 1300 à 2030 », *Outre-mer*, 2006, n°15, p. 89 à 104.

<sup>380</sup> Dollars internationaux de 1990. Angus MADDISON, *op. cit.*, p. 103.

qui nous intéresse le plus, ce n'est pas la réalité du développement chinois, mais l'image que l'on avait alors de l'évolution économique de la Chine. Lors de son voyage autour du monde entre 1900 et 1901, Georges Weulersse constate, en effet, le début de la modernisation de la Chine. Le développement économique de la région de Shanghai retient particulièrement son attention. Il souligne les nombreuses implantations d'usines alors qu'il remonte en bateau la rivière Huangpu en direction de la concession française.

La Chine n'est plus l' « Empire des Paysans » qu'elle était il y a un quart de siècle. La grande industrie s'y est introduite et déjà développée.

Un simple passage à Changhaï suffirait à vous avertir de la transformation accomplie. Des deux côtés de la rivière, en aval, ce n'est qu'une longue suite d'établissements industriels.<sup>381</sup>

Il note que la production industrielle de textiles est en plein essor. La Chine reste en particulier le premier producteur de soie au monde. L'industrie du coton connaît aussi alors un fort développement. Georges Weulersse rappelle que la Chine dispose de formidables gisements houillers, que les mines de charbon sont prometteuses et que le minerai de fer abonde. Enfin, il rappelle que la Chine dispose d'une main d'œuvre innombrable qu'il estime à 80 millions de travailleurs. La principale faiblesse qui caractérise la Chine est, selon l'agrégé d'histoire, son manque de capitaux. C'est là, selon Georges Weulersse, sa faiblesse principale. Ces capitaux, c'est de l'extérieur qu'ils sont appelés à venir. Aussi, selon lui, la mise en valeur de la Chine sera réalisée à l'aide des capitaux étrangers et profitera à ceux qui auront su faire ainsi leur place dans l'économie chinoise.

Les étrangers jouent un rôle important dans les nouvelles industries en Chine. Bien souvent, des expatriés d'origine européenne ou américaine travaillent dans des usines implantées en Chine. Ils occupent, indique Georges Weulersse, des fonctions d'encadrement et leur présence est souvent la garantie de méthodes de travail efficaces et de productions de qualité. Leur présence est surtout observée dans les industries nouvelles que les Chinois connaissent encore mal. C'est en effet avant tout l'insuffisance de connaissances techniques qui force l'industrie chinoise à recourir aux services d'expatriés.

C'est surtout dans l'industrie minière et métallurgique que la direction technique de l'Européen est indispensable. Le personnel européen de l'arsenal de Foutchéou compte bien une trentaine de personnes ; celui des aciéries d'Hanyang, quatorze.<sup>382</sup>

Il apparaît important à Georges Weulersse que les Français sachent trouver leur place dans les entreprises chinoises. Favoriser l'expatriation en Chine stimulera les échanges

---

<sup>381</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, op. cit., p. 191.

<sup>382</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, op. cit., p. 208.

économiques entre la France et la Chine. Georges Weulersse mesure à quel point tisser des liens entre les deux économies est essentiel. Néanmoins, celui-ci constate qu'à l'image des Japonais, les Chinois se « débarrassent » très vite des cadres européens qu'ils avaient recrutés. Ils le font parfois avant même de bien maîtriser les techniques apprises des Européens.

Ce n'est pas que les Chinois ne cherchent à se passer des étrangers : mais en général ils éprouvent à l'essai qu'ils ne sont pas capables de bien diriger tout seul de grandes industries. Pendant quelques temps après la guerre du Tonkin, l'arsenal de Fouchéou fut dirigé par des ingénieurs chinois diplômés : mais l'expérience prouva que les diplômés d'Europe ne suffisaient pas. Les ingénieurs de retour d'Occident oublièrent vite ce qu'ils n'avaient d'ailleurs appris que très superficiellement, et quelquefois mécaniquement. On en revint aux Européens eux-mêmes.<sup>383</sup>

La présence des expatriés européens ou américains sur le sol chinois est une des formes que prend à cette époque la pénétration des étrangers dans l'économie chinoise. On voit d'ailleurs de quelle manière les Occidentaux semblent œuvrer au décollage de cette économie et c'est d'autant plus vrai qu'ils sont présents dans les domaines économiques les plus novateurs. Ils apparaissent en quelque sorte comme des accélérateurs du péril jaune. Si pour chaque nation l'importance du nombre de ses expatriés dans l'Empire du Milieu peut constituer un atout, c'est avant tout l'importance des échanges entre ces différentes nations et la Chine qui permet de savoir quelles nations sont appelées à profiter de l'ouverture de la Chine.

Pour Edmond Théry, le principal bénéficiaire de l'ouverture de l'économie chinoise sera le Japon malgré le fait que la Grande-Bretagne, à l'heure où il écrit son ouvrage, reste le premier partenaire économique de l'Empire du Milieu. La proximité géographique des deux pays donne un avantage considérable au Japon par rapport aux autres nations. L'Empire du Mikado est en quelque sorte le partenaire économique naturel de la Chine. Edmond Théry insiste aussi sur le fait que les clauses du traité de Shimonoseki, qui a suivi la victoire du Japon sur la Chine en 1895, favorise commercialement la position de ce premier en Chine même si la Russie a tout fait pour limiter ces avantages<sup>384</sup>. Le traité s'est aussi caractérisé par l'annexion de l'île de Taiwan à l'empire japonais ce qui constitue un avantage important pour l'économie japonaise.

Dans son rapport de 1895, Anthony Klobukowsky explique dans quelles mesures cette annexion est importante pour le Japon. Le consul de France à Yokohama nous apprend

---

<sup>383</sup> *Idem.*, p. 209.

<sup>384</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 220.

que sont déjà présentes sur l'île des industries dynamiques. C'est en particulier le cas de raffineries de sucre qui dégagent de forts bénéfices. Selon le diplomate français, celles-ci concurrenceront directement les raffineries britanniques de Hong-Kong sur le marché japonais et ce d'autant plus que leurs productions ne seront pas taxées à leur entrée sur le sol Japonais, Taiwan faisant désormais partie intégrante de l'Empire du Soleil Levant.

Le consul de France à Yokohama énumère dans son rapport les autres avantages obtenus par les Japonais par la signature du traité de Shimonoseki : possibilité de commercer dans les principaux ports fluviaux de l'Empire du Milieu, possibilité d'y résider, possibilité à leurs navires de remonter le Yang-Tsé-Jiang jusqu'à Chongqing, de circuler sur le grand canal et de commercer dans les villes de Suzhou et Hangzhou. Les Japonais obtiennent aussi l'autorisation de voyager dans l'ensemble des provinces chinoises et le fait que le yen soit désormais accepté par les douanes chinoises. Il faut cependant préciser que par l'application de « la clause de la nation la plus favorisée » s'appliquant à l'ensemble des nations présentes en Chine, les autres puissances étrangères devaient profiter de ces mêmes avantages. Ainsi, le traité de Shimonoseki ne profite pas qu'à l'Empire du Soleil Levant.

Néanmoins, Edmond Théry est profondément persuadé que c'est avant tout le Japon qui est appelé à jouer un rôle déterminant dans la mise en valeur de la Chine.

Ce peuple [...] possède toutes les qualités nécessaires pour jouer un rôle prépondérant dans la transformation économique de la Chine et il n'est pas douteux que ses hommes d'Etat ont espéré, et espèrent certainement encore, y prendre la place des Mandchous qui, malgré leur faiblesse numérique dominant et contrôlent cet immense pays depuis trois siècles.

Ainsi, pour Edmond Théry, ce qu'ont fait les Mandchous en Chine, les Japonais peuvent le faire. Le raisonnement ne semble pas infondé. Le directeur de *L'Economiste européen*, s'il désire appuyer ses propos sur des observations historiques, devrait pousser plus loin la réflexion en rappelant que tous les conquérants des Chinois se sont à terme sinisés. En serait-il alors de même pour les Japonais au prix, sans doute, d'une perte d'efficacité ? Edmond Théry, dans son ouvrage, ne va pas aussi loin.

Dans les pages qui suivent, il se fait plus réaliste. Il se garde des extrapolations hasardeuses et apporte davantage d'arguments pour affirmer les raisons pour lesquelles le Japon sera le premier bénéficiaire de l'ouverture de la Chine.

Tout d'abord, le directeur de *L'Economiste Européen* souligne les affinités culturelles et historiques qui rapprochent les deux peuples. Il s'appuie sur l'ouvrage de René Pinon et de Jean de Marcillac intitulé *La Chine qui s'ouvre* pour formuler ses assertions. Pourtant, si

depuis l'Europe les deux empires semblent presque frères, dans les faits, ils ne le sont absolument pas. L'histoire les divise, leurs cultures sont foncièrement différentes et une animosité profonde caractérise déjà leurs rapports bien avant le conflit armé des années 1894-1895. D'ailleurs, à l'époque, nombreux sont les auteurs qui soulignent cette réalité. On voit clairement que l'objectif de l'économiste est de démontrer, par tous les moyens, le risque du péril jaune quitte à nier certaines réalités.

En revanche, l'analyse d'Edmond Théry semble fondée quand il écrit que les Japonais mesurent le fait que la Chine est affaiblie et que la maîtrise de celle-ci fera dans les années à venir l'objet d'une âpre concurrence entre les nations qui convoitent ses marchés.

Ils ont compris, depuis qu'ils sont initiés aux conceptions politiques des nations civilisées, que la Chine, dans l'état d'anarchie politique et de léthargie sociale où elle se trouve, deviendra fatalement la proie de ces nations, comme elle a été tour à tour, la proie des Mongols et des Mandchous, et ils rêvent – depuis qu'ils ont acquis le sentiment de leur nouvelle force – de devenir l'âme et le cerveau de cet immense corps chinois, de ce colosse inerte dont le brusque réveil peut changer la face du monde.<sup>385</sup>

Edmond Théry souligne le volontarisme des autorités nippones pour profiter du développement de la Chine. Profiter du prometteur marché chinois constitue pour les autorités une priorité. Le directeur de *L'Economiste européen* évoque ainsi dans son ouvrage la création au Japon d'une association qui a pour objet « d'étendre les ressources qu'offre la Chine à l'expansion japonaise »<sup>386</sup>. Cette association profitera de deniers publics en cas de nécessité.

Un an plus tôt, dans leur ouvrage *La Chine qui s'ouvre*, René Pinon et Jean de Marcillac portent le même regard sur le rôle que le Japon est amené à jouer en Chine. Selon eux, les Chinois ne pourront que constater les réussites économiques des Japonais et les laisseront transformer leur pays. Les sujets du Mikado occuperont dans les entreprises chinoises les positions de maîtres ou de directeurs. Selon les deux auteurs, les Chinois « apathiques » assisteront à la mise en valeur de leur pays par les Japonais appliquant les procédés des « Barbares » d'Occident. A leurs yeux, pris rapidement en charge par les Japonais, les Chinois n'auront pas le temps de prendre eux-mêmes en main leur propre destinée.

Ils se laisseront conduire par leurs frères jaunes, et cette direction que les Japonais sauront leur imposer sera si douce qu'elle ne les réveillera pas de leur éternel sommeil.<sup>387</sup>

---

<sup>385</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 222.

<sup>386</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 241.

<sup>387</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre, op. cit.*, p. 67.

La position d'Edmond Théry quant à la place que le Japon est appelé à occuper en Chine est partagée par Paul Claudel dans son ouvrage *Sous le signe du dragon*. L'ouvrage est publié en 1947, longtemps après la période qui nous intéresse dans ce développement, mais dans la préface, Paul Claudel explique qu'il l'a rédigé à l'époque où il était consul de France en Chine sur le départ, c'est-à-dire en 1909.

C'est dans le huitième chapitre, le dernier, intitulé «La position actuelle des Puissances», que Paul Claudel évoque les perspectives d'avenir pour les différents pays ayant des intérêts en Chine. Tout comme Edmond Théry, Paul Claudel affirme que le Japon est appelé à jouer le premier rôle dans les échanges économiques de la Chine avec le reste du monde. Paul Claudel rappelle la stratégie d'encerclement pratiquée par les autorités japonaises depuis le début de l'ère Meiji sur la façade nord-est de la Chine. Cette situation donne un avantage certain au Japon<sup>388</sup>. Il souligne aussi le fait que c'est le manque de matières premières dans l'archipel qui oblige le Japon à se tourner vers l'Empire du Milieu qui en regorge.

Le Japon, pays de pauvre agriculture et dont le sous-sol paraît moins riche qu'on ne le croit communément, ne trouve pas dans son propre territoire les énormes ressources qui lui sont nécessaires s'il veut continuer à jouer le rôle d'un grand Etat. C'est donc à l'industrie et au commerce qu'il doit demander de combler le déficit causé, dans un pays sans épargne, par les énormes achats d'un peuple qui en quelques années a dû s'armer et s'outiller de pied en cap. Or ces bénéfices économiques ce n'est guère l'Europe qui peut les lui procurer. Il n'y a pour lui qu'un client possible et indispensable, c'est la Chine, c'est le marché chinois qu'il faut à tout prix conquérir et purger de la concurrence.<sup>389</sup>

La puissance de l'Etat dans l'économie japonaise constitue un réel atout pour le Japon constate Paul Claudel. Cette particularité permet aux Japonais d'organiser et de concentrer leurs forces pour réaliser la conquête du marché chinois. Cette puissance de l'Etat conjuguée à l'indépendance du Japon sur le plan économique vis-à-vis des étrangers dont il limite très fortement la présence dans ses affaires, constitue un atout majeur pour l'Empire du Soleil Levant. Avec clairvoyance, le diplomate français prévoit que les Japonais ne pourront résister au désir d'invasion de la Chine. La proie est trop proche, trop tentante, trop indispensable au développement et à la survie de l'empire du Mikado. Paul Claudel ajoute que les puissances occidentales, ne se risqueront pas inutilement sur un théâtre d'opérations si éloigné pour défendre leurs intérêts. Visionnaire, il s'inquiète des agissements futurs des Japonais en terre de Chine car les conquêtes déjà réalisées par le

---

<sup>388</sup> Paul CLAUDEL, *Sous le signe du dragon*, Editions de La Table Ronde, Paris, 1947, p. 219.

<sup>389</sup> *Idem.*, p. 221.



Japon en Asie ont été caractérisées par l'extrême brutalité des sujets du Mikado. C'est pourquoi, Paul Claudel termine son ouvrage en s'interrogeant sur l'aptitude du Japon à s'imposer durablement en Chine. Détestés et haïs, ils ne pourront demeurer longtemps dans l'Empire du Milieu.

S'il considère le développement de la présence japonaise en Chine comme probable, Austin de Croze la considère aussi comme souhaitable contrairement à Paul Claudel. Dans son ouvrage, il appelle des ses vœux la rénovation de la Chine par le Japon. A ses yeux le Japon a pour responsabilité de redonner à la Chine et à l'Asie sa grandeur perdue. Il écrit que les Chinois comprendront bientôt leur intérêt à être guidés par les Japonais. Il souligne que ceux qui s'inquiètent du péril jaune et du rôle joué par le Japon en Extrême-Orient reprochent de façon presque comique à ce dernier « d'enrayer la décadence de la Chine »<sup>390</sup>. Pour Austin de Croze, le développement économique de la Chine est légitime. Comme tous les peuples, les Chinois ont droit au développement, à la richesse et à l'autonomie.

Nous en revenons à notre première réponse : il est à souhaiter que la Chine mette en valeur, le plus tôt possible, pour le plus grand profit de la société, les richesses de son sol et de son sous-sol.<sup>391</sup>

Plus loin, il affirme que le développement de la Chine réalisé grâce aux Japonais favorisera sa stabilité politique. Cette situation nouvelle profitera à l'ensemble des nations qui ont des relations économiques avec l'Empire du Milieu. Louis Aubert, auteur, en 1906, de l'ouvrage *Paix japonaise*, partage la position d'Austin de Croze. Le Japon s'est développé et a su s'adapter au monde moderne. Sa victoire sur la Russie en constitue la preuve. Il s'agit là d'une première étape. Après cette victoire, la responsabilité du Japon est d'œuvrer au développement de l'Asie et en particulier de la Chine. Louis Aubert évoque ce sujet dès les toutes premières lignes de son ouvrage.

Toutes les ambitions du Japon s'ordonnent autour de l'idée d'une paix japonaise de l'Extrême-Orient. Définitivement le Japon gagne le droit d'avoir une politique d'expansion, il s'installe sur le continent asiatique. Glorieux et endetté, il se trouve dans une situation grandiose, moins par les résultats acquis que par les possibilités qui s'offrent à lui : la Corée à administrer, la Chine à diriger si les Chinois s'y prêtent ; d'énormes marchés à pourvoir, si l'industrie nationale y suffit, un rôle de protecteur à jouer sur l'Asie orientale et dans le Pacifique, si l'Europe et les Etats-Unis font son jeu. Derrière la façade d'une paix japonaise, c'est une révolution de l'Extrême-Orient que le Japon prépare méthodiquement, pacifiquement s'il le peut.<sup>392</sup>

---

<sup>390</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, op. cit., p. 42.

<sup>391</sup> *Idem.*, p. 48.

<sup>392</sup> Louis AUBERT, *Paix Japonaise*, édition Librairie Armand Colin, Paris, 1906, p. 5 de l'Avant-propos.

Louis Aubert compare la paix pour laquelle doit œuvrer le Japon en Extrême-Orient à la Pax Romana de l'Antiquité. Le Japon est appelé par le destin à jouer en Extrême-Orient le rôle civilisateur que joua, en son temps, Rome dans le bassin méditerranéen. Louis Aubert nous apprend que l'objectif des sujets du Mikado après la guerre de 1905 est la japonisation de la Chine. C'est d'abord en réformant l'éducation chinoise que le Japon pourra y parvenir, car c'est ainsi qu'il s'est lui-même réformé.<sup>393</sup> C'est le seul moyen, selon Louis Aubert, pour la Chine d'arriver à l'indépendance politique et économique, car se servir du Japon, ce n'est pas lui céder en tous points.

Quatre années plus tôt, Georges Weulersse ne partageait pas ce point de vue. Le problème majeur pour lui reste le nombre. « Les Chinois sont trop » écrit-il alors. Leur territoire est trop étendu pour que les Japonais seuls en assurent la mise en valeur. A ses yeux, c'est bien l'ensemble des puissances modernes, par le développement de leurs échanges avec l'Empire du Milieu, qui participera, par des investissements, à son décollage économique. Les rivalités entre les puissances ne permettront pas à l'une d'entre elles de s'imposer sur l'ensemble de la Chine. Elle s'exposerait très rapidement aux représailles de l'ensemble des autres. Ainsi, d'une certaine manière, les rivalités entre puissances étrangères profitent déjà et profiteront à la Chine.<sup>394</sup>

### **3) Les réussites inégales des puissances européennes sur le marché chinois**

René Pinon et Jean de Marcillac confirment cette dernière observation dans leur ouvrage. Ils nous apprennent qu'à la suite de manœuvres diplomatiques maladroites à la fin de la guerre sino-japonaise, la Perfide Albion a perdu une part de son influence en Chine et amorcé un déclin relatif sur le plan économique. Les Anglais avaient pourtant été les premiers à forcer les portes maritimes de la Chine et les premiers à en profiter commercialement mais par des maladresses diplomatiques répétées, par leur incapacité à établir des relations de qualité avec le gouvernement chinois, ils ont hypothéqué leurs chances de s'imposer sur les autres puissances en Chine. Les deux auteurs s'accordent pour dire, comme Edmond Théry d'ailleurs, que ce n'est pas l'Angleterre qui pourra réellement profiter de l'ouverture de la Chine. Ils rappellent néanmoins que celle-ci est brillamment présente dans l'Empire du Milieu à travers sa riche possession de Hong-Kong qui lui assure une position favorable dans l'ensemble de la province de Canton. Ils n'oublient pas de

---

<sup>393</sup> *Idem.*, p. 53.

<sup>394</sup> Georges WEULERSSE, *op. cit.*, p. 183.

signaler que son empire est déjà tellement vaste qu'elle a fort à faire ailleurs et que la Chine ne peut constituer pour elle une priorité. Elle subit d'ailleurs à l'époque le soulèvement des Boers au Transvaal.

En 1909, Paul Claudel analyse de la même manière la situation de l'Angleterre. Par une diplomatie maladroite, elle n'a pas su garder l'avantage politique et commercial qui était le sien en Chine. Le commerce extérieur chinois qui était auparavant en grande partie entre leurs mains leur échappe peu à peu. Paul Claudel indique au lecteur que les produits anglais en Chine sont de plus en plus concurrencés par les produits des autres nations étrangères. Il donne l'exemple des filés de coton et des tissus japonais et états-uniens peu à peu préférés à ceux produits en Angleterre.

La position hégémonique de l'Angleterre dans l'Empire du Milieu a été symbolisée par la présence, à partir de 1863, de Sir Robert Hart à la tête de la direction du Bureau des douanes maritimes de l'Empire. Le rôle de cette administration était de percevoir les droits dus à la cour impériale chinoise sur les importations étrangères. Le consul de France en Chine souligne que l'Angleterre occupe encore une place importante du fait de l'activité de ses banques. Il note en particulier le dynamisme de la HSBC, Hong-Kong and Shanghai Banking Corporation. Paul Claudel rappelle aussi, qu'arrivés les premiers en Chine, les Anglais y ont mené d'importantes acquisitions foncières grâce auxquelles ils réalisent, au début du XXe siècle de très importantes plus-values<sup>395</sup>. Néanmoins, à cette époque, c'est l'Allemagne qui semble profiter le mieux de l'éveil économique de l'Asie.

Le dynamisme extraordinaire des Allemands dans le Céleste Empire est souligné en 1897 par Ulysse Pila, dans un article publié dans la revue *Questions diplomatiques et coloniales*<sup>396</sup>. Ce dynamisme est à mettre en parallèle avec celui observé au Japon dans les pages précédentes. Ulysse Pila est un commerçant d'origine avignonnaise qui a travaillé en Chine et au Japon dans le domaine de la soie dès les années 1870. Il a sur la situation économique en Extrême-Orient le regard d'un expert atypique, celui d'un commerçant aventurier. Dans son article il souligne le fait qu'en quinze ans, entre 1880 et 1895, le volume des échanges entre l'Allemagne et la Chine est devenu supérieur à celui des échanges entre la France et la Chine.

---

<sup>395</sup> Paul CLAUDEL, *Sous le signe du dragon, op. cit.*, p. 207.

<sup>396</sup> Ulysse PILA, *Questions diplomatiques et coloniales, Revue de politique extérieure*, « La mission lyonnaise en Chine et le développement de notre commerce extérieur », Tome II, deuxième année, Paris, 1897, pp. 129 à 143.

Dans son ouvrage *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien* le voyageur Gerrit Verschuur<sup>397</sup>, lors de son étape à Shanghai en 1900, évoque aussi le dynamisme des commerçants et des industriels allemands dans l'Empire du Milieu. Il insiste sur l'efficacité des Allemands dont le commerce avec la Chine, presque nul trente années auparavant, connaît un développement formidable à la fin du siècle.

En 1865, on ne comptait en Chine qu'une douzaine de maisons de commerce allemandes et une centaine de résidents, aujourd'hui [en 1900] nous y trouvons 1564 résidents et 104 maisons de commerce, ayant fait en 1896 pour 320 millions d'affaires. Dans cette même année, le commerce de la France ne se montait qu'à 68 millions, dont, comme je viens de le dire, les exportations de soies forment l'appoint principal. Un rapport que je viens de recevoir sur le commerce en Chine pendant l'année 1898 indique pour l'Allemagne une augmentation toujours croissante d'importations et d'exportations.<sup>398</sup>

On constate aussi du point de vue de la méthode que l'auteur apporte des données numériques qui produisent un certain effet mais que l'absence d'unité autorise à remettre en doute la précision des propos de l'auteur. C'est souvent le problème que l'on rencontre à la consultation des écrits d'alors. Les unités monétaires ne sont souvent pas indiquées et quand elles le sont il n'est que très rarement dit s'il s'agit de valeur en monnaie constante d'une année précise ou en valeur courante. De même, les sources sur lesquelles s'appuient les différents auteurs pour argumenter leurs propos ou pour dresser des tableaux ne sont que très rarement précisées. Dans son chapitre sur le réveil de la Chine, Gerrit Verschuur n'évoque qu'une fois ses sources : il s'agit du Bureau Veritas pour des données chiffrées relatives à l'évolution du tonnage de la flotte allemande en Chine. Pour autant, ce qui nous intéresse le plus dans l'étude que nous menons n'est pas forcément l'authenticité et le caractère d'honnêteté des informations apportées par les auteurs étudiés, mais bien les intentions visées par ceux-ci quand ils nous apportent de telles précisions, ou pour être plus juste, de telles imprécisions.

Plus loin dans son développement, Gerrit Verschuur nous apprend que les grandes maisons allemandes de Brême ou d'Hambourg ont des succursales dans les grandes villes chinoises. Les Allemands s'y installent durablement en famille et cette implantation solide

---

<sup>397</sup> J'ai trouvé très peu d'informations sur cet auteur. Il effectue en 1900 un voyage dans l'Océan Indien et en Asie. Son ouvrage se présente comme un journal de voyage richement documenté. A travers ses remarques très critiques sur le monde ouvrier européen, on peut considérer que cet auteur se situe à droite sur l'échiquier politique.

<sup>398</sup> Gerrit VERSCHUUR, *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1900, p. 226.

constitue certainement la clef de leur réussite. Les communautés allemandes en Asie apparaissent très bien organisées ce qui favorise l'adaptation des nouveaux arrivants. Gerrit Verschuur affirme qu'un réseau de commerçants allemands se tisse dans le monde entier. Il souligne aussi le fait que les commerçants allemands maîtrisent plusieurs langues et qu'ils s'appliquent à apprendre celles des pays où ils s'implantent. Il insiste aussi sur le fait que les Allemands ne cherchent pas à imposer à leurs clients sur les marchés asiatiques des produits élaborés selon leurs propres goûts ; au contraire même, ils cherchent à connaître puis à satisfaire les envies de leurs clients. Gerrit Verschuur souligne sur ce dernier point que les Allemands sont très réactifs et capables en quelques mois d'adapter leurs productions à l'évolution de la demande en Asie. L'auteur d'*Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien* souligne aussi la part prise par la flotte allemande dans le cabotage sur les côtes chinoises.

La méthode allemande est bien différente de la méthode anglaise : pour s'imposer sur des terres nouvelles, les Anglais s'appuient sur leurs soldats, les Allemands sur leurs commerçants, rapporte Gerrit Verschuur. Pour cet auteur, la seconde méthode est la moins coûteuse et la plus durable.

Au regard du dynamisme allemand dans l'Empire du Milieu, Gerrit Verschuur pense que les acteurs de l'économie française ainsi que les hommes politiques français doivent prendre conscience des enjeux et réagir. Il indique la nature des difficultés rencontrées par les Français en Chine.

Nous arrivons forcément à une comparaison du commerce que font en Chine les principaux Etats d'Europe, et, en puisant nos renseignements aux sources les plus autorisées, nous ne pouvons que constater la faible part que prend la France à cette lutte pacifique des nations. A part le commerce de la soie, le total de ses affaires en Chine ne s'élève qu'à un chiffre insignifiant, quand nous le comparons à l'envergure qu'ont prise les transactions des Anglais et des Allemands dans ce vaste pays.<sup>399</sup>

Les commerçants français ne sont pas à l'écoute des attentes de leurs clients d'Asie. Trop sûrs d'eux, ils cherchent à imposer leur mode aux Chinois et aux Japonais. Cette stratégie, selon Gerrit Verschuur est vouée inévitablement à l'échec. Il indique aussi que la piètre qualité des consuls français en Extrême-Orient explique certainement, pour une part, la mauvaise position du commerce français dans cette partie du monde. L'attaque sur ce point est directe mais elle manque d'arguments. Les consuls de France sont décrits comme des fonctionnaires soucieux avant tout de leur carrière plus que du sort de leur patrie. Un seul homme semble être à l'abri de ce sévère jugement : Monsieur Camille Imbault Huart,

---

<sup>399</sup> Gerrit VERSCHUUR, *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*, op. cit., p. 226.

consul de France à Canton, décédé en 1898. Aucune réelle explication n'est mise en avant pour justifier ce traitement de faveur à l'endroit de l'ancien consul de Canton.

Pourtant, dès 1895, Antony Klobukowsky, consul de France à Yokohama, indique que les représentants des autorités françaises en Chine sont en mesure d'apporter toute leur aide aux entrepreneurs désireux d'y faire des affaires.

Conseillés et aidés par les pouvoirs publics, ils [notre commerce et notre industrie] tireront certainement parti des facilités que vient de leur donner notre diplomatie en Extrême-Orient si, à toutes les qualités techniques et professionnelles qui les distinguent et les rendent dignes de la première place, ils se préoccupent dans leur étude des ressources et des débouchés de l'Empire du Milieu, de joindre le savoir-faire méthodique et pratique, l'application tenace et énergique auxquels leurs rivaux d'un mérite nullement supérieur (ils en conviennent eux-mêmes) sont redevables de leurs succès.<sup>400</sup>

En 1897, Ulysse Pila, l'aventurier commerçant ayant travaillé en Extrême-Orient, souligne le fait que la France est dans une situation économique inconfortable en Chine. Il donne une explication à cette situation : les Français sont victimes des lourdeurs qui caractérisent l'organisation économique de leur pays, de leurs méthodes commerciales surannées et de leur éducation qui n'est pas en adéquation avec le monde moderne. Il est néanmoins habité par l'espoir que les Français pourront un jour améliorer cette situation. En effet, selon lui, les Français commencent à s'ouvrir au monde. Il constate que ses concitoyens désireux de s'expatrier sont de plus en plus nombreux. Il voit là un signe encourageant qui peut faire espérer que les Français s'implantent davantage en Extrême-Orient. Il note qu'après la défaite de 1870, les gouvernements français se sont davantage tournés vers le reste du monde et qu'ils ont encouragé et fait naître dans la jeunesse française l'esprit colonial<sup>401</sup>. Mais en 1897, il rappelle que l'effort à fournir pour que la France occupe une place respectable en Chine est énorme :

Eh bien ! Il serait puéril de nous dissimuler l'infériorité, pour ne pas dire la nullité, de notre position commerciale en Chine. Il faut qu'on le sache, le rôle de notre marine marchande est absolument effacé, et nous sommes représentés dans les mers de l'Extrême-Orient par un transit dérisoire. [...] Ce marché jusqu'à ce jour la France l'a laissé de côté, d'autres puissances, l'Angleterre et l'Allemagne, s'y sont taillé les premières places.<sup>402</sup>

Aux yeux d'Ulysse Pila, la mission lyonnaise en Chine, initiée en juillet 1894 par la Chambre de Commerce de Lyon, permet d'espérer que se révèle la capacité des Français à

---

<sup>400</sup> Anthony KLOBUKOWSKY, *op. cit.*, p. 118.

<sup>401</sup> Ulysse PILA, *Questions diplomatiques et coloniales, op. cit.*, pp. 131 et 132.

<sup>402</sup> *Idem.*, p. 134

se tourner vers le reste du monde, et vers la Chine en particulier. Ulysse Pila rappelle qu'il est fort logique que ce soit la Chambre de Commerce de Lyon qui ait organisé cette mission. La ville, centre français de la production de soie, est par nature tournée vers l'Extrême-Orient. Ulysse Pila précise les raisons qui justifient la mise sur pied d'une telle expédition :

Le but de la mission était d'étudier les meilleures voies de pénétration commerciale en Chine du Sud. Elle devait s'efforcer de déterminer la capacité de production et de consommation des provinces parcourues. Enfin, elle recherchait les voies et moyens propres à détourner vers le Tonkin le trafic qui se fait actuellement par le Si-Kiang et Canton.<sup>403</sup>

Ulysse Pila décrit ensuite sur plusieurs pages le complexe parcours réalisé par la mission lyonnaise en Chine. Il achève son article en signalant que le retour des explorateurs approche à l'heure où il écrit. Il ne s'autorise pas à anticiper sur les conclusions que ces derniers tireront de leur périple.

Le 29 novembre 1897, Monsieur Henri Brenier, responsable de la mission, présente dans l'amphithéâtre de la Faculté des Sciences de Lyon les conclusions de la mission d'exploration en Chine qu'il a dirigée<sup>404</sup>. Lors de cette séance solennelle sont présents Monsieur André Lebon, le ministre des colonies, Monsieur Gérard, le ministre de France à Pékin et des représentants du ministère du commerce et de l'industrie ainsi que du ministère des affaires étrangères. Dans sa communication, Monsieur Brenier insiste sur la mauvaise qualité du réseau de transport en Chine. Le pays est sillonné par des routes étroites, recouvertes de dalles. Les voies fluviales constituent le principal réseau de transport en Chine. Le responsable de la mission rappelle que la province du Sichuan a fait l'objet d'une étude particulière. Il espère que la France parviendra à faire entrer cette province dans sa sphère d'influence. Monsieur Brenier rapporte que la province du Yunnan a été explorée et que son sous-sol semble riche de nombreux minerais<sup>405</sup>. Il déplore la faible place de la France dans les échanges commerciaux avec la Chine et regrette le faible nombre d'entreprises françaises qui y sont implantées. Le responsable de la mission regrette aussi que le commerce de produits français, comme on l'a vu dans le cas du Japon, soit, trop souvent, assuré par des marchands étrangers, Anglais et Allemands surtout. Il indique ainsi que le représentant de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Roubaix a pu identifier à plusieurs reprises des textiles produits dans les usines du nord de la France commercialisés

---

<sup>403</sup> *Idem.*, p. 138.

<sup>404</sup> Article non signé, « La mission lyonnaise en Chine », *Journal des débats*, 30 novembre 1897, A.D.S., 12 J 284.

<sup>405</sup> Henri BRENIER, « Rapport général de la mission lyonnaise d'exploration en Chine », Livraison du 1<sup>er</sup> et du 15 décembre 1897, *Questions diplomatiques et coloniales, revue de politique extérieure*, Tome II, deuxième année, Paris, p. 597.

comme étant originaires d'Angleterre. Il résulte de cette observation que les statistiques officielles du commerce de la France vers la Chine ne reflètent pas exactement la réalité des exportations des produits français vers le Céleste Empire<sup>406</sup>. Il insiste pour dire que la mission a démontré qu'il était possible de pénétrer davantage dans l'Empire du Milieu. L'un des objectifs premiers de l'expédition était de faire tomber les préjugés et de faire admettre aux entrepreneurs français que la Chine n'est pas inabordable comme on le dit trop souvent. Monsieur Brenier espère que la mission a ouvert une voie et qu'elle aura donné à des esprits français entreprenants l'envie de se lancer dans les affaires avec le Céleste Empire. Il nourrit l'espoir que la France occupe enfin en Chine la place qu'elle est en droit d'espérer occuper.

En 1902, dans *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, Georges Weulersse nous informe à son tour de la situation et des perspectives économiques pour la France en Chine<sup>407</sup>. Le constat est assez proche de celui qu'il fait quant à la présence française dans l'Empire du Soleil Levant. Il insiste, comme la plupart de ses contemporains qui étudient ce sujet, sur l'ignorance des choses du monde qui caractérise les acteurs de la vie commerciale et industrielle française. Il leur reproche d'avoir un horizon qui ne dépasse que trop rarement les limites de la métropole. Selon Georges Weulersse, il est loin le temps où commerçants et industriels pouvaient nourrir l'espoir de faire des bénéfices importants uniquement dans le cadre de leurs marchés nationaux.

La Chine n'est pas seule à s'être entourée d'une muraille, derrière laquelle elle croit qu'il ne se passe rien. Un grand écrivain norvégien nous comparait récemment aux Chinois pour l'ignorance où nous vivons des choses de l'extérieur. [...] Il n'en faudrait pas plus que cette indifférence générale pour expliquer notre insuccès relatif. Alors que le chiffre total du commerce extérieur de la Chine s'élève à un milliard et demi, le commerce de France n'atteint que 140 millions : moins d'un dixième.<sup>408</sup>

Ainsi, le commerce et l'industrie français n'apparaissent pas tournés vers le monde. Georges Weulersse apporte une explication principale à cette situation : les produits français ne sont pas concurrentiels sur les marchés d'Asie car ils sont trop chers. Le coût de production d'une grande partie des articles français est supérieur à celui des pays étrangers. Cette situation s'explique selon l'universitaire français par le fait que le système douanier, qui protège le marché national, n'a pas incité les entrepreneurs français à faire les investissements qui auraient permis une amélioration de leur productivité autorisant une

---

<sup>406</sup> Henri BRENIER, « Rapport général de la mission lyonnaise d'exploration en Chine », *op. cit.*, p. 605.

<sup>407</sup> Le chapitre de l'ouvrage destiné à cette analyse porte le nom de « La France en Chine ». Long de 50 pages, il débute à la page 255.

<sup>408</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, *op. cit.*, p. 255.



baisse des prix de vente. Les tarifs protectionnistes des douanes françaises garantissent de tels bénéfices aux producteurs français sur leur marché national que ces derniers ne voient pas l'intérêt d'aller tenter l'aventure sur des marchés lointains. C'est pourtant sur ces marchés, selon l'universitaire français, que se joue l'avenir du commerce et de l'industrie français.

Notre régime de protection à outrance y est pour beaucoup. Sans doute lorsqu'une industrie est dans un tel état d'infériorité naturelle qu'une protection artificielle peut seule lui assurer le marché intérieur, il est bien évident que les marchés extérieurs lui seraient en tout cas interdits. Mais telle industrie française qui stimulée par la concurrence étrangère en France même, pourrait l'affronter au dehors, en est tout à fait incapable précisément parce qu'elle est protégée. Habités à vendre cher chez nous, nos producteurs ne peuvent plus vendre bon marché chez les autres, à moins de perdre. Nos industriels trop bien protégés ne sont pas plus préparés aux épreuves de la concurrence étrangère que des enfants gâtés aux épreuves de la vie.<sup>409</sup>

Le marché chinois est un marché où la concurrence entre les différentes puissances est intense. Les profits ne sont pas immédiats selon Georges Weulersse. Il faut adapter alors des stratégies de pénétration des marchés inhabituelles. Il faut prendre en considération l'importance du nombre de clients potentiels ; il faut accepter des marges faibles sur les produits, mais en vendre beaucoup. La notion d'échelle doit être prise en compte. Georges Weulersse ajoute que les produits français sont souvent mal adaptés à la demande chinoise à l'image de la situation décrite au Japon. Il ne faut pas hésiter à proposer aux Chinois des produits à petits prix et de piètre qualité. L'universitaire va même jusqu'à affirmer qu'il ne faut pas hésiter à tromper les clients chinois qui bien souvent ignorent tout des produits nouveaux venus d'Europe. Il nous apprend qu'Américains et Allemands ont su tenir compte de cette réalité pour prendre des parts de marchés toujours plus importantes dans l'Empire du Milieu. On retrouve logiquement le même problème que celui rencontré par les Français au Japon : le manque de connaissance de la situation dans ces pays. Celle-ci s'explique, en partie, par le trop faible nombre d'expatriés français en Chine comme au Japon.

Malgré toutes ces difficultés, la France détient dans ses relations économiques avec la Chine un atout majeur : elle est, par sa colonie d'Indochine, une puissance asiatique. Ce sujet est très rarement abordé par ceux qui s'intéressent, à la fin du XIXe siècle, aux échanges commerciaux entre la France et la Chine. Jean de Marcillac et René Pinon apparaissent comme les seuls à accorder une place substantielle à cette question. Ils indiquent qu'il semble important que, dans cette colonie, soient encouragées les productions

---

<sup>409</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, op. cit., p. 256.

que la métropole achète traditionnellement en Chine : thé, riz, poivre, cannelle, « et surtout soies »...<sup>410</sup> L'Indochine doit permettre à la France de développer une indépendance plus importante à l'égard de l'Empire du Milieu.

Parallèlement, ils soutiennent l'idée que la Chine ne doit pas être perçue comme une ennemie par les Français, mais comme une voisine riche et commerçante. Ils insistent sur le fait que l'Indochine doit avoir son activité propre au sein de la zone économique asiatique. Jean de Marcillac et René Pinon notent à ce sujet le succès des exportations de riz, de sucre, de cannelle et de bois indochinois vers l'Empire du Milieu. Ces observations des deux auteurs amènent donc à relativiser les difficultés commerciales de la France en Chine. Il faut en effet, selon eux, prendre en compte ces échanges entre l'Indochine et le Céleste Empire pour évaluer avec plus de précisions la réussite ou l'échec du commerce français dans cette partie du monde.

René Pinon et Jean de Marcillac apportent néanmoins un bémol à la réussite que semblent constituer les nombreuses exportations de la colonie française vers la Chine. Ils indiquent en effet qu'une grande partie de ce commerce est en fait accaparée par des négociants chinois qui en tirent les plus gros bénéfices. Les deux auteurs notent que c'est en particulier le cas pour le commerce du riz. Celui-ci profite pour l'essentiel aux Chinois qui en assurent depuis l'Indochine l'essentiel des exportations. René Pinon et Jean de Marcillac constatent que c'est là un réel problème que les autorités de la colonie se doivent de prendre à bras le corps.

Cette question a été étudiée par Julia Martinez, enseignante à l'université australienne de Wollongong, dans un article intitulé *The Chinese traders in French Indochina : Partners or rivals ?*<sup>411</sup>. Elle décrit l'importance jouée par les marchands de Canton et de Hong-Kong dans le commerce du riz indochinois et le soutien que ceux-ci apportent en 1885 à la colonisation du Tonkin par la France. Ils considèrent alors que celle-ci constitue un gage de stabilité pour la région. Julia Martinez relève aussi que, malgré le fait que le commerce du riz échappe aux commerçants français et de ce fait se traduit par un manque à gagner, le dynamisme extrême des Chinois, qui maîtrisent les rouages du commerce de cette denrée dans leur empire, est source d'un réel profit pour les douanes de la colonie par le volume considérable d'échanges qu'il génère. Ainsi, le fait que le

---

<sup>410</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, op. cit., p. 174.

<sup>411</sup> Julia MARTINEZ, «The Chinese traders in French Indochina : Partners or rivals? », *Asia reconstructed : proceedings of the 16 th Biennial Conference of the ASAA*, 2006, Wolloongong, Australia. Consultable en ligne sur Internet.

commerce du riz échappe aux commerçants français ne constitue pas, finalement, un échec complet.

Au tournant entre le XIXe et le XXe siècle, la position de l'Angleterre est caractérisée par une baisse relative de ses parts de marché en Chine. Il est vrai qu'elle dispose déjà d'un considérable empire avec lequel elle entretient une situation privilégiée. L'Allemagne connaît un dynamisme sans précédent. Il s'agit plus que d'un phénomène de rattrapage dans la mesure où elle dépasse peu à peu l'activité des Français. La situation de la France en Chine dans le domaine économique apparaît bien délicate. Les spécialistes qui se penchent sur cette question partagent pour la plupart ce point de vue. Aussi est-ce peut-être la raison pour laquelle la crainte du péril jaune économique se développe surtout en France. Aux yeux des spécialistes, une nation semble être amenée à tirer son épingle du jeu : la Russie. Son rôle de futur d'intermédiaire dans le commerce entre l'Europe et l'Extrême-Orient apparaît comme évident.

#### **4) La Russie, un intermédiaire commercial entre l'Europe et l'Extrême-Orient**

En 1901, Edmond Théry estime que l'empire du Tsar est la seconde puissance, après le Japon, appelée à profiter de l'essor économique de la Chine. La raison principale repose, comme c'est le cas pour le Japon, sur la position géographique de la Russie. Située entre l'Extrême-Orient et l'Europe développée, la Russie sera inévitablement appelée à jouer toujours plus le rôle d'intermédiaire dans les échanges économiques entre ces deux parties du monde.

Le directeur de *L'Economiste européen* nous rappelle d'ailleurs que les relations entre Chinois et Russes sont anciennes et que, de ce fait, le regard que portent ces derniers sur les sujets du Tsar est différent du regard qu'ils portent sur les autres étrangers. Les Russes sont des partenaires commerciaux depuis longtemps pour les Célestes. Ils sont par conséquent mieux acceptés dans l'Empire du Milieu. Dans leur ouvrage *La Chine qui s'ouvre*, René Pinon et Jean de Marcillac rappellent que les Russes furent les premiers étrangers occidentaux avec lesquels l'empereur du Céleste Empire signa un traité : le traité de Nertchinsk signé dès 1689<sup>412</sup>. D'ailleurs, selon eux, les Russes sont les plus orientaux des occidentaux et de ce fait les plus en mesure d'être appréciés des Chinois et les plus en mesure de les comprendre. L'une des clauses de ce traité permettait aux négociants russes

---

<sup>412</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, op. cit., p. 12.

munis d'un passeport de commercer dans l'ensemble du territoire chinois. Ce furent donc historiquement les premiers à ouvrir la porte de l'Empire du Milieu. Durant les années qui suivirent, ils continuèrent d'entretenir des relations diplomatiques et commerciales avec la Chine. Les auteurs de *La Chine qui s'ouvre* insistent sur le pragmatisme des Russes qui ont su devenir des partenaires privilégiés de la Chine sans jamais user de la diplomatie du canon. Ils partagent le point de vue d'Edmond Théry : la Russie est appelée à jouer un important rôle d'intermédiaire entre l'Occident et l'Extrême-Orient.

Par conséquent, les Russes ne sont pas favorables au partage de la Chine ou à un changement radical de régime, mais à l'apaisement des tensions qui existent entre l'Empire du Milieu et les puissances étrangères présentes sur son sol. La stabilité, favorisant le développement économique de la Chine, constitue, à terme, un gage d'enrichissement pour les Russes qui pourront alors jouer leur rôle d'intermédiaire entre l'Extrême-Orient et l'Occident.

La construction du Transsibérien est amenée à renforcer le rôle d'intermédiaire de la Russie entre l'Europe et la Chine. Le tracé de la ligne de chemin de fer passe d'ailleurs par le nord du territoire chinois, dans la province de Mandchourie, l'actuel Heilongjiang. Les Russes, habiles diplomates, obtiennent ce droit à la suite de la guerre sino-japonaise. Cela leur permet de réduire de 1535 kilomètres la longueur de la voie reliant Moscou à Vladivostok. Edmond Théry rapporte les détails des négociations dans son ouvrage et rappelle que cette concession a permis aux Russes d'obtenir, dans le même temps, le droit de s'implanter militairement dans la province de Mandchourie<sup>413</sup>.

A l'occasion de la construction du Transsibérien a été créée une banque russo-chinoise, dirigée par un prince russe, chargée de la construction et de l'exploitation de la ligne. Seuls les sujets du Tsar et de l'empereur de Chine peuvent être actionnaires de cette banque nous apprennent René Pinon et Jean de Marcillac<sup>414</sup>. Cet exemple souligne une fois de plus la pénétration progressive des Russes en Chine.

Selon *Le Guide du Grand Chemin de fer Transsibérien*, cité par Edmond Théry, cette ligne nouvelle permettra de transporter des marchandises entre l'Extrême-Orient et l'Europe en moins de 10 jours contre 34 à 36 jours par voie de mer. Le directeur de *L'Economiste européen* indique aussi que le prix du voyage par train pour les passagers sera environ quatre fois moins onéreux que par bateau. Ce nouveau moyen d'échanges entre l'Europe et l'Extrême-Orient se fera au profit de la Russie qui profitera de cette manière du

---

<sup>413</sup> Edmond THÉRY, *Le Péril jaune*, op. cit., pp. 183 et 184.

<sup>414</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, op. cit., p. 50.

développement de l'économie chinoise d'autant plus qu'en 1897 a été décidée la création d'un train appelé le Transchinois qui est amené à avoir une connexion avec le Transsibérien. La ligne transchinoise reliera Pékin à Hankou sur le Yang-Tsé-Jiang, épine dorsale du réseau de communication du centre de l'Empire du Milieu. Ainsi, l'achèvement de cette voie constitue pour la Chine un nouveau tournant dans ses échanges avec l'étranger après celui qu'avait constitué l'ouverture forcée des différents ports ouverts.

Le directeur de *L'Economiste européen* imagine alors l'Europe submergée par les produits chinois amenés par le Transsibérien. On peut constater que René Pinon et Jean de Marcillac ne partagent pas cette position. La leur est moins marquée par la certitude. Ils affirment que les produits asiatiques arriveront bien à bas prix en Russie, mais qu'il serait illusoire de croire qu'ils arriveront au même prix en Europe de l'Ouest. Le coût du transport par terre du trajet restant à effectuer, élevé, compensera, voire dépassera, la différence entre voyage complet par mer et voyage combinant voie ferrée et transport terrestre. Les différences d'écartements des rails entre le Transsibérien et les trains du reste de l'Europe engendreront des surcoûts liés aux transbordements. Le transport complet par terre n'aura un intérêt, selon René Pinon et Jean de Marcillac, que dans le cas de produits ayant une haute valeur ou nécessitant un transport rapide.

On remarque sur ce sujet relatif au Transsibérien, qu'Edmond Théry, qui reconnaît dans son livre que l'ouvrage de René Pinon et Jean de Marcillac constitue pour lui un ouvrage de référence sur lequel il indique appuyer son raisonnement, n'en restitue pas toutes les nuances à ses lecteurs. On voit une nouvelle fois de quelle manière, dans son développement, il cherche à inquiéter le lecteur. Plus loin, il avance l'idée que l'histoire recommence. Il compare la situation de la Chine après les deux guerres de l'opium et la guerre sino-japonaise à la situation dans laquelle était le Japon face aux bâtiments états-uniens du commodore Perry en 1853. Il pense, qu'une fois le Transsibérien fini, en 1904 ou 1905, la Chine sera appelée à connaître une évolution semblable à celle qu'a connue le Japon. Il pense qu'inévitablement la Chine va saisir cette occasion pour faire son entrée dans le monde moderne.

En 1900, les conséquences pour l'Europe de la construction du Transsibérien sont évoquées par Pierre Leroy-Beaulieu dans son ouvrage *La rénovation de l'Asie*. Il y consacre les chapitres 9 et 10. Le chapitre 11 est lui consacré au train de Mandchourie. Il donne dans ces trois chapitres de nombreux détails sur l'origine des deux projets, sur le choix des tracés et sur les difficultés rencontrées lors de leur réalisation. Dans le chapitre suivant, « Les relations de l'Europe avec l'Extrême-Orient et le Transsibérien », il évoque, à son tour, les

conséquences de l'achèvement de la voie transsibérienne. Shanghai, alors le plus grand port de Chine, ne sera plus qu'à 14 jours de Paris<sup>415</sup> et que le coût pour les voyageurs sera moitié moindre que par bateau. Plus loin, Pierre Leroy-Beaulieu défend la thèse, chiffres à l'appui, que le Transsibérien ne constituera pas un réel concurrent pour le transport des marchandises pondéreuses. La voie de mer restera de loin la moins coûteuse<sup>416</sup>. Il avance l'idée selon laquelle pour les produits de faible poids, mais de haute valeur, le transport par le Transsibérien sera en revanche justifié. Il apporte aux différentes opinions, une idée nouvelle : le Transsibérien profitera aussi à l'Occident en raccourcissant les délais de transport du courrier. Cela permettra d'accélérer, selon Pierre Leroy-Beaulieu, les prises de décision pour les entrepreneurs occidentaux qui produisent en Extrême-Orient. On notera qu'il néglige ici un peu l'importance que sera amenée à jouer dans ce domaine le télégraphe dont il juge alors le coût prohibitif. Le Transsibérien favorisera aussi les déplacements de ces mêmes entrepreneurs vers l'Empire du Milieu. Ils pourront s'y rendre plus vite, plus fréquemment et en plus grand nombre.

La révolution économique produite par l'ouverture du long chemin de fer ne se bornera pas à la mise en valeur du pays qu'il traverse, si considérable que soit déjà ce résultat ; il rendra singulièrement plus forts les liens qui se nouent entre les deux extrémités du vieux monde, et répondant à la pensée de ses premiers initiateurs, il augmentera puissamment les moyens d'action dont dispose l'Europe pour transformer l'Asie. [...] Le Transsibérien sera aussi une des œuvres de ce siècle qui serviront le mieux la cause de la civilisation générale.<sup>417</sup>

Cette dernière phrase est résumée dans le titre de l'ouvrage de Pierre Leroy-Beaulieu : *La rénovation de l'Asie*. Ainsi, pour l'économiste français, les Occidentaux sont bien les artisans de la mutation économique de l'Asie. L'Asie ne se transforme pas uniquement par elle-même, mais du fait de l'action des commerçants et des industriels des puissances coloniales.

### **C) La question des bas salaires et la polémique quant à la capacité des produits asiatiques à envahir les marchés occidentaux**

---

<sup>415</sup> Pierre LEROY-BEAULIEU, *La Rénovation de l'Asie, Sibérie, Chine, Japon, op. cit.*, p. 147.

<sup>416</sup> *Idem.*, p. 151.

<sup>417</sup> *Idem.*, p. 152.

Dans son ouvrage Edmond Théry donne une définition concise du péril jaune économique. Elle témoigne de la nature des craintes qui animent le directeur de *L'Economiste européen*.

Le péril jaune, qui menace l'Europe, peut se définir de la manière suivante : rupture violente de l'équilibre économique international sur lequel le régime social des grandes nations industrielles de l'Europe est actuellement établi, rupture provoquée par la brusque concurrence, anormale et illimitée, d'un immense pays nouveau.<sup>418</sup>

Edmond Théry explique que cette menace repose pour l'essentiel sur l'avantage que constituent les bas salaires que perçoivent les ouvriers japonais et chinois. Cet avantage permet à ces pays d'avoir de très faibles coûts de production. Leurs produits sont donc amenés, selon le directeur de *L'Economiste européen*, à envahir les marchés occidentaux. Cette perspective est rendue crédible par le fait que les coûts des transports internationaux, à la fin du XIXe siècle, baissent constamment.

Cette situation permet aux productions asiatiques d'être concurrentielles sur les marchés occidentaux. Edmond Théry s'inquiète donc des futures fermetures d'usines et des licenciements qui les accompagneront. Il craint d'inévitables troubles sociaux déséquilibrant les sociétés occidentales. Tout cela pourrait alors favoriser l'adhésion des travailleurs, plongés dans le désarroi, aux thèses défendues par les socialistes.

Il s'agit là néanmoins d'inquiétudes pour l'avenir. Pourtant, il semble important de vérifier si le développement de la présence de produits venus de Chine et du Japon constitue une réalité à la charnière entre le XIXe et le XXe siècle, car de nombreux intervenants dans la polémique relative au péril jaune économique affirment que le processus est alors déjà engagé.

### **1) La menace du péril jaune économique, une crainte qui repose sur des données imprécises**

Qu'en est-il réellement à la fin du XIXe siècle ? Les articles à bas prix venus de l'Asie inondent-ils alors les marchés européens ? En 1896, un article paru dans le journal indochinois *Le Mékong*, indique quels produits d'Europe sont menacés par la concurrence extrême-orientale.

C'est le Japon qui vient de faire descendre jusqu'à trois francs le prix des pendules ! Nous verrons bientôt jusqu'au fond de nos campagnes ces

---

<sup>418</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, p. 307.

pendules prendre la place des nôtres, qui resteront dans nos magasins remplis de marchandises, vides d'acheteurs et d'ouvriers.<sup>419</sup>

A la lecture de ces deux phrases, on constate l'utilisation du présent dans la première et du futur dans la seconde. Si la première indique une situation réelle, observée, la seconde est une projection, une anticipation. En 1896, « le fond de nos campagnes » n'apparaît pas encore submergé par les productions venues d'Asie. L'auteur réalise ensuite une longue énumération des productions d'Extrême-Orient appelées à envahir les marchés européens : le papier, les poteries, les chaussures, les courroies, les couvertures, les balances, les lampes, les bouchons, les cure-dents, les mouchoirs, la lingerie, les boutons de métal, les broderies, les cigarettes, la parfumerie, le savon, les plumes, le lait, le ciment de Portland. Il ajoute que « tout » est menacé.

Ce n'est pas tout, voici venir le parapluie japonais. Ce n'est pas le parapluie de papier dont nous nous servons pour décorer nos appartements, mais c'est un parapluie imitant le parapluie européen que les Japonais sont arrivés à fabriquer dans les mêmes conditions que les pendules et les allumettes. Ils en vendent plus de deux millions par an aux Chinois, aux Russes et aux Américains. Les plus ordinaires ne valent pas plus d'un franc.<sup>420</sup>

Plus loin, l'auteur confirme ses propos. Tous ces produits arriveront bientôt en France, mais à l'heure où il écrit on ne les trouve pas encore. En revanche, ils concurrencent déjà les produits européens sur les autres marchés du monde. Le journaliste insiste sur le fait que cette capacité des produits asiatiques à concurrencer les nôtres repose sur le fait qu'ils sont moins chers pour le consommateur. Cette situation s'explique par les faibles coûts de production en Asie dus au caractère bon marché de la main-d'œuvre. Le journaliste du quotidien *Le Mékong* déplore que personne en Europe ne semble s'alarmer de cette situation appelée à devenir dangereuse pour les économies occidentales.

En 1903, Edouard Clavery, consul de France en Chine, dans son *Etude sur les relations économiques des principaux pays de l'Europe continentale avec l'Extrême-Orient*, dresse un inventaire des différents produits importés en Europe depuis la Chine et le Japon. Il établit la liste suivante : or brut en barres, soie et tissus de soie, thé, peaux, épices, soies de porc, plumes de literie, cuivre brut, colle de poisson, camphre<sup>421</sup>. La liste est totalement différente de la précédente.

---

<sup>419</sup> C. L. « Le péril jaune », *Le Mékong*, 12 mai 1896.

<sup>420</sup> *Idem.*

<sup>421</sup> Edouard CLAVERY, *Etude sur les relations économiques des principaux pays de l'Europe continentale avec l'Extrême-Orient*, Imprimerie et Librairie Léautey, Paris 1903, p. 10.



Ces deux documents sont les seuls à vraiment signaler avec précision les productions importées depuis l'Extrême-Orient. On retrouve bien quelques articles qui évoquent les allumettes, les parapluies et les pendules venus d'Asie, mais la plupart des auteurs se gardent de donner des exemples précis. Il est étonnant de constater le nombre important d'auteurs qui s'alarment du péril jaune à venir sans jamais indiquer quels sont les secteurs économiques menacés. Ils évoquent « les produits » d'Asie qui concurrenceront bientôt les productions d'Europe, mais ne précisent jamais lesquelles et se protègent derrière l'emploi du futur.

En 1900, quand écrit Edmond Théry, même si les tableaux statistiques indiquent le développement des échanges entre l'Europe et l'Asie, le déferlement des productions venues du Japon et de Chine en Europe n'apparaît pas encore effectif. Nulle trace dans la presse ou dans les écrits des auteurs cités dans notre étude, de fermetures d'usines pour cause de concurrence asiatique. Il s'agit pour le directeur de *L'Economiste européen* et ceux qui partagent sa pensée, comme Paul d'Estournelles de Constant, d'anticiper le danger à venir afin de pouvoir imaginer des réponses au défi qui s'annonce. Paul d'Estournelles de Constant aime à rappeler que « gouverner c'est prévoir » et qu'il n'est pas si facile d'être porteur de mauvais présages, mais que l'esprit de responsabilité lui commande d'alerter ses concitoyens.

Si les produits asiatiques, dans les faits, n'inondent pas encore l'Occident, de nombreux économistes affirment que l'atout premier, qui doit permettre à l'avenir aux Japonais et aux Chinois d'envahir les marchés occidentaux de leurs productions à bas prix, repose sur les bas salaires distribués aux ouvriers. C'est sur cette caractéristique que s'appuie pour l'essentiel l'argumentaire des inquiets du péril jaune.

Pourtant, le lecteur qui s'intéresse à cette question, remarque tout d'abord que les données quant à la question des salaires sont très variables. Il est alors important de souligner le manque de rigueur avec lequel la plupart de ceux qui interviennent dans la question du péril jaune économique abordent le sujet. Erreurs volontaires ou non, les données chiffrées apportées par certains devaient certainement inquiéter les lecteurs d'alors.

La question des bas salaires versés aux ouvriers en Chine et au Japon est un sujet souvent évoqué dans la presse. Il retient fortement l'attention des journalistes qui cherchent ainsi à marquer l'esprit des lecteurs. Pourtant, il est permis de s'interroger sur la véracité des informations proposées. Les sources ne sont que très rarement citées. Le lecteur averti est parfois dérouté par le caractère imprécis et incomplet des données. En effet, pour pouvoir comparer les salaires européens ou français avec ceux d'Extrême-Orient, le lecteur a besoin

de plusieurs paramètres : l'année de référence, le lieu, car l'Asie est vaste, l'unité monétaire utilisée, la parité de cette unité monétaire avec une monnaie connue du lecteur, la durée du temps de travail quotidien, hebdomadaire et annuelle, l'existence ou non d'une évolution salariale en relation avec l'ancienneté du salarié, la nature de la profession du salarié... L'ensemble de ces données est nécessaire pour effectuer une comparaison fiable et honnête. Or, bien peu d'auteurs et de journalistes fournissent au lecteur l'ensemble de ces données.

Dans *La Nouvelle Revue*, en 1897, un certain A. Fock écrit :

Les Chinois sont des modèles de docilité, d'industrie et de capacités commerciales. Leur sobriété dépasse toute imagination : ils vivent d'une poignée de riz et font des économies avec un gain quotidien de 0.50 franc. Monsieur Levasseur dans son récent ouvrage sur l'ouvrier américain, rapporte que celui-ci reçoit en moyenne 3 dollars par jour, alors que le Céleste se contente de 1,5 et même de 1 dollar, tout en fournissant autant de besogne.<sup>422</sup>

On voit l'imprécision des renseignements apportés par l'auteur. Il évoque les « Chinois » au début du paragraphe, mais la lecture de l'article ne permet pas de savoir s'il s'agit du salaire des Chinois qui travaillent en Chine ou de celui des Chinois qui se sont expatriés aux Etats-Unis. L'auteur cite une source, Monsieur Levasseur, mais rien n'indique d'où viennent les renseignements de ce dernier. On ne sait pas non plus de quand date l'information. De même, d'une ligne à l'autre, A. Fock évoque des montants en francs puis des montants en dollars, sans indiquer la parité entre les deux unités monétaires. A sa décharge, on relèvera que l'utilisation du dollar sert ici à faire constater au lecteur que l'ouvrier américain, selon ses informations, gagne de deux à trois fois plus que l'ouvrier chinois.

A la lecture des nombreux articles de presse du fonds d'Estournelles de Constant, on a l'impression qu'aucun des auteurs n'apporte de données vraiment fiables. Il s'agit plutôt d'estimations glanées à la lecture d'articles écrits auparavant. Chaque auteur reprend les dires, voire les erreurs, de ses confrères sans réelle exigence intellectuelle.

Dans un article daté de 1900, le journaliste Jacques Raymond nous apprend qu'au Japon les salaires sont de « 0,20 franc pour les femmes, 0,30 et 0,40 pour les hommes »<sup>423</sup>. Il ne nous donne pas plus de renseignements. Le lecteur français d'alors, par déduction, sait qu'il s'agit vraisemblablement d'un salaire journalier, mais beaucoup de données manquent.

---

<sup>422</sup> A. FOCH, « Orient contre occident, le rôle économique de l'Afrique », *La Nouvelle Revue*, 15 août 1896, p. 5 à 21, A.D.S., 12 J 284.

<sup>423</sup> Jacques RAYMOND, « La légende des bas salaires », coupure de presse non datée, journal non identifiable, A.D.J 12 J 28.

On remarque seulement qu'en comparant les propos de Jacques Raymond avec ceux de A. Foch il semble qu'en 1897, en Chine, le salarié chinois parvient à épargner chaque jour une somme supérieure de 10 à 20 centimes à celle que touche quotidiennement, en guise de salaire, le salarié japonais en 1900. L'information est hautement surprenante quand on sait que le Japon est entré dans l'ère industrielle qui se caractérise par une augmentation continue des salaires tandis que la Chine s'ouvre à peine. En poursuivant la lecture de l'article d'A. Foch, on découvre quelques lignes plus loin, que les informations quant aux salaires versés aux ouvriers au Japon sont très différentes de celles proposées par Jacques Raymond.

En 1895, il a paru, à ce sujet, une étude intéressante, rédigée par le département du travail à Washington. Dans les manufactures, on gagne de 0.25 à 1 franc ; à Yokohama, les maisons d'exportation de thé payent en moyenne 0.60 franc et accordent un maximum de 1,05 franc à des ouvriers très expérimentés. Quant aux maçons et aux charpentiers, ils touchent 0.75 franc ; les tailleurs se font 0.90 franc.

La comparaison des deux articles produit un effet curieux. Recouper les données imprécises des deux auteurs fait apparaître d'étranges réalités. Bien sûr, l'objectif pour A. Foch et Jacques Raymond est ici de pointer du doigt les faibles salaires reçus par les Japonais et d'inviter les lecteurs français à faire la comparaison avec les salaires versés en France. Il est légitime pourtant de se questionner sur l'intérêt pour ces auteurs d'apporter des données numériques imprécises. N'aurait-il pas été suffisant pour eux de se contenter d'écrire que les salaires, en moyenne, pour des professions comparables en Chine et au Japon, sont beaucoup moins élevés qu'en Europe et aux Etats-Unis ? A force de se faire imprécis, de simplifier à l'extrême et de ne pas vérifier leurs informations, les journalistes trompent le lecteur. Ce dernier peut alors s'interroger sur l'absence de rigueur intellectuelle des auteurs et se demander si celle-ci ne s'applique pas à l'ensemble des réflexions que mènent ces derniers.

Pour établir une réelle comparaison, le lecteur aimerait trouver des informations relatives au salaire horaire pour une profession donnée en France et en Extrême-Orient à une date identique. Pourtant, à la lecture des documents publiés au tournant du XIXe et du XXe siècle, on ne trouve pas de telles informations. Journalistes, économistes et hommes politiques évoquent le péril jaune sans donner d'exemples de productions nationales réellement menacées.

En 1897, Jacques Novicow nous apprend qu'au Transvaal les ouvriers cafres reçoivent des salaires de 75 francs par mois auxquels il faut ajouter la nourriture pour un

montant de 83 francs. Cela leur procure un revenu de 5,35 francs par jour. Il écrit aussi que les Chinois de Californie gagnent 5 francs par jour<sup>424</sup>. Ainsi Jacques Novicow nous apporte un renseignement que les deux auteurs cités plus haut ne nous avaient pas donné : il arrive que les ouvriers soient nourris aux frais de leur employeur. On ajoutera que bien souvent au Japon et en Chine, à l'époque, ils sont aussi logés. Cela constitue un avantage financier notable même s'il s'agit de logement en dortoir. On voit à quel point il est complexe de comparer avec précision les salaires en Extrême-Orient et les salaires en France ou en Europe sans prendre en compte de nombreux paramètres.

A la lecture des ouvrages relatifs à l'Extrême-Orient rédigés par les spécialistes du sujet on constate une exigence plus grande quant aux précisions numériques relatives aux salaires des ouvriers asiatiques. C'est le cas dans l'ouvrage de Georges Weulersse, *Le Japon d'aujourd'hui*. A la page 145, il évoque le salaire d'ouvriers japonais appartenant à différents corps de métier. Il exprime ces salaires en yen et en sen, c'est-à-dire en centimes de yen. Rigoureux, il ajoute une note de bas de page pour indiquer en franc que la valeur du yen est environ de 2 francs 55 en 1900<sup>425</sup>. Georges Weulersse indique ensuite que la journée de travail au Japon est plus longue qu'en France et que le travail de nuit ne permet pas à l'ouvrier d'espérer un salaire plus élevé. Il apparaît donc que Georges Weulersse est plus précis que les auteurs cités plus haut. Il est encore plus rigoureux dans *La Chine ancienne et nouvelle* :

On évalue approximativement à 80 millions le nombre de travailleurs chinois ; et prenant ensemble les ouvriers agricoles et les ouvriers des villes, on estime que la moyenne générale ne dépasse guère 10 cents, soit 0,25 franc par jour.

Dans les industries simples et traditionnelles, même dans les centres européens secondaires, le salaire n'est guère supérieur. Ainsi à Macao, les tisseuses de thé ne gagnent guère que 10 à 11 cents pour leur journée ; et les fileuses de soie 12 cents, pour onze heures de travail. Mais le taux moyen des salaires de la grande industrie nouvelle est d'à peu près 20 cents, c'est-à-dire 0,5 franc.<sup>426</sup>

Ces données chiffrées apportées par Georges Weulersse sont plus rigoureuses. Il utilise le verbe « estimer » et souligne le fait qu'il s'agit de moyenne. Ensuite, il donne des exemples, ce qui est sans doute la manière la plus honnête de procéder et la plus parlante pour le lecteur qui a alors le sentiment d'informations fiables.

---

<sup>424</sup> Jacques NOVICOW, « Le péril jaune », Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie*, Paris, 1897, p. 2.

<sup>425</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 145.

<sup>426</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, op. cit., pp. 194-195.

Les ouvriers des filatures d'Outchang gagnent environ 20 cents. Les ouvrières de l'International Cotton Mill débutent comme apprenties à 10 cents ; quelques-unes arrivent à gagner 30 cents : mais le plus grand nombre restent entre 15 et 20 cents. A Changhai, les ouvrières des premières filatures de soie sont aussi payées 20 cents, sauf celles qui travaillent les titres fins que l'on paye jusqu'à 30 ; il est vrai que les petits garçons de huit à neuf ans qui aident à dévider les cocons ne gagnent que 10 cents. La journée de travail est de onze heures.<sup>427</sup>

Le fait que Georges Weulersse se soit rendu lui-même en Chine et au Japon explique cette capacité à donner des renseignements précis. Il nous indique en conclusion que les ouvriers japonais sont bien moins payés qu'en France et que la main d'œuvre féminine et mineure est largement exploitée. Pierre Leroy-Beaulieu jouit lui aussi de l'avantage de s'être rendu en Extrême-Orient. L'observation directe lui permet de faire une présentation précise du niveau des salaires au Japon et en Chine. Il nourrit aussi son développement d'exemples et quand il évoque les salaires dans les filatures de soie à Shanghai ; il nous apprend ainsi que les enfants y gagnent de 8 à 9 cents et qu'une « ouvrière fileuse de bonne moyenne est payée de 35 à 36 cents »<sup>428</sup>. Les données sont donc un peu différentes de celles de Georges Weulersse, puisque selon ce dernier, les meilleures fileuses étaient au maximum payées 30 cents.

René Pinon et Jean de Marcillac abordent à plusieurs reprises la question des salaires en Chine. Evoquant le salaire moyen des ouvriers dans la ville de Chongqing, la capitale du Sichuan, province située au centre de la Chine, ils parlent de salaires journaliers proches de 35 ou 40 centimes<sup>429</sup>. Ils considèrent ces salaires bas. Georges Weulersse parle pourtant d'un salaire moyen de 25 centimes pour l'ensemble de la Chine. On observe donc ici une différence relativement importante entre les deux auteurs.

Austin de Croze écrit lui aussi au sujet des salaires au Japon. Il fournit des données proches de celles de Georges Weulersse et de celles de Pierre Leroy-Beaulieu. Néanmoins, il tient à préciser que comparer les salaires des ouvriers asiatiques avec ceux des ouvriers européens est très difficile car, en Europe même, il existe de grandes différences entre les salaires distribués selon les villes, les régions, les pays...

Il faut remarquer aussi qu'en Europe, nous connaissons les salaires dérisoires, les salaires de famine, sans parler des malheureuses ouvrières en confection, citons simplement la Biscaye où, à Bilbao même, une servante de ferme ne gagne encore qu'un sou par jour, et la Bretagne où, dans le

---

<sup>427</sup> *Idem.*, p. 195.

<sup>428</sup> Pierre LEROY-BEAULIEU, *La Rénovation de l'Asie, Sibérie, Chine, Japon*, op. cit., p. 403.

<sup>429</sup> René PINON et Jean de MARCILLAC, *La Chine qui s'ouvre*, op. cit., p. 201.

Finistère, les bons ouvriers agricoles sont payés 100 francs par an, 3 ou 4 francs de plus qu'au Japon aujourd'hui.<sup>430</sup>

Austin de Croze évoque aussi des ouvriers agricoles autrichiens payés 25 centimes par jour en 1905. Il ironise à ce sujet en suggérant que ces ouvriers pourraient faire une rude concurrence aux ouvriers japonais.

## 2) Les bas salaires, un paramètre complexe abordé de façon imprécise

Il refuse d'ailleurs de s'attarder sur la question des salaires. En effet, pour lui, il s'agit là d'un problème transitoire. Selon lui, les salaires dans les pays qui se développent, évoluent à la hausse de façon régulière et tendront, inévitablement, à se rapprocher des salaires pratiqués en Europe. Il s'oppose totalement à l'argument de ceux qui s'alarment du péril jaune. Austin de Croze affirme que, dans la mesure où le développement économique du Japon, mais aussi celui de la Chine, s'accompagne d'une augmentation régulière des salaires, les inquiets du péril jaune doivent se réjouir du décollage économique de ces deux pays. Cette réalité économique fait s'évanouir l'argument premier sur lequel repose toute la pensée des journalistes et des économistes frileux qui ont peur de l'émergence de l'Empire du Soleil Levant et de l'Empire du Milieu sur la scène économique mondiale. Austin de Croze souhaite alors ardemment la « rénovation de la Chine par le Japon »<sup>431</sup>. Cela accélèrera l'évolution de la Chine et donc le rééquilibrage entre les salaires des ouvriers d'Europe et ceux des ouvriers d'Asie. Austin de Croze voit surtout dans la récurrente question des bas salaires un moyen pour les capitalistes de justifier en Europe le refus d'augmenter les salaires des ouvriers, un moyen pour eux de diviser les prolétaires du monde entier. Pour Austin de Croze, parfois provocateur, « le capitalisme regrette toujours un peu l'esclavage »<sup>432</sup>.

Dans l'étrange souci que manifestent pour la classe ouvrière les économistes - pour la plupart « conservateurs », ne l'oublions pas - on en revient toujours là, péril de la main-d'œuvre jaune ; c'est l'inévitable « tarte à la crème » le *delenda est carthago* qui, pour le moment remplace le spectre rouge, si démodé, du socialisme. Cela n'est pas pour nous déplaire et nous attendons nos contradicteurs sur ce terrain.<sup>433</sup>

---

<sup>430</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, Comptoir général d'édition, Paris, 1904, p. 96.

<sup>431</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, *op. cit.*, p. 48.

<sup>432</sup> *Idem.*, p. 92.

<sup>433</sup> *Idem.*, p. 55.

Il est dans l'intérêt de « tous ceux qui emploient des travailleurs sans travailler eux-mêmes »<sup>434</sup> de brandir au-dessus de la tête des ouvriers occidentaux l'épée de Damoclès que constituent, selon eux, les bas salaires des ouvriers japonais et chinois selon Georges Weulersse. Trop de journalistes, d'économistes et d'hommes politiques sont en fait au service du grand capital que le sort des travailleurs occidentaux n'intéresse pas. Dans le monde économique unifié de la fin du XIXe siècle, les intérêts des patrons d'Occident et d'Extrême-Orient se conjuguent à merveille selon l'universitaire. Le péril jaune est le chiffon rouge qu'agitent les capitalistes au nez des populations d'Occident, l'épouvantail qu'ils dressent dans le champ des revendications légitimes des travailleurs opprimés. Pour Georges Weulersse, inéluctablement, l'avenir contredira l'hypothèse du péril jaune. La hausse continue des salaires en Asie constituera la meilleure réponse aux tenants du pessimisme.

En effet, l'augmentation rapide et durable des salaires en Extrême-Orient constitue une réalité constatée par tous les observateurs de la vie économique asiatique. Dès 1890, un français habitant Yokohama, dans une lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant, décrit cette réalité. L'auteur du courrier se plaint de cette évolution. Il observe ainsi qu'il devient difficile de se faire servir chez soi par des employés de maison. Ceux-ci, encouragés par des associations de travailleurs, imposent des conditions draconiennes à leurs employeurs. A ceci s'ajoute la difficulté liée au fait qu'à la moindre entorse au contrat de la part de l'employeur, l'employé démissionne. L'auteur se plaint de l'active corporation des gens de maison qui parvient à obtenir pour ses membres des droits exagérés.

En 1897, le polytechnicien Félix Martin va même jusqu'à évoquer l'existence d'un danger socialiste, selon ses propres mots, au Japon. A ses yeux, l'Empire du Soleil Levant est concerné par ce risque au même titre que les pays occidentaux. Il précise en effet qu'on ne peut se réjouir chez les autres d'un mal dont on est soi-même menacé. Il nous apprend que, pourchassés par les autorités, les socialistes japonais ont créé leur parti à San Francisco en 1896. Les membres de ce parti, inspirés par les socialistes occidentaux, souhaitent faire rayonner leur doctrine sur toutes les associations ouvrières du Japon. Félix Martin souligne la fréquence et l'intensité des grèves dans l'archipel. Il indique que devant le manque de main-d'œuvre disponible, les patrons japonais se voient dans l'obligation de céder aux demandes des grévistes. Cette situation favorable aux ouvriers de l'archipel nippon

---

<sup>434</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 174.

engendre une rapide et forte hausse des salaires qui ne sera pas sans conséquences pour l'économie japonaise, mais aussi pour la question du péril jaune économique.

Si les salaires des ouvriers japonais continuent à s'accroître dans la même proportion que de 1889 à 1897, il leur faudra quinze ans pour atteindre la valeur des salaires des ouvriers français, en admettant (ce qui paraît vraisemblable) que ceux-ci n'augmentent pas pendant cette période.<sup>435</sup>

La puissance des corporations ouvrières au Japon en 1900 est une réalité<sup>436</sup>. Il existe alors un mouvement socialiste revendicatif dans l'Empire du Soleil Levant selon Henry Dumolard. Des luttes s'engagent de façon régulière dans le monde ouvrier afin d'obtenir des conditions de vie meilleures. Cela explique en partie l'augmentation des salaires. Ces associations, non-autorisées par le gouvernement japonais, dans les faits tolérées, sont puissantes. Ainsi, la puissante corporation des traîneurs de pousse-pousse de Tokyo compte 60 000 membres et son pouvoir est considérable en cas de conflit social. Elle est en mesure de paralyser la vie économique de la capitale japonaise.

En 1901, un article non signé paru dans l'*Echo des Mines et de la Métallurgie* évoque l'importance du développement des syndicats ouvriers en Chine. Le journaliste indique que la Chine n'a plus rien à nous envier sur ce plan. L'auteur de l'article rapporte les difficultés qu'y a rencontrées un Américain travaillant dans la construction de voies ferrées. Cet entrepreneur a été à plusieurs reprises confronté au refus d'ouvriers syndiqués de poser plus de 250 briques par jour lors de constructions d'ouvrages d'art. L'homme s'est trouvé dans l'obligation de recruter des coolies non-syndiqués, mais aussi non-formés. Obligé d'enseigner la maçonnerie à ses nouvelles recrues il a déploré une coûteuse baisse de productivité<sup>437</sup>. Le journaliste se réjouit de cette bonne nouvelle et ironise en écrivant que « cela soulage de voir qu'au fin fond de la Chine il y a des syndicats ». Il en conclut que le péril jaune n'est pas à craindre et il raille ceux qui défendent cette thèse.

En 1904, le correspondant en Asie du journal *Le Petit Parisien*<sup>438</sup>, Jacques de Baiglie, confirme l'augmentation considérable des salaires au Japon. Il nous apprend qu'ils y ont triplé, voire quadruplé. Peu précis, le journaliste ne nous dit pas sur quelle durée. Il souligne néanmoins l'importance de cette augmentation et considère qu'il existe au Japon un réel problème social lié aux revendications salariales. Il affirme même que certains ouvriers

---

<sup>435</sup> Félix MARTIN, dans Patrick BEILLEVAIRE, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858-1908*, Robert Laffont, Collection Bouquins, Paris, 2001, p. 869.

<sup>436</sup> Henry DUMOLARD, dans Patrick BEILLEVAIRE, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858-1908, op. cit.*, pp. 871 - 874.

<sup>437</sup> Auteur inconnu, « Les syndicats ouvriers en Chine », *Echo des Mines et de la Métallurgie*, 12 décembre 1901.

<sup>438</sup> Jacques de BAIGLIE dans Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon, op. cit.*, p. 91.



japonais sont déjà payés presque autant que les ouvriers français pour une production moindre. Il confirme presque ainsi les informations données par Félix Martin en 1897 qui considérait que les salaires des ouvriers japonais rattraperaient ceux des ouvriers d'Europe. Georges Weulersse dans *Le Japon d'aujourd'hui* consacre plusieurs pages à cet accroissement des salaires qu'il décrit comme « graduel et ininterrompu »<sup>439</sup>. On pourrait multiplier les exemples attestant de l'augmentation des salaires en Asie car tous les auteurs qui traitent de cette question confirment cette évolution.

L'évolution à la hausse des salaires dans les pays nouveaux sur la scène économique internationale est inévitable aux yeux de Jacques Novicow. Non seulement les associations de défense des ouvriers œuvrent en ce sens, mais les lois économiques expliquent aussi presque mécaniquement cette évolution. En effet, l'augmentation du nombre d'entreprises, engendre l'augmentation du nombre d'offres d'emplois aux salariés sur le marché du travail. Ces derniers n'hésitent pas à quitter un emploi pour aller travailler dans une entreprise où les salaires sont plus élevés. Pour garder leurs employés, les entrepreneurs doivent donc augmenter les salaires qu'ils distribuent. Jacques Novicow réfute totalement l'argument selon lequel les Chinois, par nature, se contenteraient pour toujours de bas salaires. Il voit là un raisonnement absurde.

Les Chinois comme toutes les créatures vivantes fuient la douleur et recherchent le plaisir. Il n'y a pas de lois biologiques différentes pour les Européens et pour les « vils » Chinois. Les lois de la nature et les lois sociales sont les mêmes pour toutes les races. Dès qu'un individu a la possibilité de gagner 5 francs, il ne se « contente » plus de gagner 5 sous. L'ouvrier chinois en Californie demande 5 francs par jour sans aucune hésitation et, s'il pouvait en obtenir 10, il les réclamerait immédiatement. Le taux des salaires dépend de facteurs économiques, non de facteurs biologiques, la couleur de la peau et l'angle facial n'ont rien à voir avec cette affaire. [...] D'autre part, il ne suffit pas d'être de même race pour toucher les mêmes salaires. Actuellement, un charpentier, à Coolgardie, gagne 16 francs par jour, à Odessa seulement 4. Tous les deux sont des blancs cependant.

Si le Chinois se contente de quelques sapèques dans son pays, c'est qu'il ne peut pas faire autrement. Mais dans son pays, dès qu'il peut obtenir davantage, il ne s'en contente plus.

Si donc le plus grand danger de notre civilisation vient de ce que les Asiatiques se contenteront, soi-disant, toujours d'une poignée de riz, nous pouvons dormir tranquilles.<sup>440</sup>

L'argument clé des thuriféraires du péril jaune, selon lequel les Asiatiques, naturellement travailleurs et sobres, constituent une menace pour les économies

---

<sup>439</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 173.

<sup>440</sup> Jacques NOVICOW, « Le péril jaune », op. cit., p. 2.

occidentales, ne semble pas fondé. Jacques Novicow explique que cette croyance est répandue car souvent les Occidentaux connaissent les travailleurs chinois à travers les travailleurs de la diaspora chinoise. Or ces derniers, partent à l'étranger pour se constituer un pactole avant de retourner chez eux, comme nous l'avons vu plus haut. Partis pour faire fortune, ils sont prêts à travailler pour presque rien sans compter leur temps. Voilà pourquoi la plupart de ceux qui évoquent les travailleurs chinois se méprennent sur ceux-ci. Pour Jacques Novicow, avec le temps, les salaires versés aux ouvriers asiatiques seront les mêmes que ceux versés aux ouvriers occidentaux. Il observe que le monde entier est devenu un seul marché sur lequel le prix des denrées tend partout à s'égaliser. A ses yeux, il en sera de même pour les salaires<sup>441</sup>.

Austin de Croze partage cette position. Il précise même que l'évolution des salaires aura pour conséquence, à terme, de fixer chez elles, les populations asiatiques qui n'auront plus intérêt à quitter leur pays pour des contrées lointaines où les salaires seront à peine plus élevés. Il s'amuse alors du fait que les économistes de la droite française conservatrice et protectionniste ne font pas confiance au système économique qu'ils défendent. Lui, socialiste, voit dans l'éveil de l'Asie la promesse de conditions de vie meilleures pour les peuples qui y vivent et il considère qu'il faut se réjouir de cette situation. Il voit dans l'enrichissement de ces pays lointains une source de stabilité pour le monde. Rien n'est plus inquiétant, selon lui, pour la paix universelle, que de grands empires aux populations affamées<sup>442</sup>. Il insiste aussi sur le fait qu'enrichis, les peuples asiatiques deviendront de nouveaux consommateurs. Ils consommeront à la fois leurs productions ainsi que celles des Européens. Les Asiatiques seront seulement de nouveaux partenaires dans la vie économique mondialisée.

### **3) La productivité du travail, une donnée décisive**

L'argument du danger prétendument constitué par les bas salaires asiatiques est aussi contredit par l'argument de la productivité. Les salaires versés aux ouvriers japonais ou chinois correspondent, sur les marchés internationaux, à une richesse produite. L'essentiel de l'article de Jacques Novicow est une explication précise de cet aspect des choses. Il illustre ses propos par un exemple pris en Inde et en Angleterre. Il explique ainsi qu'une

---

<sup>441</sup> *Idem.*, p. 7.

<sup>442</sup> Austin de CROZE, *Le péril jaune et le Japon*, *op. cit.*, p. 53.

filature du Lancashire employant 120 hommes génère la même production en quantité qu'une entreprise de Bombay employant 750 hommes. La productivité du travail des ouvriers anglais est donc presque six fois plus importante que celle des Indiens<sup>443</sup>.

L'idée qu'avance Jacques Novicow dans la suite de son développement est le fait que l'innovation technique, l'organisation rationnelle du travail, la recherche scientifique constituent la meilleure réponse à la concurrence de la main d'œuvre bon marché. Or, alors qu'il écrit, l'innovation technique et scientifique demeure l'apanage des Occidentaux. Jacques Novicow explique que cette situation est le résultat de nombreux paramètres liés à l'histoire, à la culture, à l'éducation et que pour l'heure, les Asiatiques ont du retard sur les pays les plus développés. Au pire, des capitalistes peu scrupuleux pourraient vendre les meilleures machines occidentales aux concurrents d'Extrême-Orient, mais cela ne donnerait pas un avantage décisif à ces derniers. Occident et Asie seraient alors simplement à égalité. Il insiste sur le fait qu'avec les méthodes modernes de production, la part des salaires dans les coûts de production tend à diminuer fortement. Ainsi, à terme, la valeur des salaires ne sera pas déterminante dans les coûts de fabrication, mais la productivité incomparable de machines innovantes constituera l'avantage premier.

Même bien équipés, les Japonais ne parviennent pas à concurrencer les Occidentaux indique Georges Weulersse dans *Le Japon d'aujourd'hui*. Ils ne savent pas se servir à bon escient des machines qu'ils possèdent. Ils restent très souvent dépendants des ingénieurs occidentaux dont ils se passent des services trop tôt, avant d'avoir la pleine maîtrise de leur outillage. L'universitaire français estime que la compétitivité de l'industrie d'un pays relève de nombreux paramètres : l'organisation, le niveau d'éducation, les mœurs commerciales...<sup>444</sup>

Dans sa démonstration, il insiste d'ailleurs sur le fait que les Japonais, bien qu'en pleine révolution économique, sont alors loin de posséder un équipement industriel totalement modernisé. La cause essentielle, à ses yeux, en est paradoxalement les bas salaires.

Le faible coût du travail est une tentation trop forte de se passer de la machine : comment les Japonais y résisteraient-ils ? [...]

Les bas salaires, en invitant les industriels à épargner les machines, sont pour l'industrie japonaise une cause de supériorité passagère et d'infériorité durable.<sup>445</sup>

---

<sup>443</sup> *Idem.*, p. 4.

<sup>444</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, op. cit., p. 157.

<sup>445</sup> *Idem.*, p. 154.

Ainsi, les bas salaires constituent un frein à l'innovation. Ils figent l'économie des pays qui en profitent dans une dépendance durable vis-à-vis des pays dont le développement avancé repose sur l'innovation. « La supériorité d'une main d'œuvre ne se mesure pas à l'infériorité des salaires »<sup>446</sup>. Il s'agit là d'un leurre agité par les inquiets du péril jaune. Jacques Novicow abonde dans le sens de Georges Weulersse. Dans son développement, il souligne que l'intérêt économique de la machine comparé à celui de la main d'œuvre à bas coût est indéniable. Il en veut pour preuve le fait qu'Indiens et Chinois cherchent aussi à implanter des usines sur leur territoire dans le but d'être plus compétitifs.

Le bon marché du produit provient de la substitution de la machine au travail humain. Dans l'Inde et la Chine, où les ouvriers se paient si peu, on trouve avantage à établir de grandes filatures mécaniques ; donc même dans les pays de salaires dérisoires, la machine bat l'homme.<sup>447</sup>

Si les Indiens et les Chinois, pourtant conscients de la supériorité de la machine sur l'homme, n'investissent pas dans des équipements modernes, cela est dû à leur manque de capitaux. Georges Weulersse écrit que dans le cas du Japon, la difficulté repose sur l'originalité du modèle de développement évoqué plus haut. Le fait que les autorités nippones, habitées par un louable souhait d'indépendance vis-à-vis de l'étranger, désirent faire reposer leur développement sur leurs seuls capitaux, constitue un frein à la modernisation rapide de l'appareil industriel de l'archipel<sup>448</sup>. La faible productivité du travail explique les longues journées de labeur. Un ouvrier occidental produisant à l'aide d'une machine perfectionnée a en effet besoin de moins d'heures de travail pour générer davantage de richesses qu'un ouvrier japonais mal équipé.

Les bas salaires ont d'autres conséquences négatives. D'abord ils expliquent l'important turn-over préjudiciable aux entreprises qui caractérise le personnel des sociétés japonaises. En effet, les rémunérations basses ne retiennent pas le personnel. Ce renouvellement perpétuel des salariés ne permet pas la constitution d'un personnel exercé, voire expert. Ensuite, les bas salaires entrent en partie dans l'explication de la faible qualité de certaines productions. Les ouvriers se sentant peu valorisés par des paies faibles effectuent avec négligence leur tâche. Georges Weulersse signale en effet que les Japonais ont peu d'amour propre professionnel<sup>449</sup>. Il refuse de voir une menace dans l'ouvrier asiatique. Il le dit explicitement dans *Le Japon d'aujourd'hui*.

---

<sup>446</sup> *Idem.*, p. 165.

<sup>447</sup> Jacques NOVICOW, « Le péril jaune », *op. cit.*, p. 6.

<sup>448</sup> *Idem.*, p. 180.

<sup>449</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 167.

Ainsi, s'évanouit ce fantôme de l'ouvrier japonais produisant, beaucoup, payé peu, que l'on ferait produire toujours plus, que l'on ne paierait jamais davantage, sans qu'il ne fût jamais éprouver à son employeur la moindre difficulté ! Ainsi achève de s'atténuer à nos yeux la menace du péril économique japonais.

Nous n'avons garde de penser que les défauts de la main-d'œuvre japonaise – ces défauts qu'on néglige de voir – soient éternels et irrémédiables. Méthodes industrielles, méthodes commerciales et méthodes ouvrières s'amélioreront : ce n'est qu'une question de temps. Mais l'élévation des salaires, la réduction des heures de travail ne sont aussi que des questions de temps.<sup>450</sup>

Ainsi, le niveau du salaire horaire ne constitue qu'une indication. Celui-ci ne permet pas, à lui seul, de comparer deux économies. L'ouvrier japonais n'est pas un danger pour l'ouvrier français ou européen. D'ailleurs la qualité de ces derniers apparaît indéniable aux yeux de Georges Weulersse. Il en dresse alors le panégyrique.

Que penser après cela de la main-d'œuvre japonaise ? Si elle ne coûte pas cher, c'est qu'elle ne vaut pas cher, et la faible productivité nous paraît compenser pour une large mesure les faibles salaires. Nous ne nous rendons pas compte que nos ouvriers d'Occident sont une élite, une aristocratie dans le monde du travail. Dans une galerie des houillères de Miiké, je regardais travailler quelques-uns des meilleurs mineurs, des forçats ; rarement au Japon je n'avais vu tant d'ardeur à l'ouvrage ; je les admirais : pourtant, l'ingénieur qui m'accompagnait me dit que les mineurs d'Europe et d'Amérique dans le même temps abattent bien plus de besogne.<sup>451</sup>

Socialiste, Georges Weulersse pense que le monde est en marche vers des jours meilleurs. L'évolution vers laquelle tend la société française n'est pas le modèle de la société japonaise ou chinoise qui se trouve sur le plan économique dans une situation d'infériorité, mais au contraire, ce sont ces dernières qui tendent vers notre situation. L'universitaire français refuse d'avoir peur. Ainsi, paradoxalement, à la manière des économistes libéraux, Georges Weulersse et Jacques Novicow font confiance aux « lois naturelles » de l'économie, aux lois du marché. Pour eux, les coûts de production à travers le monde tendront inévitablement à s'équilibrer de façon mécanique.

Il faut préciser que la pensée de Georges Weulersse ne s'exprime pas uniquement dans les deux ouvrages qui servent ici largement de point d'appui à la présentation de ses convictions politiques et de sa façon d'appréhender l'évolution de l'Asie. Il écrit aussi à plusieurs reprises dans la presse nationale quotidienne et agit ainsi de façon à diffuser davantage sa pensée et à faire en sorte que les citoyens français puissent se faire une opinion

---

<sup>450</sup> *Idem.*, p. 178.

<sup>451</sup> *Idem.*, p. 172.

sur la question d'Extrême-Orient. De la sorte l'avenir des relations entre la France, l'Europe, le Japon et la Chine ne reste pas confiné à un milieu restreint de spécialistes. Avant la publication de ses ouvrages sur la Chine et le Japon, il publie, le 21 juin 1901, un article très virulent dans *La dépêche de Toulouse* quant aux idées reçues sur le péril jaune<sup>452</sup>. On retrouve dans ces lignes toutes les idées qu'il développe par la suite dans ses deux ouvrages. Il écrit ce jour-là : « Le péril jaune n'est qu'un contrecoup lointain de l'anarchie capitaliste qui sévit en Orient »<sup>453</sup>.

La vraie concurrence ne vient pas des pays à bas niveaux de salaires, mais bien au contraire des pays où les travailleurs sont bien rémunérés pour Georges Weulersse. Cette rétribution importante, explique-t-il, est le corollaire d'une productivité substantielle et témoigne d'un haut niveau de perfectionnement technique. La France n'a rien à craindre des plus faibles, mais elle doit prendre au sérieux la concurrence des plus forts. Il indique alors que c'est du côté des Etats-Unis qu'il faut regarder pour voir un réel concurrent à l'économie européenne. L'équipement industriel y est moderne et les ouvriers y sont bien payés. Il pense que c'est vers ce modèle de société que l'Europe va tendre et non vers une situation dégradée. Evolution n'est pas toujours synonyme de dégradation. Des usines fermeront, mais d'autres ouvriront. Certains secteurs seront plus exposés que d'autres. Une sorte de spécialisation s'effectuera par pays à l'échelle mondiale en fonction de nombreux paramètres qui interagissent continuellement : les ressources naturelles, la position géographique, l'histoire, l'éducation de la population<sup>454</sup>...

Il indique à ce sujet qu'il ne faut pas voir dans la capacité des Etats-Unis à concurrencer l'Europe et la France un péril potentiel mais plutôt un concurrent à imiter, un modèle à suivre. Il refuse le pessimisme et déplore que, trop souvent, toutes formes de concurrence soient assimilées à un péril. Il exprime clairement cette pensée dans *La Chine ancienne et nouvelle* dans le chapitre *Le péril économique chinois*.

Si on considère cette éventualité [l'avènement sur la scène économique internationale de la Chine] comme un *péril*, oui il existe pour l'Europe, imminent ou latent, un « péril économique chinois ». Mais il existe aussi pour elle un *péril américain* ; comme il existe pour la France et l'Angleterre un *péril allemand* ; comme le développement industriel des Etats-Unis du sud est aussi un *péril* pour l'industrie des Etats du Nord. Bien plus, pour toute nation qui a des colonies, il existe un *péril colonial*, et qu'elles se créent elles-mêmes ! Et s'il existe pour la France un péril chinois, elle peut bien

---

<sup>452</sup> Georges WEULERSSE, « Le Péril jaune », *La dépêche de Toulouse*, 25 juin 1901.

<sup>453</sup> *Idem*.

<sup>454</sup> Georges WEULERSSE, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, op. cit., p. 224.

craindre déjà un péril *indochinois*, comme l'Angleterre s'effraie du *péril hindou* !

Tant de périls ! Mais pourquoi appeler ces évolutions naturelles et bienfaitantes dans leurs résultats, puisqu'elles tendent à répandre sur toute la surface du globe le plus grand bien-être pour le plus petit effort, - pourquoi les appeler des *périls* ?<sup>455</sup>

Ces évolutions naturelles sont parfois perçues comme des périls parce que les régimes capitalistes sont mal préparés. Les redistributions géographiques de certaines productions à l'échelle mondiale se font au détriment de certaines régions des pays industrialisés dont la réussite s'était établie sur une spécialisation sur le plan industriel. Il en résulte alors de terribles drames régionaux et individuels. Les capitalistes jouent alors la carte de la division. S'appuyant sur la fibre du nationalisme, il dresse les uns contre les autres les différents prolétariats du monde. Pourtant faisant en réalité fi de tout sentiment patriotique, ils placent sans scrupules leurs capitaux là où ils rapportent le plus. Pour Georges Weulersse, il est du ressort des états de protéger les individus des effets négatifs du capitalisme, de concevoir des moyens pour que s'exerce une solidarité entre l'ensemble de ses citoyens. Le péril, pour Georges Weulersse, même s'il n'utilise pas ce mot, réside en fait dans l'incapacité ou dans l'absence de volonté de la classe politique à protéger les citoyens des travers du capitalisme. Pour l'universitaire, il faut agir. Il ne faut pas se contenter d'agiter la crainte du péril prochain. C'est alors le devoir des socialistes d'œuvrer en ce sens.

Le socialisme est l'assurance des nations contre les crises du Progrès cosmopolite – en particulier l'assurance de l'Europe contre les conséquences du développement ou du rajeunissement des autres continents.<sup>456</sup>

Le désir d'action face à l'éveil de l'Asie et aux évolutions profondes qui transforment le monde économique à la fin du XIXe siècle n'est pas l'apanage des seuls socialistes. En effet, en France, un homme, Paul d'Estournelles de Constant, propose aussi d'œuvrer pour atténuer les conséquences de l'émergence inéluctable de la Chine et du Japon sur la scène économique mondiale.

## **D) Paul d'Estournelles de Constant ou la volonté originale de lutter concrètement contre la menace du péril jaune**

### **1) Le péril jaune, une composante du péril colonial**

---

<sup>455</sup> *Idem.*, p. 224. Les mots en italiques l'étaient dans le texte original.

<sup>456</sup> Georges WEULERSSE, « Le péril jaune », *op. cit.*.

Le parcours professionnel et politique de Paul d'Estournelles de Constant contribue à expliquer pour quelles raisons celui-ci est sensible à la question du péril jaune<sup>457</sup>. Paul d'Estournelles de Constant, né en 1852, a été diplomate dans la plupart des grandes capitales européennes ainsi qu'en Tunisie. Cette affectation de 1882 à 1884, durant laquelle il participe à la mise en place du protectorat, le rend sensible aux questions coloniales. Il acquiert alors la conviction intime que vouloir disposer d'un peuple sans son consentement est, à terme, intenable. Il apparaît soucieux du respect des cultures locales, des différences. De 1887 à 1890, il est en poste au Quai d'Orsay comme sous-directeur chargé de l'Indochine et devient alors davantage sensible aux questions relatives à l'Extrême-Orient.

D'Estournelles constate les failles de la politique coloniale française, mais son statut de fonctionnaire ne lui autorise qu'une faible liberté d'expression. Il est tenu par le devoir de réserve. Les rapports qu'il élabore sur cette question restent confidentiels. Il éprouve le douloureux sentiment de ne pas être entendu. Désireux d'avoir davantage de liberté et d'œuvrer dans l'intérêt de son pays, il renonce à sa carrière de fonctionnaire de la République en 1895 et s'engage en politique. Il est alors élu député de la Sarthe. Il le restera jusqu'en 1904. Il sera ensuite sénateur du même département jusqu'à son décès, en 1924.

Il œuvre durant toutes ces années au rapprochement entre les peuples. Il préside le groupe parlementaire de l'arbitrage international et milite pour la paix mondiale. Ce travail actif, au service de la concorde entre les peuples, lui vaut le prix Nobel de la Paix en 1909<sup>458</sup>. Les questions relatives aux relations internationales constituent sa préoccupation première. Il apparaît que pour le député sarthois l'émergence sur la scène économique de nouveaux pays, voire de nouveaux continents, menace l'hégémonie de l'Europe, tiraillée par ses rivalités intestines. C'est avant tout à ce titre qu'il se passionne, à la charnière entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, pour la question du péril jaune.

Afin de prendre une position sur ce sujet, étayée sur des connaissances solides, d'Estournelles se documente de façon approfondie. Il a alors recours à l'Argus de la Presse. Il s'agit d'un organisme créé en 1879, qui effectue de la veille éditoriale. Paul d'Estournelles reçoit ainsi des coupures de presse relatives au péril jaune publiées dans l'ensemble de la presse francophone européenne. Il rassemble de cette façon une documentation considérable qui lui permet, à son tour, de bâtir un argumentaire précis,

---

<sup>457</sup> Laurent BARCELO, *Paul d'Estournelles de Constant, l'expression d'une idée européenne*, L'Harmattan, Paris, 1995, 465 pages.

<sup>458</sup> Il obtient le prix Nobel de la Paix conjointement avec le Belge Auguste Beernaert membre de la cour internationale d'Arbitrage.



nourri d'exemples. Fort de ces informations, il s'exprime ensuite dans la presse, à la Chambre des députés et lors de conférences données à travers la France et l'Europe. Ses propos suscitent des réactions dans la presse ainsi qu'une importante correspondance. Il établit bientôt des échanges épistolaires avec des entrepreneurs, des consuls ou des ambassadeurs qui représentent la France en Extrême-Orient.

L'originalité de ce personnage engagé, réside dans le fait qu'il fait passer la question du péril jaune du domaine des idées, apanage des milieux intellectuels, à celui des représentations, qui concernent la population française en général. Ainsi, ses articles publiés dans des périodiques à la distribution limitée, comme *La Revue politique et parlementaire*, ou ses interventions à la Chambre des députés reçoivent un écho dans la presse locale.

L'ensemble de la documentation accumulée par l'élus sarthois est conservé aux Archives Départementales de la Sarthe dans le fonds d'Estournelles qui y constitue le fonds privé le plus important. Onze cartons de ce fonds portent le titre *Péril jaune*<sup>459</sup> et contiennent des ouvrages, des coupures de presse, des articles issus de la presse spécialisée, des lettres reçues par Paul d'Estournelles de Constant, des copies de rapports officiels de consuls ou d'ambassadeurs, des notes manuscrites. Les articles et les lettres sont souvent annotés, certains passages sont soulignés et repris sous forme de notes. Ce fonds permet d'observer comment s'est forgée la pensée de d'Estournelles, de comprendre pourquoi celui-ci s'est passionné pour cette question et enfin d'analyser de quelle manière ce sujet a pris place dans son argumentaire en faveur de la paix universelle.

Pour l'ancien diplomate qu'est d'Estournelles, la question du péril jaune est une des conséquences de la trop ambitieuse politique coloniale française. La France n'a pas les moyens de ses ambitions impérialistes. Son désir d'expansion sans fin jusqu'en Chine l'expose à des menaces : soulèvements des peuples des contrées colonisées et concurrence entre les nations colonisatrices risquant de mener à un conflit armé. La France multiplie par sa politique coloniale ses ennemis potentiels. Paul d'Estournelles de Constant l'explique très clairement dans la préface du *Péril jaune* d'Edmond Théry. Cette préface constitue l'aboutissement de la pensée du sénateur français sur la question de l'éveil de la Chine.

Nous ne comprenons pas [...] qu'en étendant dans toutes les parties du monde notre domination et nos responsabilités, nous étendons en même temps notre surface de vulnérabilité. [...] Nous nous gonflons démesurément et la moindre piqûre d'aiguille, la moindre déchirure survenant au loin dans cette enveloppe boursouflée que nous ne sommes plus capables de surveiller, suffira

---

<sup>459</sup> Le fonds d'Estournelles de Constant constitue la série 12 J. Les cartons relatifs à la question du péril jaune, sont les cartons 12 J 282 à 12 J 292. On trouve aussi de la documentation relative au péril jaune dans d'autres cartons.

pour nous faire piteusement échouer ou éclater. [...] Le fatal accident que je vois venir et que je voudrais éviter, a été causé par le développement excessif de notre surface, laquelle deviendra nécessairement d'autant plus mince qu'elle sera plus distendue.<sup>460</sup>

La France n'a pas sa place en Extrême-Orient, et en particulier en Chine. D'Estournelles s'exprime là en 1901, quelques mois après la première « piqûre dans l'enveloppe distendue » qu'a constituée la guerre des Boxers. Le soulèvement populaire chinois qui s'est développé sur un fort sentiment de xénophobie a souligné la vulnérabilité des Français et des Européens loin de chez eux.

D'Estournelles partage l'idée évoquée par l'économiste pacifiste Frédéric Passy qui considère que la colonisation n'a de sens que lorsqu'elle est le fruit de l'expansion naturelle d'un peuple trop nombreux, à l'étroit dans ses frontières, quand elle résulte d'une émigration volontaire, motivée par le désir naturel d'aller chercher plus loin la richesse. La colonisation, selon ce penseur libéral, peut aussi être la conséquence du développement commercial entre différentes parties du monde, mais en aucun cas la colonisation durable ne peut avoir pour fondement la conquête militaire. Ce n'est pas par la force des armes que l'on peut « répandre le nom, la langue, l'esprit et les intérêts de la France »<sup>461</sup>. Au contraire, c'est en rendant cette France plus forte, plus grande, plus riche et plus respectable que l'on peut œuvrer à son rayonnement.

Le député de la Sarthe s'inquiète aussi des rivalités entre les nations colonisatrices présentes en Chine. Cette concurrence, en particulier pour se partager les indemnités dues par la Chine aux puissances après la guerre des Boxers, n'a constitué qu'un premier avertissement, mais le pire est à venir. Les rivalités relatives aux différentes zones d'influence, aux limites géographiques peu précises, que chaque nation souhaite s'arroger dans l'Empire du Milieu peuvent de la même manière être source de fortes tensions entre les Puissances. Il demande à ceux qui le lisent ou l'écoutent de le faire avec sérieux. Ces prophéties peuvent se vérifier. L'ancien diplomate n'hésite pas à rappeler qu'il avait envisagé l'incident de Fachoda avec plusieurs années d'avance<sup>462</sup>. La présence occidentale en Extrême-Orient peut donc avoir des conséquences militaires graves, voire déboucher sur

---

<sup>460</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT (préf.), *Le péril jaune, op. cit.*, p. 9.

<sup>461</sup> Frédéric PASSY, cité par Laurent BARCELO, *Paul d'Estournelles de Constant, l'expression d'une idée européenne*, L'Harmattan, Paris, 1995, 465 pages.

<sup>462</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT (préf.), *op. cit.*, p. 11. La crise de Fachoda opposa la France, au Royaume-Uni en 1898 au sujet du poste militaire avancé de Fachoda, au sud de l'Égypte. Son retentissement a été d'autant plus important que ces pays étaient alors traversés par de forts courants nationalistes.

un conflit aux dimensions mondiales, « la guerre universelle »<sup>463</sup>. En effet, « la question chinoise ne pourra pas mettre une partie seulement des Puissances aux prises les unes avec les autres ; l'Amérique, l'Australie, le Japon, ne s'en désintéresseront pas ».<sup>464</sup>

Dans un article publié dans *Le Temps*, d'Estournelles envisage avec quatre années d'avance la guerre russo-japonaise. En effet, à la lecture de son importante documentation, il acquiert dès 1901 la conviction que si une nation est en mesure de s'imposer dans cette région, c'est sans conteste le Japon<sup>465</sup>.

L'appétit colonial, la soif de nouveaux débouchés ne justifient pas la présence française en Chine. L'avidité de quelques industriels et commerçants, précédés par les militaires, guidés par des profits à court terme, ne doit pas leurrer les hommes politiques qui décident des éventuelles expéditions militaires. D'Estournelles observe qu'il y a « d'abord la joie des conquêtes et ensuite la carte à payer »<sup>466</sup>. Dans une France chauvine et convaincue du bien-fondé de sa politique coloniale, l'élu de la Sarthe doit avancer ses arguments avec prudence. Pour le député sarthois, chantre passionné de la paix mondiale, la guerre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle constitue même un anachronisme. Les conquêtes coloniales ne sont aucunement la garantie d'une implantation durable, au contraire même. L'Occident ne doit donc pas chercher à s'imposer en Chine car cette attitude pourrait bien, un jour, attiser en retour un sentiment justifié de vengeance.

Émile Barbé avait signalé cette hostilité à l'égard des étrangers dans un article de 1893 annoté par le député sarthois : « Aucun peuple découvert par les Européens n'a manifesté envers ces derniers une aversion semblable à celle que, de tous temps, les Chinois ont témoigné contre nous »<sup>467</sup>. Les Chinois n'appellent pas l'Occident mais le subissent comme l'avait lu, quelques années plus tôt, d'Estournelles dans un *Rapport de la Société d'Études industrielles en Chine*<sup>468</sup>.

La colonisation ouvre la Chine au monde. Bientôt elle déversera sur le reste du globe son trop-plein d'hommes et de produits manufacturés. Les propos d'un auteur inconnu, retiennent l'attention du député sarthois : « C'est par les chemins de fer, en effet, que nous envahissons la Chine pour y jeter nos petits couteaux et nos cotonnades. Mais c'est par les chemins de fer aussi que la Chine dégorgera bientôt sa

---

<sup>463</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le problème chinois », *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1900, p. 233, A.D.S., 12 J 290.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>465</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, *Le péril jaune*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>466</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, *Journal Officiel de la République Française*, Débat Chambre des Députés, 8 décembre 1899.

<sup>467</sup> Émile Barbé, « Le lutte ethnographique et économique des Blancs et des Jaunes », *Revue scientifique*, 52-17, 21 octobre 1893, p. 513, A.D.S., 12 J 282.

<sup>468</sup> F. Dujardin-Beaumetz, *Rapport de la Société d'Études industrielles en Chine*, Paris : novembre 1896, A.D.S., 12 J 285.

démocratie âpre, gluante, perturbatrice de tous rouages, sur le monde économique qui s'est flatté de la conquérir. [...] La Chine était grosse, depuis des siècles de ses 400 millions d'habitants. Messieurs les ingénieurs sont venus avec le forceps, et le produit de l'enfantement pourrait bien étonner ».<sup>469</sup>

Dans les premières années du XXe siècle, d'Estournelles est conforté dans son opinion par la correspondance qu'il entretient avec Auguste François, consul de France au Yunnan<sup>470</sup>. Les Français envisagent la construction d'une voie ferrée dans cette province montagneuse du sud-est de la Chine. Auguste François a pour charge d'aider les ingénieurs français à trouver le tracé idéal pour la voie et doit gérer avec les mandarins les concessions foncières permettant sa réalisation. Paul Doumer, l'ambitieux gouverneur général de l'Indochine, qui jouxte la province chinoise concernée, est à l'origine du projet. Pourtant, Auguste François constate que cette construction n'a que peu d'intérêt : la province est extrêmement accidentée ce qui engendrera inévitablement des coûts de réalisation élevés et le sous-sol du Yunnan apparaît finalement pauvre. Auguste François déplore dans ses lettres l'entêtement des hommes politiques habités par le désir de se couvrir de gloire par des réalisations sans intérêt. Il déplore que les capitaux de certains actionnaires français puissent être investis dans une telle opération.

Les lettres d'Auguste François ne se limitent pas à la question du chemin de fer du Yunnan. Il s'interroge plus largement sur le bien-fondé de la présence française en Chine. L'Empire du Milieu lui apparaît instable politiquement. Dans sa ville de Yunnan-Sen, l'actuelle Kunming, il a à plusieurs reprises dû protéger les étrangers menacés par des soulèvements populaires. Ces derniers, souvent orchestrés par des potentats locaux, contre l'administration centrale ou contre les étrangers indiquent au courageux consul de France qu'investir en Chine est décision risquée.

La Chine, n'en doutez pas, nous réserve des surprises. Elle ne veut pas de nous, elle prépare son action et nous jettera dehors dès qu'elle le pourra.<sup>471</sup>

Jules Gervais-Courtellemont, photographe et voyageur, qui s'est aussi rendu dans le Yunnan retient l'attention du député de la Sarthe. Il considère aussi que l'empire colonial

---

<sup>469</sup> Coupure de presse sans nom d'auteur. Journal non identifié. Propos soulignés par d'Estournelles, 29 juin 1897, A.D.S., 12 J 287.

<sup>470</sup> Auguste FRANÇOIS, *Le mandarin blanc, souvenirs d'un consul en Extrême-Orient 1886-1904*, Paris, L'Harmattan, 2006, 379 pages. Auguste FRANÇOIS, Consul de France au Yunnan, lettres datées des 19 mai 1902, 3 juin 1902, 11 octobre 1902, 21 mars 1903 et du 5 décembre 1903, 14 pages, A.D.S., 12 J 273 et 12 J 290.

<sup>471</sup> Auguste FRANÇOIS, Consul de France au Yunnan, lettre datée des 21 mars 1903, 8 pages, A.D.S., 12 J 273.

français est déjà suffisamment étendu. Chercher à s'appropriier une zone d'influence en Chine lui semble sans fondement.

N'oublions pas de vue que notre empire colonial est déjà quinze fois plus grand, en surface, que la France entière. Que signifierait, pour nous, une province appauvrie comme le Yunnan, dont la population est décimée par les révoltes et les massacres depuis de longues années. Nos frontières actuelles sont bonnes au point de vue militaire, et c'est le principal.<sup>472</sup>

Georges Weulersse partage ce point de vue aussi. L'extension sans fin des limites de la France n'a pas de sens. L'Occident en Asie a en quelque sorte dépassé « les limites de son domaine naturel » et il devra « peu à peu y rentrer ». Le développement économique très rapide du Japon à la fin du XIXe siècle s'explique par un phénomène de rattrapage. Le Japon reconquiert des pans de l'activité économique qui n'auraient jamais dû lui échapper et l'Asie constitue le territoire où se développera de façon légitime son commerce. Ainsi, selon l'universitaire, il est normal qu'une partie importante du commerce du Japon avec ses partenaires soit assurée par la marine japonaise. Faire croire que l'Asie sera le terrain sans limites du développement économique de l'Occident lui apparaît comme une duperie<sup>473</sup>.

## 2) Les contradictions entre le capitalisme et la défense des intérêts nationaux

La France et le monde occidental ont forcé la Chine à s'ouvrir. La mondialisation des échanges économiques est en marche. Anatole Leroy-Beaulieu écrit : « L'homme blanc et l'homme jaune, définitivement mis en contact, se tiendront de plus en plus dans une dépendance mutuelle »<sup>474</sup>. Cette situation nouvelle sera lourde de conséquences qui ne manqueront pas de déstabiliser l'équilibre économique et social de la France. Car, aux yeux de d'Estournelles, la menace a changé de nature, « les marchands deviennent plus redoutables que les soldats »<sup>475</sup>.

Pour d'Estournelles, le problème principal réside dans le fait que les capitaux investis en Chine par l'État français et les particuliers ne le sont pas, à l'évidence, en France. Pire même, ces capitaux venus d'Occident travaillent contre la France et l'Europe car ils font émerger une nouvelle puissance économique qui les menacera bientôt<sup>476</sup>. Ces capitaux,

---

<sup>472</sup> Jules GERVAIS-COURTELLEMONT, « La rénovation de l'Asie à l'occasion d'un livre récent », *revue non identifiée*, p. 1275, A.D.S., 12 J 284.

<sup>473</sup> Georges WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*, Librairie Armand Colin, Paris, 1904, p. 181.

<sup>474</sup> Anatole Leroy-Beaulieu, « l'Asie et l'Europe », *La revue d'Asie*, 15 novembre 1901, p. 7, A.D.S., 12 J 284.

<sup>475</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, *Journal Officiel de la République Française*, débat à la Chambre des Députés, 8 décembre 1899.

<sup>476</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, (préf.), *op. cit.*, p. 18.

pourtant, devraient profiter à l'appareil de production français qui devra, bientôt, subir la concurrence des produits venus de Chine. Annotant un article de Paul Leroy-Beaulieu, l'écu de la Sarthe écrit : « Voilà le mot : l'homme jaune tombera sous la dépendance du capital blanc pour le servir contre l'ouvrier blanc »<sup>477</sup>.

Les produits chinois bénéficient, en effet, d'un avantage comparatif essentiel : le faible coût de la main d'œuvre asiatique. Pour Paul d'Estournelles de Constant, cela constitue un avantage déterminant pour le Japon et la Chine. Circonstance aggravante, ses lectures lui donnent la conviction que les ouvriers chinois sont doués de qualités extraordinaires. L'écu sarthois est attentif aux propos de Jules Gervais-Courtellemont. Celui-ci indique la spécificité de l'ouvrier asiatique.

Tant qu'il s'agissait de races véritablement inférieures, [...] les avantages à retirer de notre expansion au dehors étaient incontestables et les dangers à courir presque insignifiants au regard de l'importance des résultats à obtenir. [...] Tout a changé dès qu'il s'est agi de la race jaune, à la vérité très différente de la nôtre, mais non pas si inférieure que nous nous plaisions à le croire<sup>478</sup>.

Edmond Théry dans *L'Economiste européen*, insiste sur les qualités incontestables des travailleurs asiatiques : « Leur endurance, leur résistance à la fatigue sont universellement connues, et les Américains et les Australiens ont su les mettre à profit pour exécuter leurs plus rudes travaux publics »<sup>479</sup>.

Pour Paul d'Estournelles de Constant, il ne s'agit pas que de propos théoriques. Pour lui, les ouvriers japonais démontrent alors, depuis près de 30 ans et les débuts de l'ère Meiji, la capacité d'adaptation et l'ardeur au travail des Asiatiques. Ce petit pays, tout de même déjà deux fois plus peuplé que la France de l'époque, peut constituer un exemple pour la Chine. En 1895, l'ancien diplomate souligne au crayon les propos d'Ulysse Leriche, le directeur du quotidien indochinois *Le Mékong*, qui indique que « ce qu'a fait le Japon, la Chine peut le faire »<sup>480</sup>. Or la Chine compte alors près de 400 millions d'habitants ce qui ajoute à la légitime inquiétude.

Bien sûr, Paul d'Estournelles ne néglige pas l'analyse des socialistes partagée par les libéraux qui établit, comme nous l'avons vu plus haut, que les salaires des ouvriers asiatiques rattraperont mécaniquement ceux des ouvriers d'Europe et que, par conséquent,

---

<sup>477</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, annotation manuscrite figurant à la page 7 de l'article d'Anatole Leroy-Beaulieu, « l'Asie et l'Europe », *La revue d'Asie*, 15 novembre 1901, p. 7, A.D.S., 12 J 284.

<sup>478</sup> Jules GERVAIS-COURTELLEMONT, *op. cit.*

<sup>479</sup> Edmond THÉRY, « Conférence faite par monsieur Edmond Théry le 20 février 1904 à la salle des ingénieurs civils de France », *L'économiste européen*, 18 mars 1904, p.360, A.D.S., 12 J 284

<sup>480</sup> Ulysse LERICHE, « Etude économique et politique sur la question d'Extrême-Orient », *Le Mékong*, 1895, p. 6, A.D.S., 12 J 283.

ces pays perdront leur avantage comparatif. Il admet, que la productivité d'une main-d'œuvre bien formée, travaillant sur des machines modernes est supérieure à celle d'une main d'œuvre mal payée et mal instruite, mais il pense que le rattrapage des salaires prendra plus de temps que ses contradicteurs ne le prétendent. Il estime que c'est durant cette période de transition que le monde occidental sera exposé au désarroi de ses masses laborieuses. Plongées dans le chômage, elles seront tentées par les sirènes du socialisme. D'Estournelles est hostile à cette doctrine politique qui constitue pour lui un autre péril potentiel. Républicain convaincu, il se revendique patriote et rejette l'internationalisme des socialistes. Il ne voit pas de contradiction entre l'amour de la patrie et le pacifisme. Ces deux idées lui paraissent complémentaires : à ses yeux, seuls ceux qui aiment et respectent profondément leur pays peuvent ressentir ce sentiment de respect pour les autres pays et souhaiter la paix internationale.

Quand les socialistes ou les libéraux répondent à d'Estournelles que les pays d'Asie manquent de capitaux pour investir de façon massive afin de se moderniser et que par conséquent la menace n'en est plus une, le sénateur de la Sarthe répond que ces capitaux commencent déjà à être apportés en Chine par les investisseurs étrangers. L'argent ne connaît pas les frontières. Le sénateur de la Sarthe en veut pour preuve les investissements français dans le train du Yunnan. Le sentiment national n'est pas une notion à laquelle sont sensibles les capitalistes.

Le pamphlet du poète belge Iwan Gilkin intitulé *Jonas*, publié en 1900, retient son attention<sup>481</sup>. Dans cet ouvrage, un certain Jonas, descendant du biblique *Jonas* se voit commander par l'Esprit d'alerter la Nouvelle Ninive du danger asiatique qui la menace de disparition. Le parallèle entre Jonas, illuminé, investi d'une mission qui le dépasse, et la personne de Paul d'Estournelles de Constant est tentante. Iwan Gilkin évoque dans cet ouvrage étrange et plein d'humour les limites du capitalisme incontrôlé face aux problèmes de l'éveil économique de l'Extrême-Orient. Iwan Gilkin dédicace<sup>482</sup> d'ailleurs un exemplaire de son ouvrage à Paul d'Estournelles de Constant avec lequel, par la suite, il échange du courrier à deux reprises. Le sénateur de la Sarthe, toujours désireux d'alimenter sa réflexion, souligne dans l'ouvrage un long passage relatif à l'exode des capitaux vers l'Extrême-Orient.

Et toi, stupide actionnaire, écoute : chaque machine qu'exporte en Orient  
les sociétés métallurgiques, creuse en partant la tombe de l'Europe. Et chaque

---

<sup>481</sup> Iwan GILKIN, Auteur du livre *Jonas* paru en septembre 1900, 5 novembre 1900, 8 pages, A.D.S., 12 J 284.

<sup>482</sup> Texte de la dédicace réalisée par Iwan Gilkin : « A monsieur le baron d'Estournelles de Constant, ces pages humoristiques sur cette grave question : le péril jaune, sont offertes en sympathique et admiratif hommage ».

fois que tu achètes un produit manufacturé de l'Orient, tu donnes un coup de bêche à la fosse où la faim couchera tes enfants.»

Pour l'élu de la Sarthe, les produits élaborés à bas prix en Asie dans des usines modernisées grâce aux capitaux occidentaux se déverseront bientôt sur les marchés européens. Il souligne la phrase suivante dans l'ouvrage d'Iwan Gilkin : « Chaque ouvrier de la Chine ou de l'Inde enfonce un invisible couteau dans la gorge d'un ouvrier d'Europe »<sup>483</sup>. Pour le député, cette concurrence sera facilitée par les progrès de la marine marchande qui permettent aux productions d'Extrême-Orient d'être distribuées dans le monde entier. L'ouverture du canal de Suez en 1869 a presque fait de la Chine et du Japon des voisins de l'Europe.

S'il s'agit de projections, le député de la Sarthe constate à la lecture du rapport économique de Camille Krantz que nous avons évoqué plus haut, relatif à l'exposition internationale de Chicago de 1893, que le Japon concurrence déjà les produits européens sur le marché américain<sup>484</sup>. Pour Monsieur Bocher, l'exposition universelle de Paris de 1900 doit être l'occasion pour les Français, en constatant la diversité et la qualité des produits venus d'Asie, de prendre conscience de l'imminence du péril<sup>485</sup>.

Si d'Estournelles établit le constat de la menace chinoise, il ne se limite pas à l'analyse. En tant qu'acteur de la vie politique française il formule un certain nombre de propositions pour répondre à celle-ci.

### **3) Dénoncer le péril prochain pour agir : un devoir politique**

Tout d'abord, pour d'Estournelles, il apparaît nécessaire d'informer les hommes politiques, les intellectuels ainsi que les citoyens Français et les peuples d'Occident de la nature imminente de la menace. Il ne faut pas s'appliquer « volontairement un bandeau sur les yeux »<sup>486</sup>. Il s'exprime à ce sujet dans *La revue politique et parlementaire* au cours de l'année 1900.

---

<sup>483</sup> Iwan GILKIN, *Jonas*, Bruxelles, 1900, p. 29.

<sup>484</sup> Rapport de Camille KRANTZ de 1893 au sujet de l'exposition internationale de Chicago. *Rapport du comité 27* qui concerne la broserie, les peignes et la maroquinerie.

<sup>485</sup> Armand BOCHER, *La fin de l'Europe*, Paris : Paul Ollendorff éditeur, 1896, 98 pages, 1896, A.D.S., 12 J 283.

<sup>486</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le problème chinois », *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1900, p. 227, A.D.S., 12 J 290.



On devra pourtant finir par le croire ou consentir, au moins, à le discuter. Est-il admissible, en effet, que nous écartions plus longtemps comme prématuré un problème de cette importance, et que l'Europe continue à s'acheminer, les yeux fermés, au suicide, sans qu'on essaie même de lui crier : « gare ! » ? Est-il indifférent que la France lui jette ou non ce cri d'alarme ? Si depuis dix années, seule parmi toutes les nations, elle avait averti l'Europe, et protesté contre les imprudences qui viennent d'avoir leur sanglant dénouement à Tien-Tsin et à Pékin, une si intelligente initiative, même en admettant que personne ne l'eût suivie, lui vaudrait aujourd'hui l'estime, le respect universels. Il est encore temps toutefois.<sup>487</sup>

D'Estournelles est convaincu que le rôle de la France, dans la dénonciation du péril jaune, est essentiel. Il est du devoir des Français d'alerter l'Europe du danger. D'Estournelles, qui parle parfaitement l'anglais et l'allemand, constate à regret que la question ne retient pas l'attention dans le reste de l'Europe et explique que « le monde civilisé gagnerait à suivre nos impulsions [celles des Français]. Sans la France, l'humanité serait sans guide, dans l'obscurité tragique où les sceptiques essaient de la maintenir »<sup>488</sup>. Nous entrevoyons, ici, la modestie avec laquelle d'Estournelles conçoit implicitement sa mission d'éclaireur de la nation qui guide le reste du monde ! Néanmoins, nous ne pouvons remettre en doute la profonde sincérité du député sarthois.

Pourtant, le fait que la question du péril économique jaune ne retienne pas l'attention dans les autres pays d'Europe aurait pu ébranler ses certitudes. Paul d'Estournelles de Constant n'aurait-il pas pu constater de lui-même, à la lecture de certains des documents qu'il avait en sa possession, que l'ouverture économique du Japon et de la Chine constituait une source de profits nouveaux pour certains pays voisins de la France ? La lettre datée du 12 janvier 1898 rédigée par le consul de France à Hambourg aurait pu l'amener à penser qu'il s'agit d'une crainte avant tout française. Les Allemands qui voient alors une forte augmentation de leurs exportations vers la Chine n'ont aucune raison de s'inquiéter de cette évolution. L'étude d'Edouard Clavery, en 1903, confirme, à travers des informations explicites, les propos du consul de France à Hambourg. Les données précises de la page 19 permettent de constater que les exportations de l'Allemagne, de la Belgique, de la Suisse, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie entre 1891 et 1900 vers le Japon et la Chine croissent de façon significative. La France et l'Angleterre enregistrent une croissance faible et leurs parts dans le total des exportations européennes sur la période reculent. Celle de l'Angleterre, d'une insolente supériorité, passe de 75,06% à 64,68% entre 1891 et 1900, celle de la France de 6,22% à 4,83%. Toutes les statistiques indiquent que l'Angleterre, même si elle

---

<sup>487</sup> *Idem.*, pp. 217 à 241.

<sup>488</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT (préf.), *op. cit.*, p. 5.

enregistre un recul relatif de ses échanges avec l'Extrême-Orient, continue à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle de développer ses échanges commerciaux avec cette partie du monde. Edmond Théry, dans l'ouvrage que préface d'Estournelles, insiste sur le fait qu'après le Japon, la Russie sera la grande bénéficiaire de l'ouverture de la Chine. On peut ainsi comprendre que la question du péril jaune trouve bien peu d'écho dans le reste de l'Europe. Il est difficile de comprendre que d'Estournelles n'en soit pas arrivé à cette constatation alors qu'il disposait de la documentation pour le voir.

En France, les propos de l'élu sarthois ne laissent pas indifférents. Ces thèses sont alors discutées dans des périodiques spécialisés ou dans la presse quotidienne. En 1898, à la suite des deux articles de Paul d'Estournelles de Constant, un correspondant du *Journal de Genève* décide de partir pour l'Extrême-Orient afin de vérifier les affirmations du député.

A la suite de deux articles de Paul d'Estournelles de Constant publiés dans *La Revue des Deux Mondes*, l'Europe entière s'est émue de ce qu'on est convenu d'appeler le « danger jaune ». C'est sous l'impression de ces deux articles que j'ai dirigé mes pas vers l'Extrême-Orient. A peine cinq mois se sont écoulés depuis mon arrivée au Japon et ce court espace de temps a suffi pour me donner de ces contrées une toute autre idée et pour m'amener à la conviction que les peuples de l'Europe ont tort de s'émouvoir de leurs rivaux dans l'Extrême-Orient.<sup>489</sup>

Le correspondant du *Journal de Genève* constate que le Japon n'est pas le pays menaçant dont parle d'Estournelles. L'Empire du Soleil Levant traverse alors une grave crise économique et financière qui provoque une grave crise sociale. Le commerce languit et l'agriculture dépérit. Les grèves et les manifestations se développent. Le spectre du chômage et celui du socialisme menacent le Japon. Les faits, la réalité de la situation du Japon contredisent les propos du député de la Sarthe selon le journaliste. Il faut ici reconnaître que les propos de ce dernier apparaissent excessifs. De l'observation d'une intense crise conjoncturelle financière, il prédit un avenir sombre pour le Japon. Or le gouvernement japonais saura par la suite donner une réponse appropriée aux difficultés rencontrées. A sa manière, le correspondant du *Journal de Genève* trompe le lecteur.

Au printemps 1901, quelques semaines après la publication de la préface du livre d'Edmond Théry, une polémique sur le péril jaune se développe dans le journal *Le Temps*. Les acteurs en sont un collaborateur du journal et Paul d'Estournelles de Constant. Quatre articles se succèdent dans le quotidien de référence d'alors. Le premier article, daté du 26

---

<sup>489</sup> Correspondant du journal de Genève à Yokohama, « Japon », *Le journal de Genève*, 26 mai 1898.

avril, est rédigé par ce collaborateur du journal qui critique avec ironie les thèses de Paul d'Estournelles de Constant quant au péril jaune.

Si jamais l'Europe, vieille et ruinée, en est réduite un jour, comme Bélisaire, à tendre son casque aux passants sur les grandes routes, Monsieur d'Estournelles pourra dire du moins que ce n'est pas de sa faute. Ainsi qu'il le rappelle dans la préface qu'il vient de donner au Péril jaune, d'Edmond Théry, il ne se lasse point depuis quelques années, à la tribune du Parlement, dans des conférences et dans des articles de journaux, de signaler à la France et à l'Europe qu'elles font une insigne folie en essayant de s'ouvrir la Chine. Comme il y met beaucoup de talent, nous nous sentons quelquefois ébranlés par son ardeur et nous nous demandons si Christophe Colomb a été bien inspiré en découvrant l'Amérique, si Monsieur de Lesseps n'a pas commis un crime contre la civilisation en perçant l'isthme de Suez, et si le commerce international n'est pas une immense duperie. Puis, quand nous voyons les différentes portions de l'humanité s'obstiner à entrer en rapport les unes avec les autres et que, jusqu'ici, le bilan de l'Europe se solde par des gains manifestes, nous reprenons confiance dans le vieux train des choses.<sup>490</sup>

On notera que le collaborateur du quotidien observe que l'ouverture de la Chine profite à l'Europe. Il n'écrit pas, à juste titre, qu'elle profite à la France. Il développe l'idée selon laquelle la Chine, ne pourra renouveler le miracle japonais comme le croit le député de la Sarthe. La Chine lui paraît immuable et que si tel n'était pas le cas, la Chine transformée ne ferait que constituer un nouveau partenaire sur les marchés internationaux. Quand au problème de la concurrence déloyale constituée par les bas salaires asiatiques, le polémiste oppose l'argument de la qualification des ouvriers d'Europe. Il diffuse l'image d'un Paul d'Estournelles de Constant qui refuse l'évolution des choses, la marche du temps.

La réplique du député sarthois est présentée sous la forme d'une lettre adressée au rédacteur en chef du quotidien. Elle est datée du 16 mai et figure en première page du quotidien sur trois colonnes. C'est dire à quel point cette question est considérée comme passionnante par la rédaction du journal. Paul d'Estournelles de Constant y expose de façon synthétique sa pensée quand à la menace que constitue l'éveil économique de l'Asie pour l'Europe et la France. Il prend le collaborateur du *Temps* au mot en soulignant ce qu'il y a de différent entre la découverte de l'Amérique et l'ouverture de l'Asie. Le continent américain, véritable désert humain, s'offrait comme une promesse à l'Europe. Le Japon et la Chine grouillent de populations travailleuses et endurantes, prêtes à participer à la compétition économique internationale. Il reproche alors au journaliste de comparer ce qui n'est pas comparable. Les populations d'Asie ne se feront pas les clientes dociles de nos productions qui ne répondent que bien rarement à leurs goûts. Il y développe son idée

---

<sup>490</sup> Collaborateur anonyme, « Le péril jaune », *Le Temps*, 26 avril 1901.

principale selon laquelle, il faut se recentrer sur notre pays pour se préparer à la compétition économique asiatique. C'est là l'idée de recoloniser la France qui lui est chère.

Le lendemain, le même collaborateur lui répond en démontant son argumentaire. Sa critique repose, comme dans le premier article sur l'incapacité de l'Empire du Milieu à se transformer. Le journaliste reproche au chantre du péril jaune de négliger les intérêts français en Chine dont il fait alors un long inventaire : intérêts dans les mines, les voies ferrées, les différentes entreprises françaises implantées en terre de Chine. Il utilise une nouvelle fois l'idée libérale selon laquelle si « la Chine exporte beaucoup, c'est qu'elle importera beaucoup ». L'idée, avancée par d'Estournelles d'une sorte de repli sur l'hexagone pour en développer davantage les richesses, ne lui paraît pas juste. Il faut participer avec les autres nations occidentales à l'exploitation de la Chine.

D'Estournelles obtient un droit de réponse le 28 mai. Il loue et remercie « l'hospitalité » du directeur du journal qui accueille de façon bienveillante ce nouveau courrier. Il est sans doute satisfait d'avoir amené ainsi ce sujet qui lui tient tant à cœur dans le débat public. Il reproche alors la médiocre qualité des observations faites par le journaliste. Il considère que les arguments de ce dernier ne sont absolument pas convaincants, qu'ils se caractérisent davantage par le scepticisme que par la conviction. Alors, avec beaucoup d'aplomb, le député de la Sarthe développe les idées qu'il aurait aimé qu'on lui propose. Il rappelle que celles-ci sont celles que des hommes de qualité lui ont parfois opposées. Il se propose alors d'être « son propre contradicteur ». Il avance l'idée que le nivellement des prix par le bas, engendré par l'arrivée de la Chine dans le commerce mondial, profitera aux masses populaires en augmentant leur pouvoir d'achat. Le député de la Sarthe écrit que cet argument là est recevable mais que néanmoins de cette situation découlerait inévitablement des restructurations de l'appareil de production en Europe. Certains ouvriers se verraient alors privés de travail avant de pouvoir profiter de cette baisse des prix. Pour d'Estournelles, ce qui s'annonce comme délicat, c'est le moment de transition marqué par l'arrivée de la Chine sur la scène économique internationale. C'est cette période difficile que les gouvernements d'Europe doivent préparer.

Les réactions au propos de Paul d'Estournelles de Constant sont parfois encore plus vives. Il arrive que l'on se moque de ses prédictions. La même année, Eugène Etienne, député d'Algérie, proche de Paul Doumer, dans un article qu'il intitule « Le péril jaune », évoque avec ironie la nature du combat que mène depuis plusieurs années son collègue d'Estournelles.

Il se prêche actuellement une nouvelle croisade. Celle du péril jaune. Mon collègue et ami d'Estournelles de Constant en est le Pierre L'Ermitte. Il parcourt la France et l'Europe, répandant partout, avec une infatigable éloquence, les alarmes que lui cause le monstre chinois. Sur un point essentiel, toutefois son apostolat est différent. Pierre l'Ermitte invitait l'Europe à se ruer sur les infidèles. Monsieur d'Estournelles la conjure de rester chez elle, de rappeler les chevaliers errants qui sont allés, par delà les mers, porter leurs ardeurs belliqueuses et les progrès meurtriers et pacifiques de l'industrie moderne.<sup>491</sup>

En 1904, l'économiste libéral N. C. Frederiksen critique, avec davantage de respect, le point de vue de d'Estournelles. L'économiste démontre dans un article le caractère injustifié des craintes de l'élus sarthois à qui il reproche de mal maîtriser la connaissance des lois élémentaires qui régissent les mécanismes économiques. Il commence l'écriture de son article par une attaque réservée au député sarthois.

Pour un économiste, il est difficile de traiter sérieusement du danger économique qui doit menacer l'Europe de la part de la Chine et du Japon. On ne peut, bien entendu, discuter sur une telle matière avec des hommes comme Monsieur Méline. Mais que dire lorsqu'un homme de la valeur de Monsieur d'Estournelles de Constant raisonne de la même manière ? Il y a des choses qu'aucun homme ne devrait ignorer un siècle et quart après Adam Smith et un siècle environ après Jean-Baptiste Say.<sup>492</sup>

Toutes ces critiques ne suffisent pas à ébranler les convictions du chantre de la conciliation internationale. Avoir ainsi amené la question du péril jaune dans le débat public lui apparaît comme une première victoire. D'une question qui suscitait l'indifférence il a fait un sujet de discussion. Il lui paraît essentiel de faire comprendre aux dirigeants des puissances européennes la nature du danger. En effet, à ses yeux on ne peut répondre efficacement au péril jaune au niveau national. La solution doit être européenne. D'Estournelles écrit que « pour mettre en mouvement les puissances, ce n'est plus à leur compassion qu'il faut faire appel, mais à leur instinct de conservation, à leurs préoccupations intérieures et à la crainte du péril commun »<sup>493</sup>.

C'est pour cette raison qu'il évoque le problème chinois en France et en Europe lors de nombreuses conférences, gratuites et publiques, organisées par le Comité de Défense des Intérêts Nationaux. Paul d'Estournelles de Constant est l'initiateur, en mars 1901, de ce comité dont l'objectif est de s'adresser aux citoyens français et aux Européens. La création

---

<sup>491</sup> Eugène ETIENNE, *Le péril jaune*, Coupure de journal du fonds d'Estournelles. Journal non identifiable. Année 1901.

<sup>492</sup> N. C. FREDERIKSEN, « Le péril jaune et la Russie », *L'Européen*, 20 février 1904.

<sup>493</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le problème chinois », *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1900, p. 221, A.D.S., 12 J 290.

du comité, qui se veut apolitique, fait la première page du journal *Le Temps* sous la forme d'une lettre rédigée par d'Estournelles. Il y indique quels sont les objectifs de cette nouvelle organisation. Pour le député sarthois, le comité constitue un moyen destiné à signaler les dangers qui menacent l'Europe et exposer les solutions qui existent. Il entend faire œuvre de pédagogie. Il considère en effet que la première action à mener contre la menace du péril jaune est d'informer l'opinion publique, les hommes politiques et les entrepreneurs. Le comité obtient le soutien du Président de la République, des Présidents du Sénat et de la Chambre des députés et de plusieurs ministres. Il se voit aussi allouer de l'argent public pour permettre son fonctionnement<sup>494</sup>.

Paul d'Estournelles de Constant voit dans cette action un acte patriotique qu'il n'estime pas en contradiction avec ses convictions pacifistes. Il considère même ainsi faire acte de paix. Il lui apparaît en effet préférable de « coloniser » la France, c'est-à-dire agir pour valoriser ses atouts, plutôt que de croire que le salut du pays résidera dans une politique impérialiste.

D'Estournelles anime personnellement un grand nombre des conférences organisées par le comité. Il y évoque la nécessité pour les Français de retrousser leurs manches car le remède aux défis qui s'annoncent réside dans un changement d'état d'esprit<sup>495</sup>. Il veut aider une France qui se « voyant menacée, dépassée de toutes parts » manifeste un sentiment d'aigreur contre elle-même et contre le reste du monde. Préparer les Français à la concurrence internationale naissante et en particulier à l'éveil de la Chine, lui redonner confiance en elle, c'est garantir sa stabilité économique et sociale. Sa position nuancée et habile lui permet d'être écouté par un auditoire important aux aspirations politiques variées.

Lors de ces conférences, le député sarthois développe l'idée que l'Europe doit organiser son action pour atténuer les effets du péril jaune qui menace. Les états européens doivent se rapprocher. Ainsi, dans la pensée politique de d'Estournelles, la menace du péril jaune constitue-t-elle un argument en faveur de la construction d'une Europe unie. Conscient de la nécessité d'informer les Européens, il se rend en avril 1901 à Vienne et à Budapest où il anime deux conférences.

Ils [les pays d'Europe] ne peuvent pas rester impunément en état d'hostilité économique en face de la production universelle dérégulée : la nécessité, la force des choses les rapprochent insensiblement les uns des autres, bon gré mal gré, plus vite qu'on ne pense, et les gouvernements vont être, à bref délai, obligés

---

<sup>494</sup> Laurent BARCELO, *Paul d'Estournelles de Constant, l'expression d'une idée européenne*, L'Harmattan, Paris, 1995, pp. 141-160.

<sup>495</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Cher Directeur », *Le Temps*, 14 mars 1901.

d'inscrire dans leur programme la réalisation de ce grand projet qui semblait un rêve de poète : une ligue européenne<sup>496</sup>.

Le rapprochement des nations européennes doit permettre de mener une politique étrangère commune conduisant à un désengagement militaire et économique de l'Europe en Chine. D'Estournelles est conscient que l'éveil économique de la Chine est inévitable, mais ce qu'il désire, c'est que l'Europe n'œuvre pas à son bouleversement. Les nations européennes devraient agir contre la « dispersion téméraire de cette ruche ou de ce guêpier »<sup>497</sup>. Il use alors de cette image : « Le plus ignorant des jardiniers ne s'approche qu'avec précaution d'un essaim inconnu : l'Europe ne peut-elle prendre les mêmes précautions, avant de porter la main sur la Chine ? ».

En 1900, la guerre des Boxers a fait naître chez d'Estournelles l'espoir que ce rapprochement se réalise rapidement. Ce conflit démontre en effet que la coopération et l'entente entre les puissances européennes sont possibles. La Chine joue alors le rôle de catalyseur de la prise de conscience de l'existence d'une identité européenne. Les espoirs du député sarthois sont malheureusement vite déçus. La guerre russo-japonaise lui donne à nouveau l'occasion d'espérer cette solution. Il évoque alors la création de l'« union des États d'Europe »<sup>498</sup>.

Ainsi, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, d'Estournelles apparaît comme le chantre passionné de la question du péril jaune en France. Cette question demeure d'ailleurs, à son grand regret, un sujet circonscrit au territoire national. Le fait que, dans les autres pays d'Europe, la question du péril jaune ne provoque pas de réel débat ne parvient pas à ébranler ses certitudes. L'inquiétude dont il témoigne, propre à la France, n'est-elle pas la traduction de la crainte française de ne pas être en mesure de s'engager dans la compétition économique qui s'ouvre en Extrême-Orient ? Comme nous l'avons observé les données économiques officielles soulignent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le retard relatif pris par la France dans le développement de ses échanges avec la Chine<sup>499</sup>, contrairement à l'Angleterre et l'Allemagne, principaux concurrents de la France qui comme le Japon profitent de ce nouveau marché. Dans les faits, c'est davantage la Chine qui apparaît menacée par l'Occident et non le contraire.

---

<sup>496</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le péril jaune », *Le Temps*, 16 mai 1901.

<sup>497</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le problème chinois », *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1900, p. 227, A.D.S., 12 J 290.

<sup>498</sup> Paul d'ESTOURNELLES de CONSTANT, « Le Japon et l'Europe », *L'Europe Nouvelle*, mai 1904.

<sup>499</sup> Edmond THÉRY, *Le péril jaune, op. cit.*, Tableaux élaborés à partir des chiffres officiels chinois, pp. 154, 155 et 156.

On notera que le député de la Sarthe n'est arrivé qu'en partie aux objectifs qu'il s'était assignés : mettre en garde ses concitoyens et le reste du monde occidental. La mission a été remplie en ce qui concerne la France. Par sa persévérance à s'exprimer sur le sujet à la Chambre des députés, lors de conférences et dans la presse nationale et locale il est parvenu à sensibiliser la population française sur l'émergence de la puissance chinoise. C'est en effet au tournant des deux siècles que l'expression péril jaune s'ancre peu à peu dans le langage et l'imaginaire populaire et d'Estournelles a pour une part importante œuvré en ce sens.

Un point reste à éclaircir : pour quelles raisons, après 1901, d'Estournelles se désintéresse-t-il peu à peu de ce sujet qui l'a tant passionné ? Bien sûr, la guerre russo-japonaise lui donne à nouveau l'occasion de s'exprimer sur la question mais il semble que ce conflit lui apparaît davantage comme une menace pour la paix universelle plutôt que comme « une guerre entre blancs et jaunes ». La montée des tensions entre la France et l'Allemagne à partir des années 1904-1905 expliquent certainement le désintérêt progressif de d'Estournelles pour le péril jaune. Il y a alors d'autres urgences. On peut aussi avancer le fait qu'à partir des années 1901-1902 celui-ci débute une correspondance, en anglais ou en français, avec des hommes politiques japonais et chinois, en particulier avec Lu Zhengxiang, jeune diplomate chinois qui exerce alors dans différentes capitales européennes. Le contenu des lettres n'est pas d'un grand intérêt. Il s'agit le plus souvent de courts échanges de sentiments cordiaux, de remerciements ou d'organisation de rencontres à venir. Néanmoins, ces documents révèlent que ces différentes personnalités éminentes se rencontraient de façon régulière. Ces fréquentations ont certainement amené Paul d'Estournelles de Constant à considérer les Asiatiques de façon différente et à comprendre qu'ils pouvaient constituer de réels partenaires pour arriver à son projet le plus cher : le règlement des conflits par l'arbitrage international afin de parvenir à la paix universelle.

### **Conclusion de la troisième partie**

A la fin du XIXe siècle, le futur éveil économique de l'Extrême-Orient inquiète de nombreux Occidentaux. Le Japon qui, en quelques dizaines d'années, a réussi à devenir une puissance industrielle et commerciale qui concurrence les puissances occidentales sur certains marchés, constitue, pour beaucoup d'observateurs en Europe et aux Etats-Unis, une preuve de la capacité des Asiatiques à atteindre un développement proche de celui de leurs pays respectifs. Nombreux sont ceux qui reprochent au Japon la nature originale de son



développement qui repose sur une forte intervention de l'Etat. Que les Japonais pratiquent beaucoup la contrefaçon est aussi une des raisons pour lesquelles ils sont critiqués. Le dynamisme des Japonais dans le domaine de la soie est une source d'inquiétude en France où ce secteur revêt une importance capitale.

Une autre source d'inquiétude tient au fait que la réussite économique du Japon pourrait constituer un exemple pour la Chine. Or, l'arrivée de la Chine sur la scène économique internationale, dans la mesure où elle représente un quart de l'humanité, ne serait pas sans déstabiliser l'équilibre mondial. Néanmoins, malgré l'apparition de quelques industries nouvelles, la Chine, à la fin du XIXe siècle, connaît un développement très faible. Ses productions ne sont que très rarement commercialisées sur les marchés occidentaux. Le péril jaune économique chinois n'est pas alors une réalité.

C'est en France que cette inquiétude semble trouver le plus d'écho. La polémique quant au péril jaune économique, dans laquelle de hautes personnalités prennent partie, y est animée. Le fait que les commerçants et les industriels français rencontrent des difficultés pour trouver leur place sur les marchés intérieurs japonais et chinois est un élément d'explication pour comprendre pourquoi la question du péril jaune se développe en France plus qu'ailleurs. La plupart des nations occidentales bénéficient de l'ouverture de ces nouveaux marchés. Elles semblent, plus que la France, mettre en place des moyens adaptés pour profiter au mieux de l'opportunité que constitue l'ouverture des économies japonaise et chinoise.

Les Occidentaux craignent surtout la capacité des Japonais et des Chinois à envahir leurs marchés de produits à bas prix. Japon et Chine semblent bénéficier en effet d'un avantage comparatif absolu : le bas coût des salaires permet de produire moins cher qu'en Europe et aux Etats-Unis. Sur ce sujet, évoqué souvent à l'aide de données peu précises, tous les économistes ne sont pas d'accord. L'argument de la faible productivité est souvent opposé : si les travailleurs japonais et chinois sont faiblement rémunérés, c'est parce que leur travail est faiblement productif. Pour certains acteurs du débat relatif à cette question, il n'y a rien à craindre de ces pays et le péril jaune économique relève du fantasme. En effet, à mesure que ces nouveaux pays se développeront, ils connaîtront, pour des raisons multiples, une augmentation du coût du travail.

En France, Paul d'Estournelles de Constant joue un rôle original dans la polémique relative au péril jaune. Son parcours professionnel l'a rendu sensible aux questions diplomatiques et en particulier à celles relatives à la politique coloniale. Il estime que la France possède un empire colonial tellement étendu qu'aller tenter de s'implanter en Chine

lui apparaît dangereux. Il s'oppose au désir, manifesté par certains, d'annexion du Yunnan. Au-delà de l'ineptie des conquêtes territoriales dans l'Empire du Milieu, il lui semble incohérent d'investir de façon massive des capitaux français en Chine. Pour l'élu de la Sarthe, le fait que de l'argent français puisse permettre la mise en valeur de la Chine, future redoutable concurrente de la France, lui paraît insensé. Paul d'Estournelles de Constant est favorable à un capitalisme raisonné, responsable, soucieux du bien national.

Fort de ces convictions, Paul d'Estournelles de Constant considère comme relevant de sa responsabilité la nécessité de mettre en garde la classe politique française et ses concitoyens. Il rédige pour cela de nombreux articles sur la question et s'exprime à la Chambre des députés sur ce sujet. Pour agir de façon concrète contre le péril prochain, il met en place le Comité de Défense des Intérêts Nationaux. L'objectif de cette structure est d'informer les Français du péril jaune qui menace, par le moyen de conférences organisées à travers toute la France. Au-delà de la dénonciation du danger constitué par l'éveil de l'Extrême-Orient, Paul d'Estournelles de Constant, dans une logique résolument optimiste, souhaite redonner confiance aux Français en leur indiquant tous les atouts dont dispose leur pays. Plutôt que de s'engager dans des aventures lointaines aux résultats improbables, il voudrait voir ses concitoyens « coloniser » leur propre pays, c'est-à-dire tout faire pour le mettre en valeur.

## Conclusion

Il apparaît donc qu'à la charnière entre le XIXe et le XXe siècle, la Chine inquiète en Europe et surtout en France. Certains intellectuels s'emparent de la question du péril jaune et élaborent des réflexions approfondies. Celle-ci est évoquée par des personnalités prestigieuses : Paul d'Estournelles de Constant, Jean Jaurès, Anatole France, Frédéric Passy, Edmond Théry, Georges Weulersse, Anatole Leroy-Beaulieu... ce qui indique qu'elle est considérée avec sérieux. Elle n'est, par ailleurs, pas ignorée des opinions publiques. En effet, le sujet du péril jaune est vulgarisé par la presse mais aussi par la littérature populaire.

Le péril jaune prend d'abord la forme d'un péril militaire. En effet, si la Chine ne peut résister aux agressions armées des Occidentaux, elle apparaît rapidement impossible à contrôler. Les Occidentaux y sont régulièrement confrontés à l'hostilité légitime des Chinois. Dans l'Empire du Milieu, les puissances impérialistes ne peuvent que constater les limites de leur modèle d'expansion. Elles doivent se rendre à l'évidence qu'elles ne pourront asservir l'ensemble du globe. De même, les prétentions territoriales du turbulent et discipliné « petit » Japon apparaissent comme un événement nouveau. Ce dernier s'approprie les techniques militaires et les armes des Occidentaux qui se retournent contre eux. La question militaire soulève le problème des marchands de canons et, partant, du capitalisme. Le fait que le désir de faire des profits apparaît bien souvent supérieur aux préoccupations morales et patriotiques choque certains observateurs. Les Occidentaux, à travers l'éveil de l'Asie, constatent la « bêtise » de leurs agissements.

L'idée de péril jaune voit le jour dans un monde en pleine mutation. Les Européens de la fin du XIXe siècle découvrent les premiers effets de la mondialisation naissante. Devant l'incapacité à appréhender un monde qui se transforme, les inquiétudes face à l'avenir se développent de manière presque physiologique dans le corps des sociétés occidentales. La crainte d'un avenir incertain engendre un repli des sociétés sur elles-mêmes, la peur des autres. Parallèlement au péril jaune, d'autres peurs apparaissent à l'époque. Christopher Allan Bayly les évoque dans *La naissance du monde moderne*. Il met en parallèle la crainte du péril jaune et l'antisémitisme, le fantasme du complot maçonnique,

et la peur du socialisme, voire, dans la littérature populaire, le spectre d'une invasion d'extra-terrestres<sup>500</sup>.

A cette angoisse blanche quant à un avenir par définition incertain, s'ajoute un racisme profondément ancré dans la culture occidentale. Celui-ci a pour corollaire un puissant sentiment de supériorité des Blancs à l'égard des autres groupes humains. A l'époque coloniale, la réalité du péril blanc sur la planète est plus certaine que la menace du futur péril jaune.

Par nature l'ouverture au monde oblige aussi l'Occident, l'Europe et la France à mieux se définir. La variété des modèles sociaux, culturels, religieux et ethniques sur le globe se traduit dans les discours par une simplification à l'extrême de celle-ci et par l'apparition, dans la pensée blanche d'alors, de grands blocs de civilisations. Le désir de partager l'humanité en grands groupes humains en fonction de critères physiologiques trouve alors ses limites car la réalité ne correspond pas à cette analyse simpliste. En effet, les caractéristiques physiques n'ont rien à voir avec les éléments qui font qu'une nation est développée ou non. Fait troublant d'ailleurs, certains peuples comme les Japonais, passent d'un bloc à l'autre à la fin du XIXe siècle et brouillent ainsi les repères. Dans le même temps, face à la Chine et au Japon, les nations du Vieux Continent prennent conscience des points qui les rapprochent. La création d'une union des états d'Europe apparaît pour certains comme une réponse à la future puissance de l'Asie.

La menace liée à l'essor commercial et industriel de l'Extrême-Orient, effectif dans le cas du Japon, à son balbutiement pour la Chine, relève du fantasme. Ce dernier se développe principalement en France, car son économie est caractérisée par un dynamisme relativement faible et par une réelle difficulté à trouver sa place sur les marchés chinois et japonais.

La perspective du péril jaune économique invite ceux qui s'intéressent à cette question à la fin du XIXe siècle à réfléchir aux limites et aux effets pervers du système économique sur lequel reposent les relations entre états. Les pratiques industrielles et commerciales qui permettent aux peuples blancs de dominer le monde ne se retourneront-elles pas un jour contre eux ? Les tenants du protectionnisme s'inquiètent de l'essor économique de l'Asie. Ils dénoncent les salaires extrêmement bas versés aux ouvriers asiatiques et jugent cette concurrence déloyale. Ils proposent alors des mesures douanières pour limiter les importations venues d'Extrême-Orient. De façon cynique, ce sont souvent

---

<sup>500</sup> Christopher Allan BAYLY, *La naissance du monde moderne, op. cit.*, p. 729.

ces mêmes économistes qui aimeraient voir se développer en Asie des lois sociales et qui se prononcent contre celles-ci en Occident. Les libéraux authentiques, convaincus que pour acheter il faut vendre et inversement, apparaissent plus optimistes et pensent qu'après des périodes difficiles d'ajustements, un équilibre se fera à l'échelle mondiale. Les socialistes, eux, sont convaincus que les luttes sociales, menées de par le monde, engendreront un rattrapage en Extrême-Orient des contraintes de production connues dans les pays alors les plus développés, ce qui mènera à une situation plus équilibrée.

Pour un grand nombre de penseurs, ce qui semble difficile à envisager c'est le fait que des nations non-blanches, qui n'appartiennent pas au monde civilisé, puissent lutter à armes égales dans la compétition économique avec les nations de culture occidentale et chrétienne. Le capitalisme est une invention européenne dont Japonais et Chinois semblent alors vouloir réaliser une contrefaçon redoutable. La peur, à la fin du XIXe siècle, réside dans le fait que la domination du monde échappe un jour aux peuples blancs. Il semble qu'à l'époque la menace ne puisse être immédiate, mais certains proposent de tenter d'imaginer l'avenir cent ans plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui. Ainsi, en 1900, Anatole Leroy-Beaulieu s'interroge sur les surprises que réservera la Chine au reste du monde dans le futur, en l'an 2000, c'est-à-dire aujourd'hui.

Il faut alors s'interroger sur ce qu'il est advenu de la crainte du péril jaune au XXe siècle.

Très rapidement, après la guerre russo-japonaise, le sujet disparaît. La montée des tensions entre les puissances européennes fait de cette menace un sujet qui n'intéresse plus. Le Vieux Continent n'a pas besoin, lors de la première guerre mondiale, des Asiatiques pour connaître le péril de la guerre moderne qu'il s'inflige à lui-même. Dans le même temps, la Chine entre dans une période complexe en passant de l'Empire à la République. Entre les deux guerres mondiales, les difficultés économiques et la montée des totalitarismes se développent trop rapidement en Europe pour que le spectre du péril jaune puisse y apparaître à nouveau. La Chine, qui se perd alors dans les guerres civiles dans lesquelles s'affrontent les « seigneurs de la guerre », est bientôt victime du militarisme fanatique du Japon qui, par une cruauté sans nom, met à feu et à sang certaines régions chinoises. Ces événements ne font pas renaître l'expression de péril jaune dans le monde occidental.

Après le cataclysme de la seconde guerre mondiale, l'Occident est pour l'essentiel préoccupé par la logique de l'affrontement est-ouest et par les difficultés liées à la décolonisation. Les bombes atomiques larguées sur le Japon, la guerre de Corée, l'enlèvement de la France puis des Etats-Unis au Vietnam mettent ponctuellement l'Asie au

cœur des préoccupations occidentales. La Chine qui s'est engagée à partir de 1949 dans la voie du communisme « réel », sans s'aligner sur l'URSS, semble un peu à l'écart, comme isolée derrière une nouvelle muraille, idéologique cette fois.

La perspective du péril jaune en Occident semble avoir disparu. Le Japon est en effet définitivement devenu une puissance occidentale et la Chine semble engluée dans des difficultés proportionnelles à ses dimensions. La crainte de l'Asie apparaît davantage comme source d'inspiration pour les artistes populaires. En France, Jacques Dutronc chante *Sept cent millions de Chinois, et moi, et moi, et moi...*, en 1966. En 1974, Jean Yanne met en scène *Les Chinois à Paris* et le groupe Indochine rencontre le succès avec son album *Le péril jaune* en 1983. En 1968, les maoïstes apparaissent comme un timide sursaut d'une menace venue de Chine.

Il faut attendre les années 1990 et surtout 2000 pour que la Chine devienne à nouveau un sujet de préoccupations. Celle-ci a depuis la prise du pouvoir par Deng Xiaoping réalisé une véritable mutation économique en axant pour l'essentiel son développement commercial et industriel sur les exportations. Grâce à des salaires très bas, la Chine devient l'atelier du monde. Elle connaît alors de façon régulière une croissance annuelle à deux chiffres de son PIB. Sa stabilité politique apparaît comme un atout pour les investisseurs étrangers. Bientôt, certaines grandes entreprises occidentales, attirées par des lois sociales peu contraignantes au regard de celles pratiquées dans leur pays, procèdent à des délocalisations d'unités de production. Les fermetures d'usines se multiplient en Europe et aux Etats-Unis.

La Chine est montrée du doigt. Elle redevient un sujet de préoccupations. Les publications relatives à son développement et à la menace que celui-ci semble représenter pour l'équilibre des sociétés occidentales se multiplient. Les titres des ouvrages se passent bien souvent de commentaires : *La Chine sera-t-elle notre cauchemar ?* de Boris Cambreleng, *La Chine m'inquiète* de Jean-Luc Domenach, *Quand la Chine change le monde* d'Erik Izraelewicz, *Le vampire du milieu : comment la Chine dicte sa loi* de Philippe Cohen et Luc Richard. La presse accorde aussi de la place à la Chine. Les magazines hebdomadaires évoquent de plus en plus l'Empire du Milieu, la presse quotidienne aussi. La Chine devient familière. Les journaux télévisés témoignent d'un goût prononcé pour les problèmes que connaît la Chine, en particulier le sort des *mingongs*, travailleurs illégaux dans les grandes villes, les catastrophes naturelles et les accidents industriels aux conséquences environnementales graves. Les réussites chinoises, bien que nombreuses, sont

peu évoquées, ou quand elles le sont, l'objectif est le plus souvent d'insister sur la menace que ces évolutions font, à terme, peser sur l'avenir des pays aujourd'hui développés.

La lecture de l'ensemble de ces ouvrages et articles, l'écoute attentive de ces multiples émissions ont un caractère passionnant pour qui s'est intéressé à la question du péril jaune à la fin du XIXe siècle. Regarder la situation actuelle à la lumière des inquiétudes d'il y a un siècle revêt un caractère hautement instructif. Les positions n'ont pas changé, les contradictions sont toujours là et les mêmes arguments s'affrontent. Il y a une différence de taille néanmoins au regard du débat de 1900 : aujourd'hui, l'éveil économique de la Chine est avéré. L'avenir proche est peut-être amené à révéler qui a tort, qui a raison parmi les Edmond Théry, les Paul d'Estournelles de Constant, les Georges Weulersse... d'aujourd'hui. Sont-ce les partisans du libre-échange, convaincus que l'économie s'autorégule et que les crises d'adaptation, inévitables, débouchent, à terme, sur un équilibre nouveau en éliminant, dans les pays où leur présence n'est pas justifiée, les secteurs économiques non compétitifs ? Les protectionnistes, qui s'insurgent contre la concurrence déloyale faite par la Chine au reste du monde grâce à sa main d'œuvre bon marché et bien souvent à l'absence de normes de production contraignantes ? Les théoriciens de gauche qui pensent que les avantages comparatifs de la Chine vont tendre à disparaître du fait du développement d'exigences nouvelles de la part des travailleurs et des citoyens chinois ? Quelques années suffiront pour avoir les premiers éléments de réponse. Et il est fort possible que l'avenir soit plus complexe, que cette Chine dont l'histoire ne ressemble à celle d'aucun autre pays, nous surprenne à nouveau.

Les inquiétudes actuelles démontrent, qu'aujourd'hui comme hier, le rapport de l'Occident à la Chine ne relève pas de la raison, mais bien de la passion. Le fait que cet immense pays semble devoir retrouver la place de leader économique mondial est-il en soit une mauvaise nouvelle ? Peut-on regretter le fait qu'un nombre toujours plus important de Chinois mange à sa faim, profite de conditions de vie moins pénibles, bénéficient de soins élémentaires, consomme davantage ? Non bien évidemment. Austin de Croze, en 1904, insistait sur le droit au Japon à devenir une puissance forte, maîtresse de son destin. Peut-on aujourd'hui refuser ce droit à la Chine ?

On considère que la Chine envahit le monde de ses productions ; pourtant en 2003, selon les statistiques proposées par Angus Maddison, la Chine qui représentait 20,5% de la population du monde, ne produisait que 14% des richesses mondiales. La même année, les données pour les Etats-Unis étaient de 4,6% de la population mondiale produisant 20,8% des richesses mondiales. Pour l'Europe, ces chiffres étaient respectivement de 6,2% et 19%.

La population du Japon représentait 2% de la population mondiale et produisait 6,6% des richesses. Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Un exemple permet d'insister sur le manque de rigueur intellectuelle de la presse française quand elle présente la concurrence chinoise comme un danger. En 2005, la France s'émeut de l'accroissement considérable des importations de produits textiles chinois sur son territoire. Celles-ci mettraient en péril la production nationale. En janvier 2006, dans un article du mensuel *Le Monde diplomatique* ayant pour titre « Fantômes du péril jaune »<sup>501</sup>, Martine Bulard développe une position argumentée contre ces idées reçues. Elle indique qu'entre 2001 et 2005, les importations de textiles en France, selon les données du ministère français de l'Economie, n'ont augmenté que d'une façon négligeable. Durant ces années, il s'est juste opéré une redistribution des parts respectives des pays exportateurs de textile vers la France. Celle-ci s'est effectuée au détriment du Portugal et de la Tunisie et au profit de la Chine. Par ailleurs, Martine Bulard rappelle que le secteur textile français a été sinistré bien avant le développement des importations de produits chinois. Dans le but de confirmer son propos, la journaliste insiste sur le fait que les statistiques internationales montrent que la Chine est bien loin d'être l'économie du monde la plus extravertie. La part de ses exportations dans son PNB est plus faible que celle de l'Allemagne, de l'Argentine, de Singapour ou de la Malaisie. Certes, l'importance en valeur du PNB chinois donne l'illusion que les produits chinois sont partout.

A l'aune de ces données précises, on voit qu'aujourd'hui encore, le regard porté sur le développement économique de la Chine et ses conséquences relève souvent de l'imprécision manifeste, car, au regard de l'ensemble des données, la Chine n'écrase pas le monde de ses productions. Elle connaît seulement aujourd'hui un rattrapage de la part de sa production dans l'ensemble de la production mondiale. Georges Weulersse avait dès 1903 souligné le caractère légitime de ce rattrapage alors à ses débuts.

On pourrait s'interroger légitimement sur les raisons profondes qui guident les médias à développer des analyses simplistes et erronées sur le sujet. Pourquoi s'appliquent-ils si souvent à faire de l'éveil de la Chine une menace ? Qui cela sert-il ?

A l'inquiétude face à la part croissante de la Chine dans l'économie mondiale, il est possible de répondre que, dans un monde plus harmonieux, plus équilibré, il serait juste que les richesses produites par un pays soient proportionnelles à la population de ce même pays ? Or, ce n'est pas le cas aujourd'hui.

---

<sup>501</sup> Martine BULARD, « Fantômes du péril jaune », *Le Monde diplomatique*, janvier 2006. (article en ligne sur Internet)



Par ailleurs, quand on se penche avec précision sur les statistiques, on constate que le développement de l'économie chinoise n'a pas eu pour corollaire une dégradation de la situation économique dans les pays développés. La croissance du PNB chinois entre 1973 et 2003 a été de 764 %. Sur la même période, ces chiffres étaient de 238% pour les Etats-Unis, 189% pour l'Europe Occidentale et de 185% pour le Japon. On voit donc que la croissance exceptionnelle du PNB chinois n'a pas entraîné l'appauvrissement des Etats-Unis, de l'Europe et du Japon qui continuent de générer toujours plus de richesses. En fin de période, les PNB des Etats-Unis et de l'Europe restaient respectivement supérieurs de 49% et 37% au PNB chinois. Ainsi, c'est juste la domination des Etats-Unis, de l'Europe Occidentale et du Japon qui devient moins écrasante depuis que la Chine se développe.

Il est vrai que ces chiffres globaux cachent des disparités importantes. Certains secteurs économiques en Occident souffrent plus que d'autres au prix de drames individuels importants. Des régions, des villes sont sinistrées du fait de la concurrence internationale que beaucoup réduisent au seul dynamisme de la Chine. Cette dernière est-elle pour autant responsable des maux qu'endure l'Occident ? Elle ne fait que participer au grand jeu économique mondial dont les pays les plus avancés ont jusque-là accepté les règles. On peut juste constater qu'ils les approuvaient tant qu'elles leur profitaient. C'est déjà la crainte que la Chine sache s'adapter à ce système basé sur l'exacerbation de la compétition économique qui se développait à la fin du XIXe siècle. Aujourd'hui, la crainte est justifiée car « le soleil se lève à l'est », comme l'avait prophétisé Mao Zedong.

Il est possible d'imaginer des réponses à cet éveil de la Chine. A l'image de ce que proposait Paul d'Estournelles de Constant, il est nécessaire de poser un regard lucide sur l'éveil de l'Empire du Milieu, de reconnaître son caractère inéluctable et de s'engager dans un effort national et européen pour se donner tous les moyens de s'engager avec les meilleurs atouts dans la compétition économique mondiale, sans céder au pessimisme. C'est aussi la position défendue par Jean-Luc Domenach dans un article paru dans le quotidien *Ouest France* le 30 juillet 2010 intitulé « Face à l'Asie, l'Europe garde ses chances ! ». Le sinologue y prône la prise de conscience de l'éveil de la Chine, rappelle les multiples atouts de l'Europe et appelle de ses vœux une réaction appropriée, basée sur l'éducation et l'innovation, face au défi chinois. Il indique que l'Europe devra fournir des efforts, mais que la partie est loin d'être perdue.

Par ailleurs, dans un Occident toujours plus riche, on peut considérer que les états peuvent se donner les moyens d'amortir les crises en répartissant de façon beaucoup plus équitable leurs richesses colossales. Il est trop facile de vouloir imputer au développement

de la Chine les crises à caractère économique et social que connaissent les pays occidentaux. Les discours simplistes, qui cherchaient à mettre en concurrence les travailleurs de tous les pays du globe à la fin du XIXe siècle, n'ont pas disparu. Ils servent aujourd'hui à légitimer, de façon injuste, les mesures contre les conquêtes sociales des classes laborieuses. Par ailleurs, on ne doit pas oublier, comme le signalait Georges Weulersse, que la situation s'équilibrera progressivement, car le coût du travail en Chine, à mesure qu'elle se développera, tendra à se rapprocher de celui de l'Occident. D'ailleurs, on peut reprendre aujourd'hui son argument selon lequel le coût du travail n'est pas le seul indicateur de la compétitivité d'une économie. La productivité du travail constitue aussi un critère absolument essentiel. Ainsi, les arguments d'il y a un siècle sont aujourd'hui encore d'actualité.

Dans le but d'avoir une réflexion fondée sur l'observation de faits avérés et de ne pas dresser les opinions publiques d'Occident contre les Chinois, il est nécessaire de rappeler que les économies occidentales tirent aujourd'hui de larges bénéfices du développement de l'économie de l'Empire du Milieu. Il suffit d'arpenter les avenues prestigieuses de Pékin, Chengdu, Shenzhen ou Canton pour découvrir le nombre considérable d'enseignes de l'industrie du luxe français. Dans le métro de Shanghai, construit pour une part importante par Alstom, Shanghaiens et Shanghaiennes rentrent le soir chez eux après avoir fait leurs courses dans un magasin Carrefour. Si la Chine est de plus en plus présente en Occident, l'inverse est aussi vrai. C'est le résultat de l'accélération de la mondialisation des échanges. Comme à la fin du XIXe siècle, il n'appartient qu'aux Occidentaux de s'engager davantage dans la Chine qui s'ouvre dont parlaient René Pinon et Jean de Marcillac en 1900. Il faut envisager la Chine comme une chance et non comme une contrainte. Il faut multiplier aujourd'hui « les missions lyonnaises » comme celle initiée en 1894. Il faut donner à la jeunesse de France et d'Europe le goût des aventures commerciales lointaines. Il faut stimuler, comme le suggérait Ulysse Pila, le goût pour l'expatriation et développer dans l'éducation, en Europe et surtout en France, une ouverture sur les horizons lointains.

Par ailleurs, au-delà des considérations économiques, la crainte du développement actuel de la Chine souligne le fait que le fond de racisme qui existait en 1900 a survécu jusqu'à aujourd'hui. N'est-ce pas le fait que le monde aura bientôt à sa tête un peuple non blanc qui gêne une partie de l'Occident ? On peut le supposer. Il suffit de voir avec quelle suffisance un grand nombre d'expatriés occidentaux dans l'Empire du Milieu considèrent les Chinois et adoptent des comportements néocoloniaux anachroniques. Le sentiment de supériorité n'a pas complètement disparu.

Il apparaît que ce fond de racisme repose sur une réelle incompréhension entre le monde chinois et l'Occident. Chenva Tieu, professeur d'économie à l'université Paris Dauphine, l'explique très clairement dans son *Manuel de chinoiseries à l'usage de mes amis cartésiens*.<sup>502</sup> Nos valeurs ne sont pas les mêmes et nos manières de penser diffèrent, mais nos deux cultures sont respectables. La réponse à cette difficulté à se comprendre repose certainement sur l'éducation. Développer la connaissance de la Chine en Occident et celle de l'Occident en Chine permettront certainement à ces deux mondes de se mieux comprendre à l'image de ce qui a été réalisé, après la seconde guerre mondiale, entre les jeunesses allemande et française.

Certains diront que l'inquiétude ne repose pas uniquement sur des préoccupations économiques ou racistes, mais le fait que la supposée future première puissance du monde ne respecte pas les droits de l'homme constitue un réel problème. Il est vrai que la Chine devra nécessairement évoluer sur ce point essentiel, à la fois pour rassurer le monde, mais aussi pour répondre aux aspirations profondes de son peuple. Cette évolution se fera inéluctablement. Le pouvoir communiste chinois arrivera-t-il à gérer la transition ? C'est envisageable quand on voit avec quelle habileté il a su négocier la transition vers l'économie de marché. Il lui faudra néanmoins beaucoup d'intelligence et de subtilité pour mener à bien les réformes démocratiques. Il faudra que ce pouvoir cesse de s'appuyer sur l'exacerbation du nationalisme pour se renforcer. Son statut de première puissance mondiale lui donnera inévitablement des responsabilités nouvelles devant l'humanité.

On entrevoit ici à quel point les enjeux sont complexes. Ne pas réussir cette transition, la faire trop tarder, c'est exposer à terme la Chine à de graves difficultés. En effet, l'image que les médias donnent de l'Empire du Milieu, qui fonce tête baissée, inébranlable, fort de ses certitudes, vers un avenir prometteur ne reflètent pas une réalité bien plus complexe. L'avenir de la Chine, comme celui de tout pays, ne sera pas un parcours parfait, linéaire, à l'abri des crises. La Chine court sans doute à la catastrophe si elle ne change pas. Ces réussites actuelles ne constituent pas la garantie de ses succès futurs. En effet, les mécontentements, peu audibles depuis l'Occident pour le moment, se développent au sein de sa population. Les problèmes ethniques, religieux et sociaux ne l'épargnent pas. Les disparités croissantes entre riches et pauvres ne laissent pas indifférents les Chinois. Les contradictions entre les principes qui ont permis aux communistes de prendre le pouvoir en 1949 et les injustices criantes qui caractérisent la situation actuelle engendrent un

---

<sup>502</sup> Cheva TIEU, *Manuel de chinoiseries à l'usage de mes amis cartésiens*, Editions Anne Carrière, Paris, 2009, 169 pages.

mécontentement profond dans la population chinoise. Le régime, considéré comme protecteur d'un système injuste et liberticide, est de plus en plus critiqué de l'intérieur même si un nombre considérable de Chinois reste satisfait d'un régime qui l'emmène vers une plus grande prospérité. Le réseau internet, bien que contrôlé, facilite l'organisation de mouvements de contestations. Ce média constitue un paramètre nouveau avec lequel le pouvoir doit composer. L'avenir de la Chine apparaît donc incertain. Une baisse substantielle de sa croissance économique annuelle provoquerait certainement de graves troubles. En quelques semaines, le régime actuel pourrait être mis à mal. Cela aurait de lourdes conséquences pour le reste du monde car aujourd'hui le sort de la Chine et celui de la planète sont intimement liés.

Il s'agit là de supputations et on constate combien il est hasardeux, aujourd'hui comme en 1900, de tenter d'imaginer quel sera l'avenir de la Chine. Etablir un diagnostic précis de la situation actuelle de l'Empire du Milieu est déjà un exercice difficile. Celui-ci permet d'établir que la Chine ne ressemblera certainement à rien de ce que nous connaissons aujourd'hui.

D'ailleurs, des évolutions récentes semblent contredire le fait que la Chine est amenée à tout engloutir. Les prévisions catastrophistes pourraient ne pas se confirmer. On observe depuis quelques mois les prémices de tendances nouvelles, inattendues. Après le phénomène des délocalisations vers la Chine constaté ces dernières années, la relocalisation en Europe de certaines activités semble devoir s'amorcer. Le fabricant de lunettes Atoll et le producteur d'équipement de ski Rossignol, après s'être implantés dans l'Empire du Milieu relocalisent. Les raisons sont multiples : la qualité de la main-d'œuvre française est un atout, tout comme le fait d'être plus proche des centres de décisions des entreprises et plus proches des marchés où s'écoulent les productions. Par ailleurs, l'augmentation du yuan par rapport à l'euro fait que l'avantage comparatif salarial devient moindre. L'augmentation de la valeur du yuan étant une tendance appelée à durer, le phénomène des relocalisations pourrait se confirmer.

Les flux migratoires entre la Chine et le reste du monde connaissent aussi depuis quelques mois un inversement de tendance. Ceux qui s'inquiétaient de voir des « chinatowns » toujours plus importants et plus nombreux dans les villes occidentales pourraient avoir quelques surprises. En effet, les effets conjugués de la crise économique qui touche plus fortement les pays occidentaux et de l'appréciation relative du yuan incitent les migrants chinois, partis faire fortune à l'étranger, à regagner leur terre natale où la

croissance reste très soutenue. Ainsi, les dernières tendances apparaissent comme un démenti aux prévisions les plus alarmistes.

Par ailleurs, quand on souhaite envisager l'avenir de la Chine, deux points retiennent l'attention. Ces deux points sont liés à l'originalité première de l'Empire du Milieu : une population qui approche bientôt 1,5 milliard d'habitants. Tout d'abord, du fait de la masse colossale de sa population, concentrée pour l'essentiel sur sa façade pacifique et dans le bassin du Sichuan, la Chine devra inévitablement prendre en considération des contraintes d'ordre environnemental dans la gestion de son développement. C'est aussi le cas des puissances occidentales. Enfin, la structure démographique particulière de la Chine, caractérisée par un vieillissement accéléré du fait de la politique de l'enfant unique et par une proportion d'hommes trop importante<sup>503</sup>, apparaît comme une source d'incertitudes multiples pour les décennies qui viennent.

Ainsi, aujourd'hui comme aujourd'hui, tenter de déterminer les périls futurs que nous réserve la Chine, dans un monde caractérisé par des mutations incessantes, semble relever du jeu de hasard.

---

<sup>503</sup> Isabelle ATTANÉ, « L'Asie manque de femmes, vers le célibat forcé des prochaines générations », *Le Monde diplomatique*, juillet 2006. (Article en ligne sur Internet)

# Annexe 1

## Lettre adressée par Victor Hugo au Capitaine Buttler

Hauteville House, 25 novembre 1861

Vous me demandez mon avis, monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment ; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde ; cette merveille s'appelait le Palais d'été. L'art a deux principes, l'Idée qui produit l'art européen, et la Chimère qui produit l'art oriental. Le Palais d'été était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre rare et unique ; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle.

Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'été. Bâissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze, de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-le ici sanctuaire, là harem, là citadelle, mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, faites construire par des architectes qui soient des poètes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le lent travail de deux générations. Cet édifice, qui avait l'énormité d'une ville, avait été bâti par les siècles, pour

qui ? pour les peuples. Car ce que fait le temps appartient à l'homme. Les artistes, les poètes, les philosophes, connaissaient le Palais d'été ; Voltaire en parle. On disait : le Parthénon en Grèce, les Pyramides en Egypte, le Colisée à Rome, Notre-Dame à Paris, le Palais d'été en Orient. Si on ne le voyait pas, on le rêvait. C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule, comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît. Une dévastation en grand du Palais d'été s'est faite de compte à demi entre les deux vainqueurs. On voit mêlé à tout cela le nom d'Elgin, qui a la propriété fatale de rappeler le Parthénon. Ce qu'on avait fait au Parthénon, on l'a fait au Palais d'été, plus complètement et mieux, de manière à ne rien laisser. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce splendide et formidable musée de l'orient. Il n'y avait pas seulement là des chefs-d'œuvre d'art, il y avait un entassement d'orfèvreries. Grand exploit, bonne aubaine. L'un des deux vainqueurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres ; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux bandits.

Nous, Européens, nous sommes les civilisés, et pour nous, les Chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. Mais je proteste, et je vous remercie de m'en donner l'occasion ; les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés ; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

L'empire français a empoché la moitié de cette victoire et il étale aujourd'hui avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'été.

J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un vol et deux voleurs, je le constate.

Telle est, monsieur, la quantité d'approbation que je donne à l'expédition de Chine.



## Annexe 2

### Biographie concise de Paul d'Estournelles de Constant



Paul d'Estournelles de Constant<sup>504</sup> est né à la Flèche le 22 novembre 1852. Après avoir fréquenté, à Paris, le lycée Louis Legrand, il suit des études de droit et réussit en 1876 le concours du ministère des Affaires Étrangères. Il embrasse alors une carrière de diplomate qui l'emmène dans la plupart des grandes capitales européennes. De 1882 à 1884, il est appelé en Tunisie à seconder Paul Cambon, premier résident général français auprès du Bey. Ces deux années apparaissent essentielles pour Paul d'Estournelles de Constant. Elles lui permettent d'entrevoir l'intérêt du régime du protectorat. De 1885 à 1887, il est en poste à la légation de La Haye. C'est durant cette période qu'il épouse une Américaine d'origine anglaise avec laquelle il aura quatre enfants. De 1887 à 1890, il est sous-directeur chargé de l'Indochine et de l'Afrique au Quai d'Orsay. Paul d'Estournelles de Constant entrevoit rapidement les limites de la politique coloniale française. De 1890 à 1895 il est en poste à l'ambassade de Londres. Il y reçoit le titre de ministre plénipotentiaire accrédité auprès de Victoria 1<sup>ère</sup>.

Mais, Paul d'Estournelles de Constant souffre du peu de liberté de parole que lui permet son statut de fonctionnaire. C'est pour cette raison qu'il renonce à sa carrière de diplomate en 1895 et s'engage en politique. Il parvient alors à être élu, cette même année, député de la Sarthe dans la circonscription de Mamers. En 1898, il abandonne celle-ci à Joseph Caillaux pour être élu dans celle de La Flèche. A l'image du parcours emprunté par

---

<sup>504</sup> Paul d'Estournelles de Constant est le petit neveu de Benjamin Constant de Rébecque. (1767-1830)

de nombreuses personnalités, il se présente avec succès aux élections sénatoriales en 1904 dans le même département.

En 1895, d'Estournelles se présente aux électeurs comme « républicain sincère ». En 1904, au Palais du Luxembourg, il s'inscrit au groupe de l'Union Républicaine. Assez proche sur certains points des socialistes et en particulier des idées pacifistes de Jean Jaurès, il reste fidèle à sa famille politique dans laquelle il apparaît comme un agitateur d'idées. D'Estournelles est néanmoins conscient de l'originalité de ses convictions parmi les siens. Il l'explique dans une lettre adressée en 1905 à Anatole France où il tente de justifier son absence à une grande manifestation pacifiste organisée contre la guerre russo-japonaise au Trocadéro. Alors que dans un premier courrier Anatole France lui reproche de ne pas assumer ses idées pacifistes, Paul d'Estournelles de Constant explique que ses collègues comprendraient mal sa présence dans une telle manifestation et qu'il est plus efficace en restant discret et en faisant cheminer progressivement ses convictions dans son camp. C'est là un des objectifs essentiels du sénateur de la Sarthe depuis qu'il a abandonné sa carrière diplomatique : être libre et utile par delà les partis enfermés dans leurs rigidités, au-delà des stériles postures politiciennes.

Au tournant des deux siècles, d'Estournelles se passionne pour la question du Péril jaune. Il s'oppose à la politique menée par la France et l'Occident en Chine. A ses yeux, investir dans ce pays lointain, c'est faire le jeu des Chinois. En effet, pour d'Estournelles, cela se traduira inévitablement par un développement industriel de l'Empire du Milieu qui deviendra alors un concurrent redoutable et dangereux pour l'équilibre économique et social de la vieille Europe. Plongés dans le désarroi, les ouvriers « blancs » seront alors tentés par les sirènes du socialisme qui, avec sa morale internationaliste, assurera définitivement, selon le sénateur sarthois, la disparition de notre civilisation.

En effet, le sénateur de la Sarthe se revendique patriote et ne voit pas de contradiction entre l'amour de la patrie et le pacifisme. Ces deux idées lui paraissent d'ailleurs complémentaires : à ses yeux, seuls ceux qui aiment profondément leur pays peuvent ressentir, par analogie, ce sentiment de respect pour les autres pays et souhaiter la paix universelle. Cet amour de la patrie, d'Estournelles comprend rapidement que les peuples des colonies le ressentent ou le ressentiront rapidement. Aussi, il ne voit pas d'avenir dans la politique coloniale française. S'il y a la joie des conquêtes, le prix à payer est trop élevé. Le coût est d'abord humain, mais pour le sénateur de la Sarthe, les charges qui résultent des possessions coloniales apparaissent trop importantes au regard des bénéfices que peut en tirer la métropole.

D'Estournelles crée alors le Comité de Défense des Intérêts Nationaux en 1901 et reçoit le soutien officiel du Président de la République Emile Loubet. Dans le cadre de ce comité, il anime des conférences à travers la France entière afin d'exposer les enjeux économiques du siècle qui s'ouvre et il cultive une idée : coloniser la France. Pour le député de la Sarthe, il s'agit alors d'œuvrer au redressement d'une France qui se décourage face au dynamisme de ses concurrents européens, il s'agit de travailler, par une démarche volontariste, au redressement de la France qui doit s'armer économiquement pour pouvoir faire face à une mondialisation que d'Estournelles sent naissante. D'Estournelles refuse d'assister à l'effacement de la France sur la scène internationale.

Persuadé de la nécessité de moderniser son pays, Paul d'Estournelles de Constant se passionne avec Léon Bollée, inventeur et industriel sarthois, pour l'aviation. C'est en partie à leur initiative que la ville du Mans accueille en 1907 les frères Wright. Ceux-ci réalisent au Mans le premier décollage en Europe d'un avion. Le sénateur de la Sarthe crée alors le Groupe Parlementaire de l'Aviation.

C'est avant tout l'action en faveur de la paix internationale qui constitue le cheval de bataille de Paul d'Estournelles de Constant durant la première décennie du XXe siècle. Œuvrer pour la concorde entre les peuples est, à ses yeux, l'un des rôles essentiels que doit jouer la France dans le monde. La France a des valeurs universelles qu'elle doit défendre et qui concourront à son rayonnement. De ce fait, le sénateur sarthois participe en tant que représentant de la France aux deux Conférences pour la Paix organisées à La Haye en 1899 et 1907. La première conférence voit la naissance de la Cour Internationale d'Arbitrage qui, véritable ancêtre de la SDN et de l'ONU, a pour rôle de juger les différends entre les nations qui adhèrent à la charte qui l'a créée. Le Sénateur de la Sarthe fonde, en 1903, le Groupe parlementaire de l'Arbitrage International. Ce groupe est reçu en juillet 1903 au Palais de Westminster. Paul d'Estournelles de Constant y prononce un discours qui séduit les parlementaires britanniques. Il œuvre ainsi au rapprochement entre les deux pays. Il encourage par la suite Théophile Delcassé, ministre des Affaires étrangères français, à signer, le 8 avril 1904, l'Entente cordiale avec les Britanniques. Après la seconde Conférence pour la Paix, il parcourt la France pour y défendre les progrès réalisés en faveur de la paix. Il croit au rôle essentiel des femmes dans ce combat. Elles connaissent la valeur de la vie. Il est aussi persuadé que les instituteurs peuvent agir efficacement en faveur de l'entente entre les nations.

Son action en faveur du rapprochement entre les peuples explique le fait qu'il obtient, en 1909, le prix Nobel de la Paix conjointement avec le belge Auguste Bernaert.

L'événement est bien sûr souligné dans la presse nationale et en Sarthe. S'il s'agit d'une reconnaissance pour le travail accompli, le sénateur de la Sarthe y voit avant tout un encouragement à poursuivre le travail entrepris. Dans les années qui suivent, il se rend en Russie et en Allemagne pour y défendre le nécessaire rapprochement entre les peuples.

Malheureusement, les espoirs de Paul d'Estournelles de Constant deviendront illusions avec la Grande Guerre. Discret pendant le conflit, il œuvre, avec d'autres, en s'appuyant sur ses amitiés, pour inciter les Etats-Unis à entrer en guerre aux côtés des Alliés.

Après le conflit, des drames familiaux, des décès, affectent sa vie personnelle et entament son dynamisme. Il ressent néanmoins de la satisfaction à la création, en 1919, de la Société des Nations qui reprend de nombreuses thèses relatives à la Conciliation et à l'Arbitrage.

Paul d'Estournelles de Constant décède le 15 mai 1924 à Paris. S'achève alors la riche carrière politique du sénateur sarthois trop oublié aujourd'hui.

# Bibliographie

## A) Fonds Paul d'Estournelles de Constant relatif au péril jaune, conservé aux Archives Départementales de la Sarthe. Série 12 J 282 à 12 J 292

Il s'agit de l'inventaire du fonds Paul d'Estournelles de Constant tel qu'il est proposé aux Archives Départementales de la Sarthe. Souvent, les titres des dossiers reprennent le titre d'un ouvrage qu'ils contiennent.

### 1) Péril jaune : généralités

#### 12 J 282 (1896- 1902)

Arguments. Antiquité. Alliance anglo-yanko-japonaise. L'Asie en feu. Attachés militaires. Bibliographie. Ligue Bimétallique. Blancs et Jaunes. Die Bukunft Ostasiens. Caractère, cause, remède. Chauvinisme. Concurrence. Colonies et protectorats européens en Asie. Attachés militaires : lettre du colonel d'Amade, attaché militaire à Londres (1904).

#### 12 J 283 (1895-1901)

Démembrement de la Chine au profit de l'Europe. Difficultés. Dessin de l'empereur d'Allemagne. L'Extrême-Orient et la civilisation européenne. Emigration et Jaunes. L'Europe avec l'Extrême-Orient. Formes diverses du péril jaune. La future question d'Orient. La fin de l'Europe. Fédération européenne. La Plus Grande France. La guerre du Japon contre la Chine. L'hémisphère jaune. Jonas. Le machinisme. Mégalomanie. La métallurgie, l'industrie minière.

#### 12 J 284 (1896-1902)

Objections et arguments. Objections optimistes. Opinions. Orient contre Occident. Ost-Asien. Péril colonial. Péril jaune. Le péril jaune et la Russie. Le péril militaire. Les périls jaunes militaires. Réfutation. La rencontre Asie-Europe. La rénovation de l'Asie. Le remède socialiste. Rôle de la France. Signes. Les salaires. La situation de l'Extrême-Orient, occupation des Pescadores et de Formose.

Opinions : lettres de Collin de Planes. G. Deveira. Lieutenant-colonel Famin, Iwan Gilkin. E. Rocher.

Le problème chinois : lettres reçues à propos de la parution d'un article de Paul d'Estournelles, *Le problème chinois*, dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 novembre 1900. Principaux correspondants : A. Basily, Charles Dupuy, prince L. Ouroussoff.

## 2) Péril jaune : Chine

### 12 J 285. (1896-1902)

Agriculture. Les Boxeurs, les sociétés secrètes. Brusques transformations de la Chine. Les Chemins de fer de Haïphong à Yunnan-sen. La Chine qui s'ouvre. La Chine hors-la-loi et l'Europe hors la Chine. La Chine protectionniste. La Chine et la Conférence de La Haye. La Chine s'arme. L'Europe aux Chinois. Commerce extérieur. Concurrence et chômage. Cochin et le Petchili.

Le chemin de fer... : documentation abondante, lettres du consul A. François (1902)

Cochin... : chemise vide.

### 12 J 286 (1900-1901)

La diplomatie européenne. Le danger chinois. Difficultés. Les douanes. Documents diplomatiques. Douceur du caractère chinois.

La diplomatie européenne : lettres reçues à propos de la parution d'un article de Paul d'Estournelles. *La Chine et la diplomatie européenne* dans *Le Temps* du 7 juillet 1900. Principaux correspondants : Emile Barbé, G.M. La Chesnais.

Les douanes : lettres de Jean d'Estournelles et de E. Rocher, consul de France à Liverpool (1900).

### 12 J 287(1898-1903)

Emigration des capitaux. Emigration chinoise. L'expédition de Chine. L'Europe et la Chine.

### 12 J 288 (1900-1903)

Gages financiers. Faculté pour les Chinois d'apprendre vite les langues étrangères. Les filatures. La houille. L'indemnité chinoise. Péril industriel. Les missionnaires. Monographies, histoire. Opinions.

L'indemnité chinoise : discours de Paul d'Estournelles à la Chambre des députés, lettres de Gustave Le Bon, René Goblet, Charles Richet (1900).

Opinions : lettres de J. Cordier, Paul Delombre (1901).

### 12 J 289 (1899-1901)

Le Péril jaune.

Notes, publications, documentation, correspondance.

### 12 J 290 (1900-1904)

Péril militaire en Chine. Polémiques. Le problème chinois. Nouveaux signes. Sociétés secrètes. Union européenne. Voies de communication. Yunnan.

Le problème chinois : article de Paul d'Estournelles, lettres reçues. Principaux correspondants : F. Buisson, Francis Charmes, A. de Coucel, Paul Deschanel, C. de Freycinet, Iwan Gilkin, comte Martens, comte Nigra, René Goblet, Reverseaux, Marcel Sembat (1900).

Yunnan : lettres du consul A. François (1903-1904)

### **3) Péril jaune : Japon**

#### **12 J 291** (1894-1902)

Les artistes. Avenir du Japon. Agriculture. Commerce extérieur. Concurrence. Contrefaçons. Colis postaux avec le Japon. Difficultés. Emigration de nos capitaux. Evolution sociale du Japon contemporain. Situation financière et économique du Japon. Grèves et crises financières. Industries textiles. L'industrie au Japon. L'invasion économique du Japon. Les immigrations japonaises. Importations de lainages au Japon. Le Japon moteur. Le krach du Japon.

Les artistes : prospectus illustré de « The English Tea Company »

#### **12 J 292** (1894-1897)

Les livres illustrés. La marine marchande. Leur mépris de la mort. La question monétaire. Production. Salaires. Nouveaux signes. Travail des enfants. Traité franco-japonais. Traité de Simonosaki. Les théâtres.

### **B) Description plus détaillée des sources manuscrites du fonds Paul d'Estournelles de Constant.**

#### **Lettres présentes dans le fonds Paul d'Estournelles de Constant relatives au péril jaune. Certaines ne se trouvent pas dans la série « péril jaune ».**

Association de la soierie lyonnaise, lettre adressée à monsieur le Président et messieurs les Membres du Traité Franco-Japonais, 1898, A.D.S., 12 J 291.

BASILY A., lettre adressée depuis St Petersburg, 2 décembre 1900, A.D.S., 12 J 284.

Consul général de France à Hambourg, lettre adressée à Monsieur Théophile Delcassé, ministre des Affaires Etrangères à Paris, le 12 décembre 1898, A.D.S., 12 J 291.

D'AMADE A., colonel attaché de Marine, Ambassade de France à Londres, 17 mars 1904, 5 pages, A.D.S., 12 J 282.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, note confidentielle à remettre au nom du Groupe Parlementaire Français de l'Arbitrage International à Monsieur Théophile Delcassé, Ministre des Affaires Etrangères, le 30 décembre 1904, A.D.S., 12 J 270.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, lettre adressée à Anatole France, le 15 février 1905, 1 page, A.D.S., 12 J 270.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, lettre adressée au japonais Monsieur le Baron Suyematsu à Tokyo, le 30 juin 1907, 1 page, A.D.S., 12 J 106.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, lettre adressée au japonais Monsieur Keiroku Tzuzucki à Tokyo, le 25 octobre 1909, 1 page, A.D.S., 12 J 106.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, lettre adressée au japonais Monsieur le comte Okuma à Tokyo, le 15 mars 1910, 1 page, A.D.S., 12 J 106.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, lettre adressée au ministre plénipotentiaire de la Chine en Russie, monsieur Lou Tseng Tsiang à la légation de Saint-Petersbourg, le 11 avril 1912, 2 pages, A.D.S., 12 J 94.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, lettre adressée au président du conseil le 31 août 1912, 2 pages, A.D.S., 12 J 94.

DESURREL H., Vice-consul de France à Manchester, lettre datée du 11 juin 1896, 4 pages, A.D.S., 12 J 283.

DEVÉRIA, lettre datée du 4 mars 1896, 6 pages, A.D.S., 12 J 284.

FAMIN Lieutenant Colonel, 4<sup>ième</sup> Régiment d'infanterie de Marine de Toulon, lettre datée du 9 mai 1896, 4 pages, A.D.S., 12 J 284.

FRANÇOIS Auguste, consul de France au Yunnan, lettres datées des 19 mai 1902, 3 juin 1902 et 11 octobre 1902, A.D.S., 12 J 288.

FRANÇOIS Auguste, consul de France au Yunnan, lettre datée du 21 mars 1903, 8 pages, A.D.S., 12 J 273.

FRANÇOIS Auguste, consul de France au Yunnan, lettre datée du 5 décembre 1903, 14 pages, A.D.S., 12 J 290.

GÉRARD A., ministre de France en Chine, lettre adressée depuis Pékin à monsieur Berthelot ministre des Affaires Etrangères, le 26 novembre 1895, A.D.S., 12 J 284.

GILKIN Iwan, auteur du livre Jonas paru en septembre 1900, lettre datée du 5 novembre 1900, 8 pages, A.D.S., 12 J 284.

GILKIN Iwan, auteur du livre Jonas paru en septembre 1900, lettre datée du 6 novembre 1900, 4 pages, A.D.S., 12 J 284.

GOUDAREAU G., consul de France à Yokohama, 9 août 1896, 10 pages, A.D.S., 12 J 291.

GOUDAREAU G., consul de France à Yokohama, 4 pages, 2 octobre 1897, 4 pages, A.D.S., 12 J 291.

GOUDAREAU G., consul de France à Yokohama, 4 pages, 6 octobre 1897, 4 pages, A.D.S., 12 J 291.

LOU TSENG TSIANG, ministre de la République Chinoise, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant le 25 mars 1908 depuis Helouan, 4 pages, A.D.S., 12 J 284.

LOU TSENG TSIANG, ministre de la République Chinoise, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant le 10 août 1910 depuis Pékin, 4 pages, A.D.S., 12 J 284.



LOU TSENG TSIANG, ministre de la République Chinoise, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant le 20 octobre 1912 depuis Pékin, 4 pages, A.D.S., 12 J 284.

LOU TSENG TSIANG, premier ministre de la République Chinoise, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant le 26 mai 1913 depuis Pékin, 3 pages, A.D.S., 12 J 284.

MARTENS (Comte de), lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant depuis Saint Petersburg, 6 décembre 1900, A.D.S., 12 J 288.

MOUCHELET Emile, ingénieur, lettre du 29 mai 1901, A.D.S., 12 J 289.

MOUCHELET Emile, *La Chine hors la loi, l'Europe hors la Chine*, Rapport manuscrit de 23 pages adressé à Paul d'Estournelles de Constant, juin 1901, A.D.S., 12 J 288.

NIGRA (Comte), lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant, 26 novembre 1900, A.D.S., 12 J 290.

OUROUSOFF, Prince, 13 décembre 1900, 2 pages, A.D.S., 12 J 284.

RICHET Charles, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant le 23 novembre 1900, A.D.S., 12 J 288.

ROCHER Emile, consul de France à Liverpool, 9 juillet 1900, 3 pages, A.D.S., 12 J 284 et 1<sup>er</sup> décembre 1900, A.D.S., 12 J 285.

ROCHER Emile, directeur du syndicat du Yunnan, 6 janvier 1903, 5 pages, A.D.S., 12 J 285.

SEMBAT Marcel, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant, 12 septembre 1900, A.D.S., 12 J 290.

THÉRY Edmond, lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant, 22 mai 1901, A.D.S., 12 J 270.

WHERUNG Ch. B., lettre adressée à Paul d'Estournelles de Constant, 21 avril 1901, A.D.S., 12 J 289.

### **C) Artcles publiés à la fin du XIXe siècle provenant du fonds Paul d'Estournelles de Constant**

Article non signé, « La mission lyonnaise en Chine », *Journal des débats*, 30 novembre 1897, A.D.S., 12 J 284.

ACKERMANN Eugène, « L'industrie minière en Chine », *Revue de chimie industrielle*, mai 1901, 1 page, A.D.S., 12 J 283.

ALLARD Alphonse, « Le péril jaune, le caractère, la cause, le remède », *Revue générale*, Bruxelles, avril 1896, 24 pages, A.D.S., 12 J 284.

ALLIER Raoul, « La Chine qui s'arme », *Le Temps*, 11 août 1903, A.D.S., 12 J 284.

AXEL, « La Chine Européanisée ? », *La Réforme de Bruxelles*, 2 juin 1901, A.D.S., 12 J 287

BARBÉ Emile, « Une conférence européenne des affaires d'Extrême-Orient », *Revue Bleue, Revue Politique et Littéraire*, Paris, 18 août 1900, p.209 à 213, A.D.S., 12 J 284.

BARBÉ Emile, « Le lutte ethnographique et économique des Blancs et des Jaunes », *Revue Scientifique*, n°17, Tome 52, 21 octobre 1893, p. 1 à 8, A.D.S., 12 J 282.

BARET L., (docteur) « Les sports japonais, le tourisme et le cyclisme au Japon », *Revue mensuelle du touring-club de France*, avril 1896, pp. 471 et 472, A.D.S., 12 J 292.

BERTHELOT André, « Le Socialisme au Japon », *Le Français*, 29 juillet 1901, A.D.S., 12 J 292.

BERTIN Horace, « Le péril chinois au point de vue économique », *France Australe*, Nouméa, 26 avril 1899, A.D.S., 12 J 284.

BERTRAND Pierre, « Nos nationaux en Chine », *La Petite République*, 22 mars 1901, A.D.S., 12 J 287.

BOELL Paul, « Adresse de la société positiviste à monsieur Waldeck-Rousseau, président du conseil des ministres sur les affaires de Chine », *Bulletin de la Société Positiviste*, 11 septembre 1900, A.D.S., 12 J 288.

BOISEGUIN, « L'Europe aux Chinois », *République française*, 9 juillet 1897, A.D.S., 12 J 285.

CLEMENCEAU Georges, « Fin d'expédition », *La dépêche de Toulouse*, 11 juin 1901, A.D.S., 12 J 287.

Comité Général du Parti Socialiste, « Protestation contre la guerre et les atrocités militaires en Chine », *La Petite République*, 20 février 1901, A.D.S., 12 J 287.

COCHIN Denys, « Discours sur la Chine », *Journal Officiel*, 26 mars 1902, pp. 1503 à 1506, A.D.S., 12 J 287

DE BLOCH Jean, « Les illusions de la conquête chinoise », *La Revue des Revues*, 15 août 1900, 19 pages, A.D.S., 12 J 288.

DE BLOCH Jean, « L'état présent de la question chinoise », *Revue scientifique*, 17 septembre 1900, A.D.S., 12 J 288.

DEBUSSY Alfred, « Danger économique », *L'Echo des Cévennes*, 9 juin 1897, A.D.S., 12 J 286.

DE LANESSAN J.L., « Le Japon et les jaunes », *Le siècle*, 27 août 1903, A.D.S., 12 J 288.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « La chine et la diplomatie européenne », *Le Temps*, 7 juillet 1900, A.D.S., 12 J 287.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « La question chinoise », *Chicago Recordable Service*, 18 août 1900, A.D.S., 12 J 290.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « Question adressée à Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères », *Journal Officiel*, 4 juin 1901, pp. 1215 à 1218, A.D.S., 12 J 287.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « Discours sur l'indemnité de guerre lors de la guerre des Boxers », *Journal Officiel*, 18 novembre 1901, pp. 2221 à 2223, A.D.S., 12 J 288.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « Le Péril jaune », *Le Temps*, 16 mai 1901, A.D.S., 12 J 290.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « Le problème chinois », *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1900, pp. 217 à 241, A.D.S., 12 J 290.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « Le péril jaune et la guerre », *La dépêche de Bordeaux*, 12 février 1904, A.D.S., 12 J 290.

D'ESTOURNELLES de CONSTANT Paul, « Le Japon et l'Europe », *L'Europe Nouvelle*, mai 1904, A.D.S., 12 J 291.

DEBUSSY Alfred, « Danger économique », *Echo des Cévennes*, Le Vigan, 9 juin 1901, A.D.S., 12 J 284.

DONNET Gaston, « En Chine », *Le Temps*, le 18 mai 1901, A.D.S., 12 J 285.

DOMERGUE J., « L'industrie de la Soie en France et le traité franco-japonais », *La Réforme Économique*, mars 1897, pp. 327 et 328, A.D.S., 12 J 292.

DUJARDIN-BEAUMETZ F., *Rapport de la Société d'Études industrielles en Chine*, Paris, novembre 1896, A.D.S., 12 J 285.

EBRAY Alcide, « Les projets du Maréchal de Waldersee », *Journal des débats*, 23 février 1901, A.D.S., 12 J 287.

ERBRAY Alcide, « La question de monsieur d'Estournelles », *Journal des débats*, 6 mars 1901, A.D.S., 12 J 287.

EBRAY Alcide, « Lord Lansdowne et les affaires de Chine », *Journal des débats*, 30 mars 1901, A.D.S., 12 J 287.

EBRAY Alcide, « Fin d'expédition », *La dépêche de Toulouse*, 11 juin 1901, A.D.S., 12 J 287.

- ÉTIENNE Eugène, « Le péril jaune », *La petite Gironde*, 29 mai 1901, A.D.S., 12 J 28
- FARJENEL Fernand, « La Chine guerrière », *Le Siècle*, 6 octobre 1906, A.D.S., 12 J 289.
- FOCK A., « La pénétration africaine et le péril jaune », *L'écho des mines et de la métallurgie*, 24 mai 1896, A.D.S., 12 J 282.
- FOCK A., « Orient contre occident, le rôle économique de l'Afrique », *La Nouvelle Revue*, 15 août 1896, p. 5 à 21, A.D.S., 12 J 284.
- FOURNIÈRE Eugène, « Protectorat européen », *La France*, 7 août 1900, 12 J 290.
- FOURNIÈRE Eugène, « Le Prix Nobel de la Paix européen », *La dépêche de Toulouse*, 20 décembre 1909, 12 J 68.
- FLEURY André, « L'Europe et la question chinoise », *L'Europe nouvelle*, juillet/août 1900.
- FREDERIKSEN N. C., « Le péril jaune et la Russie », *L'Européen*, 20 février 1904, A.D.S., 12 J 284.
- FROLLO Jean, « La Chine et l'Europe », *Le Petit Parisien*, avril 1901, A.D.S., 12 J 287.
- FROLLO Jean, « Américains et Japonais », *Le Petit Parisien*, A.D.S., 12 J 291.
- GARIBALDI Léon, « La révolte de l'Asie », *Le Figaro*, date non identifiée, A.D.S., 12 J 270.
- GAUTIER Emile, « Le Péril hindou », *Le Petit Journal*, 19 novembre 1901, A.D.S., 12 J 290.
- GERVAIS COURTELLEMONT Jules, « La rénovation de l'Asie à l'occasion d'un livre récent », *La Revue générale de Sciences*, après 1901, pp. 1272 à 1276, 12 J 288.
- GEORGEOT Charles, « La Concurrence orientale », *La République Française*, août 1897, 12 J 288.
- GUYOT Yves, « L'avenir de la race blanche », *Le Siècle*, 20 juillet 1897, 12 J 289.
- HARDOUIN H., « Propos d'un Parisien », Journal non identifié, 21 septembre 1905, A.D.S., 12 J 284.
- HARMAND, Ministre de France au Japon, « Développement de la navigation au Japon », *Le Moniteur Officiel du Commerce*, 18 mars 1897, A.D.S., 12 J 292.
- HESS Jean, « En Chine », *La Petite République*, 13 novembre 1900, 12 J 286.
- HESS Jean, « Les éléments scientifiques de la transformation de la Chine », *Revue générale des Sciences*, 30 juin 1898 p. 775 à 787 et 15 juillet 1898 p. 844 à 855, A.D.S., 12 J 284.

HULOT Etienne, « Les Chinois partout », *Revue du monde latin*, Tome seizième. Sixième année, 1<sup>er</sup> septembre 1888, pp. 1 à 23, A.D.S., 12 J 287

HUMBERT Alphonse, « Les chemins de fer chinois », *L'Eclair*, 19 janvier 1896, A.D.S., 12 J 285.

HUMBERT Alphonse, « Le péril jaune », *L'Eclair*, 9 juin 1904, A.D.S., 12 J 285.

JAURÈS Jean, « En Chine », *La Petite République*, 9 juillet 1900, A.D.S., 12 J 290.

JAURÈS Jean, « L'Europe », *La Petite République*, date inconnue, A.D.S., 12 J 290.

JAURÈS Jean, « Régime croulant », *L'Humanité*, 6 février 1905, A.D.S., 12 J 270.

KLOBUKOWSKY Anthony, « Commerce extérieur du Japon en 1889 », *Bulletin consulaire année 1889*, Ministère des Affaires Etrangères, pp. 575-589, 12 J 290.

LAURENT Charles, « Le Boxer en chef », *Le Temps*, 10 juillet 1900, 12 J 288.

LAURAND Georges, « En Chine », *L'Aurore*, 30 mars 1901, A.D.S., 12 J 287.

LAUZANE Stéphane, « Réquisitoire d'un accusé », *Le Français*, 29 décembre 1900, A.D.S., 12 J 287

LECLERC Max, « L'Emigration chinoise et les relations internationales », *Revue des Deux Mondes*, 59<sup>ème</sup> année, Tome 92, 1<sup>er</sup> avril 1889, pp. 650 à 688, A.D.S., 12 J 287.

LERICHE Ulysse, « Etude économique et politique sur la question d'Extrême-Orient », *Le Mékong*, Saïgon, 1895, 16 pages, A.D.S., 12 J 283.

LEROY-BEAULIEU Anatole, « l'Asie et l'Europe », *La Revue d'Asie*, 15 novembre 1901, p. 3 à 8, A.D.S., 12 J 284.

LEROY-BEAULIEU Paul, « L'Extrême-Orient et la civilisation européenne », *L'économiste français*, n° 18, 4 mai 1895, pp. 557 à 559, A.D.S., 12 J 283.

LEROY-BEAULIEU Pierre, « Lettre d'Extrême-Orient », *Journal des débats*, 8 janvier 1898, A.D.S., 12 J 290.

LEROY-BEAULIEU Pierre, « La situation et les perspectives économiques de la Chine », *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1905, tome 26<sup>ième</sup>, p.559 à 590, 12 J 286.

LIMOUSIN Ch. M., « Le péril jaune », Titre de la revue non-identifié, 22 mai 1901, A.D.S., 12 J 290.

Le vieil Euopéen, « L'Europe nouvelle », *Le Courrier de Metz*, 14 mai 1904, A.D.S., 12 J 282.

LOCKROY Edouard, « L'Arbitrage », *La dépêche*, 22 octobre 1903, A.D.S., 12 J 270.

- LOCKROY Edouard, « Russie et Japon », *La dépêche*, 9 février 1904, A.D.S., 12 J 270.
- MACHAT J., « Les bases scientifiques de la question chinoise », *Revue générale des sciences*, 15 juillet 1898, p. 517 à 529, A.D.S., 12 J 284.
- MAILLET Etienne, « Le péril jaune », *Le moniteur de la bijouterie et de l'horlogerie*, 20 janvier 1898, A.D.S., 12 J 284.
- MURY Francis, Les sociétés secrètes et le gouvernement de la Chine, *Revue des revues*, 15 juillet 1900, p.117 à 134, A.D.S., 12 J 285.
- NAUROY J., « Choses de Chine », *Le Soleil*, 23 février 1901, A.D.S., 12 J 287.
- NOGUES A., « La future question d'Orient », *Revue Française*, n° 236, août 1898, p. 449 à 458, A.D.S., 12 J 283.
- NOMOS, « Le péril jaune », *Flandre libérale*, octobre 1897, A.D.S., 12 J 292.
- NOVICOW Jacques, « Le péril jaune », *Extrait de la Revue Internationale de Sociologie*, Paris, 1897, 8 pages, 12 J 285.
- PASSY Frédéric, « La fin de l'Europe », (critique de l'ouvrage de A. Bocher), *Revue Economique de Bordeaux*, mars 1896, p. 278 à 284, A.D.S., 12 J 283.
- RIBAS Fabra, « A travers la révolution chinoise », *L'humanité*, 4 février 1914, A.D.S., 12 J 285.
- ROBBE Pierre, « Le rôle de la France en Chine », *Journal des débats*, 30 mars 1901, A.D.S., 12 J 287.
- ROUANET Gustave, « Le Péril chinois », *France*, 18 novembre 1900, A.D.S., 12 J 290.
- SAIGNES Lucien, « Le mirage chinois », *Politique Coloniale*, 16 novembre 1900, A.D.S., 12 J 290.
- SAIGNES Lucien, « Les périls jaunes : militaire, économique, artistique », *La politique économique*, 6 juin 1901, A.D.S., 12 J 288.
- Sans nom d'auteur, « Japon, importations de lainages », *Extrait du Moniteur Officiel du Commerce*, 7 janvier 1897, A.D.S., 12 J 291.
- Sans nom d'auteur, « Le Japon et l'Asie », 26 novembre 1902, A.D.S., 12 J 291.
- Sans nom d'auteur, « L'équilibre politique en Extrême-Orient, importante déclaration du ministre du Japon à Paris », *Journal non identifié*, A.D.S., 12 J 291.
- SINCENY P., « Le Péril jaune », *Réforme Economique*, 28 novembre 1900, A.D.S., 12 J 290.

THÉRY Edmond, « La réforme monétaire projetée au Japon », *L'économiste européen*, avril 1897, pp. 328 à 330, A.D.S., 12 J 292.

THÉRY Edmond, « Conférence faite par monsieur Edmond Théry le 20 février 1904 à la salle des ingénieurs civils de France », *L'Economiste européen*, 18 mars 1904, p.360 à 363, A.D.S., 12 J 284.

THÉRY Edmond, « La situation économique et financière du Japon », *L'Economiste européen*, 15 janvier 1904, P. 71 et 72, A.D.S., 12 J 284.

TUROT Henri, « Le péril jaune », *La Petite République*, février 1904, A.D.S., 12 J 282.

TÜRR Etienne, « Les Boxeurs et l'Europe », *Revue d'orient et de Hongrie*, 1<sup>er</sup> juillet 1900, p. 146 à 147, A.D.S., 12 J 285.

UN DIPLOMATE, « Le danger chinois », *Le Moniteur*, Paris, le 27 juillet 1900, A.D.S., 12 J 285.

Un Parisien, (lettre d'un parisien) « La vraie question chinoise », *Lyon Républicain*, mars 1901, A.D.S., 12 J 287.

VALFREY J., « La solidarité européenne », *Le Figaro*, 15 septembre 1901, 12 J 290.

VEUILLOT Louis, « Le péril jaune », *La Vérité*, octobre 1897, A.D.S., 12 J 292.

VIGOUROUX Louis, « Le commerce du Japon avec l'étranger », *Le Monde Economique*, 23 mai 1896, pp. 650 et 651, A.D.S., 12 J 292.

WEULERSSE Georges, « Le Péril jaune », *La dépêche de Toulouse*, 25 mai 1901.

X., « Le péril jaune, un dessin de l'empereur Guillaume », *Le monde illustré*, 1895, p. 354, A.D.S., 12 J 282.

ZADIG, « L'Europe et la Chine », *Le Journal de Bruxelles*, 1<sup>er</sup> juillet 1901, A.D.S., 12 J 287.

#### **D) Sources imprimées de la fin du XIXe et du début du XXe siècle.**

AUBERT Louis, *Paix japonaise*, Librairie Armand Colin, Paris, 1906, 376 pages.

BAUDOIN Louis, *Sinicae Res, La guerre du Japon contre la Chine et ses conséquences éventuelles*, Paris, Librairie militaire, 1895, 76 pages, A.D.S., 12 J 283.

BÉRARD Victor, *La révolte de l'Asie*, Paris Armand Colin, 1904, 434 pages.

BOCHER A., *La fin de l'Europe*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1896, 98 pages, A.D.S., 12 J 283.

BRENIER Henri, « Rapport général de la mission lyonnaise d'exploration en Chine », Livraison du 1<sup>er</sup> et du 15 décembre 1897, *Questions diplomatiques et coloniales, revue de politique extérieure*, Tome II, deuxième année, Paris, pp. 513-535 et 585-612.

Bulletin officiel de la Chambre des Députés, 2<sup>ième</sup> séance du 27 décembre 1900, débats relatifs à l'attitude des soldats occidentaux durant la guerre des Boxers, intervention de Marcel Sembat, Denys Cochin, Camille Pelletan, Gaston Doumergue, p. 3006 à 3015, A.D.S., 12 J 284.

CLAUDEL Paul , *Sous le signe du dragon*, Editions de La Table Ronde, Paris, 1947, 219 pages.

CLAVERY Edouard, *Etude sur les relations économiques des principaux pays de l'Europe continentale avec l'Extrême-Orient*, Paris, Imprimerie et librairie Léautéy, 1903, 58 pages, A.D.S., 12 J 283.

CROZE (de) Austin, *Le péril jaune et le Japon*, Comptoir général d'édition, Paris, 1904, 107 pages.

DUJARDIN-BEAUMETZ F., *La Chine dans ses rapports actuels avec l'Europe*, Paris, 1897, 22 pages, A.D.S., 12 J 287.

EDGER Auguste, *La politique et les événements en Extrême-Orient, Etude sur les relations européennes en Chine*, Union patriotique de France pour la Pacification et le Désarmement, Paris, 1902, 22 pages, A.D.S., 12 J 287.

FREY Général, *L'armée ancienne – L'armée nouvelle – L'armée chinoise dans l'avenir* Paris, Hachette et Cie, 1904, A.D.S., 12 J 284.

GILKIN Iwan, *Jonas*, Bruxelles, H. Lamertin, Libraire-Editeur, 1900, 153 pages, A.D.S., 12 J 283.

KLOBUKOWSKI Antony, *Rapports commerciaux des agents diplomatiques et consulaires de France publiés par le ministère des Affaires Etrangères et le ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes*, année 1895, n°315, Considérations générales sur le Japon, Rapport rédigé par le consul de France à Yokohama, pages 106 à 119.

LEROY-BEAULIEU Pierre, *La rénovation de l'Asie*, Paris, Armand Colin et Cie, 1900, 482 pages, A.D.S., 12 J 284.

MARTENS F., *Le conflit entre la Russie et la Chine, ses origines, son développement et sa portée universelle*, Bruxelles, 1880, 75 pages, A.D.S., 12 J 288.

Ministère des Affaires Etrangères, *Documents diplomatiques Chine*, 1898-1899, Paris, Imprimerie Nationale, 163 pages.

Ministère des Affaires Etrangères, *Documents diplomatiques Chine*, 1899-1900, Paris, Imprimerie Nationale, 281 pages.



MONNIER Marcel, *Le drame chinois, juillet-août 1900*, Félix Alcan Editeur, Paris, 1900.

MOREAU Henri, *L'alliance Anglo-Yankee-Japonaise, maîtresse de l'Indo-Chine*, Paris, Librairie A. Charles, 1904, 153 pages, 12 J 282.

PILA Ulysse, « La mission lyonnaise en Chine et le développement de notre commerce extérieur », *Questions diplomatiques et coloniales, Revue de politique extérieure*, Tome II, deuxième année, Paris, 1897, pp. 129 à 143.

PINON René et de MARCILLAC Jean, *La Chine qui s'ouvre*, Perrin et Cie, Libraires-Editeurs, Paris, 1900, 306 pages.

SIEGFRIED Jules, (Sénateur), *Rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner le projet de loi, adopté par la Chambre des Députés, portant approbation du traité de commerce et de navigation signé à Paris, le 4 août 1896, entre la France et le Japon*, 45 pages.

SILBERMANN Léon, *Souvenirs de campagne*, Paris, Plon-Nourrit, 1910, 281 pages.

THÉRY Edmond, *Le péril jaune*, Paris, F. Juven, 1901, 320 pages.

VOYRON Emile, *Rapport sur l'expédition de Chine (1900-1901)*, Paris, Charles Lavauzelle, 1904, 514 pages.

VERSCHUUR Gerrit, *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1900, 409 pages.

WEULERSSE Georges, *Au Petchili, et sur les frontières de Mandchourie*, Paris, 1900, 36 pages.

WEULERSSE Georges, *Chine ancienne et nouvelle, impressions et réflexions*, Paris, 1902, 366 pages.

WEULERSSE Georges, *Le Japon aujourd'hui, études sociales*, Paris, 1904, 364 pages.

#### **E) Publications de sources imprimées à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle relatives à la Chine et au Japon avant la fin du XIXe siècle**

BATTAGLIA Paolo et LABANCA Nicola, *Giuseppe Messerotti Benvenuti. Un italiano nella Cina dei boxer. Fotografie et lettere*, Modène, Giuseppe Panini, 2000, 137 pages.

BEILLEVAIRE Patrick, *Le voyage au Japon, anthologie de textes français, 1858 – 1908*, Robert Laffont, Collection Bouquins, Paris, 2001, 1067 pages.

BOOTHROYD Ninette et DÉTRIE Muriel, *Le voyage en Chine, anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen-âge à la chute de l'empire chinois*, Robert Laffont, Collection Bouquins, Paris, 1992, 1509 pages.

BOURGERIE Raymond et LESOUEF Pierre, *La guerre des Boxers (1900-1901) Tseu-Hi évite le pire*, Paris, Economica, 1998.

DALOTEL Alain, *De la Chine à la Guyanne. Mémoires du bagnard Victor Petit 1879-1919*, Paris, La boutique de l'Histoire, 1996, 325 pages.

FAVIER Alphonse, « Extraits du journal de Mgr Favier sur les combats et la délivrance du Pétang (parus dans *Le Journal* du 16 novembre 1900) », Annexe 3 dans BOURGERIE Raymond, LESOUEF Pierre, *La guerre des Boxers (1900-1901) Tseu-Hi évite le pire*, Paris, 1998, Economica, p. 195 - 202.

FRANÇOIS Auguste, *Le mandarin blanc, souvenirs d'un consul en Extrême-Orient 1886-1904*, Paris, L'Harmattan, 2006, 379 pages.

#### **F) Publications relatives à Paul d'Estournelles de Constant**

BARCELO Laurent, *Paul d'Estournelles de Constant, l'expression d'une idée européenne*, L'Harmattan, Paris, 1995, 465 pages.

LETESSIER Fernand, *Un grand sarthois : Paul d'Estournelles de Constant, et quelques-uns de ses correspondants*, Revue historique et archéologique du Maine, tome 128, 1972, p. 60 à 78 et tome 129, 1973, p. 26 à 62.

RUDLER G., *Monsieur d'Estournelles de Constant*, La Flèche, Charlier Beulay, 1904, 24 pages, A.D.S., 12 J 84.

#### **G) Publications de la fin du XXe siècle et du début du XXIe siècle relatives à la Chine au XIXe siècle.**

BAYLY Christopher Allan, *La naissance du monde moderne*, Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Paris, 2007, 862 pages.

BLANCHARD Pascal et DEROO Eric, *Le Paris Asie, 150 ans de présence asiatique dans la capitale*, La découverte, Paris, 2004, 219 pages.

CARTIER Michel, *La Chine entre amour et haine, Actes du VIIIe colloque de sinologie de Chantilly*, Desclée de Brouwer, Institut Ricci, Paris, 1998, 449 pages.

CHAPPUIS Françoise et MACOUIN Francis, *D'outremer et d'Orient mystique... les itinéraires d'Emile Guimet*, Editions Findakly, Paris, 1998, 159 pages.

CHESNEAUX Jean et BASTID Marianne, *Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Collection d'histoire contemporaine, Hatier Université, Paris, 1969, pp. 191-194.

DECORNOY Jacques, *Péril jaune, Peur blanche*, Editions Bernard Grasset, Paris, 1970, 268 pages.

DÉTRIE Muriel, *France – Chine, Quand deux mondes se rencontrent*, Gallimard Découvertes, Paris, 2004, 127 pages.

ETIEMBLE René, *L'Europe chinoise, De la sinophilie à la sinophobie*, Editions Gallimard, Paris, 402 pages.

FOUCAULT Pierre, « La presse sarthoise et l'Asie (1844-1914) », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, Tome 112, année 2005, numéro 3, p. 143 à 173.

KOWNER Rotem, « Becoming an honorary civilized nation : remaking japan's military image during the russo-japanese war, 1904-1905, *The Historian*, Volume 64, septembre 2001.

KOYAMA-RICHARD Brigitte, *Japon rêvé, Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasu*, Hermann Editeurs des Sciences et des Arts, Paris, 2001, 204 pages.

LI Shenwen, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle France et en Chine au XVIIe siècle*, L'Harmattan, 2001, 379 pages.

MADDISON Angus, « La Chine dans l'économie mondiale de 1300 à 2030 », *Outre-mer*, 2006, n°15, p. 89 à 104.

OMOTO Keiko et MACOUIN Francis, *Quand le Japon s'ouvrit au monde*, Découvertes Gallimard, Paris, 1990, 176 pages.

SAVELLI Dany, *Les Carnets de l'exotisme, Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise*, Editions Kailash, Paris, 2005, 590 pages.

SHAH Nayan, « White Label et « Péril jaune » : race, genre et travail en Californie, fin XIXe-début XXe siècle », *Clio*, numéro 3, 1996.

WANG Nora, XIN Ye et LOU Wang, *Victor Hugo et le sac du palais d'été*, Les Indes savantes/You Feng, Paris, 2003, 191 pages.

WANG Woan-Jen, *Perspectives on the 1907 Riots in Selected Asian Languages and International Newspapers*, en ligne sur le site Pacific Migrations Research and Asian Canadian Studies at UBC.

**H) Publications de la fin du XXe siècle et du début du XXIe siècle relatives à la situation de la Chine au début du XXIe siècle.**

ATTANÉ Isabelle, *Une Chine sans femmes*, Perrin, Paris, 2005, 391 pages.

ATTANÉ Isabelle, « L'Asie manque de femmes », *Le Monde diplomatique*, juillet 2006, n°628.

BEAUGÉ Florence, « Politique de l'enfant unique, la fin d'un diktat », *Manière de voir*, n°85, février-mars 2006.

BILLETTER Jean-François, *La Chine trois fois muette*, Editions Allia, Paris, 2006, 143 pages.

BULARD Martine, « La Chine aux deux visages, progrès et inégalités », *Le Monde diplomatique*, janvier 2006, pages 12 et 13.

BULARD Martine, « Fantômes du péril jaune », *Le Monde diplomatique*, janvier 2006, p. 13.

CAI Chongguo, *Chine : l'envers de la puissance*, Mango, Paris, 2005.

CAMBRENG Boris, *Faut-il avoir peur de la Chine*, Milan Actu, Paris, 2006, 93 pages.

COHEN Philippe et RICHARD Luc, *La Chine sera-t-elle notre cauchemar, Les dégâts du libéral-communisme en Chine et dans le monde*, Editions Mille et une Nuits, Paris, 2005, 234 pages.

COHEN Philippe et RICHARD Luc, *Le Vampire du Milieu, Comment la Chine nous dicte sa loi*, Editions Mille et une Nuits, Collection Essai, Paris, 2010, 336 pages.

DOMENACH Jean-Luc, *Où va la Chine ?*, Fayard, Paris, 2002.

DOMENACH Jean-Luc, *Comprendre la Chine aujourd'hui*, Collection Tempus, Editions Perrin, Paris, 2007, 342 pages

DOMENACH Jean-Luc, *La Chine m'inquiète*, Collection Tempus, Editions Perrin, Paris, 2008, 281 pages.

HASKI Pierre, « Washington redonne des couleurs au péril jaune », *Libération*, 20 juillet 2005.

HUCHET Jean-François, « La Chine du IIIe millénaire », *Géo*, n°327 de mai 2006, p.81 à 145.

IZRAELEWICZ Erik, *Quand la Chine change le monde*, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 2005, 284 pages.

LAU KIN CHI, *Le miracle chinois vu de l'intérieur, points de vue d'auteurs chinois*, Editions Syllepse, Paris, 2005, 183 pages.

PASQUIER Sylvaine et CHEVELKINA Alla, « Pêril jaune sur la steppe », *L'Express*, 9 août 2001.

PEIRON Denis, « Des entreprises qui ont choisi de rester en France », *La Croix*, vendredi 5 janvier 2007.

PEYREFITTE Alain, *Quand la Chine s'éveillera...le monde tremblera*, Editions Fayard, Paris, 1973, 475 pages.

PLANTADE Jean-Marc, *La face cachée de la Chine, Toute la vérité sur la plus grande jungle économique du monde*, Bourin Editeur, Paris, 2006, 289 pages.

SORMAN Guy, *L'année du coq, Chinois et rebelles*, Fayard, Paris, 320, pages.

SPENCE Jonathan D., *La Chine imaginaire, Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Les presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2000, 259 pages.

VALANCE Georges, « Billet vert et péril jaune », *L'Expansion*, le 23 novembre 2004.

# Sommaire

**Introduction** p. 4

## Première partie

**La crainte du péril jaune militaire est-elle l'expression de l'incapacité pour l'Occident de dominer la Chine ?** p. 19

**A) Les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient, de l'intérêt bienveillant au désir d'asservissement.** p. 19

- 1) Des premiers contacts caractérisés par une curiosité bienveillante p. 19
- 2) Les missionnaires jésuites dans l'Empire du Milieu, premiers sinologues p. 22
- 3) L'image de la Chine au siècle des Lumières, retournement de tendance p. 26
- 4) Déprécier l'autre pour légitimer son asservissement p. 31
- 5) La première guerre de l'opium expression de la supériorité militaire européenne p. 35

**B) La Chine, une puissance affaiblie impossible à soumettre.** p. 39

- 1) 1895 : date de naissance du péril jaune p. 39
- 2) La guerre des Boxers : quand la prophétie de Guillaume II devient réalité p. 42
- 3) La présence française en Chine sans avenir : les positions d'Auguste François, consul de France au Yunnan p. 52

**C) La guerre russo-japonaise confirme-t-elle l'existence d'une réelle menace militaire asiatique ?** p. 60

- 1) Les origines et le déroulement de la guerre russo-japonaise p. 60
- 2) Le choc de la défaite p. 64
- 3) Le Japon désireux de cultiver une image respectable sur la scène internationale p. 73
- 4) Les conséquences de la victoire japonaise p. 78
- 5) L'improbable coalition militaire des peuples d'Asie p. 81

**D) Quand la crainte du péril jaune militaire apparaît dans la littérature populaire** p. 87

- 1) Le soulèvement asiatique contre les Européens présents en Extrême-Orient p. 87
- 2) Une France affaiblie dans une Europe divisée p. 92
- 3) L'Europe submergée par la déferlante asiatique p. 94

Conclusion de la première partie p. 100

## **Deuxième partie**

**L'image des Asiatiques en Occident à la fin du XIXe siècle : racisme, haine, incompréhension, tolérance, curiosité et respect** p. 103

**A) L'Ouest américain : première zone géographique de contacts prolongés entre Occidentaux et Asiatiques** p. 103

- 1) Une immigration massive, continue et structurée p. 103
- 2) Le rôle essentiel des Chinois dans la mise en valeur de l'Ouest américain p. 108
- 3) Les Chinois au cœur des préoccupations des autorités canadiennes p. 111
- 4) Le contenu des témoignages recueillis par la Commission royale p. 116
- 5) Les syndicats ouvriers blancs californiens opposés à la présence des Chinois p. 121
- 6) Les soulèvements anti-asiatiques : l'exemple de Vancouver en 1907 p. 123

**B) L'image des Asiatiques en France à la fin du XIXe siècle, peur et dénigrement**

p. 128

- 1) Quand apparaît le risque de voir la population asiatique se répandre sur l'ensemble de la planète p. 129
- 2) La civilisation chinoise capable d'absorber les civilisations rivales p. 137
- 3) Le Chinois, un être inférieur pourtant menaçant p. 141
- 4) Le péril jaune artistique p. 143

<b>C) La Chine et les Chinois respectés</b>	p. 148
1) Victor Hugo et Pierre Loti, une Chine sans Chinois	p. 147
2) Mark Twain et Bret Harte, les Chinois estimés et défendus	p. 152
3) Côtayer les Chinois pour les considérer autrement	p. 157
4) Des Chinois... aux hommes	p. 160
Conclusion de la deuxième partie	p. 166

## **Troisième partie**

### **Le péril jaune économique, fantasme ou réalité ?**

#### **A) Le prodigieux et rapide essor industriel et commercial du Japon ou l'inquiétant exemple de la capacité du réveil économique de l'Asie**

p. 168

1) Le développement extraordinaire et original de l'économie japonaise	p. 169
2) Le Japon, une menace sur le marché mondial de la soie	p. 177
3) Un concurrent redoutable, aux méthodes controversées	p. 185

#### **B) Quelles puissances profiteront du décollage économique du Japon et de la Chine ?**

p. 189

1) Un marché intérieur japonais en plein essor et très convoité	p. 190
2) Quand le Japon modernisera la Chine	p. 200
3) Les réussites inégales des puissances européennes sur le marché chinois	p. 209
4) La Russie, un intermédiaire commercial entre l'Europe et l'Extrême-Orient	p. 217

#### **C) La question des bas salaires et la polémique quant à la capacité des produits asiatiques à envahir les marchés occidentaux**

p. 220

1) La menace du péril jaune économique, une crainte qui repose sur des données imprécises	p. 221
2) Les bas salaires, un avantage voué à disparaître	p. 229



3) La productivité du travail, une donnée décisive	p. 232
<b>D) Paul d'Estournelles de Constant ou la volonté originale de lutter concrètement contre la menace du péril jaune</b>	p. 237
1) Le péril jaune, une composante du péril colonial	P. 237
2) Les contradictions entre le capitalisme et la défense des intérêts nationaux	p. 243
3) Dénoncer le péril prochain pour agir : un devoir politique	p. 246
Conclusion de la troisième partie	p. 254
<b>Conclusion</b>	p. 260
<b>Annexes</b>	p. 271
<b>Bibliographie</b>	p. 277
<b>Sommaire</b>	p. 294